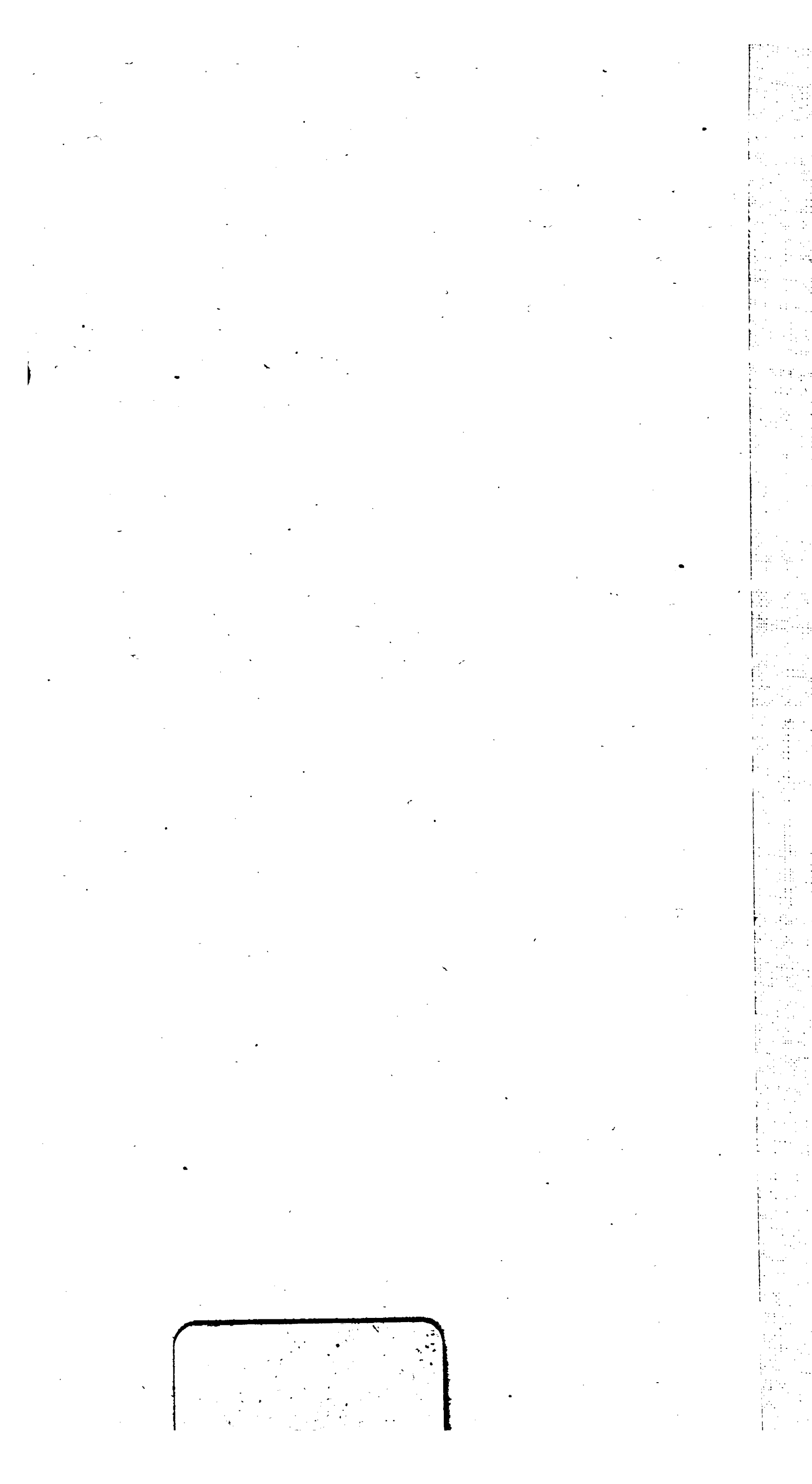


BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXVI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES
EN AFRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

BURCHELL.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.
(1810-1813.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons offrir la traduction ne fut publié par l'auteur que sept ou huit ans après son retour en Europe. Il en parut des fragmens ou analyses dans les revues anglaises en 1822 et années suivantes, et il excita dans le monde savant une véritable sensation. M. Burchell avait pénétré beaucoup plus loin que d'autres voyageurs, sans excepter Levaillant, au milieu des déserts méridionaux de l'Afrique; il avait même conçu le projet d'arriver, à travers les régions inconnues et parsemées de sauvages peuplades, jusqu'aux pos-

sessions portugaises qui sont au nord du cap de Bonne-Espérance; mais il ne put réaliser qu'une partie de ses vues. Le point principal où il s'arrêta est Litakoun ou Litakou, au nord et au-delà de la limite des contrées habitées par les Hottentots. Litakou est la capitale du pays des Briquas ou Bachapins : elle est située par environ 27 degrés de latitude méridionale, et 25 degrés de longitude orientale du méridien de Greenwich : elle est éloignée du Cap d'environ neuf cent soixante-douze milles dans la direction du nord-est. Burchell avança encore environ un degré plus loin, d'où il revint au Cap, et repartit pour l'Angleterre, avec une riche collection d'animaux, de plantes, de minéraux, de dessins et esquisses, et les matériaux ou notions nécessaires pour composer un des ouvrages les plus considérables et les plus intéressans qui aient encore été publiés sur la colonie du Cap et les indigènes qui l'habitent ou qui l'environnent. C'est la première fois qu'il aura été traduit en français.

Arrivée en Afrique. Débarquement à la ville du Cap. Description de cette ville. Détails généraux sur les colonies anglaises dont elle est la capitale.

Le 13 novembre 1810, vers cinq heures de l'après-midi, les matelots de quart à bord du petit navire qui me conduisait en Afrique s'écrièrent tout à coup, après avoir considéré quelque temps

l'espace avec impatience, qu'ils apercevaient terre. A cette exclamation, qui me fit tressaillir de joie, je quittai précipitamment la cabine où j'étais, et je montai sur le pont avec le capitaine. Ce dernier, quoiqu'on ne pût encore distinguer qu'à peine un petit nuage qui semblait immobile à l'horizon, ne se méprit pas sur l'aspect singulier du nuage qui s'arrête sur la montagne de la Table lorsque souffle un vent frais du sud-est, et déclara que la terre qui surgissait alors devant nous était celle du cap de Bonne-Espérance; nous en étions, à dire vrai, éloignés d'environ cent milles; mais une brise favorable nous poussait avec rapidité à travers les flots écumeux; aussi passai-je le reste du jour dans la plus vive attente du lendemain. Mes yeux allaient contempler une partie du monde qui m'était entièrement inconnue. L'aurore me retrouva donc le lendemain sur le pont, prêt en quelque sorte à saisir la première apparition de cette terre si ardemment souhaitée. Rien cependant ne fut visible quand parut l'aurore, à cause d'un épais brouillard qui obscurcissait l'atmosphère et que le soleil ne put dissiper avant d'avoir atteint une certaine hauteur; alors je découvris peu à peu, dans le lointain, une chaîne de montagnes bleuâtres, à l'extrémité septentrionale de laquelle la montagne de la Table et le promontoire du Lion étaient aisés à reconnaître d'après la particularité de leur forme.

A mesure que nous approchions davantage de la côte, ces montagnes déployaient une grandeur plus imposante qui faisait ressortir la petitesse des œuvres de l'homme. En effet, les divers édifices que du sein de la mer on devinait sur le continent n'y apparaissaient que comme des taches blanches, trop exiguës pour ajouter à la scène aucun trait, trop insignifiantes pour augmenter ou diminuer en rien la magnificence de la nature. Bientôt nous eûmes laissé derrière nous les eaux bleues et profondes de l'Océan, et abrités par la terre nous voguâmes sur la surface tranquille d'ondes verdâtres, du milieu desquelles les veaux marins sortaient quelquefois leurs têtes humides pour nous voir passer. Cependant, des bouffées qui se contrariaient de temps à autre ralentissaient notre marche et mettaient à l'épreuve la patience des marins; quant à moi, la nouveauté du spectacle et les objets intéressans qui se déroulaient sous mes yeux absorbaient toute mon attention.

Nous continuâmes jusqu'au soir, mais non sans difficulté, non sans être contraints d'employer les habiles manœuvres de la science nautique, à nous diriger vers la baie de la Table où nous espérions jeter l'ancre dans le cours de la nuit; mais comme nous approchions déjà de la Pointe-Verte qui forme l'entrée de cette baie, une bourrasque furieuse et inattendue assaillit notre vaisseau, et ce fut vaine-

ment que pendant toute une heure nous tentâmes d'y pénétrer; il nous fallut revenir chercher un abri sous la montagne du Lion. Le matin suivant nous fîmes une seconde tentative, mais nous fûmes repoussés par un vent plus impétueux encore que la veille. Nous restâmes la journée entière, et celle aussi du lendemain, à louvoyer le long des côtes. Plusieurs fois, durant cet intervalle, nous en approchâmes à si faible distance, que nous pûmes, avec des lorgnettes, y distinguer des habitans qui travaillaient et des tourbillons de poussière que soulevait l'ouragan. Ces côtes, en de certains endroits, paraissaient être d'une belle couleur pourpre, en d'autres d'une belle couleur jaune, ce qui provenait sans doute de l'abondance des fleurs. Un spectacle si attrayant, après un long et ennuyeux voyage, m'inspirait presque le désir de tenter à tout prix le débarquement; mais le ressac, qui bordait tout le rivage d'une ligne d'écume blanchâtre, démontrait d'une manière évidente le péril et même l'impossibilité de la tentative en de pareilles circonstances. Je me contentai donc, faisant de nécessité vertu, d'explorer avec mon télescope cette partie du continent africain qui, dans la position où nous étions (la même sans doute que celle où, pour la première fois, elle fut observée), ressemble assez à un lion couchant pour justifier le nom que la montagne a reçu. En effet, ses pattes

de devant sont étendues et forment la pointe méridionale de la baie de Camp, tandis que sa queue est fort bien représentée par la terre plate de la Pointe-Verte.

Le 13 la tempête qui, loin de se calmer, augmenta encore de violence, nous éloigna beaucoup de la terre; et ce fut seulement dans l'après-midi du 18 que nous pûmes de nouveau faire voile vers le but auquel nous voulions atteindre. Nous naviguâmes donc une seconde fois vers le cap de Bonne-Espérance sans cesser d'avoir des vents variables et un vent tour à tour bon et mauvais; mais le 23 et le 24 le temps devint tout-à-fait beau, le vent souffla tout-à-fait en notre faveur; aussi le 25, un peu avant huit heures du matin, poussés par une légère brise de l'ouest, nous revîmes le fameux Cap, et chacun d'entre nous remarqua avec joie que le nuage avait quitté la montagne de la Table. Comme nous avions chèrement et par expérience appris à connaître la nature de ce nuage, grande fût notre satisfaction de distinguer le contour véritable de la montagne dont le sommet large, aplati et horizontal, se présentait cette fois sans être enveloppé de brouillards ni de vapeurs. Quoique nous n'approchassions que lentement de la terre, nous étions sûrs de ne plus trouver, à notre entrée dans la baie de la Table, un accueil aussi disgracieux que la première fois.

Le lendemain 26, à trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes le promontoire du Lion; et quand nous eûmes doublé la Pointe-Verte, plusieurs des édifices de la ville du Cap, entre autres la Jetée et le Château, s'offrirent à nos regards. Dépassant ensuite les batteries de Charonne et d'Amsterdam, nous découvrîmes en son entier la ville elle-même, adossée à la montagne de la Table qui s'élève derrière comme une immense muraille. Enfin nous jetâmes l'ancre; cependant ce ne fut qu'à six heures du soir que la chaloupe fut prête à quitter le vaisseau; mais en dix minutes elle atteignit le rivage, et pour la première fois je mis le pied sur la terre d'Afrique.

Rien de plus agréable, rien de plus pittoresque assurément que l'aspect de la ville du Cap, qui du bord de la mer s'étend à travers la vallée jusqu'aux montagnes dont elle est environnée de toutes parts; elle renferme plus de vingt rues qui toutes, se coupant à angles droits, courent ou dans une direction nord-ouest parallèlement au rivage, ou dans une direction sud-ouest du rivage vers la montagne de la Table. Ces rues, quoique non pavées, sont toujours tenues en très bon état, et reçoivent une douce fraîcheur des beaux arbres qui de distance en distance y sont plantés à droite et à gauche. Les maisons, bâties en briques et revêtues d'une couche de ciment, ont d'ordinaire la

façade embellie de corniches et de divers ornemens architecturaux, souvent même de gracieuses figures en relief. Devant chaque maison, et de la même longueur, est une plate-forme d'allée, ordinairement large de huit ou dix pieds, et communément élevée de trois ou quatre au-dessus du niveau de la rue; on y monte par un escalier de quelques marches, et d'ordinaire il y a un banc à chacune de ses extrémités. Cette plate-forme s'appelle *le pas*, et les habitans ont la coutume de venir le soir, quelquefois même le jour, s'y asseoir ou s'y promener, soit pour prendre l'air, soit pour causer avec leurs amis et connaissances qui passent. Les toits sont plats et presque horizontaux, n'ayant jamais que le degré d'inclinaison exactement nécessaire pour l'écoulement des pluies; ils forment une terrasse où l'on marche avec commodité, et sont faits de fortes poutres qui se prolongent d'un mur à l'autre, sur lesquelles sont posées des planches épaisses destinées à recevoir elles-mêmes un épais lit de briques qu'on recouvre ensuite de ciment. Le seul ciment qu'on emploie se fabrique avec des cendres de coquillages qu'on ramasse au bord de la mer. Les croisées sont fort larges, mais les panneaux de vitres fort petits. Le bois le plus en usage pour les constructions est celui que les habitans nomment *stink-hout*, bois très beau qui, pour la couleur et la qualité, ressemble à l'acajou; il sert aussi à con-

fectionner des parquets, des chaises, des tables et différens autres meubles : mais on donne cependant la préférence à ceux qui viennent d'Europe, et on n'en voit guère que de ce genre dans les demeures des riches.

Telle est au Cap la douceur des hivers, qu'on n'y aperçoit nulle part de cheminées, si ce n'est dans les cuisines. A l'intérieur, les maisons, lorsque l'œil est accoutumé aux décors élégans et aux ameublemens commodes des appartemens anglais, paraissent non-seulement nues, mais encore dénuées de toute commodité. De plus, comme jamais aucune pièce n'est plafonnée, et que toujours les poutres formant le plancher et l'étage supérieur restent visibles, on serait tenté de croire que les ouvriers doivent encore y revenir. Mais l'étendue et la hauteur des pièces, outre qu'elles leur donnent un air de magnificence, contribuent beaucoup à les rendre fraîches l'été. A l'extérieur, au contraire, les maisons mêmes des habitans les plus pauvres se font remarquer par l'élégance de leur architecture. Les parquets sont rarement recouverts de tapis, et la raison en est que dans ce pays, comme dans tous les climats chauds, ils servent de refuge aux inseetes.

Il est étonnant qu'une des plus belles positions de la ville, cette partie de la côte d'où l'œil embrasse l'endroit du mouillage et toute la baie, ne soit oc-

cupée que par des bâtimens de l'espèce la plus humble, lorsqu'on aurait pu y élever de nobles édifices et une belle terrasse. Alors, en effet, de telles constructions, frappant tout d'abord les regards de l'étranger à son entrée dans la baie, ne manqueraient pas de lui inspirer une idée favorable de la ville dont il va faire la connaissance. Le Cap renferme deux églises; l'une servant aux calvinistes ainsi qu'aux anglicans, l'autre bâtie par les luthériens, qui sont fort nombreux. Il y a en outre une vaste salle ouverte aux prédicateurs des différentes religions et des différentes sectes religieuses. Les Malais ont aussi un édifice consacré à l'exercice du culte mahométan, avec un prêtre régulièrement établi, et qu'ils paient eux-mêmes. Mais leur mosquée n'est guère autre chose qu'une simple maison bourgeoise dont ils ont changé la primitive destination.

La résidence du gouverneur de la colonie est située dans la ville et au milieu d'un jardin qui consiste en plusieurs acres de terre, dont la presque totalité est plantée en avenues de beaux chênes se coupant les uns les autres à angles droits. Ce jardin, qui offre pendant la chaleur du jour la plus délicieuse des promenades, est en tout temps et à toute heure ouvert au public. Mais je remarquai avec peine que l'emplacement où les Hollandais avaient autrefois établi un parterre n'offrait plus qu'un pi teux potager où végétaient quelques légumes des-

tinés à la table des autorités. Quel beau parterre cependant il serait facile et de former et d'entretenir avec les seules plantes, avec les seules fleurs indigènes! Mais non; l'homme, parmi ses bizarres travers, a surtout celui de mépriser tout ce qui est à sa portée, tout ce qui ne saurait lui coûter aucune peine à obtenir; tandis que d'autre part il recherche avec empressement des choses lointaines, des choses rares, qui n'ont par elles-mêmes qu'une faible valeur. C'est ainsi que dans la ville du Cap les fleurs les plus communes d'Europe sont fort estimées, et que ceux des habitans qui se piquaient du meilleur goût en horticulture, me montrèrent avec orgueil des œillets, des passe-roses, des balsamines, des tulipes et des jacinthes, tandis qu'ils ne regardaient toutes les brillantes productions de leurs montagnes que comme de mauvaises herbes. De même, je dois le dire, lorsque peut-être nulle contrée du monde n'est en droit de se vanter d'une aussi grande variété de quadrupèdes que l'Afrique méridionale, je fus affligé de voir que dans le Jardin du Gouvernement toute la ménagerie consistait en une gazelle, deux autruches, un lion, une lionne et un tigre du Bengale.

Au nombre des édifices ou lieux publics les plus remarquables, on distingue le *Stadhuis*, autrement dit la *Maison-Commune*, vaste et beau bâtiment où se traitent les affaires publiques d'une nature civile.

Il est situé au centre de la ville, et du côté de la place appelée *Groente-Plein,* dans laquelle se tient chaque jour un marché pour les légumes. Le château est une large forteresse pentagonale qui s'élève dans la partie sud-est de la ville, tout près du bord de la mer. Elle commande la *Jetée,* ou lieu de débarquement, et protége la seule route entre la ville et la campagne. Au nord-ouest du château est la *Parade,* grande place oblongue, entourée d'une promenade d'arbres touffus, qui est ceinte d'un mur et d'un fossé. Près de la Parade sont les casernes de la cavalerie, construction qui unit l'étendue à l'élégance, commencée en 1772, et positivement destinée à servir d'hôpital. Entre les casernes et le château est la *Douane,* bâtie en 1813. Enfin vers l'entrée du Jardin du Gouvernement on voit un vaste et noble édifice où siége le tribunal, et où sont les bureaux des diverses branches de l'administration. Le théâtre est situé au nord de la ville, sur une place nommée *Boer-Plein* ou place du *Fermier;* mais on n'y joue que rarement, car le nombre des représentations est subordonné au plus ou moins de bonne volonté des amateurs de l'endroit. On y donna, pendant ma résidence au Cap, un concert auquel je ne manquai pas d'assister. Il fut entièrement instrumental; et je dois dire que, vu le petit nombre des musiciens de profession qui composaient l'orchestre, les différens morceaux furent

exécutés d'une manière assez satisfaisante. La musique de la garnison avait fourni ses cors, ses bassons et ses clarinettes; tandis que les autres parties étaient exécutées par les amateurs, qui tous étaient Hollandais. L'auditoire aussi n'était presque entièrement composé que de dames hollandaises, mises avec beaucoup de recherche, mais d'après les modes d'Angleterre, et dont la plupart ne le cédaient en rien à nos belles compatriotes elles-mêmes pour les agrémens de la figure. La meilleure preuve que je puisse donner du bon ton de la compagnie, c'est que, pendant toute la durée du concert, on n'entendit jamais, comme souvent il arrive dans les réunions de ce genre, ni les causeries à demi-voix, ni les chuchotemens qui ne servent qu'à distinguer les personnes désœuvrées et sans goût de celles qui aiment véritablement la musique. On se sépara peu après neuf heures, car d'ordinaire les Hollandais ne se retirent pas plus tard. Alors on voit par la ville des lanternes se mouvoir dans toutes les directions, et les différentes troupes d'amis passant auprès des autres se saluent d'un *wel te rusten*, mots qui signifient *puissiez-vous dormir bien!* Les règlemens de police défendent à tous les esclaves et Hottentots de parcourir les rues après neuf heures du soir, à moins de porter une lanterne. Ceux que les patrouilles surprennent en contravention sont aussitôt arrêtés et mis en prison jusqu'au lendemain.

Cette mesure a pour but d'empêcher les vols nocturnes.

Toute la ville du Cap est défendue, du côté de la terre, par des lignes de fortifications qui s'étendent de la montagne du Diable aux bords de la mer. Elle est bien approvisionnée d'une eau excellente qui sort en plusieurs courans de la montagne de la Table ; et en 1813, au moyen de conduits en fer envoyés d'Angleterre, on a établi des fontaines dans toutes les rues. Sur la Croupe-du-Lion, est un poste de vigie, d'où, en hissant au sommet d'un mât un certain nombre de globes noirs, on transmet en quelques minutes au gouverneur de la colonie la nouvelle de l'arrivée des vaisseaux qu'on aperçoit en pleine mer. Au sud de la ville, une multitude d'élégantes maisons de plaisance est disséminée à travers des vignobles, des plantations, des bouquets d'arbres; et la campagne, qui jusqu'à Rondebosch, Wynberg et Constance est réellement délicieuse, présente plus que dans toute autre partie de la contrée le fertile aspect de l'Angleterre. Dans chacune de mes promenades hors de la ville, à peine avais-je dépassé les dernières maisons, que mon attention était aussitôt, en dépit de moi-même, exclusivement attirée par la riche et merveilleuse variété des plantes qui poussaient en tous lieux. A chaque pas, au milieu des buissons, des champs et des mauvaises herbes du bord de la route, je recon-

naissais quelque fleur que j'avais vu élever à force de soin dans les serres-chaudes de mon pays natal. C'étaient tantôt des charmilles de myrtes hautes de vingt pieds, tantôt de simples haies formées de grands aloès d'Amérique, dont les feuilles épineuses, lorsqu'ils sont plantés les uns près des autres, forment une barrière impénétrable non-seulement aux animaux, mais encore à l'homme lui-même. Ces belles plantes, dont les feuilles ont six pieds de longueur et dont les tiges atteignent une élévation de trente pieds, offrent un échantillon vraiment gigantesque de celles qui sont communément appelées *fleurs*.

La partie de l'Afrique à laquelle on peut donner le nom de *péninsule du cap de Bonne-Espérance*, renferme la ville du Cap, la baie Camp, la baie Hout, et la ville de Simon's-Town, et ne consiste presque qu'en une chaîne irrégulière de montagnes qui, commençant à la Croupe-du-Lion, se termine au cap Pointe, lequel est le cap de Bonne-Espérance proprement dit, *cabo Tormentoso*, ou encore *cap des Tempêtes*, découvert en l'année 1483 par le Portugais Bartholoméo Diaz, et doublé en 1498 par Vasco de Gama. Cette péninsule est réunie au continent par un isthme plat et sablonneux, large de douze à treize milles anglais, et séparant la baie False de la baie de la Table.

La colonie anglaise, qui porte le nom de *gou-*

vernement du cap de Bonne-Espérance, est bornée au nord par la Hottentotie, dont elle est en partie séparée par les monts Nieuweld et Roggeveld, à l'est par la Cafrerie, avec laquelle elle a pour limite la rivière du Grand-Poisson, au sud par l'océan Indien, et à l'ouest par l'Atlantique. Elle est comprise entre 29 et 35 degrés de latitude sud, et entre 15 et 25 degrés de longitude est. Sa longueur de l'est à l'ouest est de deux cent trente lieues, sa moyenne largeur de soixante-dix lieues, et sa superficie de quinze mille lieues carrées. Dans le nord de la colonie on voit s'étendre un grand nombre de plateaux stériles que le manque d'eau rend inhabitables. Ces plateaux sont connus sous le nom de *Karro*, mot qui dans la langue hottentote signifie *sec;* et il y en a plusieurs dont l'étendue est telle, qu'ils n'ont pas moins de cinquante milles dans leur partie la plus étroite. Le sol est composé de glaise et de pierres, très plat, et quoique manquant d'herbe, généralement couvert de broussailles rabougries et de plantes remplies de suc. Dans la saison pluvieuse, cependant, une végétation plus abondante s'y développe; et alors les fermiers voisins se transportent avec leurs troupeaux dans ces plaines, et y font temporairement résidence, jusqu'à ce que la sécheresse les oblige à regagner leurs demeures.

La contrée, que coupent en divers sens plu-

sieurs chaînes de hautes montagnes, est divisée en sept districts principaux, dont l'étendue n'est nullement proportionnée. Ce sont les districts du Cap, de Stellenbosch, de Tulbach, de Swellendam, de George's-Town, de Graaf-Reynet, et de Zuureveld ou d'Albany. Pour donner une idée de leur position, nous les avons énumérés dans l'ordre de leur distance par rapport à la ville du Cap, celui de Zuureveld étant le plus éloigné. Chacun de ces districts est administré par un représentant du gouverneur général, qui porte le nom de *Landdrost*, jouit d'une autorité presque absolue, et veille à l'exécution des lois, ordonnances et règlemens.

Les fermes sont toutes très vastes, surtout celles des districts lointains. Il y en a qui occupent une circonférence de terrain dont le diamètre n'est pas moindre de trois milles; aussi, vu leur grande étendue, ne sont-elles jamais encloses. Le sol pourrait produire une grande abondance de grain; mais le manque d'ouvriers et l'éloignement des marchés sont cause que ceux des fermiers qui ne résident pas à une certaine proximité des villages, n'en cultivent que la quantité exactement nécessaire à la consommation annuelle de leurs propres familles.

La seule manière de voyager dans le pays est à dos de cheval ou dans des chariots traînés par des bœufs dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à seize ou dix-huit. Je reparlerai plus tard et plus en

détail de ces chariots, qui tous se fabriquent dans la colonie. Quant à des voitures européennes, on n'en aperçoit que dans la ville du Cap et aux environs; il n'y a même encore qu'un seul service public de messageries, qui mène les voyageurs en poste dans un chariot ordinaire à Stellenbosch. Néanmoins la distribution des lettres se fait régulièrement entre les divers villages de la colonie; et Graaf-Reynet, un des plus distans, les reçoit de la ville du Cap en sept ou quatorze jours, suivant l'état des rivières et des routes. Comme il n'existe pas d'hôtelleries, les voyageurs doivent s'en remettre à la chance toujours incertaine de trouver le soir un abri et des vivres dans les fermes qu'ils rencontrent, à moins de transporter avec eux des provisions et des lits, ce qui est l'usage le plus commun.

En 1815, époque à laquelle se terminèrent mes voyages, les seuls villages que renfermât la colonie étaient ceux de Stellenbosch, fondé en 1670; Swellendam, en 1786; Tulbach et Uitenhage, en 1804; Paarl, Simon's-Town et Swartland qui ne contient guère plus que l'église, en 1811. Nous avons eu soin de les énumérer ici dans l'ordre de leur importance. Une fois chaque année, une députation des membres du tribunal qui siége à la ville du Cap, appelée *commission de justice*, parcourt les différentes *Drosties*, ou résidences des Landdrosts, pour

entendre les plaideurs et juger les procès qui peuvent lui être déférés.

Les habitans des districts de la colonie sont principalement Hollandais ; car ce furent des colons partis de Hollande qui vinrent les premiers, en 1651, sous la conduite de Van-Riebeck, s'établir à la ville du Cap. Beaucoup aussi sont d'origine allemande; et, de 1680 à 1690, un nombre considérable de familles françaises, chassées de leur pays par suite de persécutions auxquelles les protestans y étaient alors en butte, se réfugièrent au cap de Bonne-Espérance ; enfin la Suède et le Danemark, à différentes époques, envoyèrent aussi dans cette partie de l'Afrique plusieurs de leurs enfans. Au contraire, on n'y compte que très peu d'Anglais. Les Hottentots de la colonie sont beaucoup moins nombreux que les blancs ; mais si à leur nombre on ajoute celui des esclaves, le chiffre de la population noire l'emportera considérablement. Toute la population blanche fait usage de la langue hollandaise, et même la plupart des esclaves et des Hottentots n'en parlent pas d'autre. Les nations limitrophes de la colonie sont les Hottentots-Namaguas au nord-ouest, les Hottentots-Bosjesmans, ou *hommes des bois*, au nord et au nord-est, enfin les Kousses ou Cafres à l'est.

L'établissement du Cap fut pris par les Anglais, pour la première fois, en l'année 1796; mais à la

conclusion de la paix entre les deux peuples il fut restitué aux Hollandais en février 1803. La guerre recommençant bientôt après, il retomba le 8 janvier 1806 au pouvoir des Anglais, à qui le traité de 1814 en a confirmé la possession.

La ville du Cap, aussi bien que le reste de la colonie, est habitée par des individus d'origines différentes, mais surtout par des Anglais et des Hollandais. Les premiers sont en général militaires et négocians; plusieurs places importantes sont confiées aux seconds, et ils les remplissent d'une manière non moins honorable pour eux qu'avantageuse pour le gouvernement. Dans la capitale, comme dans les districts, le nombre des habitans libres est beaucoup au-dessous du nombre des esclaves. Ces derniers sont pour la plupart Malais, ou des naturels, soit de Madagascar, soit de Mozambique. Les Hottentots, préférant la vie des champs, n'entrent d'ordinaire qu'avec répugnance au service de maîtres qui demeurent dans les villes.

Les esclaves les plus estimés sont les Malais, et particulièrement ceux qui sont nés dans la ville du Cap. A ceux-là on enseigne tous les arts mécaniques, tous les métiers utiles, pour lesquels ils semblent annoncer des dispositions : c'est ainsi que les hommes deviennent charpentiers, tourneurs, maçons, cordonniers, tailleurs, cuisiniers, cochers, valets, ou artisans de différens genres; tandis que les fem-

mes se transforment en couturières, en cuisinières, en filles de chambres, en nourrices, s'adonnant à tous les services qui dans les autres pays sont dévolus à leur sexe. Ces cochers surpassent en adresse même nos plus fameux cochers d'Angleterre, puisqu'il n'est pas rare de voir dans la ville un Malais se tenir debout sur un long chariot, conduire six chevaux au grand galop, et tourner les coins de rues avec la plus étonnante facilité. Les Malais se regardent comme supérieurs à tous les autres esclaves, et méprisent les Hottentots, qui, disent-ils, sont descendus d'orangs-outangs. Ils s'enorgueillissent beaucoup de leur belle, longue, luisante et noire chevelure; et malgré leur teint basané, leur physionomie est souvent agréable. Quelques-uns d'entre eux, dont pendant plusieurs générations les pères ont été blancs, ne diffèrent plus qu'à peine des Européens. Ils sont adroits, doux et généralement fidèles, mais fort sensibles aux injures, rancuneux et avides de vengeance. Le prix d'un esclave malais varie selon sa réputation de bonne conduite et ses divers talens : ce prix s'élève quelquefois jusqu'à cinq mille risdales, et paraît devoir s'élever plus encore, circonstance qu'il faut sans doute attribuer tant à l'abolition du plus ignoble des trafics qu'au besoin sans cesse croissant de travailleurs. Pour un valet que je voulus louer pendant ma résidence au Cap, il m'aurait fallu l'habiller, le nourrir,

et payer à son propriétaire trente risdales par mois; ces conditions même furent regardées comme si raisonnables, qu'une autre personne s'empressa d'accepter avant moi. On peut dire en général que dans la colonie jamais un homme blanc ne se loue comme simple domestique; il se croirait déshonoré s'il faisait, comme on dit, l'ouvrage d'un esclave; et je pense que tous les blancs ont de semblables idées dans les pays où subsiste encore l'esclavage. Le nombre des Malais libres, descendans de ceux qui ont reçu l'affranchissement, est considérable; et en tenant de petites boutiques, en exerçant leur industrie de différentes manières, soit comme ouvriers, soit comme marchands, ils amassent souvent quelque fortune: c'est un exemple que dans leur insouciance naturelle les Hottentots, quoique nés libres, ne songent presque jamais à suivre. Les esclaves de Mozambique et de Madagascar se distinguent à la fois des Malais par leur teint noir, leur chevelure laineuse et leur physionomie nègre. Ce sont de fidèles, patiens et bons serviteurs. On les emploie à différens travaux, mais principalement à ceux qui sont les plus rudes. Des esclaves de cette race, quoique la traite soit abolie, sont encore introduits de temps à autre dans la colonie par suite de la capture des vaisseaux qui continuent à faire ce genre infâme de commerce, et qui pour ce motif sont condamnés comme prises légales. Terme moyen,

ces vaisseaux contiennent à peu près deux cent cinquante esclaves chacun. Ceux-ci sont assignés par le gouvernement à différens maîtres pour un espace de quatorze années, qui leur servent en quelque sorte d'apprentissage. Mais il est à espérer que bientôt cette source d'importation aura entièrement cessé. Le mariage entre esclaves n'a que rarement ou pour mieux dire jamais lieu, attendu que cette cérémonie deviendrait illusoire par la puissance que possède malheureusement le maître, de vendre séparément le mari et la femme. Puisque l'humanité est déjà parvenue, au grand honneur de l'Europe civilisée et surtout de la nation anglaise, à mettre un terme au cruel trafic des noirs, qu'elle fasse encore un pas, qu'elle supprime l'usage plus cruel qui permet d'arracher une pauvre femme sans protecteur à l'homme qu'elle aime, au père de ses enfans, ou à des enfans qui ont encore besoin de sa sollicitude maternelle!... Les enfans d'une femme esclave, quel que puisse être le père, sont toujours la propriété de son possesseur. On leur permet souvent de partager les jeux de ceux de la famille à laquelle ils appartiennent, et quand ils sont grands ils deviennent aussi quelquefois leurs associés : fait qui montre combien il s'en faut que dans cette colonie les habitans soient à l'égard de leurs esclaves cruels et insensibles. Des esclaves sont souvent légués par leur propriétaire à ses enfans, et cons-

tituent assez fréquemment tout leur patrimoine. Croissant toujours en nombre, ils sont d'ordinaire, non pas vendus, mais loués à différens maîtres, et finissent par être dans les familles une source suffisante ou même la seule source de revenu. En de certains cas on permet à un esclave de se louer lui-même, c'est-à-dire de travailler pour le maître qu'il lui plaît de choisir, ou d'employer son temps de la manière qui est la plus conforme à son goût, pourvu qu'il rapporte chaque soir à la maison de son possesseur une somme d'argent convenue entre eux. Tout esclave, ou même Hottentot, qui est trouvé à quelque distance du logis sans un *pasbrief* ou passe-port signé du propriétaire ou d'une personne responsable, peut être conduit en prison comme fugitif ou comme vagabond; et cette précaution seule est un puissant moyen d'empêcher les esclaves de se cacher. Il nous semble seulement que les Hottentots, puisqu'ils sont réputés jouir de leur liberté, ne devraient pas être atteints par cette mesure...

Chose assez surprenante, la justice est encore administrée aujourd'hui dans la colonie d'après le code hollandais, et les causes y sont plaidées par écrit en langue hollandaise. Les jugemens par jury et les plaidoyers de vive voix sont jusqu'à présent inconnus devant les tribunaux. Il se publie chaque samedi à la ville du Cap, par les soins de l'autorité, une gazette

officielle, mais qui ne contient jamais que des proclamations, des avis aux contribuables et des annonces de ventes. Le seul numéraire qui ait une circulation générale consiste en de petits morceaux de papier imprimés et contre-signés dont la valeur respective varie d'un schelling à cinq cents risdales et plus. L'unique monnaie courante est le *penny* anglais, qu'on reçoit pour le double de sa valeur nominale, et qui prend le nom de *Dubbeltje*. Les dollars espagnols sont aussi en usage au Cap, mais plutôt comme lingots que comme argent monnayé, et leur cours monte ou baisse suivant le prix du change. Les îles Sainte-Hélène et Maurice [1] tirent de la colonie une énorme quantité de viande, de vin, de grain et d'autres provisions de bouche; mais là se bornent toutes ses exportations, outre quelques cuirs, quelques plumes d'autruche et un peu d'huile de baleine, d'ivoire et de résine, qu'elle envoie en Angleterre; aussi les nombreux produits des manufactures anglaises qu'elle consomme s'y vendent-ils à un prix très élevé, qui se maintiendra tel jusqu'à ce que la valeur des exportations soit mieux proportionnée à celle des importations. Toutes les marchandises, de même que les terres, les maisons et les autres propriétés, se vendent aux enchères publiques.

Le prix des denrées, comparativement à ce qu'il est

[1] Ile-de-France.

en Angleterre, est excessivement bas à la ville du Cap. Ce sont la main d'œuvre, le loyer et le bois de chauffage qui constituent les principales dépenses des habitans. La ville est toujours bien approvisionnée de poisson, car on en pêche une variété infinie dans la mer environnante; mais celui d'eau douce est si rare, que je ne me souviens pas d'en avoir vu sur aucune table, excepté des anguilles qui passaient pour un mets fort délicat. Les fruits et les légumes aussi sont abondans et pas chers. Parmi les premiers, les plus communs sont les oranges, les limons, les raisins, les melons, les pommes, les poires, les pêches, les amandes, les abricots, les figues, les noix, les mûres, les coings et les bananes ou plantains. Les fraises, framboises et cerises ne se rencontrent que dans les jardins des curieux. Quant aux groseilles, le climat est regardé comme trop chaud, tandis que, d'autre part, il semble être trop froid pour les ananas, les mangous et la plupart des fruits des tropiques. Presque tous les légumes ordinaires d'Europe poussent à merveille dans la colonie. Le froment et l'orge sont les grains cultivés sur la plus grande échelle; l'orge est celui qu'on donne habituellement aux chevaux. On récolte encore, mais en très grande quantité, une excellente qualité de riz sur les bords occidentaux de la rivière de l'Éléphant. On élève dans le Snécumberg et dans le Roggereld d'innombrables troupeaux de moutons;

et c'est aussi de ces parties de la colonie que provient le plus grand nombre de chevaux. Différens districts produisent de très bon savon et de très bon beurre; mais on y fabrique rarement des fromages, faute de lait assez substantiel. Le tabac, cultivé dans toute l'étendue de la colonie, est si généralement consommé par tous les habitans, qu'il peut y être mis au rang des objets de nécessité première. Après le tabac, l'eau-de-vie faite de raisins ou de pêches peut, vu la grande consommation, être regardée comme la denrée la plus importante.

Le climat de la colonie est non-seulement agréable, mais encore favorable à la santé. Située dans l'hémisphère méridional, les saisons y sont l'inverse de celles d'Europe; décembre et janvier sont les mois les plus chauds, juin et juillet les plus froids. Comme le soleil à midi est toujours au nord, il s'ensuit que le côté septentrional des montagnes est beaucoup plus chaud et plus sec que le côté méridional, lequel diffère très visiblement aussi en verdure et en luxe de végétation. L'aspect de la voûte étoilée ne se présente pas non plus ici aux yeux de l'astronome de la même manière qu'en Europe; la plupart des constellations s'y montrent dans une position inverse. Ainsi, les étoiles bien connues de la Grande-Ourse ne sont jamais vues au Cap; mais cette perte est compensée par quelques constellations, par quelques étoiles d'une beauté remarqua-

ble[1] qui doivent toujours rester invisibles aux habitans de nos pays.

L'hiver et le printemps sont les plus délicieuses parties de l'année; car comme l'été et l'automne dans la contrée qui longe la côte sont constamment secs, il en résulte que la verdure disparaît presque pendant six mois. Dans les districts éloignés de la mer la saison humide commence en plein été, et alors la pluie, qui fort souvent est accompagnée de tonnerre et d'éclairs, tombe par torrens. La ville du Cap est en outre sujette à des vents impétueux, et la poussière des rues devient en pareilles circonstances extrêmement désagréable. Le froid et la chaleur varient suivant les différentes parties de la contrée. Au Cap, il est rare que le thermomètre centigrade s'élève à plus de 38 degrés, et qu'il s'abaisse jamais à plus de 8 ou 9 au-dessus de zéro. On rencontre quelquefois cependant de la glace sur la cime de la montagne de la Table, et chaque année, pendant quelques jours, on voit les sommets des montagnes du Stellenbosch et de la Hottentotie-Hollandaise couverts de neige. Les régions les plus chaudes de la colonie se trouvent dans ces plaines nues qu'on désigne par le nom général de *Karro,* et dans les basses terres arides sur la côte; mais comme dans ces différens endroits la chaleur est

[1] Notamment la croix du sud, si poétiquement décrite par Basil Hall.

d'une nature sèche, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi intolérable qu'elle le serait en Angleterre au même degré. Les districts de l'ouest sont comparativement dénués d'arbres et d'eau, tandis que ceux qui bordent la côte méridionale par-delà Swellendam jusqu'aux limites orientales de la colonie, sont au contraire bien boisés et abondent en sources et en ruisseaux. Pour terminer tous ces longs détails, je dirai que le gouvernement du Cap, si j'en juge par ma propre expérience, est la région la plus froide de l'Afrique méridionale, et que cette colonie, fort importante pour la Grande-Bretagne, l'est pourtant moins par ses productions que par sa position sur la route de l'Inde, et à l'extrémité du continent africain, où elle est le point de réunion de tous les vaisseaux qui passent de l'Atlantique dans l'océan Indien, et de l'océan Indien dans l'Atlantique.

Je séjournai plusieurs mois dans la ville du Cap. Avant que je pusse en effet mettre à exécution le projet qui m'avait amené d'Europe, c'est-à-dire commencer le long voyage que je méditais dans les régions intérieures de l'Afrique méridionale les moins connues des Européens, il me fallut faire de grands préparatifs, acquérir une connaissance exacte de la langue hollandaise et de sa prononciation, par rapport non-seulement au dialecte du Cap, mais encore à celui plus corrompu des Hottentots, et

surtout rassembler le plus possible de renseignemens sur les contrées et les nations que je rencontrerais au-delà des limites de la colonie. Je parvins, en glanant de droite et de gauche, à recueillir presque toutes les informations désirables; mais les plus essentielles me furent fournies par un missionnaire nommé Anderson, qui avait résidé plusieurs années à Klaarwater, village hottentot situé près de la rivière Orange ou Gariep, et sur la route d'une forte ville appelée *Litakou*.

J'employai en outre une grande partie du temps que je passai dans la capitale de la colonie à faire différentes excursions dans le voisinage de la ville, pour enrichir mes collections d'histoire naturelle de nombreux matériaux qu'on y trouve à chaque pas. La plus intéressante de ces excursions fut sans contredit celle où je montai au sommet de la montagne de la Table. J'avais pour compagnons M. Hesse, le ministre protestant, et M. Polemann, un de ses amis. Comme l'instant où se lève le soleil passe pour être celui où la vue est la plus belle du faîte de cette montagne, nous partîmes à trois heures du matin pour jouir de cette vue dans sa plus grande beauté. La seule lumière des étoiles nous guida pour sortir de la ville, car elle n'est pas encore régulièrement éclairée par des réverbères; et le seul bruit de nos pas matinaux, pendant que nous la traversâmes, troubla le profond silence de la nuit, car aucun

watchman[1] ne beuglait l'heure aux citoyens, alors qu'ils n'ont nullement besoin de la connaître. Depuis la porte, le sol s'élève graduellement jusqu'au pied de la montagne, un peu au-dessous duquel nous rencontrâmes la dernière maison de notre route. A peine l'eûmes-nous dépassée, que le soleil commença à poindre, et nous ne tardâmes guère à entrevoir au milieu des lueurs douteuses du crépuscule l'imposante agglomération de rochers que nous allions gravir. La surface m'en paraissait si unie et si perpendiculaire, que je n'imaginais pas trop comment il nous serait possible d'en atteindre la cime. Bientôt, cependant, mes compagnons me montrèrent un ravin, qui devait rendre notre ascension, sinon facile, du moins praticable à la rigueur. Nous le gravîmes donc, mais lentement, mais avec une peine sans cesse croissante, car il devenait de plus en plus raide à mesure que nous avancions. J'allais oublier de dire que dans ce ravin, comme si son escarpement ne suffisait pas, coulait un filet d'eau presque imperceptible, à la vérité, mais encore assez considérable pour le rendre fort glissant, et pour que nous fussions exposés, si le pied nous manquait, à redescendre en quelques minutes au point d'où nous étions partis. Enfin, lorsque le soleil, se levant de derrière les montagnes éloignées de la Hollande-Hottentote, nous

[1] Garde de nuit à Londres.

inonda de ses rayons, nous n'avions encore parcouru que la moitié de notre pénible route. Nous fîmes en ce moment une courte halte, tant pour reprendre haleine que pour admirer le sublime spectacle qui alors se développa sous nos yeux. Alors, en effet, l'énorme masse de rocs perpendiculaires qui s'élevait au-dessus de nos têtes, couverte des flots de lumière pourpre que lui versait horizontalement l'astre du jour, nous apparut dans toute sa hauteur, ou plutôt semble nous y apparaître, car différentes parties de la montagne étaient trop saillantes pour que nous la pussions jamais voir aussi élevée qu'elle l'était réellement. La montagne du Diable, qui s'était pendant ce temps-là montrée peu à peu tout près de nous à notre gauche, fait partie de la montagne de la Table dont elle ne se sépare que vers le faîte, et n'a guère moins d'élévation. Elle sembla, lorsque nous reprîmes notre marche, nous accompagner, et pour ainsi dire monter avec nous. Au contraire, le promontoire du Lion parut s'abaisser à mesure que nous dépassâmes davantage le niveau de son sommet. Quand il nous arrivait de tourner la tête, nous distinguions au nord et à l'est des montagnes soit isolées, soit réunies en chaînes, qui surgissaient lentement les unes derrière les autres, jusqu'à ce que celles de la Hollande-Hottentote, non moins larges que longues, vinssent borner l'horizon avec leurs âmes bleues et vagues plus hautes sur cer-

tains points que celle même de la montagne de la Table. Le sentier que nous suivions offrait de part et d'autre une variété infinie de broussailles et de plantes qui poussaient la plupart dans le roc nu. Vers le sommet il devint tellement raide, que nous eûmes à gravir un angle de 35, de 40 et même de 45 degrés. Enfin, cependant, à force de courage et de persévérance, nous arrivâmes vers sept heures un quart au but que nous avions résolu d'atteindre. Quoiqu'on puisse dire dans un sens général que le faîte de cette montagne est uni et plat, il s'en faut de beaucoup cependant qu'il le soit autant qu'il le paraît lorsqu'on ne l'examine que d'en bas. La surface, en effet, présente une foule d'aspérités qui ne ressemblent pas mal à des morceaux de cornes d'élan. Elle est d'ailleurs couverte de végétation, et nous y trouvâmes plusieurs petites mares dans des endroits creux. La hauteur de la montagne de la Table au-dessus du niveau de l'Océan, d'après les calculs les plus rigoureux, est de 3,582 pieds anglais, de sorte qu'il s'en faut seulement de 126 verges qu'elle n'ait trois quarts de mille en élévation perpendiculaire. La montagne du Diable atteint 3,315 pieds; le promontoire du Lion 2,160; et la croupe du Lion 1,143. Comme on l'imagine, sans doute, du plateau auquel nous parvînmes la vue est immense, puisqu'on a calculé que l'œil pouvait parcourir la mer jusqu'à 73 milles de distance, et

qu'une montagne de même hauteur serait visible, même éloignée de 146 milles. Cette vue, au reste, peut plus facilement s'imaginer que se décrire; aussi me contenterai-je d'énumérer les différentes parties qui la composent. D'abord on n'apercevait du sud-est au sud et à l'ouest que la montagne elle-même; mais, commençant à l'ouest vers notre gauche, était une vaste étendue d'océan; et plus près, sur le même plan, mais beaucoup au-dessus de nous, apparaissait le promontoire du Lion. Loin en mer se montrait l'île Dassen; et au-delà, quand nous continuions de regarder en avant vers la droite, nous pouvions distinguer faiblement au milieu de la vapeur cette partie occidentale d'Afrique qui avoisine la baie de Saldanha. Moins éloignée, et plus à droite, était l'île Robben; tandis qu'au nord-est, du côté opposé de la baie de la Table, et à distance, le Capocberg, ou *mont du Coton*, le Kœberg, ou *mont de la Vache*, le Dassenberg, le Contreberg, le Blaauwberg, ou *mont Bleu*, le Tygerberg, ou *mont du Tigre*, et par derrière, la grande chaîne, depuis Roodezand jusqu'au passage de la Hollande-Hottentote, étaient tous visibles. Sur les bords du côté de la baie le plus rapproché de nous, et pour ainsi dire sous nos pieds, de manière à pouvoir en quelque sorte l'examiner dans tous les détails comme une carte soigneusement dessinée, se développait la ville du Cap,

avec les maisons de plaisance et les jardins qui sont disséminés entre elle et la montagne. Au moyen d'une lorgnette nous voyions très distinctement les habitans marcher dans les rues; mais, à l'œil nu, les navires qui reposaient sur leurs ancres étaient à un tel point rapetissés, qu'ils formaient à peine un trait dans la vue générale. Un peu plus vers la droite la baie de la Table forme une vaste sinuosité; et après avoir parcouru du regard dans la même direction l'isthme plat et sablonneux qui sépare la baie False de la précédente, on peut découvrir Rondebosch et les bouquets d'arbres touffus qui dans les environs indiquent autant de villas. Sur la limite ultérieure de ces plaines de sable se montrent les montagnes du Paarl et du Stellenbosch, et au-delà de ce dernier district, celles de la Hollande-Hottentote qui, continuant de courir vers le sud, bordent le côté oriental de la baie False. Enfin la vue se terminait à droite par la montagne du Diable.

Une grosse espèce de singe à longue fourrure verdâtre, appelée *bariaon* par les colons, habite la montagne de la Table. C'est un animal qui se trouve dans presque toutes les parties de l'Afrique méridionale que j'ai visitées, mais seulement dans les lieux hauts et rocailleux. Je n'aperçus d'ailleurs ni oiseau ni insecte d'aucun genre, sauf une espèce de papillon; mais si la zoologie ne m'offrit

rien à recueillir, la botanique me permit du moins de faire une riche moisson.

Vers la fin du mois de février, M. Anderson, le missionnaire dont j'ai déjà parlé, me visita et m'apprit qu'il avait reçu de Klaarwater une lettre par laquelle celui de ses confrères qui alors y résidait l'informait qu'une troupe de Hottentots partant de cette bourgade arriverait à la ville du Cap au milieu d'avril, et lui mènerait le nombre de bœufs dont il aurait besoin pour revenir à la mission. En effet, M. Anderson qui en était resté absent deux années, avait l'intention d'y retourner vers cette époque pour reprendre le cours de ses travaux. Il avait été en outre informé d'un bruit qui était parvenu au Landdrost de Tulbagh, que cinq cents Cafres émigrans avaient passé le long des frontières du district de Graaf-Reynet pour se rendre sur les bords du fleuve Orange ou Gariep, où ils avaient formé un établissement déjà fort et d'ailleurs indépendant. Comme c'était une race d'hommes mécontens qu'avaient aigris les mauvais traitemens par eux essuyés de toute part, et qu'ils étaient toujours en mésintelligence avec les colons, mon visiteur craignait que l'envie ne leur vînt d'attaquer un parti de voyageurs qui passerait dans leur voisinage sans être assez nombreux pour se défendre, et il venait me proposer, pour notre sûreté à l'un et à l'autre, pour notre défense mutuelle,

tant contre ces Cafres que contre les Bojesmans, de voyager en compagnie, au cas où je consentirais à différer mon départ du Cap jusqu'au milieu de mai.

Jê crus d'abord ne pas devoir accepter cette proposition, crainte de perdre un temps qui m'était précieux; mais ensuite, lorsque plus d'un mois se fut écoulé sans que j'eusse encore pu partir, faute d'avoir arrêté le plan de mon voyage et trouvé des gens qui consentissent à m'y accompagner, je me ressouvins de l'offre obligeante que m'avait faite M. Anderson; je projetai dès lors de le suivre à Klaarwater pour de là gagner Litakou, s'il m'était possible, et j'allai dans les derniers jours d'avril lui annoncer ma nouvelle résolution. — Quant à l'espace de temps qui devait s'écouler avant l'époque où je pourrais enfin pénétrer dans l'intérieur des terres, on va voir dans le prochain paragraphe comment j'en employai une partie.

Eaux thermales de Swarteberg. Établissement de missionnaires à Genadendal. Vallée Brand. Tulbagh. Le Paarl. Stellenbosch.

Ne pouvant, comme je l'ai dit plus haut, quitter définitivement la ville du Cap que vers le milieu du mois de mai, je jugeai convenable de faire dans l'intervalle une courte excursion à travers les districts les plus voisins de la colonie. Cette espèce de promenade, en effet, outre que ma curiosité y

trouvait son compte, me semblait avoir cet avantage, qu'elle me donnerait avant mon voyage principal quelque idée de la nature du pays, et par conséquent me mettrait mieux à même de diriger judicieusement mes préparatifs, et de calculer avec exactitude quelles provisions j'aurais besoin d'emporter avec moi. Un autre motif qui aussi me décida fut que j'avais déjà commandé un chariot, et qu'il me fallait aller acheter plusieurs paires de bœufs pour le traîner : or il y avait peu de chance que dans le voisinage immédiat de la ville, je rencontrasse des animaux assez vigoureux pour supporter les fatigues de la longue expédition que je méditais.

M. Polemann, qui connaissait la partie de la contrée où je voulais porter mes pas, fut mon compagnon et mon guide. Le 8 avril, de grand matin, nous partîmes tous deux à cheval sans autre bagage qu'une petite valise chacun. Après avoir franchi la Salt-Rivier, ou *Rivière-salée*, nous entrâmes sur les dunes du Cap et sur l'isthme Sablonneux que nous avions à parcourir ce jour-là dans toute leur longueur. Les routes innombrables dont ils étaient traversés dans chaque direction nous embarrassèrent souvent pour savoir celle que nous devions suivre; mais comme elles conduisaient presque toutes au passage de la Hollande-Hottentote, que sans cesse nous avions en vue quoiqu'à une énorme

distance, ce fut d'après cette seule indication que nous dirigeâmes notre marche.

Les dunes dont il est ici question sont couvertes de broussailles hautes de trois ou quatre pieds. Le sol est un sable blanc et mou, profond d'un à cinq pieds, sous lequel existe une couche d'argile dure. On ne rencontre sur ces sortes de bancs que fort peu de sources vives; mais il est probable que si on prenait la peine de percer l'argile, des puits fourniraient une quantité d'eau suffisante pour les rendre habitables. Çà et là sont disséminées quelques huttes solitaires de Hottentots qui gagnent leur vie, soit à ramasser du bois de chauffage, soit à garder les bestiaux qu'on envoie dans ces misérables pâtures où ils ne trouvent à subsister qu'en broutant des ronces et des branches d'arbustes desséchés. Après n'avoir cheminé jusqu'à midi que dans des sables mouvans, et lorsque déjà nos montures commençaient à se fatiguer, nous fîmes halte sur les bords de l'Eerste-Rivier, ou *Rivière-première*, aussi nommée rivière de *Stellenbosch*, chez un riche fermier. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que nous fûmes invités à prendre place autour de la table de la famille, où nous trouvâmes assis plusieurs autres voyageurs qui s'étaient arrêtés comme nous à la ferme dans la simple intention d'y dîner. Cette maison, de même que la plupart de celles qui sont situées le long des routes les plus

fréquentées, s'ouvre continuellement à de pareils visiteurs qui le plus souvent ne connaissaient pas leur hôte avant d'avoir mis à contribution sa généreuse hospitalité.

Nous nous remîmes en marche vers deux heures. A l'Eerste-Rivier cessent les dunes, et au-delà la terre devient beaucoup plus fertile. C'est là que commence la province nommée *Hollande-Hottentote*, au milieu de laquelle s'élève le Schaapenberg, ou *mont de la Brebis*, vaste mont couvert d'herbe. Notre route fut dès lors meilleure et plus ferme; la contrée prit un air plus rustique, des maisons et des fermes se montrèrent à courte distance l'une de l'autre; enfin nous rencontrâmes plusieurs courans d'excellente eau. Sur leurs bords sont généralement bâties les habitations, qui consistent la plupart en de larges édifices blancs de belle apparence. Cette contrée produit d'excellent blé, mais en quantité très petite, bien qu'elle en pût probablement produire dix fois davantage si la population ouvrière croissait dans une même proportion. A mesure que nous avançâmes, nous eûmes une vue plus complète de la baie False. La chute du jour ne nous arrêta point, et nous cheminâmes encore pendant une heure au clair de lune, jusqu'à une maison de campagne appelée *Fortuintje*, et peu éloignée de l'angle nord-est de la baie. Elle appartenait à un habitant de la ville du Cap, ami de

M. Polemann; et le concierge, après avoir pris lecture d'une lettre de son maître que nous lui remîmes, nous donna à souper et nous coucha.

Le 9 nous remontâmes à cheval de bonne heure, mais non sans avoir déjeuné, et nous commençâmes presque aussitôt à gravir la montée qui mène au passage de la Hollande-Hottentote. La route n'est pas d'abord très escarpée; mais quand le voyageur entre dans le chemin creux des Roodge-Hoogte, ou *hauteurs-rouges*, c'est alors qu'elle devient véritablement difficile. Ces hauteurs-rouges sont un amas de collines, formant le pied de la montagne, et composées d'une terre dure, nue, rougeâtre et ferrugineuse, dans laquelle la route vers le sommet est peut-être enfoncée de vingt pieds. On a ensuite à gravir la rocailleuse montagne elle-même, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit des chariots pesamment chargés monter et descendre par un chemin si raide et si effrayant. Ce n'est pas non plus sans un sentiment de compassion pour les bœufs qui les traînent, qu'on est témoin de la peine et des prodigieux efforts de ces pauvres animaux, excités tantôt par des paroles d'encouragement, tantôt contraints à tirer avec une espèce de frénésie par les sonores retentissemens du fouet dont la mèche va leur déchirer les flancs, ou par les jurons et les bruyantes clameurs, tant du fermier que de ses Hottentots. Il est cependant im-

possible de ne pas recourir à de pareilles violences, et c'est la nature de ces passages périlleux seulement qui force les colons à user de dureté envers ces utiles bêtes de traits; car en général ils connaissent trop bien la valeur de leurs bœufs pour les maltraiter par simple plaisir. Le danger que courent et l'attelage et le chariot lorsqu'on franchit les montagnes impose au conducteur le devoir de la plus attentive vigilance. Si en effet l'attelage s'arrêtait par hasard, s'il déviait le moins du monde de la route convenable, ou refusait obstinément de tirer, le chariot roulerait du haut en bas, et les entraînerait avec le conducteur à une destruction inévitable.

Du haut de ce passage est une vaste et magnifique vue de l'isthme, de la baie False et de toute la chaîne des montagnes, depuis le promontoire du Lion jusqu'au cap Pointe. Je recueillis, chemin faisant, une énorme botte de plantes curieuses, bien que je n'eusse le moyen ni de les conserver ni même de les emporter avec moi. Sur les bords de la Steenbraassem, rivière qui coule du côté oriental du passage, nous rencontrâmes plusieurs chariots qui faisaient halte, et je priai un des fermiers d'être assez complaisant pour déposer ma botte de plantes à Fortuintje qui se trouvait sur sa route; mais je reçus un refus formel. Je m'adressai alors à un de ses Hottentots en lui offrant quelque argent pour

sa peine; mais ce dernier, qui avait remarqué comment son maître venait d'en agir avec moi, n'osant pas lui-même faire autrement, me refusa aussi. Toutefois le maître qui avait entendu résonner mes espèces appela le Hottentot : « Imbécile, lui dit-il, prenez donc ce qu'on vous offre! » Le domestique obéit alors, et me promit que mes fleurs arriveraient à bon port, ainsi qu'un billet que j'écrivis à la hâte pour prier qu'on les envoyât à mon agent de la ville du Cap; mais personne ne put par la suite m'en donner la moindre nouvelle, et il est présumable que le commissionnaire les jeta au vent dès que nous eûmes les talons tournés.

Après avoir franchi le Kloof, car tel est le nom que les gens du pays donnent à ces routes qui traversent les montagnes, je fus surpris de trouver si faible la pente du versant oriental : la contrée doit donc de ce côté être beaucoup plus élevée que la Hollande-Hottentote. Ce Kloof et deux ou trois autres plus au nord dans la même chaîne peuvent être regardés comme les grands portails par lesquels l'intérieur de l'Afrique est accessible du côté du cap de Bonne-Espérance, et la région à l'ouest de cette chaîne n'en était pour ainsi dire que le vestibule. Les Kloofs de la Hollande-Hottentote et de Roodezand sont les deux principaux passages que suivent les chariots pour franchir ces montagnes, le premier conduisant à tous les districts situés le long

de la côte méridionale, tels que ceux de Swellendam, de George's-Town, d'Uitenhaye et d'Albany; l'autre, à ceux de Tarka, de Graaf-Reynet, de Karro et de Roggeveld.

Quand nous fûmes redescendus dans la plaine nous ne tardâmes guère à traverser la rivière Palmiet, dont les eaux, comme le plus grand nombre de celles qui prennent leur source sur le versant méridional de la grande chaîne de montagnes qui court au sud, étaient d'une couleur brune semblable à du café, mais en même temps claires et salubres. Ce phénomène doit probablement être attribué à la dissolution des végétaux qui sont en plus grande quantité, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque, du côté méridional que du côté septentrional de ces montagnes, dissolution qui communique à toutes ces eaux une couleur exactement la même que celle qui provient de la tourbe. Après avoir coulé à quelque distance de la chaîne, elles perdent leur teinte brunâtre, et peu à peu en reprennent une plus ordinaire à mesure qu'elles reçoivent les ruisseaux formés dans les plaines. Les fermiers croient que cette nuance brunâtre est causée par une espèce de jonc appelé *palmiet* qui pousse de toute part dans ces courans; mais quand même ce jonc contribuerait à produire un tel effet, à coup sûr il n'en est pas la principale cause, puisque j'ai observé que les rivières étaient ainsi colorées avant d'avoir at-

teint le pied des montagnes et bien au-dessus des endroits où le palmiet commence à pousser. Quoi qu'il en soit; cette couleur foncée donne aux divers courans un aspect désagréable et repoussant. Un peu d'eau recueillie dans un verre paraît, à la vérité, limpide et presque incolore; mais à une profondeur de trois pieds, le fond d'une rivière cesse d'être visible, et on dirait un étang sans fond. C'est un inconvénient qui d'ailleurs n'est pas purement idéal, qui n'affecte pas seulement les yeux, car le voyageur, lorsqu'il traverse ces courans, ne peut distinguer ni les grosses pierres ni les trous qui en remplissent le lit, et de là résultent quelquefois des accidens sérieux.

Peu après avoir franchi la rivière Palmiet, qui doit ce nom aux plantes dont elle est obstruée, nous atteignîmes la maison d'un homme qui avait été autrefois officier de dragons lorsque les Hollandais possédaient encore la colonie, et qui alors cherchait à subsister lui-même et sa famille, en vendant aux voyageurs qui passaient quelques provisions et le produit de son petit jardin. Cette maison pouvant en quelque sorte être regardée comme une auberge, nous fîmes sans hésitation halte à la porte où le maître du logis, par son extérieur grotesque, attira bientôt notre attention. Amputé d'une jambe, il s'avança clopin-clopant vers nous sur une béquille, tandis qu'un énorme cha-

peau de feutre noir à larges bords ombrageait toute sa personne comme un parasol dont son maigre corps pouvait représenter le manche. Nous descendîmes de cheval; mais à ce qu'il paraît nous survenions dans un mauvais moment, car notre hôte se hâta de nous déclarer qu'il n'y avait rien à manger chez lui. Pourtant, et comme il arrive d'ordinaire, après s'être consulté avec ses filles, il nous fit apporter par elles du pain, du beurre, des radis d'Espagne, des œufs et du vin. Fritje, la plus jeune, s'acquitta des fonctions de servante, et, par ses soins, par son empressement à nous servir, nous empêcha presque de trouver à notre repas un excès de frugalité. Un autre voyageur, un maigre vieillard qui arriva peu après nous, fut notre commensal; il se rendait à Uitenhage, village qui n'était pas éloigné de moins de sept cents milles. Ces longs et pénibles trajets n'épouvantent pas les fermiers; la population de la colonie est si peu nombreuse, si disséminée, qu'ils ont pris l'habitude de regarder un colon qui ne demeure qu'à une distance de dix milles comme un proche voisin.

Lorsque nous eûmes quitté l'auberge nous ne tardâmes guère à gagner une autre chaîne de montagnes, peu étendue mais sourcilleuse, que nous franchîmes par une route exécrable, appelée *le Kloof de Groote-Houhoek.* Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs chariots, les uns pesamment

chargés des productions du pays et qui se rendaient à la ville du Cap, les autres stationnant aux différentes places de repos. Ces places, que les indigènes nomment *outspans*, c'est-à-dire endroits où on dételle, sont en quelque façon les caravansérails du pays, et les groupes variés de voyageurs, avec leurs chariots et leurs bœufs qu'on y voit souvent prenant leurs repas à l'ombre des broussailles, n'intéressent pas moins par la simplicité que par la nouveauté de la scène. La plupart du temps chacun de ces groupes paraissait composé de la maison tout entière; et rien n'était plus pittoresque, plus amusant, que de contempler hommes, femmes et enfans, Hottentots, esclaves et chiens, assis autour du même feu.

Nous traversâmes ensuite le Knoflooks-Kraal, rivière peu considérable, ainsi qu'une branche du Bot. Il était nuit lorsque nous parvînmes à cette dernière; aussi nous fallut-il, pour la franchir, avancer avec d'autant plus de précaution, qu'une inondation récente avait couvert une partie des bords et parsemé le lit de grosses pierres. Sur la rive gauche était une ferme dont M. Polemann connaissait le propriétaire, et nous y couchâmes. Deux dragons légers du régiment qui alors résidait dans la colonie étaient postés à cette ferme, de même que d'autres à certaine distance le long de la route, pour transporter soit les dépêches que les autorités de la capi-

tale avaient à envoyer au gouverneur, lequel visitait alors la baie de Plettenberg, soit les réponses que celui-ci jugeait convenable d'y faire. Par ce moyen les communications peuvent être aussi promptes qu'elles le sont par les malles anglaises; mais si on confie les lettres à la poste ordinaire, elles éprouvent souvent des retards que rien ne saurait excuser; et dans la saison où les rivières sont tout à coup gonflées par les pluies, les paquets, faute de ponts et de bacs, sont quelquefois retenus deux ou trois jours sur ce que les fermiers appellent naïvement *le mauvais côté* de la rivière.

Le 10, prenant congé de notre hôte dans l'après-midi, nous partîmes pour les bains d'eaux thermales de Swarteberg. De larges routes en très bon état, ce qu'elles doivent plus à la nature du sol qu'au travail des hommes, nous permirent de cheminer rapidement à travers la contrée, quoiqu'elle soit montagneuse. Nous dépassâmes plusieurs fermes, puis nous franchîmes la rivière des bains à Gildenhuysen, où une route à droite mène dans la vallée vers l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Caledon. Passant ensuite sous l'extrémité occidentale du Swarteberg, nous aperçûmes la maison des bains, blanche, régulière, à toit plat, agréablement située sur une partie haute du versant méridional de la montagne, et formant un joli point de vue. Le Swarteberg ou *mont Noir* est

une courte chaîne courant de l'est à l'ouest, et de moyenne élévation qui, pour l'aspect et la structure, diffère peu des autres montagnes du voisinage. La couleur noire d'où il tire son nom n'est nullement remarquable, ni même très visible. De la partie inférieure de son versant méridional, il projette une petite montagne plate, du sommet de laquelle sortent en plusieurs endroits des sources chaudes dont l'eau fit élever mon thermomètre centigrade à 47 degrés. Cette eau dépose dans les canaux où elle coule une ocre de couleur orange; mais après un cours de deux ou trois cents verges, elle cesse de teindre la terre; elle contient du fer et du soufre, et son goût est légèrement chalibé. A trois verges d'une de ces sources chaudes, il en sort une troisième dont l'eau est pure et fade, sans être le moins du monde plus chaude que la température ordinaire des eaux vives. Excepté ce seul endroit, toutes les sources qui découlent du Swarteberg n'ont que la chaleur commune; et quoique la montagne des bains soit d'une autre nature que celle du grand mont dont elle dépend, il est néanmoins difficile d'expliquer, puisqu'elle donne aussi naissance à une source froide, comment il peut exister pour les autres une cause de chaleur si locale.

La maison des bains, distante de la ville du Cap d'environ soixante-quinze milles, s'élève presque au bas de la petite montagne plate déjà mentionnée,

et l'eau y est conduite par un canal couvert. Le bâtiment, érigé en 1797, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée que divise en longueur un corridor donnant accès par devant à huit petites chambres, et par derrière à quatre salles de bain, tandis qu'aux extrémités sont une cuisine et des pièces pour les domestiques. Bien différentes des eaux d'Europe, celles du Swarteberg, comme on s'en doute, n'offrent aux baigneurs aucun attrait d'amusement ni de société. A peine même y trouvent-ils les objets de première nécessité; aussi ne sont-elles fréquentées que par quelques malades qui ont foi en leur puissance médicinale, puissance qui, m'assura-t-on, est assez efficace contre les rhumatismes, et possède certaines propriétés toniques; mais les gens du pays en font usage, sans beaucoup de distinction, pour une infinité d'autres maladies. Au reste, ceux qui viennent essayer des vertus de ces eaux ne sont ordinairement que des fermiers, des esclaves et des Hottentots qui pendant la durée de leur séjour demeurent dans leurs chariots ou dans des huttes temporaires.

De l'établissement, parmi les nombreuses montagnes qui se montrent au-delà de la vallée, on distingue surtout celle qui porte le nom de *Babylonsche-Toren* ou *Tour de Babel.* Cette montagne est peut-être la plus remarquable de toute la colonie, à cause de l'énorme distance d'où elle est visible.

Trois ans et demi plus tard, je la vis d'un lieu qui en est éloigné de cent vingt milles; et un pic que je distinguai lorsque j'étais à Helle, près de la rivière Gaurits, n'est pas sans doute autre que cette même montagne, quoique l'éloignement ne soit pas moindre de cent cinquante-sept milles en ligne directe; ceci paraîtrait incroyable si on ne tenait pas compte du pouvoir extraordinaire de réfraction que possède l'atmosphère en certaines circonstances.

Non loin des bains est un petit endroit appelé *Hemel-en-Aarde* ou *Ciel-et-Terre*, entouré de hautes chaînes où se trouve un hôpital pour les infortunés qui sont atteints de cette terrible et incurable maladie, la lèpre! L'hôpital est entretenu aux frais publics par le moyen d'une taxe spéciale levée sur tous les colons.

Comme le dîner, dans le pays, est réellement ce qu'indique le nom de ce repas, à savoir le repas du midi, nous dînâmes le 11 avant de nous remettre en marche, et nous pûmes encore poursuivre notre route d'assez bonne heure pour espérer parvenir avec le jour au but que nous avions choisi à Genadendal. Ce mot, qu'on peut traduire par *Vallée de la Grâce,* désigne le principal établissement des missionnaires Moraves dans la colonie. Repassant la rivière des bains, et doublant la partie occidentale du Swarteberg, nous eûmes, pour y arriver, à cheminer vers le nord. La contrée que nous traversâmes

de ce côté était variée par de légères ondulations de terrain, et presque entièrement couverte par une espèce d'arbrisseau faisant buisson, haut de trois à quatre pieds, qu'on appelle *Buisson de Rhinocéros*, et qui en effet, dit-on, était jadis la nourriture favorite de ces monstrueux animaux lorsqu'ils n'avaient pas encore été forcés de fuir devant les colons qui peu à peu envahirent la contrée en question. Le temps était fort agréable et fort beau; mais les grandes montagnes bleues du Baviaan's-Kloof ou *Passage du Babouin*, qui se montraient à nos yeux dans l'éloignement, semblaient enveloppées de pluie. Le soleil, inclinant avec rapidité vers l'horizon, nous fit hâter le pas pour que nous pussions franchir avant la nuit la rivière Zondereinde ou *sans fin*, qui est assez profonde. Le cours de cette rivière n'est nullement de longueur à justifier le nom qu'elle porte, car elle se jette non loin du village de Zwellendam dans la Breede-Rivier ou *rivière large;* nous la franchîmes sans accident à la chute du jour.

A mesure que nous approchions de Glenadendal, les montagnes prirent un caractère de grandeur que la douteuse clarté du soir contribua beaucoup à augmenter. Nous ne pûmes pas toutefois contempler long-temps la sublimité de cette scène, car l'obscurité y jeta bientôt son voile épais. Le plaisir que nous avait causé ce spectacle fut remplacé par des sensations d'un genre moins agréable, lorsque nous

nous trouvâmes surpris, au milieu d'une région que nous ne connaissions pas, par une des nuits les plus noires que nous eussions jamais vues, et obligés de nous fier entièrement à l'instinct de nos chevaux pour ne pas nous écarter de la route. Enfin nous aperçûmes heureusement une petite lumière qui vacillait au loin dans les ténèbres, et que nous supposâmes provenir de quelqu'une des huttes de l'établissement. Après avoir encore marché plus d'un mille dans la direction de cette lumière, nous parvînmes en effet à une hutte, et nous priâmes le Hottentot qui l'habitait de nous conduire à la demeure des missionnaires où nous fûmes cordialement accueillis.

Le nom par lequel se distinguent les membres de cette secte est celui de *Frères-unis*, et, autant que ma courte résidence parmi eux me permet d'en juger, aucun autre ne saurait mieux leur convenir. Dès que je pénétrai dans leur paisible retraite, il me sembla avoir quitté le monde orageux et ses turbulentes passions; les manières simples et modestes des frères, l'ordre et la propreté que je vis régner autour de moi, tout me donna dès le premier instant une très favorable opinion de l'établissement. Les missionnaires étaient au nombre de quatre ou cinq, et, avec leurs femmes, formaient une seule famille où chacun s'acquittait en paix et avec régularité des devoirs profitables à tous que

la communauté lui imposait. Leurs vêtemens, d'étoffe grossière et de couleur grave, ressemblaient beaucoup à ceux des quakers. Après que nous eûmes partagé leur souper, ils nous quittèrent pour aller se livrer aux cérémonies religieuses du jour, qui était la veille du vendredi-saint, et on nous conduisit à une petite chaumière voisine, exclusivement réservée aux voyageurs. Ce furent trois servantes hottentotes très décemment habillées qui nous y menèrent; et j'avoue qu'un tel exemple d'amélioration dans la propreté de corps chez une race d'êtres dont la saleté ignoble est comme passée en proverbe, ne me causa pas moins de surprise que de plaisir. Les murs de notre chaumière étaient soigneusement blanchis en dehors et en dedans; des bottes d'une espèce de roseau que les colons nomment *espagnol*, bien serrées les unes contre les autres, formaient les plafonds de nos chambres; mais un plancher de terre, quoique balayé d'une manière scrupuleuse, accusait trop peu d'art. Ces planchers sont très communs dans les campagnes, et continueront long-temps de l'être dans les parties où le bois de charpente est rare; mais telle est la force de l'habitude, que ceux mêmes des fermiers qui demeurent dans le voisinage des forêts préfèrent encore un plancher de terre à un parquet de bois.

La première mission tentée au Cap pour la propagation du christianisme le fut en l'année 1737

par une personne nommée Schmidt, et envoyée par la société moravienne d'Hernuth. Il forma un établissement à l'endroit que les missionnaires actuels occupent encore, et parvint à réunir autour de lui plusieurs Hottentots; mais trouvant que trop d'obstacles lui étaient suscités, et par les colons eux-mêmes à ce qu'il paraît, il fut obligé d'abandonner sa pieuse entreprise, et revint en Europe vers 1744. A la fin de 1792, avec la permission de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, trois missionnaires moraves, nommés Maziveld, Schwinn et Kühnel, vinrent tenter un nouvel effort. Ils s'établirent au même lieu où, après un laps d'environ cinquante ans, ils retrouvèrent encore quelques restes précieux du jardin et de la hutte Schmidt. Kühnel était mort avant l'époque de notre visite; mais d'autres missionnaires avaient à différentes fois renforcé ceux qui avaient survécu, et même, sur l'invitation du gouverneur, ils avaient fondé en 1808 un établissement pareil à Groene-Kloof, c'est-à-dire au *Passage Vert*, qui est situé à moitié chemin entre la ville du Cap et la baie Saldanha.

Le lendemain, lorsque je pus au lever du soleil mieux satisfaire ma curiosité, grande fut ma satisfaction. On ne peut, en effet, imaginer un emplacement choisi avec plus de sagacité. Glenadendal est une paisible retraite entourée de hautes et magnifiques montagnes. A l'entrée de la vallée s'élèvent

tous les principaux édifices. Vers l'extrémité d'une petite prairie on aperçoit l'église construite en 1797, et qui domine tout le reste de l'établissement. C'est un bâtiment simple, oblong, badigeonné en blanc, et couvert d'un toit de chaume dont le faîte est fort pointu, mais sans clocher. Des deux côtés sont quatre fenêtres vitrées, et il y en a deux autres à chaque bout. L'intérieur n'est pas somptueux, mais admirablement propre; les murs en sont blanchis, et le plafond est soutenu par deux solides mais disgracieux piliers de maçonnerie. Tout l'intérieur, que les frères regardent comme assez vaste pour contenir un auditoire d'un millier de personnes, est couvert de longs bancs, dont une moitié est exclusivement réservée aux femmes et l'autre aux hommes. Autour de trois des côtés règne une étroite galerie, et dans un des angles un petit espace fermé par une cloison sert de sacristie. La chaire n'est qu'un simple pupitre placé sur une estrade un peu plus haute que le plancher. Deux portes différentes admettent la partie masculine et féminine de la congrégation à leurs bancs respectifs. On ne demande jamais rien aux visiteurs; mais à chacune des entrées est une boîte où ils déposent leur offrande qui d'ailleurs est parfaitement volontaire. La partie supérieure de l'église a été convertie en un vaste grenier qui contient diverses provisions appartenant à la société. Tout l'argent que reçoivent

les missionnaires, et qui provient de la vente des objets qu'ils font fabriquer ou de celle du vin qu'ils récoltent, de la rétribution que les étrangers jugent convenable de payer pour leur logement et leur nourriture, ou d'aumônes envoyées par les colons, ou de toute autre source, est déposé dans une bourse commune pour subvenir aux dépenses de l'établissement.

Sur un des bords de la prairie, une plantation régulière de beaux chênes entoure et cache à demi les différentes demeures des missionnaires, ainsi que la manufacture de couteaux, la forge, le moulin à eau, le pressoir, le hangar où se prépare le tabac, le cellier, le poulailler, la vacherie et les magasins. La totalité de ces bâtimens, qui sont l'ouvrage des Frères-unis et de leurs Hottentots, est construite dans le style hollandais, d'une manière aussi propre que solide, et couverte en chaume. Contigu à l'église et aux habitations, est un beau jardin abondamment pourvu de fruits et de légumes. Au-delà s'étend le vignoble qui mène à un vaste cimetière. Il y a une maison commune où les missionnaires se réunissent pour prendre leurs repas et prier en leur particulier. Chacun d'eux, d'après la règle de leur ordre, exerce quelque art utile, quelque métier. Des trois que j'ai nommés plus haut, celui que la mort avait ravi à ses compagnons était le constructeur d'un excellent moulin

à eau qui convertit en farine non-seulement le grain qui se consomme dans tout l'établissement, mais encore celui des fermiers voisins, et est ainsi d'un rapport assez considérable. Des deux autres, qui par leur âge étaient devenus les pères de cette famille, l'un était charpentier, charron; l'autre, qui dirigeait la forge, avait établi une manufacture de couteaux, et la coutellerie de Genadendal était plus prisée parmi les fermiers que celle d'Europe. Les Hottentots qui annoncent des dispositions sont reçus comme apprentis dans les divers métiers.

Les habitans de Glenadendal sont toujours bien pourvus d'eau par une petite rivière dite du *Babouin*, qui sortant des montagnes du Kloof de ce nom, arrose la vallée dans toute sa longueur, et se jette ensuite dans la Zondereinde. Cette vallée est divisée en un grand nombre de petits jardins, dont la jouissance est accordée aux familles hottentotes qui consentent à se soumettre à toutes les règles de l'établissement, et viennent vivre sous sa protection. Mais, d'après les mêmes règles, ces jardins et les avantages résultant de leur possession sont perdus pour les possesseurs, dès l'instant où ils cessent de montrer l'amour du travail et de se conduire avec moralité. Cette simple et juste loi est un des secrets par lesquels ces missionnaires moraves ont pu maintenir le bon ordre et la décence qui sont les meilleurs résultats pratiques de leurs efforts. Par-

semés entre les jardins, mais sans régularité, sont les huttes des Hottentots.

La population de Genadendal, ou pour parler plus correctement, le nombre de Hottentots enregistrés comme appartenant à cette institution, s'élève, d'après les renseignemens que j'ai recueillis, à environ quatorze cents âmes; mais le nombre de ceux qui habitent réellement la vallée n'est jamais aussi considérable, car il varie en proportion des demandes d'ouvriers que font les fermiers voisins. A dix heures du matin, la cloche appela la congrégation hottentote à l'église, et bientôt l'on vit arriver de toute part des hommes et des femmes, qui au nombre de sept ou huit cents s'assemblèrent et prirent leurs places dans le plus grand ordre. Plusieurs des hommes portaient encore le manteau hottentot en peau de mouton, ou *kaross;* mais aucun n'était sans culottes, les autres avaient des jaquettes de laine, avec des chemises, des chapeaux et des souliers. Toutes les femmes étaient remarquablement propres et costumées à l'européenne; la majorité même portait des bas. Hommes et femmes d'ailleurs parurent prêter beaucoup d'attention au service divin qui fut célébré en hollandais, et qui consista en la lecture de cette partie du *Nouveau-Testament* où est rapportée la Passion, lecture qui de temps à autre fut interrompue par le chant de quelques psaumes. Cette dernière partie

de la cérémonie ne me sembla ni la moins intéressante ni la moins agréable, par l'exactitude avec laquelle toute l'assemblée garda la mesure, et sut même conserver le plus parfait unisson.

Le 13, lorsque nous manifestâmes notre intention de partir, nous fûmes accompagnés à quelque distance par M. Küster, un des frères, qui nous conduisit par la vallée à travers un labyrinthe de jardins et d'arbres à fruits, pour nous montrer les progrès que leurs Hottentots avaient faits dans l'horticulture et l'économie domestique. A Genadendal, les huttes, différentes de celles construites à la manière habituelle des Hottentots, qui ont une forme hémisphérique, et sont couvertes de nattes, offrent une grossière imitation de bâtimens quadrangulaires de la colonie. Celles que nous vîmes étaient généralement longues de dix à quinze pieds, et larges de huit à dix; elles avaient un plancher de terre; les murs étaient faits de gros troncs d'arbres à peine équarris, entre lesquels des bottes de joncs ou de broussailles enduits de boue remplissaient les vides, et intérieurement badigeonnés en blanc; le tout était recouvert par un toit de chaume. Comme les poutres qui le supportaient n'étaient généralement élevées que de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, on ne pouvait passer sous les portes sans se baisser. Une petite fenêtre sans vitres admettait la lumière; mais il n'y avait ni cheminée

ni aucune espèce d'ouverture dans le toit, par laquelle la fumée se pût échapper. Une table, deux ou trois chaises et un coffre, le tout fabriqué par les Hottentots eux-mêmes, formaient le principal du mobilier. Quelques huttes, plus habilement construites, étaient divisées en deux pièces par une cloison et resplendissantes de propreté. Enfin, plusieurs familles qui étaient depuis long-temps établies dans la vallée, demeuraient dans des maisons d'un meilleur style, où se montrait l'art du charpentier, et dont les murs étaient soit en briques, soit en terre durcie au soleil.

Tandis que nous traversions leurs petits jardins, à l'ombre rafraîchissante des pêchers qui partout y abondent, les Hottentots quittaient leur ouvrage, levaient leurs chapeaux, et venaient d'un ton aussi respectueux que bienveillant, dire à chacun de nous en mauvais hollandais : « Bonjour, monsieur! » Les femmes aussi, lorsque nous passions devant la porte de leurs huttes, nous adressaient semblable politesse; tandis que les petits garçons et les petites filles, à demi cachés derrière leurs mères, semblaient avides de jeter à la dérobée un coup d'œil sur les étrangers. Chemin faisant je fus frappé du nombre peu considérable des hommes que nous rencontrions comparativement à celui des femmes, et j'en fis la remarque à M. Küster. Il me répondit que la plupart des premiers avaient l'habitude de

se mettre en service chez les fermiers du voisinage, ceux-ci pour une semaine, ceux-là pour un mois, quelques-uns pour un an. Lorsqu'un Hottentot possède, c'est-à-dire qu'il a assez de provisions pour que sa femme et ses enfans subsistent pendant son absence, il préfère en général les laisser dans l'établissement sous la protection des missionnaires, plutôt que de les emmener avec lui chez les fermiers, où leur nourriture est le plus souvent le seul salaire qu'ils reçoivent de leur travail. Dans les jardins nous remarquâmes différentes sortes de légumes et de racines, mais surtout du tabac et des citrouilles. Les femmes, outre toutes leurs occupations domestiques, gagnent quelque argent par la vente de nattes qu'elles fabriquent avec une espèce de jonc très commune dans les rivières de ce district. Nous visitâmes successivement la manufacture de couteaux et la forge, où un assez grand nombre d'indigènes travaillaient comme apprentis. J'en profitai pour chercher des Hottentots qui voulussent bien entrer à mon service, et m'accompagner dans mon expédition à travers l'Afrique. Mais comme beaucoup d'entre eux étaient alors absens, je n'en trouvai qu'un seul de bonne volonté; encore mit-il pour condition qu'il pourrait persuader à quelques autres de ses amis d'imiter son exemple. Puis, après avoir vainement sondé toutes ses connaissances qui lui objectèrent la lon-

gueur énorme du voyage projeté, il finit par refuser ma proposition, quoique j'eusse accédé à sa demande de trente risdales par mois, ce qui était au moins six fois les gages ordinaires d'un Hottentot. Enfin, à notre grand regret, nous quittâmes ce véritable séjour du travail et de la paix.

Comme nous avions jusqu'à ce moment cheminé sans gêne, et que le soleil avait déjà passé le méridien depuis environ deux heures, il nous fallut alors hâter le pas. Remontant le cours de la Zondereinde dans presque toute la longueur de la vallée qu'elle traverse, nous franchîmes plusieurs petits ruisseaux. Nous les trouvâmes beaucoup plus profonds qu'aucun de ceux que nous avions encore franchis; mais leurs eaux étaient claires et limpides; et je remarquai que pas une seule des rivières qui s'offrit sous nos pas dans la partie subséquente de notre excursion ne présenta la couleur brunâtre qu'avait le Palmiet. Après avoir gravi les monts Dunkerhoek, qui font partie de la chaîne des Baviaan's-Kloof, nous continuâmes notre route pendant plusieurs milles sur un plateau élevé sans apercevoir aucun signe d'habitations; à la fin pourtant, et lorsque nous commencions à craindre d'être surpris par les ténèbres au milieu d'une contrée pleine de ravins et de précipices, nous distinguâmes une maison dans la vallée qui s'étendait au-dessous de nous : c'était précisément, comme nous l'apprîmes

en y arrivant peu après, celle d'un fermier nommé Jacob du Toit, où notre intention était de venir passer la nuit. Nous reçûmes bon accueil de l'hôte, qui appela sur-le-champ un Hottentot pour prendre nos montures, et nous ne fûmes pas plus tôt assis que la maîtresse nous versa une tasse de thé, boisson que dans la plupart des fermes on tient toujours prête, parce qu'elle peut se boire à toutes les heures du jour.

Le lendemain notre hôte nous mena dans un enclos où il avait au moins une centaine de bœufs et de vaches; mais de toutes les bêtes qu'il me proposa d'acheter, aucune ne me parut convenir à l'usage que j'en voulais faire. Son principal revenu était le produit de son vignoble, et depuis que la colonie avait passé dans les mains de l'Angleterre il s'était beaucoup augmenté. Comme dans la plupart des jardins de ces districts, je remarquai dans le sien tous les légumes ordinaires d'Europe, et les différens fruits mûrissant sur cette côte de l'Afrique dont j'ai plus haut fait l'énumération. Le jardin, suivant l'usage du pays, était fermé par une haie de coignassier, arbre dont les branches ne s'entrelacent pas moins facilement que celles de l'aubépine, et cette haie était alors chargée des plus beaux fruits qui répandaient une excellente odeur, mais qui ne servent d'ordinaire qu'à fabriquer une espèce d'eau-de-vie, moins estimée d'ailleurs que

celle de pêches. La ferme est agréablement située dans une contrée ouverte qu'entourent de toute part des montagnes lointaines; et bien qu'elle soit sauvage, bien que même elle semble nue, le sol en est, dit-on, fertile, comme en effet le prouvent et son vignoble et son jardin. Le bâtiment n'est, du reste, qu'une misérable chaumière bâtie en terre, qui se compose d'un rez-de-chaussée divisé en quatre ou cinq pièces, et qui a bien des fenêtres vitrées, mais non pas de parquet ni de plafond.

La division du district, qui s'étend du côté septentrional des montagnes, se nomme *Bosjesveld*, c'est-à-dire *le pays boisé;* et quoique ce nom ait été probablement choisi dans l'origine pour caractériser la nature du pays, rien n'y indique plus aujourd'hui qu'elle ait en aucun temps différé de celle des autres divisions de cette partie de la colonie, La vallée de Bosjesveld est peu peuplée, et nous n'y vîmes que deux ou trois autres fermes. Cependant si elle était convenablement cultivée, il est hors de doute qu'elle pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable. Mais un grand obstacle s'opposera long-temps encore dans ces régions à l'accroissement du nombre des habitans; c'est l'immense étendue de terrain qui doit dépendre de chaque ferme dans une contrée comme celle-là, où les fermiers s'occupent exclusivement de l'éducation des bestiaux, et où l'herbe n'est jamais assez

épaisse pour couvrir le sol. Il n'y a donc que les progrès de l'agriculture et le morcellement des propriétés qui puissent faire disparaître un tel obstacle.

Le temps était délicieux, pas un nuage n'obscurcissait la lucidité de l'atmosphère; aussi fut-ce pour nous une véritable promenade que de cheminer jusqu'au bout de la vallée. Là nous eûmes à gravir, dans une chaîne de hautes collines rocailleuses, un kloof, du haut duquel nous découvrîmes un magnifique paysage de montagnes. Au bas de ce kloof, après une longue descente, commença une autre longue vallée, large de quatre ou cinq milles, très unie, et qui s'étend jusqu'à une troisième qu'on nomme *Brand-Valley*, à l'extrémité de laquelle nous distinguâmes les majestueuses montagnes de l'Hex-rivier's-Kloof, ou *Passage de la rivière des sorcières:* cette contrée est une continuation du Bosjesveld; et vers midi nous fîmes halte à moitié chemin pour dîner devant la porte d'un fermier qui s'appelait Duplessis. Comme nous ne connaissions aucunement notre hôte, nous restâmes en selle, suivant l'usage, jusqu'à ce qu'il vînt nous recevoir. Toujours suivant l'usage, il ne tarda guère à se montrer et nous supplia de mettre pied à terre et de souffrir qu'on débridât nos chevaux. Nous en descendîmes alors, et nous lui demandâmes en échangeant une poignée de mains comment il se portait. « Fort bien ! » est

invariablement la réponse qu'on reçoit en pareil cas ; puis on vous introduit dans la maison, on vous y sert à manger, ou, si la famille est à table, on vous prie de partager son repas. Quelques questions banales comme celles-ci : « Où allez-vous ?... d'où venez-vous ?... » suivent ordinairement. Lorsque le repas est fini, vous êtes libre de continuer votre route dès que bon vous semble. Enfin il est rare qu'on vous interroge directement pour savoir qui vous êtes, ou même quels sont vos noms. Telle est la réception simple et hospitalière qu'on trouve dans presque toute la contrée.

Duplessis parut jaloux de nous bien traiter, et se vanta d'avoir d'aussi bon vin que personne dans la colonie : il nous en versa chacun un verre, et déjà nous commencions, mon ami et moi, à nous extasier sur sa brillante couleur, mais nous n'y eûmes pas plus tôt porté les lèvres, que nous découvrîmes l'un l'autre à nos regards combien nous étions d'accord sur la qualité que nous lui trouvions : c'était le vin le plus sûr que nous eussions jamais bu ; nous y goûtâmes de nouveau, mais l'acidité en était intolérable ; cependant comme c'eût été faire insulte à notre brave homme d'hôte que de déclarer mauvais un vin qu'il avait appelé *le meilleur de la colonie*, je fis signe à Polemann que nous devions l'avaler à tous les risques ; et pour l'encourager à un acte de politesse dont il paraissait se soucier

peu, je lui donnai l'exemple, j'en pris intrépidement une autre gorgée; mais à peine avait-il bu la moitié de son verre, que notre hôte, qui venait de s'en verser, se hâta de replacer le sien sur la table, en s'excusant avec chaleur de nous avoir servi par mégarde une bouteille de vinaigre. Hélas! il parla trop tard, et mon camarade, parlant anglais de manière à n'être compris que de moi, me reprocha de lui avoir mis le feu dans le ventre par un excès de courtoisie. Quant au fermier, confus de la malheureuse erreur qu'il avait commise, il alla aussitôt chercher une bouteille d'excellent vin, et eut la précaution d'en boire lui-même le premier verre.

Poursuivant ensuite notre route, nous atteignîmes vers cinq heures du soir Brand-Valley, en d'autres termes *la vallée brûlante*, et nous y demandâmes le gîte pour la nuit dans une ferme. J'allai sur-le-champ examiner une source d'eau chaude qui en était peu distante, et je la trouvai beaucoup plus forte et plus remarquable que celle du Swarteberg. Elle formait un bassin creux, large d'une soixantaine de pieds, et était parfaitement claire. Du milieu, et d'un fond de sable blanc, sortaient avec de gros bouillons plusieurs jets assez considérables pour alimenter un petit ruisseau qui pendant un mille et demi au moins conserve tant de chaleur que son cours à travers la vallée peut à toute heure du jour,

mais particulièrement le matin, être reconnu à la vapeur qui continuellement s'en échappe. Le bassin est ombragé par un petit groupe de peupliers blancs qui se portent parfaitement bien, quoique plantés au bord même de l'eau et arrosés par la vapeur brûlante qui monte jusqu'à leurs plus hautes branches. Aucune plante, à ce qu'il paraît, ne peut croître dans l'eau, mais les rives étaient couvertes d'une épaisse végétation. Plongé dans le bassin, mon thermomètre centigrade ne s'éleva qu'à 62 degrés ; l'eau était cependant si chaude, qu'on ne pouvait y tenir la main plus d'une couple de secondes, et je ne doute pas que la grande chaleur de cette source ne causât en un très court espace de temps la mort de tout animal qui viendrait par hasard à y tomber. Cette eau est d'ailleurs pure, sans goût, et sert à tous les usages domestiques. A environ trois cents verges de la source, et le long du ruisseau, on aperçoit deux maisons de bain, mais qui, propriété publique, sont dans un état de dilapidation complète.

Le 15 nous montâmes à cheval vers huit heures du matin, parce que nous avions une longue marche à faire pour arriver à Tulbagh. Prenant une direction plus occidentale, afin de tourner la montagne qui forme la tête de Valley-Brand, nous pénétrâmes dans le district de Roodezands ou du *Sable-Rouge*. C'est une autre vallée qui a quarante milles

de longueur en ligne droite et plusieurs milles de large; la surface en est plane, mais on n'y aperçoit que peu de maisons, quoique pour la colonie ce district doive être regardé comme populeux. Chemin faisant nous eûmes à traverser la rivière Larges, qui en cette saison est généralement basse et divisée en plusieurs petits ruisseaux parallèles; mais après la chute des pluies, elle grossit au point de devenir infranchissable. Elle a son embouchure sur la côte méridionale, et peut être comptée parmi les cinq principales rivières de la colonie qui sont, sur la même côte, le Qaurits, le Camtoos, le Zondags ou *Dimanche*, et le Grand-Poisson; et sur la côte occidentale, la Berg ou *montagne de l'Éléphant*.

Ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous atteignîmes le village de Tulbagh, où nous fûmes reçus avec la plus franche cordialité par le révérend M. Ballot, ministre du lieu. Ce digne homme, avant de venir au Cap, avait vécu plusieurs années à Malaca; et plus à même que personne de comparer les deux pays comme lieux de résidence, il donnait sans hésiter la préférence à l'Afrique. De fait, sa condition dans la colonie me paraît pleine de douceur et de félicité; la maison du presbytère était non-seulement vaste, belle et commode, mais encore pourvue de magnifiques communs et attenante à un grand jardin. Le village de Tulbagh, ainsi appelé du nom d'un gouverneur hollandais qui mourut au

Cap en 1771, est situé à l'extrémité septentrionale de la vallée de Roodezands, dans un lieu qui, pour le charme de la position et la beauté du paysage, ne pouvait être mieux choisi; mais l'inconvénient de ne pouvoir y arriver que par le sud subsistera toujours, et ne cessera jamais de nuire à sa prospérité. Il semble probable, au surplus, que la circonstance qui décida plus que toute autre le gouvernement à fonder une ville en cet endroit, fut qu'elle se trouverait placée sur la grande route du nord-est. Assurément c'était une considération digne de ne pas être négligée, mais qu'on ne devait pas mettre seule dans la balance. Aussi le nombre des maisons et des habitans s'est-il accru dans une proportion beaucoup plus lente à Tulbagh que dans la plupart des autres villages, quoique l'eau y soit aussi bonne et la terre dans le voisinage aussi fertile que partout ailleurs. Tulbagh, lorsque je visitai ce village en 1811, ne consistait qu'en une dizaine de maisons d'assez bonne apparence, alignées sur un seul rang, et placées à certaine distance les unes des autres, derrière lesquelles on en voyait encore à peu près autant, mais d'un style beaucoup plus simple. A quelques cents verges de l'extrémité méridionale de la rue s'élève l'église, édifice simple mais imposant, bâti en forme de croix, comme le sont, si je ne me trompe, toutes les autres églises de la colonie. Elle est peinte en blanc et couverte d'un toit de chaume, mais n'a

point de clocher ; en place, on a construit à quatre ou cinq pas de l'édifice deux gros piliers de maçonnerie réunis en haut par une arcade sous laquelle est suspendue une cloche.

Comme je demandais partout qu'on m'indiquât des bœufs à acheter, un des employés du Landdrost de Tulbagh vint me prévenir qu'il y en avait de bons dans le Rokkeveld au prix de 300 risdales l'attelage, et se chargea obligeamment de la commission de m'en choisir un double. Chaque attelage se compose de dix bœufs : c'est le nombre qui est jugé nécessaire dans ce pays pour traîner un chariot chargé. On peut, d'après un tel fait, se former une idée des difficultés que présentent en général les routes ; il est même des passages si malaisés, qu'on a souvent besoin de seize à vingt bœufs.

Le 19, de grand matin, nous prîmes congé de M. Ballot, chez qui nous avions été pendant trois jours traités de la manière la plus amicale. A peine eûmes-nous perdu sa maison de vue, qu'il commença à pleuvoir ; mais espérant que la pluie cesserait, nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. A l'entrée de Roodezands-Kloof, ou *passage du Sable-Rouge,* on nous arrêta pour nous faire payer un léger péage, qui, exigé de tous les voyageurs, sert à subvenir aux dépenses d'entretien de la route. Mais personne ne refusera de croire que, de tout l'argent ainsi perçu, il n'y a que la somme

exactement nécessaire pour rendre la route passable qui aille à sa véritable destination, quand j'aurai dit que les péages et les réparations de ce genre sont toujours affermés par le gouvernement à des particuliers pour une certaine somme annuelle. Le Roodezands-Kloof est un défilé étroit et tortueux, long d'environ trois milles, et juste assez large pour donner passage à la petite rivière de Berg, de chaque côté de laquelle s'élèvent de hautes et raides montagnes. Leurs flancs rocailleux sont entièrement couverts de broussailles et d'arbres, depuis leurs sommets jusqu'aux bords de l'eau, et présentent le spectacle le plus pittoresque qu'embellit partout la diversité du feuillage. Le long de ces flancs escarpés on a ouvert une route qui accompagne le cours sinueux de la rivière et généralement la dépasse en hauteur de cinquante à cent pieds, tantôt beaucoup plus élevée et tantôt beaucoup plus basse, descendant au fond de la gorge, traversant même la rivière, qui alors n'avait que trois pieds de profondeur, tandis que souvent elle est si gonflée par les pluies qu'on ne peut aucunement la franchir d'un jour ou deux.

Le mauvais temps nous empêcha de faire une seule minute de halte pour contempler le magnifique aspect des lieux qui nous environnaient, et d'ailleurs la pluie qui toujours tombait par torrens ne nous permettait souvent pas de rien voir autour

de nous. Ce fut seulement après trois quarts d'heure de marche que nous sortîmes de la gorge et rentrâmes en pleine campagne. Le cours et les fréquentes chutes de la rivière prouvent que la vallée de Roodezands est considérablement plus haute que ces montagnes. Nous ne pûmes non plus profiter de notre course à travers la division de Drakenstein, qui passe pour la partie la mieux cultivée et la plus belle de la colonie. Elle s'étendait principalement à notre gauche, et occupait la plaine fertile qui se développe au bas des montagnes, depuis le Roodezands-Kloof jusqu'au village du Paarl. A mesure que nous approchâmes davantage de ce dernier lieu, les formes nous parurent être moins éloignées les unes des autres, et la fertilité du sol, ainsi que le nombre des habitans, croître en proportion.

Quand nous aperçûmes de loin la grande rivière Berg que nous avions à traverser, nous craignîmes beaucoup qu'elle ne fût pas guéable. Cependant elle n'était encore haute que de quatre pieds. Le gué, qui avait plutôt l'air d'une ruelle, nous conduisit à travers les grands et épais palmiers dont la rivière était en cet endroit si obstruée, que ses eaux semblaient avoir quelque peine à se frayer un passage entre leurs branches. Il serait fort dangereux à un voyageur de passer à gué une rivière de ce genre sans les plus grandes précautions; car si par malheur la force du courant l'entraînait au

milieu des palmiers, je ne sais comment il parviendrait lui et son cheval à se tirer hors de leurs troncs branchus et mêlés.

Enfin nous arrivâmes au Paarl vers trois heures, et nous mîmes pied à terre devant la maison d'un riche propriétaire de vigne que connaissait mon camarade de voyage. Notre hôte parut bientôt sur le seuil et nous reçut avec toute la cordialité d'usage. L'impitoyable pluie nous avait poursuivis jusqu'au terme de notre route; nous étions mouillés jusqu'aux os; aussi ne fut-il pas besoin que nous demandassions une chambre pour changer. On nous conduisit tout de suite à l'appartement que nous devions occuper; mais quand nous ouvrîmes nos porte-manteaux, nous trouvâmes le linge qu'ils contenaient presque aussi trempé que celui qui était sur notre corps. Nous parvînmes toutefois à nous consoler de ce désappointement par l'attente du dîner, car nous avions dit à notre hôte que nous n'étions pas descendus de cheval depuis huit heures du matin, et nous ne supposions pas qu'il fallût lui donner à entendre plus directement que nous prendrions quelque chose avec grand plaisir. Quand nos vêtemens ne furent plus qu'humides, nous allâmes retrouver le maître du logis dans le salon, et nous passâmes environ deux heures à causer ensemble sur divers sujets, mais principalement sur mon projet de voyage dans l'intérieur. Enfin la

conversation tomba d'elle-même; notre hôte se leva alors et sortit, nous n'en doutâmes pas, pour aller faire reproche à ses domestiques de ce qu'ils tardaient tant à servir le dîner, car cinq heures étaient sonnées depuis long-temps. Demeurés seuls, nous n'eûmes rien de mieux à faire, pour nous amuser, que de mettre le nez aux carreaux de la fenêtre... pour voir, comble du malheur! que la pluie ne discontinuait pas, qu'elle inondait toutes les rues, et que nous ne pouvions pas prendre patience en faisant un tour de promenade dans le village. Cependant, six heures, sept heures, huit heures même s'écoulèrent successivement, et on ne nous offrait toujours rien à manger. Par intervalles la conversation reprenait; la maîtresse de la maison et ses filles s'en mêlaient quelquefois, ainsi que son fils, jeune homme très aimable qui parlait fort bien anglais. Néanmoins, si par une plus grande variété l'entretien parvenait alors à triompher de l'ennui, il n'était pas efficace au point d'imposer silence aux impérieuses sollicitations d'une faim que nous avions, comme ce jeune Spartiate qui tenait un renard sous son manteau, le courage de cacher, quoique nous la sentissions nous déchirer les entrailles. Enfin, au coup de neuf heures, plusieurs esclaves arrivèrent à la file, portant un nombre considérable de plats tant de viandes que de légumes arrangés de différentes façons. En un clin

d'œil ils en couvrirent une vaste table, et eurent soin de les séparer par des verres à boire et des bouteilles. Ce repas était si splendide que mon ami n'en fut pas moins étonné que moi; et nous fûmes alors forcés de reconnaître qu'on nous avait uniquement fait attendre pour préparer un souper meilleur qu'à l'ordinaire. Aussi, quoi que nous eussions pu d'abord penser, nous acquittâmes entièrement notre hôte de toute accusation de négligence.

Cette petite aventure fit que je ne pus m'empêcher de remarquer un trait caractéristique des mœurs de la colonie. Il a été déjà dit qu'on ne trouvait dans le pays aucune espèce d'auberge; en conséquence, la nécessité, non moins que l'humanité sans doute, oblige tous les colons qui s'honorent du titre de chrétien à ouvrir leur porte aux voyageurs que la faim presse ou que la nuit surprend; et comme cette hospitalité devient réciproque parce qu'ils passent souvent auprès des habitations les uns des autres, ils n'hésitent jamais ni à demander pareilles faveurs ni à les accorder. Ainsi un fermier est toujours sûr d'avance qu'il trouvera, sans que rien lui en coûte, ses repas sur le chemin; et comme on dîne habituellement à midi, sans beaucoup de cérémonie, il descend de cheval à la première porte qu'il rencontre vers cette heure. S'il arrive plus tard, on suppose qu'il a dîné en quel-

que autre endroit de la route, et on regarde comme tout-à-fait superflu de lui demander s'il a besoin de rafraîchissemens. C'est donc la faute du fermier seul s'il ne dîne pas.

Le 20, dans l'après-midi, tentés par un beau soleil, nous prîmes congé de nos aimables hôtes, et nous continuâmes notre route vers Stellenbosch. Nous traversâmes d'abord le village du Paarl qui se compose de trente à quarante maisons très élégantes, placées à beaucoup de distance les unes des autres et formant une seule rue, vers le milieu de laquelle s'élève l'église. Ce village me parut être, à cause de sa position, le plus agréable comme résidence de tous ceux que j'avais encore vus. Il est même supérieur à Stellenbosch pour la beauté de la campagne environnante. Nous eûmes ensuite à parcourir une contrée unie et sablonneuse, couverte de broussailles, et nous longeâmes une extrémité de la division de Drakenstein, qui peut être appelée le vignoble de la colonie. Pendant une forte averse nous trouvâmes un abri près d'une ferme sous deux très beaux chênes, les plus gros que j'aie rencontrés en Afrique; leurs troncs avaient de quatre à cinq pieds de diamètre. Un peu plus loin, nous parvînmes à un passage très romantique entre de raides et hautes montagnes, où, dans le ravin au bord duquel passait la route, coulait avec fracas un impétueux torrent. Sur le versant opposé la descente fut peu rapide, mais lon-

gue; et nous ne tardâmes guère à être surpris par la nuit. Après avoir failli plusieurs fois nous égarer, nous parvînmes vers sept heures à Stellenbosch, où nous fûmes cordialement accueillis dans la maison d'un ami de M. Polemann.

Le 21, profitant d'un intervalle entre deux averses, j'allai me promener dans la ville. Stellenbosch, ainsi nommé en 1670 d'après Van der Stell, le gouverneur hollandais qui la fonda, est beaucoup plus vaste et plus important qu'aucun des autres villages, et consiste en un certain nombre de rues qui le coupent à angles droits. Une grande partie cependant de l'espace compris dans l'enceinte de la ville est occupée par des jardins qui, avec les avenues d'arbres plantés presque dans chaque rue, entretiennent partout une agréable fraîcheur. La plupart des habitations ne sont en rien inférieures à celles de la ville du Cap; l'aspect en est généralement propre et joli, donnant bien l'idée d'un séjour de paix et de bonheur. En 1803 la ville avait été détruite à peu près entièrement par les flammes; mais d'une si affreuse catastrophe était résulté cet avantage, que les cabanes couvertes en chaume qui dataient de la fondation avaient été toutes remplacées par des bâtimens d'un meilleur style et d'une plus belle architecture. A l'une des extrémités de la rue principale est une place spacieuse qui sert aux manœuvres militaires; à l'autre bout on voit l'église construite

en 1722. Sur une autre place voisine de l'église est la résidence du Landdrost, derrière laquelle coule l'Eerste-rivier qui prend sa source dans les hautes montagnes qu'on voit tout à coup surgir au-delà de la ville. Ces montagnes font partie de la grande chaîne occidentale déjà mentionnée, et forment un des principaux traits de la beauté du site. Un nombre considérable de nouvelles maisons agrandit chaque année la ville où l'on trouve plus de commodités que dans tous les autres villages; mais la vie, dit-on, y est aussi chère que dans la capitale qui n'en est distante que de trente milles. La campagne qui l'entoure n'offre sur le premier plan rien qui puisse agréablement fixer l'œil; mais sur le second les montagnes présentent un magnifique spectacle, et atteignent à une telle élévation que pendant plusieurs jours de l'hiver leurs sourcilleux sommets sont enveloppés de neige.

Nous quittâmes Stellenbosch à deux heures de l'après-midi, pour retourner à la ville du Cap où nous rentrâmes à huit heures du soir.

Nouveau séjour dans la capitale; préparatifs du voyage dans l'intérieur; départ. Itinéraire jusqu'à Tulbagh.

Le 30 avril on m'amena le chariot que j'avais commandé avant ma dernière excursion : je le payai 585 risdales, somme qui à cette époque représen-

tait 88 livres sterling[1]. La longueur en était de quinze pieds, et la largeur du fond de deux pieds neuf pouces. La charpente qui supportait la capote était faite en bambous et couverte d'abord de nattes hottentotes, puis d'une toile cirée, enfin d'une voile de navire. La hauteur, du fond du chariot au sommet de la capote, était de cinq pieds et demi. Les côtés, qui avaient une élévation de deux pieds par devant, s'élevaient peu à peu de manière a en avoir une de deux pieds trois quarts par derrière, et étaient peints extérieurement. Les planches du fond avaient deux pouces d'épaisseur; les essieux, parfaitement horizontaux et coniques, étaient en bois, mais garnis à leurs extrémités d'une barre de fer large d'un pouce et demi, pour résister au frottement des roues; les roues de derrière avaient cinq pieds de diamètre, celles de devant en avaient deux et demi, et les unes étaient à cinq pieds de distance des autres; leur ferrement était d'une seule pièce, et large de deux pouces et demi: les quatre roues, les essieux et les pièces de bois qui les unissent, constituant ce que les fermiers appellent le train, sont soigneusement enduits de goudron; le timon a dix pieds de longueur et est muni par le bout d'un fort crampon de fer : à ce crampon s'attache par un crochet une longue corde faite de lanières de cuir cru tressées et pourvues à distances convenables d'anneaux en fer dans

[1] 2,200 francs.

lesquels s'emboîtent les jougs des bœufs. La capote est plus courte que le chariot, de façon à laisser par devant un espace découvert à environ deux pieds et demi où il y a un siége pour le cocher. Celui-ci est toujours armé d'un fouet démesurément long, qui a bien trente pieds avec le manche, et qu'il fait néanmoins claquer avec aisance. Outre le cocher, dont le siége est regardé comme un poste d'honneur, puisque les fermiers eux-mêmes l'occupent souvent, il y a ce qu'on nomme le conducteur qui porte une simple cravache et dont l'affaire est de mener par la bride la première paire de bœufs; mais ce soin est toujours dévolu à des Hottentots ou à des esclaves, car les colons se croiraient déshonorés s'ils le remplissaient sans qu'il y eût nécessité complète, et alors seulement aux endroits les plus périlleux de la route. Mon chariot était d'ailleurs muni d'une chèvre destinée à soutenir les essieux lorsqu'on ôte les roues pour les graisser, et d'un sabot servant à enrayer dans les descentes. Les principaux et très importans avantages d'un chariot construit à la mode du Cap, sont que les côtés, le fond et le train ne sont pas fixés ensemble à demeure, mais peuvent aisément se détacher les uns des autres, ce qui est une sage précaution quand il s'agit de parcourir des chemins aussi raboteux et aussi inégaux que le sont ceux de la contrée.

Une expédition semblable à celle que je médi-

tais avait été en 1808 tentée par ordre du gouverneur de la colonie; et bien que toutes les mesures imaginables eussent été prises pour en assurer le succès, bien que le parti qui l'avait entreprise fût beaucoup plus nombreux que le mien ne devait l'être, elle avait complétement échoué. Ce parti se composait de deux officiers de la garnison, de plusieurs simples soldats, d'un colon hollandais et d'une quinzaine de Hottentots qui avaient emmené avec eux quatre chariots, d'immenses provisions et des bagages considérables. Leurs instructions étaient qu'ils tâchassent de gagner l'établissement portugais de Mozambique sur la côte orientale. Ils avaient quitté en septembre la ville du Cap et atteint la rivière Molappo le 24 décembre suivant; mais depuis cette époque on n'avait reçu d'eux aucune nouvelle, et l'opinion générale était que tous avaient péri. Par suite de ces circonstances, ma tentative fut donc regardée par tout le monde comme imprudente, et personne ne vint me proposer d'être mon compagnon. Néanmoins, si d'une part j'envisageai avec une sorte d'effroi la solitude morale qui m'attendait au milieu des peuplades à demi sauvages que je devais visiter, de l'autre j'avoue que je songeai avec plaisir combien j'en serais plus libre de faire toujours ma volonté.

Ce fut le 25 mai seulement que les Hottentots qu'on attendait de Klaarwater parvinrent à la Ri-

vière-Salée avec leurs chariots et leurs bœufs. Leur troupe se composait d'une vingtaine d'hommes et d'un nombre égal, tant de femmes que d'enfans; en outre ils avaient laissé à Tulbagh trois chariots et par conséquent trois familles. Ces gens étaient presque tous de la race mêlée, dénomination qui s'applique aux Hottentots dont le sang n'est pas pur de tout mélange avec celui des colons eux-mêmes ou de quelque tribu voisine. Le motif qui les avait déterminés à faire un si long voyage à la ville du Cap était principalement d'échanger de l'ivoire et des bestiaux contre divers objets qui, d'après leur mode actuel de vie, leur sont presque indispensables. Ces objets entre autres étaient de la poudre à tirer, des mousquets, du plomb, des pierres à feu, des grains de porcelaine, des couteaux, de l'amadou et des briquets, du tabac, des jaquettes et des culottes de laine, des chevaux et des chariots. Ils n'avaient déjà plus que leur ivoire à vendre; leurs bestiaux, ils les avaient vendus en route aux fermiers, à mesure qu'ils avançaient dans la colonie.

A ma prière, M. Anderson voulut bien se charger d'engager à mon service quelques-uns de ces Hottentots; mais il me prévint que probablement ils ne consentiraient pas à m'accompagner au-delà de leurs demeures. Ce n'était pas tout-à-fait mon compte; cependant, comme l'époque de mon départ appro-

chait, considérant d'ailleurs qu'il pouvait ne pas être pour moi sans utilité de parvenir, fût-ce seulement à Klaarwater avec des gens qui connaissaient bien le pays, je jugeai bon d'en prendre deux à mes gages. Deux Hottentots nommés l'un *Magers* et l'autre *Jan-Kok,* furent donc arrêtés par M. Anderson et vinrent le 31 recevoir leurs instructions.

Comme je n'étais pas encore habitué à des hommes de cette espèce, je ne pus d'abord regarder mes futurs domestiques sans rire de leur grotesque extérieur. Leur noir visage africain semblait jurer avec leurs vêtemens à l'européenne, faits à vrai dire avec tant de négligence, qu'ils n'allaient aucunement à leurs mesures. Ainsi leurs culottes de cuir s'étaient raccourcies au point de laisser voir la peau brune de leurs genoux; mais leurs jaquettes anglaises, d'une belle couleur bleue, comme pour compenser ce qui manquait en longueur aux culottes, n'eussent certainement pas paru trop courtes quand même ils auraient eu la taille double. Leurs têtes laineuses étaient décorées de chapeaux neufs qu'ils avaient achetés depuis quelques jours, et des souliers de leur fabrique recouvraient leurs pieds qui d'ailleurs étaient nus. Ils se présentèrent avec tous les dehors de la politesse; mais le jargon hollandais dont ils se servirent était si extraordinaire, qu'il me fallut recourir à l'assistance d'un interprète. Je leur montrai mon chariot dont ils examinèrent minutieuse-

ment toutes les parties, et les roues plus que le reste, les ébranlant comme pour vérifier si la machine devait rouler sans peine; ils finirent par déclarer que le tout était bien conditionné. Longues furent leurs protestations et du plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir été choisis pour mes serviteurs, et du zèle qu'ils mettraient à me servir. Le fils de Magers, enfant d'une douzaine d'années, qui ne portait aucun vêtement, fut aussi engagé en qualité de conducteur de l'attelage. Je leur payai d'avance la totalité de leurs gages, afin qu'ils pussent profiter, pour les dépenser plus avantageusement, de l'occasion de leur séjour à la ville du Cap.

Je leur donnai aussitôt l'ordre d'aller dans le Bokkeveld chercher mes attelages, et pour stimuler leur diligence, je leur fis cadeau de la quantité de tabac qu'ils devaient consommer pendant le cours de cette excursion. Un si vaste approvisionnement d'un article qui ne produit pas la moindre de leurs jouissances leur donna une haute opinion de la générosité de leur nouveau maître, et communiqua soudain à leur démarche un air de joyeuse détermination, à leurs mouvemens une merveilleuse vivacité... merveilleuse chez des Hottentots du moins. Pour ma part je fus également charmé d'eux, et la perspective de mon prochain départ m'enchanta. Au bout de quelque temps ils me quittèrent, parfaitement satisfaits de leur marché, pour dépenser

en toute hâte leur argent, vu que les chariots de leurs compatriotes par lesquels ils comptaient faire transporter chez eux leurs différens achats devaient sous un jour ou deux quitter la rivière Salée, et cheminer lentement pour nous attendre aux frontières de la colonie.

Le 2 juin la chaleur fut beaucoup plus forte qu'elle ne l'est d'ordinaire dans cette saison. Un épais brouillard remplissait l'atmosphère sans toutefois affaiblir en rien l'ardeur du soleil, qui dardait ses rayons avec d'autant plus de force, que l'air n'était pas agité par le moindre souffle de vent. Vers midi j'étais dans ma chambre m'occupant de mes préparatifs de voyage : une partie de la garnison qui était allée le matin faire l'exercice sur la pointe Verte passait alors sous ma fenêtre pour regagner la caserne, quand une explosion soudaine et violente ébranla toute la maison avec un fracas aussi assourdissant que l'eût été celui d'un canon tiré devant la porte de la rue. Trois ou quatre secondes après, un autre bruit encore plus fort et plus aigu, pareil à un horrible coup de tonnerre, ébranla le bâtiment avec plus d'énergie que la première fois, et au même instant je sentis une commotion étrange, extraordinaire; au même instant aussi, l'atmosphère fut troublée par une effrayante concussion.

Tous ces différens phénomènes se passèrent en l'espace de cinq ou six secondes, sans que le temps

j'avoue que je suivis en cela l'exemple des autres.

Le 8 juin un des soldats du régiment hottentot qui fait partie des forces militaires du Cap me fut désigné par le colonel qui était un Anglais, comme bien capable de mener un chariot et des bœufs : c'était un métier qu'il avait déjà fait, et en outre il était allé autrefois dans le pays des Bachapins, jusqu'au-delà du Gariep. Cet homme, ravi de pouvoir quitter le service pour mener un genre de vie plus en accord avec ses inclinations naturelles, accepta tout de suite les conditions que je lui proposai. Comme il n'avait ni famille, ni biens, ni propriété d'aucune espèce que son départ dût laisser sans protection, il se trouva en un instant prêt à me suivre. Aussitôt donc qu'il eut touché les légers arrérages de sa paye, et reçu un congé d'un an qui pouvait être indéfiniment renouvelé à l'expiration de ce terme, il dit adieu à ses camarades dont plusieurs se fussent estimés heureux de partager son sort, et se hâta de venir s'installer dans son nouvel office.

Il se nommait *Philip-Willems*. C'était un homme petit et compacte, haut de cinq pieds à peine, grave et mesuré dans ses mouvemens. Sa physionomie avait je ne sais quoi de mélancolique, et son teint était plus foncé que celui de la plupart de ses compatriotes. Philip, cependant, était un Hottentot de race pure, et paraissait avoir la trentaine. Son nez

était aplati au point de faire sur sa figure une saillie moindre que celle de ses lèvres. Il avait le menton étroit et les mâchoires fortes, traits caractéristiques de sa nation, mais le front passablement élevé. Ses cheveux, qui avaient été récemment coupés, ne consistaient qu'en quelques très petites touffes de laine noire, si clair-semées sur le crâne, qu'on pouvait au travers en voir la peau nue. Il avait à peine de la barbe, excepté sur la lèvre supérieure, où elle était courte et laineuse. Ses yeux, qu'on aurait trouvés petits chez un Européen, devaient être regardés comme grands chez un Hottentot; la prunelle en était d'un noir brillant, quoique la partie qui l'entourait fût d'un blanc jaunâtre, et ils annonçaient ainsi chez l'individu une sorte de finesse et de vivacité. Je me laissai donc aller à croire que j'avais rencontré un homme à la fois entendu et fidèle.

Je le désignai pour être chef de mes gens, aussi bien que cocher de mon chariot, double dignité qui parut lui causer un extrême plaisir. Comme il avait laissé au régiment son uniforme, son fusil et tous ses effets, mon premier soin fut de l'habiller des pieds à la tête. Il me seconda ensuite avec intelligence dans mes nombreux préparatifs. Je le chargeai aussi de recruter parmi les Hottentots de sa connaissance le nombre d'hommes dont j'avais encore besoin. En conséquence il visita plusieurs

jours de suite les endroits de la ville où selon lui on avait meilleure chance de rencontrer des Hottentots, c'est-à-dire les différens cabarets. Effectivement, les ignobles repaires où se débitent le vin et l'eau-de-vie sont communément encombrés de ces malheureuses créatures qui n'en sortent jamais tant qu'il leur reste encore quelque argent dans la poche. Mais parmi tous ceux de ses compatriotes que Philip y rencontra dans le cours d'une semaine, il n'en découvrit aucun qui pût entrer à mon service; non pas que la bonne volonté leur manquât pour nous suivre, mais ils étaient malheureusement retenus par des contrats légaux près d'autres maîtres. La seule ressource que j'eusse encore était dans l'établissement hottentot fondé à Groene-Kloof par les missionnaires moraves, et j'envoyai sur-le-champ à M. Schmidt, un des frères, une lettre où je le priais, dans le cas qu'il connût des gens disposés à faire avec moi le voyage, de me les envoyer à la ville du Cap dans le plus bref délai possible.

Dans la matinée du 14 mes deux attelages de bœufs que j'avais envoyé Magers et Jan-Kok chercher dans le Bokkeveld, arrivèrent bien portans à la Rivière-Salée. Dès lors ce fut avec une allégresse véritable que je pus fixer l'époque de mon départ, et je m'arrangeai de manière que mon chariot quittât la ville sous huitaine. Ma principale occupation des

jours suivans fut d'emballer les différens objets que je jugeai nécessaire d'emporter avec moi, et dont je donne ici l'énumération sommaire. D'abord, plusieurs de mes caisses étaient remplies de ceux dont je comptais faire présent aux chefs ou trafiquer avec leurs sujets, tels que grains de verre et de porcelaine, noirs, blancs, bleus et rouges; bagues de cuivre doré à pierres fausses; mouchoirs de toile et pièces de calicots, les uns et les autres rayés de bleu; boutons de diverses sortes; tabac en poudre et en feuille, tabatières, couteaux, amadou et briquets de poche; miroirs, fil d'archal; planches de cuivre et d'étain, clous de toutes sortes. J'avais ensuite pour mes Hottentots une ample provision de vêtemens. Mes armes et mes munitions consistaient en six mousquets, un fusil de chasse, une grosse carabine pouvant recevoir une balle du poids de deux onces, deux paires de pistolets, un sabre, des balles à mousquet, quatre barils de poudre, des sacs de menu plomb de toutes les grosseurs, des pierres à feu et des moules à balles, enfin du plomb et de l'étain en barres. Je m'étais pourvu de différens outils, tels que scies, marteaux, haches, cognées, doloires, vrilles, rabots, bêches et pioches. J'avais encore des cordes, du fil et des aiguilles; des sacs, de la toile, du cuir; des harnois de rechange, du goudron; de la poix, de la graisse et de la résine; plusieurs lanternes, enfin un drapeau aux

couleurs d'Angleterre. Mes provisions de bouche étaient du riz, du pain et du biscuit, de la farine et du blé; du vin, du rum et de l'eau-de-vie. Pour terminer, outre une caisse de médicamens, outre tout ce qu'il me fallait pour dessiner et pour peindre tant à l'aquarelle qu'à l'huile, j'emportai une cinquantaine de volumes qui traitaient de philosophie, d'histoire naturelle, de mathématiques ou de médecine. Mais je rejetai impitoyablement de ma petite bibliothèque tous les livres de voyage; et si par cette façon d'agir j'eus le désavantage de voyager à mon tour sans guides, sans rien qui attirât mon attention vers les choses que de précédens voyageurs avaient trouvées dignes de remarque, du moins fus-je certain de porter avec moi un jugement libre de préjugés, et que n'influenceraient ni les erreurs, ni l'ignorance, ni les méprises d'autrui. Je désirais voir par moi-même, et ne jamais établir mes opinions que sur les faits.

Le 17 j'envoyai Magers et Jan-Kok chercher les bœufs à la Rivière-Salée, et ils revinrent avec eux au coucher du soleil afin que le chariot pût partir le lendemain. En effet, tous mes arrangemens étaient alors pris, rien ne me retenait plus, sinon que je n'avais pas encore réussi à rassembler un nombre d'hommes suffisant, et c'était cependant là le principal. Je ne recevais aucune réponse du missionnaire de Groene-Kloof, bien qu'une quinzaine

à peu près se fût écoulée depuis l'envoi de ma lettre. S'il ne s'était agi que d'un voyage ordinaire dans l'enceinte de la colonie, j'aurais pu à la rigueur me contenter de mes trois Hottentots, car l'un eût conduit le chariot, l'autre dirigé l'attelage, et le troisième pris soin des bœufs non attelés; mais pour cheminer à travers des déserts et au milieu de nations incivilisées, j'avais besoin de compagnons plus nombreux. Philip s'était journellement occupé de faire des recherches, mais jusqu'alors sans succès. Voyant donc qu'il était peu probable que je pusse louer d'autres Hottentots à la ville du Cap, je me déterminai à courir la chance d'en recruter chemin faisant, tandis que je gagnerais la frontière. Toutefois, dans la matinée du 18, Philip rencontra par hasard un de ses amis qui venait d'arriver dans la ville, et qui seulement depuis deux mois avait cessé d'être soldat. Son vieux camarade ne lui eut pas plutôt ouvert la bouche du voyage projeté, qu'il témoigna le plus vif désir d'être des nôtres, quoique malheureusement il fût alors engagé comme berger au service d'un habitant de la ville; mais j'allai aussitôt trouver son maître qui, sans aucune difficulté, consentit à le laisser partir avec nous; après quoi le Hottentot, ravi d'un pareil changement de condition, fut prêt en moins d'une demi-heure, avec sa femme et son bagage, à suivre les autres.

Cet individu se nommait Stoffel Speelman ; sa

taille était au-dessus de la moyenne, puisqu'il avait cinq pieds sept pouces : son corps était maigre et osseux; mais il avait une belle démarche acquise sans doute au régiment, et paraissait d'une activité qui chez un Hottentot pouvait passer pour remarquable : son âge, par conjecture, car un Hottentot ne sait presque jamais le nombre de ses années, devait approcher de la quarantaine; et quoique sa figure n'offrît précisément aucun trait de beauté, on y remarquait un air de finesse et d'intelligence qui tout d'abord me persuada que cet homme serait une très utile addition à ma petite troupe : ses sourcils étaient plus forts que ceux de la plupart de ses compatriotes, ses pommettes protubérantes et ses joues creuses, son nez plat et large, ses narines grandes et ouvertes, sa bouche démesurément longue, ses lèvres épaisses et saillantes, son menton étroit et présentant plusieurs petites bosses singulières; enfin sa barbe très rare, si ce n'est sur la lèvre supérieure. Comme je demandais des renseignemens sur son savoir-faire, j'appris qu'il était un excellent tireur, qualité importante et précieuse qui même était indispensablement nécessaire pour une telle expédition. C'était en outre un grand amateur de voyages, et il avait visité presque tous les points de la colonie. L'occasion de voir le pays au-delà du Gariep et un désir qu'il avait depuis long-temps conçu d'aller à Klaarwater, furent les

grands motifs qui le décidèrent à m'accompagner.

Sa femme Hannah était une Hottentote de race pure qui, comme ses pareilles, avait le teint basané, de la couleur d'une bête fauve, tel qu'un peintre peut imaginer que serait le teint d'un nègre de Guinée si on le débarbouillait à demi, et qu'ensuite on étendît sur son visage une légère couche d'ocre; l'âge d'Hannah ne dépassait probablement pas trente ans, quoiqu'elle eût l'air beaucoup plus vieux: sa taille n'était pas tout-à-fait si petite que l'est en général celle de ses compatriotes. Je remarquai cependant la petitesse de ses mains et de ses pieds: ses mouvemens étaient lourds et lents, sa physionomie dénotait un esprit pesant et stupide, et néanmoins ses traits étaient un peu plus beaux que ceux de son mari; ses yeux, que n'ombrageait aucun sourcil, étaient presque invisibles et singulièrement posés de travers, c'est-à-dire qu'au lieu que leurs quatre coins se trouvassent sur la même ligne horizontale, des lignes imaginaires, tirées par les coins de chaque œil, seraient venues couper le nez par le milieu. L'espace qui séparait une pommette de l'autre était uniformément plat, car la saillie du nez était si peu prononcée qu'on s'en apercevait à peine; l'extrémité de cet organe était plate et déprimée à ce point que, pour ainsi dire, on ne distinguait pas l'ouverture des narines; mais la bouche fermée par des lèvres épaisses était extraordinai-

rement saillante; le menton était long et proéminent, tout-à-fait pointu et fort étroit, car ce rétrécissement de la partie intérieure de la face est un des traits distinctifs de la race hottentote; ses cheveux courts, noirs et laineux, étaient entièrement cachés par un fichu étroitement serré autour de sa tête, mode suivie par tous ceux qui peuvent se procurer un fichu, hommes et femmes; mais surtout par les femmes qui, sachant bien que leur chevelure n'est pas belle, semblent jalouses de dissimuler un défaut physique qu'elles regardent comme déposant avec plus d'évidence que tout le reste de l'infériorité de leur propre race par rapport à celle des colons; elle portait un habillement de grosse toile fait à la mode hollandaise, et des souliers de cuir cru recouvraient ses pieds. Craignant qu'elle ne pût supporter la fatigue d'un si long voyage, ou qu'elle me devînt un embarras au lieu de m'être utile, je ne voulais pas d'abord l'emmener; mais ensuite, comme son mari me pria avec instance de permettre qu'elle nous accompagnât, comme elle promit de s'utiliser en faisant la cuisine et lavant notre linge, je consentis à recevoir une dame parmi nous.

Dès que cette affaire fut arrangée, et que les haillons de Speelman eurent été remplacés par un habillement neuf dont je lui fis cadeau, il se mit sur-le-champ à l'ouvrage et aida ses camarades à

charger le chariot; puis, après que l'on eut choisi parmi mes vingt bœufs les dix qu'on devait y atteler, il s'en alla avec les autres à la Rivière-Salée. Enfin, vers midi, rien ne s'opposant plus au départ, Philip monta sur le siége, et prenant à la main l'emblème de sa charge, l'immense fouet dont j'ai parlé, fit retentir la rue du claquement le plus sonore qu'il put, de même que, s'adressant à l'attelage, il lui cria d'une voix de tonnerre : « Allez! » Le chariot commença alors à rouler avec lenteur; et pour m'assurer s'il arriverait sans accident à la première halte, je le suivis moi-même à cheval jusqu'au bord de la rivière; après quoi je revins à la ville prendre congé de son excellence le gouverneur qui me retint à dîner.

Le lendemain 19, vers dix heures, eut lieu un nouveau tremblement de terre qui, comme le premier, répandit l'épouvante et la consternation parmi les habitans. Les circonstances qui l'accompagnèrent furent différentes sous plusieurs rapports. Cette fois, au lieu d'une explosion bruyante, nous n'entendîmes qu'un son creux et saccadé, assez semblable à un hurlement étouffé qui parut passer sous nos pieds dans la direction du nord au sud, dura l'espace de trois secondes, et fut accompagné d'une violente commotion; il n'y eut cependant qu'un choc, et chacun retourna bientôt à ses occupations. Moi, escorté par deux de mes amis, je quittai défi-

nitivement la ville, et retournai vers la rivière, où j'arrivai à l'instant que M. Anderson donnait l'ordre de mettre les bœufs aux chariots. Je montai dans le mien après avoir embrassé mes amis, qui alors regagnèrent leurs foyers, et bientôt je cheminai avec mes gens à travers les dunes qui couvrent la partie méridionale de la baie de la Table.

Nous avançâmes lentement et en silence sur les sables profonds qui formaient la route. Au bout de trois heures de marche, nous parvînmes à un étang appelé *Zand-Valley*, et situé entre le Tygerberg et la baie. Comme c'est un endroit où les fermiers ont coutume de dételer, nous y fîmes halte pour la nuit. Nous donnâmes jusqu'au lendemain liberté à nos bœufs qui allèrent paître ou plutôt brouter parmi les buissons, tandis que les Hottentots allumèrent du feu avec une merveilleuse dextérité. Le soir notre petite caravane, qui ne se composait cependant que du chariot et des gens du missionnaire, outre les miens, m'offrit, à moi qui n'avais encore jamais passé de nuit en plein air, un spectacle tout-à-fait curieux et pittoresque. La nouveauté de la scène, la vue des Hottentots, leurs manières, leurs usages, ne cessèrent de fixer agréablement mon attention. Ils étaient au nombre de douze, hommes et femmes, et paraissaient alors avoir repris leurs manières naturelles et n'être plus contraints comme ils l'avaient été dans la ville du

Cap. On voyait aisément que c'était le mode de vie qui leur convenait, et qu'ils se trouvaient complétement à leur aise au milieu des broussailles. Assis à terre près d'un feu bien flambant, ils passèrent le temps à causer et à fumer, tandis que la lumière se réfléchissant sur les arbustes les plus voisins et sur diverses parties des chariots produisait les plus romantiques effets. Quand leur souper fut fini, ils cherchèrent à s'endormir, couchés les uns sous un buisson, dans les peaux de mouton qui leur servent de manteaux, les autres près du feu, d'autres enfin sous les chariots où des nattes les abritaient du vent.

Le lendemain madame Anderson, qui avait accompagné son mari à Klaarwater, nous rejoignit dans la matinée; nous ne poursuivîmes néanmoins notre route que vers deux heures de l'après-midi; mais au bout de quelques milles nous commençâmes à gravir le Tygerberg. Il avait été convenu que nous ne voyagerions en général qu'à petites journées, afin que les forces de nos bœufs ne fussent pas épuisées avant que nous n'eussions atteint Klaarwater. Quant à moi, je ne désirais rien tant que de parcourir avec lenteur le pays, pour être mieux à même de l'examiner. Nous dételâmes donc à un *Outspan* appelé, *Pampoen-Kraal,* où durant le calme de la nuit nous pûmes entendre distinctement le bruit du ressac sur la côte de la baie de la Table.

De minuit à une heure fort avancée du jour suivant, il ne cessa de pleuvoir. Dès que le temps commença enfin à s'éclaircir, on s'occupa des préparatifs du départ. Attentif à tout ce qui se faisait, et remarquant la manière dont mes gens s'y prenaient pour atteler mes bœufs au chariot, je m'aperçus avec surprise qu'ils connaissaient le nom de chaque bœuf en particulier et la place qu'il devait occuper dans l'attelage aussi bien que s'ils s'en fussent servis plusieurs années. Leur intelligence et leur mémoire, pour tout ce qui a rapport aux bestiaux, sont réellement étonnantes, et j'en ai eu des preuves innombrables dans le cours de ces voyages. Lorsque Magers et son camarade étaient allés dans le Bokkeveld chercher les bœufs, le fermier qui les avait vendus, après les avoir rassemblés, lui avait simplement dit une fois les noms auxquels ils répondaient et l'endroit où ils devaient être attelés. Magers avait retenu le tout correctement, et l'avait ensuite répété à Jan-Kok, à Philip et à Speelman, qui depuis ce temps appelaient sans hésiter chaque bête par son nom. Cette faculté, commune aux Hottentots et à toutes les tribus africaines que j'ai visitées, montre le haut degré de perfection auquel tout usage de l'esprit peut arriver par un exercice constant, car pour ces peuplades la plus grande occupation de leur vie est de prendre soin des bestiaux. Pour moi, au contraire, il se passa bien du temps

avant que je pusse distinguer mes propres bœufs même de ceux appartenant aux autres chariots. Vu le mauvais temps, nous ne fîmes que sept milles et demi ce jour-là.

Le 22 la journée fut très belle ; et dès huit heures du matin, quoique nous fussions alors au cœur de l'hiver, le thermomètre centigrade marquait 13 degrés au-dessus de zéro ; circonstance qui peut donner une idée de la douceur générale des hivers au Cap. Après avoir marché une couple d'heures, nous fîmes halte pour dîner sans qu'on dételât. Je ne pus m'empêcher d'admirer encore la promptitude avec laquelle les Hottentots eurent allumé du feu et préparé leurs alimens. L'arbuste dit *buisson des Rhinocéros*, dont était couverte presque toute la contrée que nous parcourions, est bien connu pour sa propriété précieuse de brûler lorsqu'il est vert aussi facilement que le bois le plus sec. Les arbustes que nous jetions tout entiers dans le foyer s'y enflammaient en un instant, et les grosses branches produisaient une forte chaleur. Quoiqu'il soit présumable que cette espèce de végétal contienne dans toutes ses parties une grande quantité d'huile inflammable ou de gomme résineuse, ces matières ne sont aucunement visibles à l'œil. Reprenant notre route, nous cheminâmes au clair de lune jusqu'à près de neuf heures du soir, lorsqu'un accident vint tout à coup nous forcer de mettre un

terme à notre marche. Philip eut le malheur de conduire à quelques verges hors de la route battue, sur un terrain sablonneux et que les pluies de la veille avaient beaucoup amolli, de sorte que le chariot s'y enfonça jusqu'aux essieux, et que tous nos efforts pour l'en arracher furent inutiles. Nous prîmes aussitôt des pioches et des pelles pour ôter la terre qui arrêtait les roues; et attelant ensuite quatre bœufs de plus nous parvînmes à sortir de ce mauvais pas. Mais le chariot avait à peine roulé la longueur d'une verge qu'il retomba une seconde fois aussi profondément que la première; et la vigueur avec laquelle tira l'attelage n'aboutit qu'à briser le timon. Force nous fut alors d'attendre le jour avant de plus rien tenter. L'endroit où nous fûmes si malencontreusement retenus se nommait Olyvenhout-Bosch, ou *bois d'Oliviers*, nom qu'il devait au genre d'arbres dont il est planté, lequel ressemble tellement à l'olivier d'Europe que plusieurs naturalistes s'y sont mépris. Cet arbre atteint en Afrique de vastes dimensions, et son bois pesant et compacte conviendrait bien à l'ébénisterie.

Le matin suivant nous rattachâmes le mieux que nous pûmes notre timon brisé; nous déblayâmes les roues, nous déchargeâmes plusieurs caisses pour alléger le chariot; nous plaçâmes un lit de broussailles pour rendre le sol plus ferme sur l'endroit où il devait passer; et, grâce aux jarrets de seize bœufs, nous

parvînmes à lui faire regagner la bonne route. Ce petit événement me fournit l'occasion de voir la maladresse des Hottentots et la pénurie de leurs ressources dans la moindre circonstance un peu extraordinaire. Ils n'imaginèrent pas qu'il y eût moyen de retirer le chariot autrement que de vive force, et cette folle tentative occasiona la rupture du timon. Quand ils s'aperçurent du résultat qu'ils avaient atteint par cette voie, ils croisèrent les bras, se regardèrent les uns les autres avec une apathie désespérante et se mirent à fumer silencieusement leur pipe. Pendant même que je leur expliquai comment ils devaient creuser une espèce de tranchée, ils restèrent immobiles comme s'ils eussent été autant de statues chacune fixée là sur son piédestal. Je fus dès lors convaincu de la nécessité d'avoir un deuxième chariot, non-seulement à cause de l'énorme quantité de bagages que nous avions à transporter avec nous, mais encore pour ma commodité particulière; car abandonnant aux Hottentots l'usage du second pour qu'ils y plaçassent leurs effets, et y reléguant celles de mes provisions qui étaient sales ou répandaient une mauvaise odeur, je conservais toujours le mien en état de propreté. Je résolus donc d'en acheter un autre dès que nous arriverions à Tulbagh, où l'on comptait séjourner quelques jours.

Nous quittâmes Olyvenhout-Bosch à trois heures

de l'après-midi, et bientôt nous parvînmes sur la rive gauche du Groote-Berg-Rivier, ou *grande rivière de la Montagne,* à l'endroit du bac. Nous y trouvâmes des gens tout prêts à nous passer. Le Grand-Berg était en ce lieu profond et rapide, et pouvait avoir à cette époque soixante-dix verges de large. Il est quelquefois grossi soudain par des torrens qui descendent des monts du Drakenstein; aussi les voyageurs ne doivent-ils jamais être assez imprudens pour faire halte au bord même, car ils courraient risque, eux et leurs bagages, d'être balayés pendant la nuit par le courant. Le bateau du bac est d'une construction tout-à-fait propre au transport des bestiaux et des pesantes voitures. On peut se le représenter comme une plate-forme flottante, dont les côtés sont munis de garde-fous, tandis que les deux extrémités se meuvent sur des charnières de façon à poser toujours à plat sur le rivage. Il était assez vaste pour transporter en une fois mon chariot avec huit bœufs et six hommes. Il passait et repassait d'un bord à l'autre au moyen d'une forte corde attachée sur les deux bords en travers du courant; et une couple de bras le manœuvrait avec la plus grande facilité. Le péage était d'une risdale pour un chariot avec ses bœufs et les gens qui en dépendaient; d'un schelling pour chaque bœuf d'un troupeau et pour chaque piéton. Le bac appartient au gouvernement; mais il était affermé à

un colon voisin. Après avoir traversé la rivière, cheminant jusqu'à la nuit, nous gagnâmes la maison d'un propriétaire de vignes, homme pieux et connu de M. Anderson, où nous fûmes tous bien reçus.

Le lendemain 24, nous dînâmes avec la famille, et poursuivant notre route nous cheminâmes jusqu'au soir à travers une campagne ouverte et pleine de bruyères. Le clair de lune était si brillant que nous pûmes marcher une partie de la nuit avec autant de sûreté que le jour; mais la nécessité de voyager ainsi après le coucher du soleil est toujours regrettable, parce que la vue de la contrée qu'on traverse alors laisse rarement une impression correcte dans l'esprit. Nous fîmes halte parmi des broussailles dans un lieu solitaire, où une troupe de chacals ne cessa de hurler et d'aboyer autour de nous dans l'espoir d'accrocher quelque brebis attardée.

Le 25 je me rendis chez un fermier voisin pour faire acquisition d'un timon neuf, et il se trouva heureusement en avoir un à me vendre. Mais comme nous employâmes un temps considérable à remplacer le vieux par le neuf, nous n'atteignîmes qu'à sept heures du soir l'entrée occidentale du Rosdezand's-Kloof où nous campâmes pour la nuit. Là, pendant toute la durée de notre séjour, un vent impétueux ne cessa de souffler, pour ainsi dire, à travers cette ouverture des montagnes; et la presque

impossibilité d'entretenir des feux ou de garder une bougie allumée dans les chariots nous obligea de rester dans les ténèbres jusqu'au matin. Le 26 nous pénétrâmes de bonne heure dans les montagnes. Ce Kloof me sembla plus terrible cette fois que celle où je l'avais traversé à cheval. Vers le milieu, en effet, nous rencontrâmes un autre chariot qui descendait, et je ne pus sans frayeur voir combien près du bord du précipice les roues du mien furent obligées de passer pour faire de la place à l'autre. En une couple d'heures nous sortîmes sains et saufs du passage, et nous arrivâmes peu après à une ferme de belle apparence, où s'établirent mes compagnons de voyage, tandis que gagnant moi-même Tulbagh j'allai mettre une deuxième fois à contribution l'hospitalité de M. Ballot.

Le 27 je rendis visite au landdrost de l'endroit. Ce magistrat, quand je lui eus communiqué la nature de mes projets, comme s'il avait voulu prévenir mes vœux les plus ardens, me proposa, dans la crainte que les forces de mes bœufs ne fussent épuisées s'il leur fallait traverser l'Hex-rivier-Kloof et gravir les monts du Roggeveld, d'expédier des ordres aux différens fermiers de la route pour qu'ils me fournissent des relais. Je laisse à penser avec quel empressement j'acceptai cette obligeante proposition. Tandis que je retournais au logis, je rencontrai un Hottentot qui me demanda si je n'étais

pas *de Engelsche heer*, c'est-à-dire le gentilhomme anglais, et me remit une lettre de mon ami Polemann dans laquelle je lus que le nom du porteur était Gert-Roodezand, et que ce Hottentot, par suite de la demande que j'avais faite aux missionnaires de Groene-Kloof, s'était rendu à la ville du Cap d'où il avait été sur-le-champ dirigé vers Tulbagh. Cette circonstance était d'autant plus heureuse qu'il paraissait peu probable que je dusse recruter personne dans le village. L'individu en question était un Hottentot de race mêlée, comme l'indiquaient évidemment la plus grande largeur du bas de son visage et sa chevelure, qui était moins laineuse. Sa taille aussi était plus haute que celle des Hottentots en général; mais, sauf ces quelques particularités, tout en lui, ses yeux petits et enfoncés, son nez plat et large, sa grande bouche et ses lèvres épaisses, portaient bien le cachet de son origine. Pour entretenir mon nouveau serviteur dans les bonnes dispositions où je le trouvai, je n'eus pas plus tôt regagné avec lui ma demeure que je l'habillai des pieds à la tête. Le 29 je m'occupai d'acheter un autre chariot. Malgré toutes mes recherches, je n'en pus découvrir qu'un seul chez un charron du voisinage; encore celui-là avait-il beaucoup servi, mais, faute de mieux, je m'en contentai. Le charron qui me le vendit commença sur-le-champ quelques réparations dont il avait besoin, m'assurant, comme

c'est l'usage dans les cas pareils, « qu'il serait aussi solide qu'un neuf. »

Le 1er juillet, M. Anderson vint me voir pour m'apprendre qu'il avait reçu de nouveaux détails sur le parti de Cafres hostiles qui s'était établi dans la direction de notre route; on disait que pour nous barrer le passage ils avaient pris position dans les montagnes dites *Karreebergen*. Nous convînmes néanmoins, le missionnaire et moi, que nous avancerions jusqu'aux limites de la colonie, devant être là plus à même de découvrir la vérité, et de faire un détour, si l'ennemi nous paraissait trop redoutable, afin de ne pas tomber entre ses mains. D'autre part, comme le temps menaçait de devenir pluvieux et qu'on pourrait craindre que la Breede-rivier ne fût bientôt plus guéable, mon compagnon de voyage qu'un de ses confrères avait rejoint, me témoigna le désir de la traverser avant que les torrens des montagnes ne fussent parvenus jusqu'à son lit. Cette rivière en effet peut encore être franchie sans péril vingt-quatre heures après de fortes pluies; mais dès le second jour elle grossit considérablement et retient quelquefois le voyageur sur ses bords pendant une quinzaine.

Pour obvier à cet inconvénient, je convins avec M. Anderson qu'ils partiraient le lendemain, lui, son ami et leurs gens, tandis que moi, qui étais

obligé d'attendre mon chariot, je les rattraperais sans peine au moyen des relais.

M. Anderson et les siens partirent donc le 2. Mon chariot, complétement réparé, me fut amené le jour suivant, et je désignai Gert à l'honneur de le conduire. Dans la soirée nous le chargeâmes, nous fîmes tous nos autres préparatifs, et le 4 je quittai moi-même Tulbagh avant midi.

Itinéraire par l'Hex-rivier-Kloof, le Karro et le Roggeveld, jusqu'aux frontières de la colonie.

Après avoir parcouru un espace d'environ treize milles, nous atteignîmes sur les bords de Breede-rivier la résidence d'un veld-cornet, nom que porte un certain nombre de magistrats inférieurs chargés dans chaque district de faire exécuter les ordres des landdrosts; et en conséquence d'un ordre émané du landdrost de Tulbagh, nous y trouvâmes deux attelages de douze bœufs chacun, avec des cochers et des conducteurs prêts les uns à traîner, les autres à diriger mes chariots. Nous ne nous arrêtâmes donc que le temps nécessaire pour relayer, et pendant ce temps-là je donnai mes instructions à Magers pour qu'il emmenât mes propres bœufs par une route plus courte, praticable aux bestiaux, mais non aux chariots chargés, et nous rejoignît à la ferme d'un nommé Pieter-Jacobs.

Nous franchîmes la rivière sans accident; et une

marche de quinze milles, dont nous parcourùmes une partie après le coucher du soleil, nous conduisit à la demeure de Piet Hugo, où notre arrivée était attendue parce que nos attelages y devaient être renouvelés. Les gens de la maison se montrèrent à mon égard remplis d'attention et de politesse; et comme l'heure du souper approchait, ils m'invitèrent à prendre place à leur table, mais se gardèrent bien d'offrir la moindre chose à mes gens. Les Hottentots en effet reçoivent rarement l'hospitalité le long de la route. Quelque généreux qu'un fermier pense devoir se montrer à l'égard d'ún voyageur qui passe, ses domestiques, si ce sont des hommes de couleur, s'arrangent eux-mêmes comme ils le peuvent. Telle semble être du moins la coutume générale de la colonie, quoique j'aie vu souvent des exemples du contraire. Nous ne fîmes halte qu'une heure, parce que je désirais profiter d'un magnifique clair de lune, pour arriver avec toute la diligence possible à l'Hex-rivier-Kloof avant que les inondations eussent le temps de le rendre impraticable; car le temps, à cette époque de l'année, est toujours fort mauvais, du moins fort incertain. Nous fûmes assez heureux pour trouver guéable l'Hex-rivier elle-même; si cependant elle eût été plus profonde de quelques pouces, nous n'aurions pu sans danger nous aventurer à la franchir. Nous cheminâmes encore au-delà l'espace de

dix-neuf milles, et nous ne dételâmes qu'à deux heures après minuit devant la porte d'un fermier qui se nommait *Costje du Toit.* Comme personne n'était réveillé pour nous recevoir, nous dormîmes dans les chariots jusqu'au jour, heureux de nous délasser enfin de nos fatigues après une marche de quarante-sept milles.

Le lendemain 5, le fermier nous fournit des relais, et me montrant les nuages qui s'amoncelaient au-dessus des montagnes, m'engagea à poursuivre mon chemin le plus tôt possible dans la crainte que la pluie qui menaçait de tomber ne rendît impraticable le passage du kloof, et me retardât plusieurs jours. Nous partîmes donc de bonne heure, et nous entrâmes bientôt dans le défilé en question qui traverse avec beaucoup de sinuosités une chaîne de très hautes montagnes. C'est par cette ouverture que l'Hex-rivier précipite ses eaux qui se mêlent un peu plus loin à celles de la Breede. Comme notre route, si on peut lui donner ce nom, suivait le cours du torrent, nous eûmes plusieurs fois à le traverser, et souvent il avait trois pieds de profondeur. Pour peu qu'il eût été plus profond, nous aurions couru risque de mouiller le contenu de nos caisses. Le chemin était jonché de grosses pierres qui cahotaient si violemment le chariot, qu'on pouvait se briser les os en s'y faisant voiturer. Je fus donc obligé de suivre à pied. D'énormes quartiers de roc

que les eaux de la montagne avaient arrondis en les roulant, et la profondeur des ravins indiquaient assez au voyageur que ce passage est souvent visité par d'immenses inondations qui entraînent tout ce qu'elles rencontrent devant elles. Au total, cependant, le kloof présentait une scène fort pittoresque. Ses flancs rocailleux, qui en de certains endroits paraissaient inclinés à un angle de quarante-cinq degrés, répétaient le continuel tintamarre des chariots, entremêlé de temps à autre par les cris aigus des babouins, dont les troupes nombreuses animaient la complète solitude du lieu. Parfois le bruit du courant ou la chute des eaux étouffait les différentes clameurs dont les cochers se servaient pour stimuler les bœufs. Enfin partout de beaux arbres chargés d'un épais feuillage s'offraient aux yeux, et adoucissaient le caractère dur des rochers sourcilleux qui tantôt projetaient de grandes masses, tantôt formaient de vastes, solennels et sombres renfoncemens.

Quand après être sortis du défilé nous eûmes encore parcouru un mille ou deux, nous fîmes halte dans une plaine pour donner aux bœufs le temps de se reposer et de paître. Au bout d'une heure nous poursuivîmes notre route à travers ce qu'on appelle *la vallée de l'Hex-rivier*, contrée longue et étroite qu'entourent de toutes parts des chaînes de montagnes, et où le sol était plus aride que du côté

occidental du kloof. A nuit close nous dételâmes devant une ferme nommée *Buffels-Kraal*, où une veuve qui en était propriétaire nous reçut avec beaucoup de bienveillance. Elle avait un nombreux domestique; et sa maison, la meilleure à coup sûr de toutes celles que j'avais rencontrées depuis Tulbagh, annonçait une grande aisance. La maîtresse du logis me proposa une chambre à coucher; mais je préférai, ce qui la surprit fort, dormir dans mon chariot qui avait été mon seul abri, ma seule demeure, du jour où j'avais mis le pied hors du presbytère de M. Ballot, et qui devait l'être encore long-temps. L'habitation de la veuve était située au bas des montagnes qui font la limite septentrionale de la vallée, et dont la cime était alors couverte de neige. De grands chênes plantés à l'entour ombrageaient les bâtimens et montraient que cette ferme avait été établie depuis de longues années. Elle produisait principalement du vin et du tabac, tandis qu'un jardin bien cultivé donnait en abondance des fruits et des légumes de toutes sortes. Ce fut là que je fis ma provision d'eau-de-vie, de farine et de biscuit; et quoique j'eusse déjà avec moi une bonne quantité de tabac, je la doublai, attendu que c'était une marchandise dont un voyageur dans cette partie du monde ne peut jamais trop emporter, et que mon second chariot me permettait d'en prendre avec moi beaucoup plus que je

n'avais d'abord compté. Il fut amusant de voir l'ardeur que mirent mes gens à charger le baril d'eau-de-vie, et l'allégresse qui brilla sur leurs physionomies quand ils s'aperçurent de l'immense approvisionnement de tabac dont nous allions être munis. En ce moment ils auraient promis presque tout ce que je leur eusse demandé; mais je n'osais pas encore, avant que l'expérience leur eût donné confiance en leur nouveau maître, leur dévoiler en entier mon plan de voyage.

Nous quittâmes Buffels-Kraal le lendemain à midi, lorsque notre nouveau relais de bœufs fut arrivé. Comme la route était sablonneuse, quoique très unie, nous n'avançâmes que lentement; mais lorsque nous atteignîmes l'extrémité de la vallée de l'Hex-rivier, nos attelages, pour en sortir, eurent à traîner les chariots au sommet d'une longue et rude montée. Nous parcourûmes ensuite le reste du jour une plaine monotone, généralement couverte de broussailles. Un peu avant le coucher du soleil, les conducteurs voulurent faire halte pour la nuit; mais comme nous étions alors dans un endroit où l'eau manquait absolument et pour les animaux et pour nous-mêmes, j'ordonnai de poursuivre jusqu'à la ferme de Pieter-Jacobs. La marche de ce jour avait été très fatigante, pour les bœufs surtout; mais je crus qu'il valait mieux leur imposer encore quelques heures de travail que de dételer

dans un pays où ils n'auraient ni eau ni fourrage. En effet une différence matérielle distingue la contrée dont nous atteignions alors les limites, de celle que nous laissions derrière nous. A une certaine distance des côtés de la mer, la saison pluvieuse a lieu pendant les mois d'hiver; mais au-delà, le sol n'est arrosé que par des pluies d'orage qui tombent durant la saison d'été. C'est pourquoi nous allions pénétrer dans une région où, vu l'époque de l'année, il fallait s'attendre à toutes les fâcheuses conséquences de la sécheresse.

Nous traversâmes au clair de lune un bizarre défilé dans une chaîne de collines rocailleuses. Il était étroit et pierreux; et, à la faveur d'une lumière incertaine, les flancs aussi perpendiculaires que des murs qui renfermaient la route de droite et de gauche, donnaient au lieu en question un considérable degré de ressemblance avec une large rue. Le bruit des roues qui retentissaient sur les pierres du chemin comme sur un véritable pavé, et l'ombre que projetaient les chariots sur ces espèces de murailles, contribuaient encore à tromper l'imagination. Il n'est donc pas étonnant que ce défilé ait reçu le nom de *Straat*, mot qui signifie *rue*. Sa longueur est à peine d'un huitième de mille.

Poursuivant au-delà notre route par une campagne unie, sablonneuse et découverte, nous passâmes près du lac Contraire que les colons nom-

ment *Verkeerde-Valley*. C'est une vaste nappe d'eau qui dans la saison pluvieuse a toujours un écoulement, mais qui demeure stagnante pendant le reste de l'année. On dit que le lac doit son nom à cette circonstance, que le ruisseau qui en sort coule dans une direction contraire aux autres courans de cette partie de la contrée. Il abonde en oiseaux aquatiques, principalement en canards, oies et foulques.

A dix heures, après une marche de trente milles, nous arrivâmes enfin devant la porte de Pieter-Jacobs. Comme on ne nous attendait que le lendemain, tout le monde était couché ; personne ne se leva qu'un Hottentot que réveilla le bruit des chariots lorsqu'ils passèrent près de sa hutte. Il nous indiqua l'endroit où nous devions dételer et aida mes gens à ramasser du bois ; car la nuit était froide, et nous avions doublement besoin de bois, d'abord pour nous réchauffer ensuite pour faire cuire notre souper. Le lendemain, dès que la famille fut levée, je remis à la maîtresse de la maison une lettre dont une de ses filles, mariée à Piet-Hugo, m'avait prié de me charger, et qui me rendit tout le service d'une lettre d'introduction. La fermière et son mari me reçurent avec une franche cordialité. Une autre de leurs filles qui étaient encore au nombre de trois à la maison, m'apporta aussitôt une tasse de café avec une tartine de pain et de

beurre. Le père semblait un digne homme, et quoique la ferme n'annonçât ni aisance ni commodité, la famille paraissait cependant contente et heureuse. L'habitation, située par 33 degrés 24 minutes 2 secondes de latitude méridionale, était froide et mal exposée; on ne voyait à l'entour aucune trace d'art ou de culture; par derrière s'étendait une plaine inculte que bordaient de hautes montagnes rocailleuses; l'intérieur des bâtimens était divisé en deux pièces, l'une servant de chambre à coucher commune, l'autre de cuisine, qui toutes deux étaient misérablement meublées, et seulement éclairées par une petite fenêtre à laquelle manquaient la plupart des carreaux de vitres. Une négresse et une jeune Hottentote s'acquittaient des soins du ménage, tandis que les travaux plus rudes de la ferme étaient exécutés par un nègre et quelques Hottentots. Les filles, toutes trois jeunes, jolies et gaies, recevaient alors les leçons d'une espèce de maître voyageur qui demeurait chez elles depuis plusieurs mois. Celui-ci, quoique né en Hollande, avait passé les vingt-neuf dernières années dans la colonie; mais plus jeune, il avait servi dans les marines hollandaise et anglaise. C'était un individu grand parleur, assez pédant, qui ne manquait pourtant pas absolument d'esprit. Il pouvait se faire comprendre en anglais et en français; bref, ses connaissances paraissaient suffisamment vastes

pour qu'il pût d'une manière convenable faire l'éducation d'une famille de fermier. Il se vantait en outre de posséder certains talens d'agrément, comme le chant, la danse; mais le seul échantillon qu'il me donna de son habileté fut de parvenir à prendre trois des cinq positions, et d'estropier en mon honneur le bel air du *God save the King*.

Un assez grand nombre d'instituteurs de ce genre, qui pour la plupart sont Européens, est répandu dans tout le pays. Le plus souvent leur savoir ne les aurait pas mis à même de gagner leur vie dans leur contrée natale en s'y livrant aux mêmes occupations; mais lorsque le salaire dont se paient leurs services est si faible, on ne doit raisonnablement pas s'attendre à ce que des hommes possédant plus de science se risquent à embrasser un pareil état. Dans le cours de leur profession il peut leur arriver de voyager dans les différens districts de la colonie, puisque leur séjour habituel dans chaque maison n'est que de six à douze mois, et dans ce temps si court ils doivent s'engager à mettre leurs élèves en état de lire couramment, d'écrire avec facilité, et de compter sans faute. Ils ne sont pas toujours payés en argent, car l'argent est fort rare dans les districts les plus éloignés, et reçoivent bon gré mal gré leurs appointemens en bestiaux : aussi amassent-ils peu à peu de grands troupeaux qui leur permettent enfin de se faire fermiers.

L'autruche, le plus grand des oiseaux que l'homme connaisse, fréquente quelquefois les environs; et de la ferme où nous demeurâmes plusieurs jours, j'eus un matin le plaisir de voir un mâle et une femelle qui traversaient la plaine à quelque distance. Avec mon télescope je pus les examiner en détail, et comme elles étaient les premières que je rencontrasse encore sauvages, je les suivis longtemps des yeux. Les broussailles m'empêchaient de distinguer leurs hautes jambes, mais leurs corps noirs étaient distinctement visibles, et ces belles plumes, destinées peut-être à orner par la suite la tête de quelque élégante beauté, à onduler dans une salle de réception, flottaient alors au gré du vent, fuyaient avec précipitation vers le désert. Leurs longs cous et leurs têtes, comparativement si petites, qui dépassaient de beaucoup les broussailles comme deux grands bâtons, restèrent les derniers en vue, mais, grâce à leurs vastes et rapides enjambées, finirent bientôt par disparaître aussi. Comme ces oiseaux habitent seulement de larges plaines découvertes et que leurs têtes élevées au-dessus de tout leur permettent de découvrir au loin l'homme, qu'elles évitent avec la vitesse d'un cheval, il n'est pas facile d'en approcher sans être aperçu, ni de les tirer même à terre, car on sait qu'elles sont tout-à-fait incapables de se servir de leurs ailes pour voler; cependant les fermiers

leur ont fait autrefois une chasse si terrible, les tuant à toutes les époques de l'année, sans égard pour la saison où elles élèvent leurs petits, qu'on n'en trouve plus à présent qu'un fort petit nombre dans les régions habitées de la colonie.

Les missionnaires, que j'avais devancés au moyen des relais mis à ma disposition, tardaient tant à me rejoindre, que je commençais à craindre que quelque accident n'eût occasioné leur retard; mais le 4, avant midi, on vint me dire qu'on apercevait leurs trois chariots, et bientôt après ils dételèrent à distance d'un mille de la ferme. M. Anderson me visita sur-le-champ, et m'apprit que le timon de son chariot s'était aussi brisé, qu'un des deux autres chariots avait versé, sans qu'il fût pourtant arrivé de malheur plus sérieux, et que telle était la cause qui les avait retenus en arrière, lui et ses amis. Nous convînmes du Karro-Poort comme lieu de rendez-vous pour le lendemain, devant consacrer encore le reste de la journée à nos préparatifs pour traverser le Grand-Karro. Comme c'était à peu près le dernier endroit où je devais pouvoir renouveler mes approvisionnemens, j'achetai de mon hôte, pour en charger mon chariot, un baril de vin, et quantité de pommes de terre, d'ognons et de poires sèches. Tous mes Hottentots, à l'exception de Philip, devinrent si paresseux pendant la durée de notre halte, qu'ils ne faisaient pas même le peu d'ouvrage

qu'ils avaient à faire. Pour leur apprendre quelle serait leur punition en cas de paresse ou de désobéissance, je suspendis momentanément leurs rations d'eau-de-vie et de tabac, et j'eus le plaisir de trouver dans cette privation un vif stimulant de leur ardeur.

Le lendemain 13, un peu avant midi, nous quittâmes la ferme de Pieter-Jacobs, et après avoir marché quatre heures à travers un pays sauvage sans rencontrer aucune espèce d'habitation, nous parvînmes à l'entrée méridionale du Karro-Poort : c'est le nom d'un défilé tortueux qui traverse la chaîne des Vitteberget, ou *montagnes blanches*, et introduit le voyageur dans le Grand-Karro; là nous dételâmes les bœufs, et nous prîmes position pour la nuit près d'un petit cours d'eau, abrités par quelques arbres. Avant le coucher du soleil les deux missionnaires nous joignirent avec leurs familles; mais, ainsi, notre caravane n'était pas encore au complet : un nombre considérable de Hottentots de Klaarwater nous attendaient avec leurs chariots sur les frontières de la colonie, et nous comptions même en recruter d'autres tandis que nous traverserions le Roggeveld.

Une chaîne de montagnes d'une hauteur moyenne sépare le Grand-Karro des parties habitées de la colonie qui s'étendent au sud; une autre chaîne beaucoup plus élevée le limite du côté septentrio-

nal, et c'est dans celle-ci que se trouve le passage des monts Roggeveld. La division qui avoisine le plus le Roggeveld reçoit la dénomination de *Roggeveld-Karro,* et est en partie habitée pendant quatre ou cinq mois de l'hiver par les fermiers du pays, qui alors s'établissent avec leurs gens et leurs bestiaux dans des huttes temporaires. Ils les quittent pour retourner dans le Roggeveld à la fin d'octobre. De la même manière, l'autre division est dénommée *Rokkeveld-Karro.*

Le 14, dès que les bœufs furent attelés, nous pénétrâmes dans le Karro-Coort. Un grand nombre de ces arbres appelés *karree-hout*[1] par les colons bordent les rives du ruisseau qui traverse ce défilé, et lui donnent un aspect assez agréable. Quoique le chemin y fût généralement uni, nous n'en sortîmes qu'au bout d'une heure. Nous arrivâmes alors au Bokkeveld-Karro, et nous vîmes une immense plaine, qui n'était interrompue par aucune éminence, s'étendre devant nous dans toutes les directions aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. La route que nous parcourûmes était sablonneuse dans de certaines parties, et pierreuse dans d'autres. Longtemps après le coucher du soleil nous cheminions encore ; mais la sèche atmosphère du Karro était si complétement dégagée de vapeurs, qu'une multitude infinie de brillantes étoiles nous éclaira au-

[1] C'est le *Rhus viminale* des botanistes.

tant que nous en avions besoin, jusqu'à ce que nous fissions halte pour la nuit sur les bords de la Kleine-Doorn ou *petite rivière de l'Épine.* Ce cours d'eau tire son nom des arbres dits *doorn-boom* qui croissent sur ses rives, nom qui par le même motif est également applicable à toutes les autres rivières du Karto, et même au plus grand nombre de celles qui coulent non-seulement dans la colonie, mais encore dans toute la partie de l'Afrique méridionale que j'ai visitée. En outre, toutes les rivières que j'ai franchies dans le reste de mon voyage, si loin que je me sois avancé vers le nord, se dirigent à l'ouest, et déchargent leurs eaux dans l'océan Atlantique méridional. L'arbre dont il s'agit plus haut, et que les colons appellent *doorn-boom*, est l'acacia du Cap. La dénomination d'*acacia* peut en effet lui être appliquée non sans justesse, à cause de son extrême ressemblance avec le véritable acacia des anciens ou *arbre à gomme arabique d'Égypte;* mais il diffère tout-à-fait de celui auquel on donne à tort le même nom dans plusieurs contrées de l'Europe. En général sa hauteur n'excède pas une vingtaine de pieds; d'innombrables épines blanches, droites et longues de deux à quatre pouces, hérissent chacune de ses branches et de ses tiges; son feuillage est si menu et si maigre, qu'il offre un remarquable exemple d'un arbre garni d'une abondance de feuilles, et qui cependant n'est pas touffu

et ne donne aucun ombrage; il pousse le plus ordinairement dans un sol sablonneux, sur le bord des rivières, le long des lits desséchés des courans périodiques, ou dans les endroits creux qui reçoivent l'eau dans la saison pluvieuse. C'est à coup sûr l'arbre le plus commun qu'on rencontre dans la partie de l'Afrique méridionale non située sur les tropiques.

Le 15, dans l'après-midi, par un temps chaud et magnifique, nous quittâmes la Kleine-Doorn. On ne saurait imaginer combien dans presque toutes les parties du Karro les routes sont belles; c'est un sol argileux qui, nivelé et amolli par de fréquentes pluies d'orage, durci ensuite et comme cuit par la chaleur du soleil, forme une surface solide sur laquelle les roues d'un chariot, que huit bœufs traînent aisément, laissent à peine des traces. Ces routes, généralement affaissées de quelques pouces au-dessus du niveau de la plaine, ne sont cependant qu'une ligne de terrain que les chariots, en passant et en repassant, ont dépouillée de broussailles et de plantes. A neuf heures et demie du soir nous campâmes sur les bords de la Groote-Doorn ou *grande rivière de l'Épine*, après avoir parcouru un espace de vingt milles.

Le lendemain nous vîmes que son lit était presque à sec; mais il était bordé par de beaux acacias. Les groupes de ces arbres, çà et là disséminés à tra-

vers les plaines uniformes du Karro, sont aussi agréables au voyageur que les oasis dans un désert de sable. Leur feuillage aérien et léger égayait singulièrement l'endroit où nous avions fait halte; et lorsque le roucoulement des tourterelles vint au cœur d'une complète solitude frapper mes oreilles surprises, ce son me sembla d'autant plus doux et enchanteur qu'il était plus inattendu, et je restai long-temps assis à écouter avec délices leur amoureux et plaintif murmure. Outre les tourterelles, il y avait encore sur les arbres plusieurs autres espèces d'oiseaux attirés là sans doute par une petite mare que formait la rivière.

Dans l'après-midi, lorsque nos bœufs eurent consommé presque toute l'eau qu'elle contenait, nous poursuivîmes notre route, et nous marchâmes grand train pendant six heures sans nous arrêter. Nos différens chariots, conformément à une règle que nous avions établie, prenaient tour à tour la tête de la file, afin que chacun des conducteurs eût sa part de la peine que le premier attelage donnait à diriger; car, à moins que la première paire de bœufs ne fût menée à la bride, il s'écartait continuellement du chemin battu. Tous les autres attelages au contraire, sans qu'il fallût presque les guider, suivaient par instinct les pas de celui qui les précédait. Vers la fin de la saison pluvieuse, le Karro prend, dit-on, une teinte verdâtre par

suite d'une quantité innombrable de petites plantes qui alors font une apparition momentanée au-dessus de la terre; alors aussi les rivières se remplissent d'eau, et même deviennent quelquefois assez profondes pour empêcher le passage des chariots; mais tous ces courans sont périodiques, et, de même que les végétaux qui couvrent le pays qu'ils traversent, disparaissent entièrement une grande partie de l'année pour ne plus offrir aux yeux des voyageurs que des lits vides. Nous franchîmes dans notre marche de la journée une rivière de ce genre sans presque nous en apercevoir. Un large creux indiquait seulement la place où quelques-uns de nos Hottentots avaient dans un précédent voyage trouvé un fleuve infranchissable, bien connu des colons de ce district qui le regardent comme la ligne de démarcation entre les deux Karros.

Les Hottentotes qui faisaient partie de notre caravane marchèrent gaîment une grande partie de la journée, causant les unes avec les autres presque tout le long du chemin, et tâchant de donner à la femme de Speelman une idée de leur village de Klaarwater; mais au coucher du soleil, elles se trouvèrent si fatiguées que nous leur permîmes de monter dans les chariots : une d'elles, cuisinière de M. Anderson, qui s'appelait Tryn ou Katryn, avait le derrière d'une largeur et d'une protubérance vraiment remarquables, particularité de forme qu'on

retrouve souvent chez ses compatriotes, après toutefois qu'elles sont arrivées à un certain âge. La ridicule tournure qu'elle avait en marchant me faisait toujours rire, tandis que les autres personnes de compagnie, habituées à une pareille démarche, ne paraissaient pas même s'en apercevoir.

Nous atteignîmes à neuf heures du soir le pied d'une montagne appelée *Hangklip*, où nous campâmes pour la nuit. Tandis qu'une partie de nos gens s'occupaient à dételer les bœufs, les autres ramassaient du bois, ce qui, dès qu'on fait halte, est toujours la première chose à quoi songent des Hottentots. Pour cette besogne, il n'est pas nécessaire que leur maître leur donne aucun ordre; c'est un devoir qu'ils n'oublient jamais de remplir. En hiver comme en été, un feu semble leur être également nécessaire; ils ne peuvent s'asseoir qu'autour d'un feu. Ceux qui nous accompagnaient se formèrent en trois ou quatre groupes près d'un pareil nombre de brillans foyers, et chacun, prenant un air affairé, se mit à faire rôtir sa tranche de viande. Lorsqu'elle fut cuite ou à peu près, la prenant avec sa main, il commença et finit son repas sans paraître beaucoup gêné par le manque de fourchette, d'assiette ou de table; ce furent ses dents qui firent presque tout l'office du couteau; et ses jambes, ses bras, ses pieds qui étaient nus, lui tinrent admirablement lieu de serviette, car il semblait fort ja-

loux de ne pas perdre la moindre graisse. Cette coutume, si sale qu'elle puisse paraître, peut être défendue par un Hottentot avec de solides argumens, car l'expérience a enseigné à un homme de sa race, comme à d'autres peuples en différentes parties du globe, que le mode le plus facile et le plus efficace pour préserver le corps des douloureux effets d'un soleil brûlant est d'oindre la peau de graisse. Ces réunions nocturnes autour des feux offraient toujours un spectacle très pittoresque, et les bœufs, couchés près des chariots, donnaient à la scène je ne sais quel air de famille, tandis que, grâce à nos chiens fidèles qui ne cessaient d'aller et de venir, nous avions la sécurité et la confiance qu'aucun péril ne nous approcherait la nuit sans être aperçu à temps. Les animaux de proie n'avaient pas encore troublé notre sommeil; et quoiqu'il ne fût pas présumable que nous en rencontrassions beaucoup avant d'atteindre les frontières de la colonie, nous jugions néanmoins prudent de nous tenir sur nos gardes, et de ne pas laisser nos bœufs s'éloigner à une trop grande distance.

Entre le Karro-Poort et le Hangklip on ne rencontre pas la moindre éminence; mais de là, à travers le Roggeveld-Karro, la route est entrecoupée par des élévations et de basses montagnes, et c'est seulement par intervalle qu'il présente l'aspect d'une plaine, comme dans le Karro-Bokkeveld. D'autres

vastes divisions du Grand-Karro sont néanmoins, dit-on, parfaitement unies. Le 17, aussitôt après déjeuner, je partis à pied une heure environ avant les chariots pour explorer une chaîne de collines rocailleuses que nous devions franchir. Arrivé au sommet, une vue immense s'offrit à mes regards, qui n'étaient arrêtés qu'à l'horizon par des montagnes bleues; collines, arbres, rivières, tout se perdait, s'effaçait dans l'espace immense qui m'en séparait. Au milieu de ces vastes solitudes, il n'y avait pas un être qui se mût, pas un son qu'on entendît. Pendant que je contemplais immobile cet étrange spectacle, les chariots me rejoignirent. Nous descendîmes promptement de l'autre côté, et nous cheminâmes une couple d'heures sur un karro qui ne produisait en cette saison aucune fleur pour égayer le sol aride, après quoi les montagnes vinrent nous dérober le pays qui s'étendait devant nous. Au bout de quatre milles et demi seulement nous dételâmes sur le bord d'une rivière appelée *Ongeluks*, où la contrée devient montagneuse.

Les pluies, contre notre attente, n'étaient pas encore tombées; et, pour ce motif, nous ne trouvions partout sur notre passage que des lits desséchés au lieu de rivières. Cette sécheresse imprévue avait déjà produit sur nos bœufs un triste et trop visible effet; maigres et fatigués, ils n'étaient pas en état de traverser le pays des Bosjesmans. Nous

avions donc résolu, pour qu'ils pussent se rétablir, de séjourner deux ou trois jours à l'endroit que nous venions d'atteindre; mais le manque de pâture et d'eau nous obligea, d'après l'avis d'un fermier que nous rencontrâmes, à nous transporter trois milles plus loin. En ce dernier lieu nous fûmes de nouveau désappointés : nous n'y trouvâmes que le lit desséché d'un ruisseau, et à l'entour une campagne brûlée, pire qu'à notre première station. Après avoir cherché une heure ou deux le long du lit, nous découvrîmes enfin une petite mare à une grande distance de nos chariots; mais elle ne suffit qu'à peine à nous désaltérer nous-mêmes, et nos malheureux attelages furent obligés de supporter encore plus long-temps la soif qui les dévorait.

Le 19, forcés par le manque d'eau de quitter la place, nous gagnâmes de bonne heure une autre rivière nommée *Jak*, et distante de cinq milles; là, nos espérances furent aussi déçues. Nous eûmes beau creuser, nous n'obtînmes pas une seule goutte de liquide; néanmoins nos bêtes étaient si lasses et si faibles, qu'il nous fallut faire halte pendant quelques heures. Vers le soir nous les remîmes aux chariots, bien qu'elles fussent à demi mortes de soif; et comme nous partions, deux hommes, montés sur des bœufs, s'approchèrent de nous au galop; c'étaient des Bosjesmans qui appartenaient à un

kraal[1] situé près de la rivière Zag. Les habitans de ce village vivaient en bonne intelligence avec les fermiers des environs, qui en conséquence les appelaient du nom de *Makke-Boschjesmans*, expression pittoresque qui peut se traduire par *hommes des bois apprivoisés*. L'un deux, qui était capitaine de sa horde, portait à la main l'insigne de son autorité, un bâton d'environ quatre pieds, garni à l'un des bouts d'une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés quelques mots indiquant que le personnage avait été élevé à cet honneur par le gouverneur Caledon. Un grand nombre de bâtons pareils a été, aussi bien par les Anglais que par les Hollandais, distribué à la plupart des chefs hottentots; ils sont, avec l'influence qui en dépend, transmis de père en fils par droit d'héritage, et ceux qui les possèdent sont toujours reconnus non-seulement pour chefs par leurs tribus particulières, mais encore pour représentans légaux de ces tribus par les autorités du Cap, de sorte qu'une certaine considération leur est ou doit être montrée par les landdrosts et les veld-cornets.

Les deux Bosjesmans nous dirent qu'ils étaient allés, de la part des fermiers qui résidaient sur la rivière Zak, porter une lettre au landdrost de Tulbagh, demandant secours et protection contre le corps de Cafres dont j'ai plusieurs fois parlé, et

[1] Mot qui, dans la langue hottentote, signifie *horde* ou *village*.

dont les menaces hostiles les avaient contraints à déserter leurs habitations. Le capitaine, dont le kraal avait aussi à souffrir de ces mêmes Cafres, s'en revenait alors avec la réponse du landdrost; mais en cet endroit, il déviait un peu de sa route directe pour aller reprendre une monture que lors de son premier passage il lui avait fallu laisser en chemin, parce qu'elle était trop fatiguée. Après nous avoir donné ces détails et promis de nous rejoindre le jour suivant, ils nous quittèrent au grand trot, et nous les perdîmes de vue en quelques instans.

Les bœufs, comme ceux qu'ils montaient, sont généralement dressés lorsqu'ils n'ont encore qu'un an. La première cérémonie est celle de leur percer le nez pour recevoir la bride; à cet effet, on les renverse sur le dos et on leur pratique, à travers le cartilage qui sépare les deux narines, une fente assez large pour qu'on y puisse passer le doigt; on insère dans ce trou un fort bâton dépouillé de son écorce et fourchu par un des bouts, de manière qu'il ne ressorte pas; à chacune des extrémités on attache une lanière de cuir assez longue pour faire le tour du cou et servir de guides; et une peau de mouton, garnie de sa laine, étendue sur les reins de l'animal, avec une autre peau pliée en trois ou quatre et attachée au moyen d'une sangle qui passe plusieurs fois sous le ventre, constituent la selle; on

y ajoute souvent une paire d'étriers qui consiste en une simple courroie munie à chaque bout d'un nœud coulant et jetée en travers de la selle; d'ordinaire les nœuds sont écartés par un morceau de bois pour que le pied ait un point d'appui plus commode.

Quand le nez de l'animal est encore douloureux, on le monte et on commence son éducation; et en une ou deux semaines, il contracte ordinairement l'habitude d'obéir à son cavalier. La facilité et l'adresse avec lesquelles les Hottentots manient les bœufs a souvent excité mon admiration; ils vont, à la volonté de leurs maîtres, le pas, le trot, le galop; et comme ils ont les jambes plus longues, comme ils sont plus légers que ceux d'Angleterre, ils cheminent avec plus d'aisance et de promptitude, faisant au pas trois ou quatre milles par heure, cinq au trot, et sept ou huit au galop en cas de besoin.

Quand nos visiteurs se furent éloignés nous gravîmes le Juk-Rivier's-Hoogte qui est une éminence considérable; et en la descendant nous eûmes pour la première fois, depuis que nous avions quitté Tulbagh, besoin d'enrayer. Nous continuâmes ensuite notre route de nuit, et nous fîmes halte à huit heures pour une autre éminence nommée *Goudsbloem's-Hoogte*, à l'outspan de Tys-Kraal qui est situé par 32 degrés 46 minutes 52 secondes de latitude près

d'un courant d'eau alors desséché, mais bordé de beaux acacias.

Le capitaine Bosjesman nous rejoignit le lendemain dans l'après-midi, accompagné de quatre autres individus parmi lesquels était son père, petit vieillard qui possédait encore autant de vigueur que le fils. Tous étaient montés sur des bœufs; ils parurent charmés de notre rencontre et confians en la bienveillance de nos intentions à leur égard. Cette race d'hommes m'avait été peinte sous les plus hideuses couleurs, et je devais m'attendre à ne trouver qu'une réunion d'êtres sans raison ni intelligence; aussi fus-je enchanté de reconnaître qu'on les pouvait juger avec moins de rigueur, et de voir que les premières personnes de cette nation avec qui le hasard nous mettait en rapport n'étaient dénuées ni de politesse ni de bon sens; tous avaient la taille petite, haute à peine de cinq pieds; et leur costume était en partie national, en partie imité de celui des colons; ils passèrent avec nous la journée suivante, et continuèrent leur route le 21 pour rendre à ceux qui les avaient envoyés la lettre dont ils étaient porteurs.

Nous-mêmes nous poursuivîmes notre chemin le 22. Les Hottentots, que jusqu'alors j'avais rarement vus pressés de se remettre en marche, firent ce jour-là les préparatifs de départ avec une activité inouïe. Loin qu'il fallût comme à l'ordinaire leur

réitérer sans cesse l'ordre de travailler, leur travail se trouva fait avant même qu'on le leur eût commandé. C'était pourtant, non une réforme soudaine, mais l'impatience de rattraper le corps principal de leurs compatriotes qui, avions-nous appris, n'avait plus qu'un jour d'avance sur nous. Après avoir franchi le Goudsbloem's-Hoogte, nous rencontrâmes le Wind-Heuvel, autre mont plus difficile encore à gravir; et il fallut toute la force de nos bœufs, toute l'adresse de nos conducteurs pour que nos chariots parvinssent au faîte sans accident. La route en effet est fort rocailleuse et fort irrégulière. Vers le haut nous fîmes halte quelques momens à une hutte où résidait alors un colon qui faisait paître ses troupeaux à l'entour, et notre petite caravane y recruta plusieurs Hottentots de Klaarwater. Le côté septentrional du Wind-Heuvel offre au contraire une descente très douce, puisqu'elle se prolonge l'espace de deux milles; un peu au-delà nous campâmes pour la nuit près d'une hutte qui non-seulement était déserte, mais encore en ruines.

Nos gens, dont la petite troupe s'était successivement augmentée par la rencontre de quelques vieux amis, invitèrent en outre quelques bergers qui passèrent par hasard à prendre place autour de leurs feux, et employèrent la soirée ainsi qu'une partie de la nuit à manger, à rire, à fumer, à causer, à jouer. Dans un des groupes, un jeu très sin-

gulier, mais presque inintelligible, qui cependant amusait beaucoup et les joueurs eux-mêmes et tous les spectateurs, attira mon attention. Ils l'appelaient *Kaartspel*, c'est-à-dire jeu de cartes, nom aussi impropre que possible, comme on va le voir. Deux Hottentots, assis à terre l'un en face de l'autre, vociféraient, avec l'air de possédés, certaines expressions consacrées de leur langue, poussaient de violens éclats de rire, jetaient leurs corps à droite et à gauche, remuaient les bras dans tous les sens, tantôt rapprochaient les mains et tantôt se hâtaient de les séparer, les levaient tantôt et tantôt les baissaient toutes deux, les fermant quelquefois et l'instant d'après les présentant ouvertes à leur adversaire. Souvent, dans la chaleur qui les animait, ils se trouvaient à genoux par un bond subit, puis retombaient aussitôt sur terre; et tout cela se faisait d'une façon si vive, si étrange, si extraordinaire, qu'il était impossible, après avoir long-temps suivi leurs mouvemens, de découvrir la nature de leur jeu, ni de comprendre sur quel principe il était fondé; pas plus qu'une personne qui ignorerait absolument la marche des échecs ne la pourrait apprendre à la seule vue. J'appris enfin, à force d'explications, qu'il s'agissait de tenir caché si habilement un petit morceau de bois dans une des mains que l'adversaire ne puisse, lorsqu'on les lui présente l'une et l'autre, dire celle où il est. Quand

le joueur qui devine a deviné juste un certain nombre de fois, il a gagné la partie; et c'est alors son tour de cacher le morceau de bois, qui passe successivement de l'un à l'autre une partie de la nuit, ou jusqu'à ce que les joueurs soient épuisés de fatigue.

Le 23 le capitaine du corps principal des Hottentots dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, et qui alors n'étaient plus campés qu'à quelques milles de nous, vint se consulter avec les missionnaires sur les mesures qu'il convenait d'adopter pour notre défense contre les Cafres dans le Karreaberger. Il se nommait Berends. Tous les hommes de sa troupe avaient intrépidement résolu de plutôt courir les chances du combat que de souffrir qu'on les empêchât de regagner leurs demeures et leurs familles, résolution qu'il appuyait lui-même avec force. Mais les missionnaires hésitèrent à adopter les propositions de Berends, parce qu'ils exposeraient ainsi leurs femmes et leurs enfans au péril ou du moins à une grande frayeur; et même les unes et les autres, quand on leur expliqua ce dont il s'agissait, déclarèrent ne pas devoir consentir à dépasser les limites de la colonie dans le cas où aucun danger de cette espèce les attendrait; quant à la petite bande des miens, nul empêchement pareil ne les retenait. Tous bien armés, tous abondamment pourvus de munitions, ils paraissaient non-seulement déter-

minés à marcher en avant, mais encore jaloux de le faire, et protestaient de s'ouvrir un passage ou de mourir. Il fut donc convenu que les gens du capitaine et les miens poursuivraient leur route, malgré les bruits qui parvenaient à nos oreilles, et se soutiendraient les uns les autres jusqu'à ce que nous atteignissions Klaarwater. Berends nous quitta alors et retourna vers ses compatriotes, promettant de nous attendre à la Rieff-Rivier, car il devait franchir le Roggeveld-Berg le lendemain ou le jour suivant.

Ce ne fut qu'à une heure avancée de l'après-midi que nous remîmes nous-mêmes les bœufs aux chariots, pour nous séparer en deux divisions, et suivre momentanément des routes différentes. En effet, comme sous peu de jours nous allions quitter la partie habitée de la colonie, et que les missionnaires avaient quelques amis de ce côté avec lesquels ils souhaitaient de passer une ou deux semaines avant de dire tout-à-fait adieu à la terre de la chrétienté, nous convînmes de suspendre pendant ce temps-là notre voyage. Quant à moi, je comptais dans l'intervalle rendre visite au veld-cornet du voisinage, qui avait reçu ordre du gouvernement de me fournir des relais pour traverser le mont Roggeveld. A vrai dire, aucun de mes gens ne savait au juste où demeurait ce personnage : des bergers nous avaient simplement dit que sa résidence était

vers l'est à une distance considérable de notre route; mais en général les Hottentots ont un merveilleux instinct pour se guider à travers le pays. Prenant donc congé des missionnaires, nous quittâmes à quatre heures et demie du soir notre station du Wind-Heuvel, et nous cheminâmes par une contrée unie où abondaient les acacias, mais dépourvue d'eau. D'après les renseignemens que nous avions recueillis, nous pensions arriver chez le veld-cornet au coucher du soleil; mais la nuit vint, sans qu'aucune trace d'habitation humaine apparût, et Philip commença à croire qu'il s'était trompé de chemin. Toutefois, comme il ne faisait pas clair de lune pour que nous pussions rectifier notre erreur, nous continuâmes de marcher dans la même direction. Au bout de quelque temps, des aboiemens qui se firent entendre au loin nous donnèrent une espérance, et une petite lumière que nous aperçûmes du même côté dissipa toutes nos craintes. Cependant lorsque nous parvînmes au lieu d'où elle sortait, nous ne trouvâmes qu'un fermier qui avait campé pour la nuit avec ses bœufs et son chariot sous de grands arbres, près du lit desséché d'un ruisseau. Nous apprîmes de lui que nous étions dans la bonne route, et que même nous n'avions plus qu'un quart d'heure de marche pour arriver à notre but. Délivrés dès lors de toute inquiétude, nous poursuivîmes; mais un quart d'heure, une demi-heure,

s'écoulèrent sans qu'aucune habitation s'offrît davantage à nos yeux. Les Hottentots commencèrent à soupçonner que le fermier nous avait induits en erreur, et me conseillèrent de faire halte jusqu'au lendemain. Comme j'y consentais, que le chariot venait de s'arrêter, et qu'on allait dételer les bœufs, nous crûmes distinguer encore au milieu du silence qui nous environnait que des chiens aboyaient dans le lointain. Nous marchâmes donc de nouveau, et enfin au bout de deux milles nous arrivâmes à une hutte, mais tout le monde était endormi, à l'exception de deux Hottentots qui nous dirent que c'était l'habitation de Gerrit-Snyman, le veld-cornet. Ils nous aidèrent à dételer et à ramasser du bois; nous fîmes du feu, nous soupâmes, et chacun s'endormit ensuite sans réveiller personne de la maison.

Le 24, quand parut le jour, nous vîmes devant nous une misérable demeure qui répondait bien à la triste description qui m'en avait déjà été faite. C'était une petite hutte, basse et oblongue, construite avec de gros quartiers de roc, mal couverte en roseaux et en herbes marécageuses, qui pour toute croisée n'avait qu'une étroite ouverture fermée en place de vitres par un morceau de toile blanche, tandis que la porte n'était qu'à moitié close par une méchante natte de joncs. Le dedans correspondait au dehors, car on n'y voyait pour tout mobilier qu'une table et trois tabourets. Près de cette hutte étaient

deux autres bâtimens séparés qu'on aurait pu à peu de distance prendre pour des meules de foin. L'un servait de magasin ou de grange et l'autre de cuisine. Dans celle-ci le feu se faisait au milieu, à terre, et la fumée s'échappait par la porte ou à travers les jours de la toiture; aussi les parois de l'intérieur, par suite de cette fumée qui toujours y demeurait long-temps, étaient-elles revêtues d'une épaisse couche de suie brillante. Non loin de l'habitation, sur le *werf*, comme s'appelle l'espace immédiat qui entoure une ferme, était un nombreux troupeau de moutons parqué au milieu d'une enceinte de branches d'acacia. On n'apercevait pas en effet d'arbres d'aucune autre espèce; mais ceux-ci formaient un joli rideau le long d'une petite rivière qui coulait près de la maison et qui était alors remplie d'une eau excellente.

L'extérieur des habitans du lieu était en parfaite harmonie avec l'habitation. Rien, par exemple, n'allait mieux avec la cuisine que les sales Hottentots qui étaient assis autour du feu. Le veld-cornet lui-même était plus proprement vêtu; mais le style de ses habits, de même que de sa demeure, indiquait son peu d'ambition. Dès mon réveil, il vint à mon chariot me souhaiter le bonjour, et m'emmena dans sa maison où sa femme, dont la propreté rigoureuse contrastait singulièrement avec l'ignoble saleté des domestiques, nous servit aussitôt à déjeuner.

Comme tous les fermiers du Roggeveld, Snyman ne possédait que des moutons et des chevaux. Ses moutons s'élevaient au nombre de deux mille et plus, sans compter les agneaux; mais il me dit qu'un pareil troupeau n'était pas ordinairement regardé comme nombreux, et qu'un fermier qui en avait un de cinq mille têtes passait à peine pour riche. Ce district produisant peu de grain, les colons et leurs gens sont accoutumés à ne se nourrir presque que de mouton. Snyman et les siens, tant que nous demeurâmes parmi eux, en faisaient trois repas par jour; le premier à huit heures du matin, le second à une heure après midi, et le troisième à huit heures du soir. Les derniers jours même ils n'eurent plus de pain; et le fermier, pour y suppléer, fut contraint à son grand regret, car il regardait ce mets comme une véritable rareté, de manger des pommes de terre qu'il avait récoltées dans sa ferme du Roggeveld, et qui étaient aussi bonnes que celles d'Europe. La seule boisson de la famille était à cette époque de l'eau ou du café.

Le 30, une lettre que m'apporta un Hottentot de la part des missionnaires me prévint qu'ils ne trouvaient nulle part de farine à acheter; car sentant combien il était utile d'en faire bonne provision avant de quitter la partie habitée de la colonie, je les avais priés de chercher à m'en découvrir quelques sacs du côté où ils étaient allés. J'appris

en outre qu'ils comptaient se remettre en route le 5 du mois suivant, et comme on n'entendait plus parler des Cafres, s'avancer jusqu'à la rivière Zak, où ils attendraient le résultat d'une plus ample enquête pour prendre une décision définitive. D'autre part, charmé de voir que mes serviteurs commençaient à s'ennuyer d'une si longue halte dans un lieu si aride, où nos bœufs ne paraissaient reprendre ni corps ni force, je fixai l'époque de notre départ au 3 août. Le 2, Magers et Speelman partirent de grand matin avec les attelages et les moutons, afin de cheminer plus lentement, et d'aller nous attendre chez un colon nommé *Jan-Van der Westhuisen*. J'envoyai Gest porter un billet à M. Anderson, pour l'informer que je partais le lendemain; et le soir il revint avec une réponse par laquelle il était convenu que nous nous réunirions tous à la Riet-Rivier, distante de cinq ou six jours de marche.

Le 3, avant de nous quitter, mon hôte en sa qualité de magistrat me remit un ordre qui enjoignait à plusieurs colons, résidant près de la montagne, de me fournir pour de l'argent la quantité de farine dont j'avais besoin. Il ne voulut accepter aucune rétribution pécuniaire pour les repas que j'avais pris à sa table; mais me pria de lui remplir ses bouteilles à eau-de-vie. Quoique je dusse, suivant toute vraisemblance, ne plus retrouver l'occasion de renouveler cette partie de mon approvi-

sionnement, si nécessaire pour maintenir mes Hottentots de bonne humeur, et quoique leur vexation se peignît d'une manière évidente sur leurs visages lorsqu'ils entendirent quelle requête m'était adressée, comme néanmoins Snyman s'était montré prêt à faire tout ce qui avait été en sa puissance pour nous rendre service, je n'hésitai pas à le satisfaire.

Dès que tous nos préparatifs furent terminés, on attela les bœufs de relais, et nous partîmes au grand trot un peu après midi. Snyman nous dépassa bientôt à cheval, se rendant à la ferme de Gerret-Vischer, qui était située sur notre route, pour que nous y trouvassions dès notre arrivée des bœufs de rechange tout prêts. Nous y arrivâmes nous-mêmes à deux heures, après avoir parcouru un espace de huit milles. Comme c'était un lieu de résidence permanente, l'habitation offrait un plus favorable aspect que toutes les misérables huttes que nous avions rencontrées jusqu'alors dans le Karro, et qui ne servent que de refuge temporaire aux fermiers pendant la saison où ils y mènent leurs troupeaux paître. Vischer m'attendait sur sa porte, et m'introduisit aussitôt dans sa maison, où j'eus à peine le temps de m'asseoir qu'une tasse de café me fut servie. Il y avait dans les manières de ce colon et dans celles de sa famille une affabilité qui me plut beaucoup. Le père, la mère, et leur treize

enfans, tous étaient remarquables par leur grande taille ; une des filles surtout, sans être d'ailleurs mal proportionnée ou disgracieuse, avait véritablement l'air d'une géante.

Après une courte halte dont je profitai pour rendre visite au jardin de mes hôtes qui était fort bien tenu, que traversait un ruisseau limpide, et où abondaient les arbres fruitiers et les légumes, nous repartîmes avec deux attelages frais, conduits l'un par un des fils de Vischer, et l'autre par un fermier du nom de *Piet-Mudder*, à qui il appartenait. Le soir, quand le soleil se coucha, nous marchions encore, et loin de suspendre notre marche nous la continuâmes avec un vrai plaisir, car la lune qui alors était dans son plein se leva bientôt et donna un plus sublime caractère au paysage. La contrée était découverte, mais variée par des ondulations de terrain. A mesure que nous avancions, les hautes montagnes du Roggeveld semblaient en quelque sorte se dresser en toute hâte devant nous, comme menaçant de nous fermer passage. Elles sont en effet une des gigantesques murailles dont la nature a entouré le Grand-Karro. Chemin faisant, nous arrêtâmes quelques minutes les chariots près la hutte de Mulder, où la femme voulait qu'il prît un repas en règle, attendu qu'il était parti le matin de très bonne heure ; mais malgré que je l'y engageasse moi-même, il aima mieux, avant de songer à sou-

per, nous conduire à la ferme de Jan-Van der Westhuisen, qui était l'endroit où nous devions camper pour le reste de la nuit.

En y arrivant nous trouvâmes la maison fermée, et toute la famille endormie, de sorte que nous ne pûmes entrer. Comme donc Speelman et Magers m'attendaient là avec les bœufs et les moutons, je leur donnai ordre de nous suivre tout de suite jusqu'au pied de la montagne, pour que nous fussions prêts à la gravir le lendemain dès le jour. Quoique par sa grande élévation elle parût peu distante, ce ne fut cependant qu'à dix heures moins un quart que nous atteignîmes l'endroit où je désirais camper. De la hutte de Snyman qui est située par 32 degrés 46 minutes 45 secondes de latitude, jusqu'au bas de la montagne, le pays sur un espace de vingt-quatre milles ne cesse de s'élever graduellement.

Le 4, comme nous attendions les relais d'un instant à l'autre, je ne pus m'éloigner des chariots; mais la journée se passa sans que nous vissions ni bœufs ni fermiers, et quoique le temps fût magnifique, nous restâmes stationnaires. Le lendemain, dès huit heures, quatre attelages vinrent; mais comme il avait plu toute la nuit, la route était si glissante, qu'il leur fallut s'en retourner. La pluie continua même une partie de la journée, et comme nous étions campés sur une pente, elle nous occasiona une

autre espèce de désagrément : l'eau entraînait notre feu, et les Hottentots ne parvinrent à le tenir allumé qu'en le transportant à quelque distance, et en creusant un canal pour l'écoulement de l'eau. Tout le jour ils restèrent patiemment assis sous un abri de nattes, patience qui toutefois ne doit pas être moins attribuée à l'eau-de-vie et au tabac, qu'à leur disposition naturelle à souffrir sans se plaindre. Le soir ils étendirent sous les chariots un lit de broussailles, crainte que l'humidité du sol ne pénétrât leurs vêtemens comme la nuit précédente, tandis qu'ils dormaient... sans toutefois troubler leur sommeil.

Le 6 la journée fut extrêmement froide, et de temps à autre pluvieuse. Les fermiers revinrent avec leurs bœufs, et à midi nous commençâmes à gravir la montagne. La route était fort escarpée et faisait de nombreux détours afin d'éviter les profonds ravins; mais elle me sembla moins rocailleuse que tous les autres kloofs de la colonie; cependant vers le faîte, à un endroit où l'escarpement était plus considérable, les bœufs, qui sans cesse glissaient d'un côté, puis de l'autre, perdirent pied, et le grand poids du chariot commença, en dépit de leurs vigoureux efforts, à les entraîner en arrière; par bonheur, une des roues rencontra presque aussitôt un large bloc de pierre, de sorte que les attelages purent reprendre haleine. Lorsqu'ils se

remirent en marche au bout de quelques minutes, deux Hottentots furent obligés de suivre chacun des chariots, prêts à les accoter dès qu'ils les verraient reculer. Enfin, grâce aux coups de fouet et à de bruyantes clameurs, nous parvînmes sains et saufs au faîte, sur lequel nous vîmes encore un peu de neige non fondue. Du haut de la montagne, la contrée, toute parsemée d'éminences, s'étendait vers le nord sans qu'aucune pente fût visible.

Quand nous fûmes redescendus dans la plaine, je congédiai les relais, et sans nous arrêter plus que le temps nécessaire pour atteler mes propres bœufs, nous poursuivîmes avec rapidité notre voyage, car la route était unie et libre de tout obstacle. Dès lors nous avions définitivement quitté la partie habitée de la colonie, et dit peut-être un éternel adieu aux hommes blancs, de qui nous ne devions plus attendre aucun secours. Malgré le vent, qui était d'une froideur extrême, nous cheminâmes jusqu'au soir, et des nuages commençaient à obscurcir la lune quand nous découvrîmes les ruines d'une hutte dont il ne restait plus que les murs : elle nous abrita tant bien que mal pour la nuit. Jamais un bon feu ne fut assurément plus indispensable qu'en cette occasion; jamais néanmoins nous n'eûmes plus de peine à trouver du bois pour en allumer. Le thermomètre était descendu à six degrés au-dessous de zéro, et le vent continua

long-temps à souffler avec tant de violence, qu'il dispersait les cendres de notre foyer à mesure qu'elles se formaient.

Le lendemain notre route fut parfaitement plane et meilleure même que dans le Karro : à peine de toute la journée aperçûmes-nous un seul brin d'herbe; mais en place la surface du pays était couverte de basses broussailles qui toutes offraient des traces récentes de la dent des innombrables troupeaux de mouton qui fréquentent le Roggeveld pendant l'été. Au coucher du soleil nous atteignîmes la fontaine du Jackal, et mes gens établirent leurs quartiers dans une ferme abandonnée, tandis que, suivant mon habitude, je jugeai prudent de coucher dans mon chariot pour veiller moi-même sur mon bagage. Il a été déjà mentionné que les colons du Roggeveld quittent l'hiver les demeures qu'ils y possèdent, pour résider dans le Karro. En ces occasions ils emportent avec eux tous leurs meubles, tout ce qui se peut emporter, et ne laissent absolument que les quatre murs, sans même prendre le soin de fermer la porte. Le voyageur peut toujours se réfugier dans ces habitations désertes, et mes Hottentots ne manquaient pas de le faire chaque fois qu'ils en apercevaient une au terme de la route.

Le 8 nous traversâmes les lits de plusieurs rivières, alors tout-à-fait desséchées, dont la plus large était

celle du Rhinocéros. L'animal dont elle porte le nom devient chaque jour plus rare dans cette partie de la contrée, et même dans toute la colonie. Il aime habiter, à la vérité, un pays découvert et sec qui, comme celui-ci, abonde en basses broussailles; mais l'avancement graduel des colons et leurs chasses exterminatrices l'ont effrayé et contraint de reculer davantage dans l'intérieur du continent. Le soir nous gagnâmes le Kuilenberg, ou *mont creux*, ainsi nommé sans doute à cause de quelques trous où généralement on y trouve de l'eau : car dans les régions arides toute circonstance qui a rapport à l'eau est assez importante pour servir de dénomination au lieu où elle se manifeste. Pour prendre possession d'une ferme qui était située au bas du mont, nous réveillâmes une multitude de moineaux semblables aux moineaux francs d'Europe, qui sont comme eux, dit-on, très nuisibles aux fermiers, et méritent ainsi le nom de mangeurs-de-grains qu'ils leur donnent.

Le 9 nous continuâmes à parcourir une contrée unie, mais dont la surface commençait à être parsemée d'éminences plus nombreuses. Chemin faisant nous n'aperçûmes de toute la journée aucune créature vivante. Le soir, après une marche de quatorze milles, nous gagnâmes la Riet-Rivier, ou *rivière des Roseaux*, sur les bords de laquelle nous étions convenus d'attendre les missionnaires. Le

capitaine Berends l'avait déjà franchie avec ses gens, et nous en conclûmes qu'il s'était avancé jusqu'à la Karrée, autre rivière que nous avions choisie pour dernier lieu de rendez-vous. La Riet, quoiqu'elle ne fût alors qu'une ligne de petits étangs, est dans la saison des pluies un cours d'eau considérable. Cette dernière, la Sack, qu'on trouve quatre-vingt-treize milles plus loin, et la Brakke, sont les seules rivières remarquables que nous rencontrâmes, sur un espace de trois cent cinquante-huit milles, dans notre trajet du Roggeveld-Berg au Gariep. Ces trois-là même cessent de couler pendant plus de six mois chaque année. On dit qu'elles se réunissent à la Sack et se jettent ensuite dans le Gariep; mais il est fort probable qu'elles ne coulent jamais si loin, sauf les années où tombe une quantité extraordinaire de pluie.

Le 10 nous eûmes un temps délicieux, et j'en profitai pour faire une promenade le long de la Riet. Son lit est généralement peu profond, d'où il arrive qu'elle inonde quelquefois jusqu'à une distance considérable les plaines qu'elle traverse, comme on peut d'ailleurs en voir des traces non équivoques. Comme les mares qu'on trouve à de fréquens intervalles ne sont jamais entièrement desséchées, elles contiennent une belle espèce de carpes que les colons appellent *geel-visch,* ou *poissons jaunes,* parce qu'elles sont en effet d'un jaune verdâtre,

Leur chair est blanche et d'un goût très délicat. La rivière doit sans doute le nom qu'elle porte à certains joncs dont elle abonde, car on n'y voit que très peu de véritables roseaux. Le jour suivant je fis une seconde excursion sur ses rives; et après l'avoir descendue quelque temps, je parvins à une gorge étroite et sinueuse qu'elle traverse et qui est située entre des montagnes rocailleuses de moyenne hauteur, dont les flancs s'élèvent à pic de droite et de gauche. Elle y coulait silencieusement et ne se frayait qu'à peine un passage entre les joncs, qui avaient une telle épaisseur, qu'ils semblaient vouloir la forcer à suivre une autre route. J'ai dit plus haut que la Riet ne consistait à cette époque qu'en une ligne interrompue de mares; on peut donc trouver contradictoire que j'ajoute qu'elle coulait à travers ce défilé; mais le fait n'en est pas moins constant, et grande fut ma propre surprise. Lorsque j'examinai ensuite avec attention les parties sèches du lit, je la trouvai en beaucoup d'endroits assez remplie de sable et de gravier pour que l'eau pût se glisser par-dessous. Si d'ailleurs il en était autrement, on ne pourrait expliquer comment l'eau des mares est si pure et si limpide. Le 12 mes Hottentots chassèrent toute la journée, mais ne tuèrent que quelques oiseaux. Dans la soirée du lendemain les missionnaires nous rejoignirent, et alors notre caravane se composa de six chariots.

Le 14 nous poursuivîmes notre voyage à midi; nous eûmes à franchir la gorge dont j'ai parlé ci-dessus; et comme nous fûmes obligés de traverser trois fois la rivière, comme la route était en outre fort difficile, nous y employâmes trois quarts d'heure. Mais le pays que nous parcourûmes ensuite était découvert et généralement uni, quoique rocailleux et nu. Nous fîmes halte à Stink-Fontein, en d'autres termes à *la source puante*, où nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer un peu d'eau en creusant des trous dans le lit d'un ruisseau. Le 15 nos bœufs étaient si fatigués, si maigres, faute de nourriture et de boisson, que nous atteignîmes seulement, à cinq milles plus loin, Saldery-Fontein, ou *la Source au céleri*. Le 16 une marche de six milles nous mena sur la Petite-Riet à un endroit que les Hottentots nomment *Kamsa-Kraal*. Enfin le 17 nous atteignîmes la Korrée après avoir parcouru un espace de sept milles et demi.

Nous trouvâmes le parti de Hottentots dont Berends était capitaine qui nous attendait là. Comme ils s'en retournaient à Klaarwater, nous désirions faire route avec eux pour traverser le pays sauvage et désert des Bosjesmans. Nous fûmes alors, tant hommes que femmes et enfans, quatre-vingt-dix-sept personnes. Nos nouveaux alliés avaient huit chariots, un nombre proportionné de bœufs, plusieurs chevaux et un troupeau de moutons assez

considérable. Ils étaient armés de mousquets pour la plupart, et portaient généralement des jaquettes et des culottes soit de laine, soit de peau de brebis tannée, avec des chaussures de cuir cru. Plusieurs avaient des chemises de coton et des chapeaux confectionnés les uns et les autres dans la colonie ; cependant le *koross,* ce vêtement national dont j'ai déjà fait mention, se voyait encore sur le dos de la majeure partie des hommes et des femmes. Celles-ci avec leurs enfans formaient un tiers de la troupe. Les plus jeunes de ces derniers étaient à moitié nus ; mais les premières étaient toutes habillées avec décence, quelques-unes portant des robes et des tabliers d'indienne ou de cuir faits à la mode hollandaise. Maris et femmes tous avaient la tête étroitement serrée dans un mouchoir en calicot de couleur. Tous, en outre, car ces Hottentots étaient de race mêlée et visitaient souvent la colonie, parlaient avec aisance la langue hollandaise.

Il y avait aussi sur les bords de la Riet une troupe de cinq Cafres, avec leurs femmes. Ces hommes, qui avaient au moins six pieds de haut, étaient robustes et bien proportionnés ; mais à l'exception d'un manteau de cuir, ils ne portaient aucune espèce de vêtemens : circonstance tout-à-fait particulière autant que j'ai pu le remarquer par la suite aux Kosas ou Cafres qui habitent du côté oriental de la colonie. Leurs corps et leurs koross étaient complète-

ment peints en rouge avec de l'ocre mêlée de graisse. Ils vinrent à nous d'un air dégagé de toute timidité servile, et nous parlèrent d'un ton fier et mâle. Avec sept autres de leurs compatriotes qui étaient restés près de la Zak, ils avaient, nous dirent-ils, quitté leur kraal sur la Gariep pour venir acheter du tabac dans la colonie. Nous fûmes assez surpris de rencontrer à l'improviste quelques-uns précisément de ces hommes que nous redoutions depuis le commencement de notre voyage, et nous ne pûmes nous empêcher de craindre qu'on ne les eût envoyés comme espions pour découvrir quelle était notre force. Nous leur reprochâmes d'avoir formé le dessein de nous piller dans le pays des Bosjesmans, et nous les menaçâmes d'une chaude réception de notre part dans le cas où ils s'aventureraient à en tenter l'exécution. Mais soit que les bruits qui étaient parvenus à nos oreilles fussent en effet non fondés, soit qu'ils jugeassent sage, en voyant notre caravane si forte, d'abandonner leur plan d'attaque et de se disperser, toujours est-il que les cinq personnages affectèrent alors la plus grande soumission et les sentimens les plus pacifiques. Ils protestèrent avec chaleur contre la fausseté des rapports qui nous avaient été faits, les attribuant à la malice et à la jalousie des Bosjesmans avec lesquels ils étaient depuis longtemps en guerre. Puis, prenant une voix hypocrite et mielleuse, ils devinrent les plus importuns men-

diens à qui j'eusse jamais eu affaire. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils croyaient devoir leur être de quelque utilité, ils me le demandaient. C'était tantôt du tabac, tantôt ils me montraient que leurs chères moitiés avaient la tête découverte, et qu'il leur fallait un mouchoir à chacune pour se garantir du soleil. Je ne pus mettre fin à leurs importunités qu'en satisfaisant à leurs principales demandes. Le lendemain, avant de continuer leur route, ils vinrent m'éveiller dans mon chariot pour me dire adieu. Je leur en dis autant, et bientôt ils furent hors de vue.

Nous restâmes les cinq jours suivans campés au même endroit par 32 degrés 3 minutes 38 secondes de latitude, parce que les Hottentots qui pensaient avoir à nous attendre plus long-temps et ne trouvaient pas dans les environs de quoi nourrir leurs bestiaux les avaient envoyés à un lieu distant de deux jours de marche où le pâturage était meilleur. Durant cette halte forcée, le temps fut extrêmement variable, si chaud quelquefois que le thermomètre de Réaumur s'éleva jusqu'à 21 degrés au-dessus de zéro, si froid en d'autres occasions qu'il tomba de la grêle et de la neige. En outre, nous eûmes souvent de la pluie et toujours un vent impétueux.

Le 24, laissant à notre gauche la route ordinaire qui mène à la Zak, nous cheminâmes plus à l'est d'après le conseil des Hottentots; et le pays, appelé

Nieuweld ou *Terre-Neuve*, que nous parcourûmes, semble si peu fréquenté, si désert, que les traces des roues de nos chariots y seront peut-être encore visibles dans quelques années. Le soir nous fîmes halte pour la nuit au milieu de rochers près d'un petit ruisseau. Le lendemain, voyant Speelman à quelque distance de moi, qui maniait et remaniait d'un air embarrassé la carabine qu'il avait prise pour aller à la chasse, je m'approchai et je m'aperçus qu'il avait dérangé la détente. Je la raccommodai sans peine; mais ne sachant pas que l'arme fût chargée, je fis jouer le chien avant de la lui rendre, et quoiqu'il n'y eût pas de poudre dans le bassinet elle partit. Par bonheur la balle, bien que je fusse entouré de monde, n'atteignit personne; mais l'amorce me brûla tellement l'œil droit, que je ne pus m'en servir de toute la journée. Par suite de cet accident, nous ne nous remîmes en route que le 26.

Nous voulions atteindre ce jour-là une source que les colons nomment la petite *Quagga-Fontain;* mais, à moitié chemin, nous rencontrâmes un fermier qui avec sa femme et quelques serviteurs erraient au milieu de ces solitudes où il faisait paître ses troupeaux, s'établissant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. L'endroit qu'il avait alors choisi pour y établir sa demeure était agréable, quoique aride. De hautes broussailles répandues çà et là, et de

basses montagnes qui abritaient l'habitation à droite et à gauche, lui donnaient l'air assez pittoresque. Cette habitation, cependant, ne consistait qu'en deux chariots et une hutte hémisphérique, faite de nattes à la manière des Hottentots. Ces gens nous firent si bon accueil, ils parurent si heureux de nous servir le meilleur dîner qu'ils purent, surtout du pain blanc, chose qui ne se voit jamais dans cette partie de la colonie; enfin ils nous prièrent avec tant d'instances de rester avec eux jusqu'au lendemain, que nous ne pensâmes pas devoir leur refuser en retour cette légère faveur. J'avoue que pour ma part j'éprouvai une véritable satisfaction à revoir des êtres civilisés, après que nous avions dit adieu à toute société de cette espèce.

Le 27 nous rencontrâmes un mille et demi plus loin une autre famille solitaire qui menait le même genre de vie que la précédente, et nous atteignîmes au clair de lune la source dont il a été question plus haut. Nous campâmes le lendemain sur les bords de la Dwaal-River, après avoir parcouru l'espace de dix-neuf milles. Nous fûmes obligés de passer la journée suivante dans le même lieu, par suite de l'accouchement de la femme du capitaine Berends. Le 30, continuant notre route vers trois heures de l'après-midi, nous traversâmes un défilé très romantique qui coupe une chaîne de montagnes rocailleuses, et à travers lequel coule

la Dwaal. Nous entrâmes ensuite dans une plaine où les lièvres étaient si abondans que nos chiens en prirent trois. Speelman et Magers, qui dans leur ardeur pour la chasse s'étaient un peu écartés de la route que suivaient les chariots, trouvèrent un nid d'autruche qui contenait dix-sept œufs, et à l'entour il y en avait neuf autres. Ne sachant comment les emporter tous, car un œuf d'autruche est vingt-quatre fois plus gros que celui d'une poule, et ne pouvant néanmoins se décider à perdre une partie de leur proie, ils imaginèrent un bizarre expédient. Ce fut d'ôter leurs chemises et de les convertir en sacs; mais ils ne parvinrent à loger que la moitié des œufs, et l'autre moitié ne tenant pas non plus dans leurs culottes qu'ils n'hésitèrent pas à quitter aussi, il leur fallut enfermer le reste dans les mouchoirs qu'ils avaient sur leur tête. Quand ils revinrent vers nous, nus comme vers, leurs culottes sur le dos, leurs chemises d'une main et leurs mouchoirs de l'autre, on ne saurait se figurer combien leur tournure était grotesque. Tous les Hottentots présens m'assurèrent que les œufs trouvés en dehors du nid étaient destinés par la mère à servir de nourriture aux jeunes autruches, et que les autres avaient été pondus par une femelle.

Dans la soirée nous atteignîmes la Zak, qui forme la limite septentrionale de la colonie, et sur les rives de laquelle nous campâmes les quatre jours suivans.

C'est la principale rivière entre l'Hex et le Gariep. Ses eaux, quoiqu'elles coulassent encore, ne formaient qu'un mince filet. Ses bords étaient garnis de joncs, ou çà et là parsemés de quelques brins d'herbe fraîche qui végétaient grâce à des pluies récentes. Mais on ne voyait pas un arbre dont le feuillage rompît l'uniformité de la plaine que traversait la rivière, ou indiquât son cours; et nous ne l'aperçûmes elle-même qu'à l'instant où nous en foulâmes les bords.

Le 1er septembre, plusieurs familles de Hottentots nous rejoignirent encore, car c'était le dernier lieu de rendez-vous et nous ne faisions une si longue halte que pour attendre les retardataires. Le nombre de nos chariots s'éleva alors à seize. Étant ainsi dispersés sur un petit espace, au milieu d'une plaine immense où le sol aride n'était recouvert çà et là que par quelque buisson rabougri à peine haut d'un pied, on eût dit qu'un village avait tout d'un coup surgi dans le désert. Chacun des chariots, en effet, avait son propre feu autour duquel était assise une petite réunion de personnes abritées du vent par un enclos de nattes. Les bœufs, les moutons et les chèvres qui paissaient à quelques pas; les femmes qui allaient à la rivière ou en revenaient avec leurs calebasses remplies d'eau; les enfans qui s'amusaient à courir; les hommes qui les uns portaient des fardeaux de bois à brûler, les autres ar-

rivaient de la chasse; les chiens et les chevaux qui se mouvaient dans chaque direction; tout cela formait une scène neuve et animée qui par le contraste rendait la silencieuse solitude dont nous étions environnés plus grave et plus triste.

Itinéraire des limites de la colonie, à travers la contrée des Bosjesmans, jusqu'à la rivière Gariep. Et du Gariep, à travers la contrée des Koras, jusqu'aux monts Asbestos. Résidence au village Kloof. Arrivée à Klaarwater.

Le 4 septembre, vers midi, après avoir chargé tous nos mousquets en cas d'attaque, nous dîmes un dernier adieu à la colonie, et franchissant la Zak nous entrâmes dans le pays des Bosjesmans. Nous ne parcourûmes ce jour-là qu'un espace de dix milles, et nous campâmes dans la plaine à la source de Kopjes. Comme chemin faisant nous avions remarqué sur la terre des traces de lions, nous eûmes soin pour nous prémunir contre une attaque de ces terribles animaux pendant la nuit, de placer les chariots en cercle et d'enfermer au milieu les bœufs et les moutons. Il est heureux pour les voyageurs que ces redoutables bêtes féroces s'élancent toujours sur les bestiaux de préférence à l'homme lui-même.

Notre marche du lendemain ne fut que de sept milles, à cause de la circonstance que voici. Lorsque nous atteignions l'endroit nommé *Patrys-Fontein* ou *Source de la Perdrix*, nous eûmes l'agréable sur-

prise de voir une troupe de Hottentots venir vers nous avec une centaine de bœufs qui devaient servir de relais à leurs compatriotes. Je laisse à penser quel fut pour les uns et les autres le plaisir de se retrouver ensemble après une absence de six mois, et combien ils échangèrent de questions. D'ailleurs, les gens qui vinrent ainsi à notre rencontre rapportèrent que le kraal de Cafres, situé sur la grande rivière, autrement dite *Gariep,* était parfaitement tranquille, et que cette tribu n'avait pas le moins du monde paru animée d'intentions hostiles à l'égard des Hottentots de Klaarwater. Même ils n'avaient trouvé personne, lors de leur passage, à la source de Schiet, au lieu où on nous avait si souvent dit que les Cafres devaient nous attaquer. Toutes nos craintes à ce sujet furent donc dissipées; mais nous eûmes, quant à l'état du pays que nous avions à parcourir avant d'atteindre la rivière, une perspective moins agréable. Nous apprîmes en effet que toutes les sources de la route, par-delà celle mentionnée plus haut, étaient presque desséchées.....

Le 6 nous cheminâmes à travers une contrée dont la surface était dure, unie, nue et découverte; dont cependant la monotonie était çà et là rompue par de larges et vastes ondulations. Mais pas une herbe verte ne récréait l'œil; pas un oiseau ne traversait l'air : toute la création se bornait pour

nous à la terre et au ciel. Nous fîmes halte, après le coucher du soleil, sur les bords de la rivière Brakke ou *Saumâtre* par 31 degrés 16 minutes et 14 secondes de latitude. Nous trouvâmes le lendemain dans le lit de ce courant une assez grande quantité d'eau, bourbeuse et jaunâtre à la vérité, mais qui avait bon goût. A l'entour, le caractère de la contrée était toujours le même; seulement on apercevait à l'horizon de basses montagnes plates. Dans la matinée nos chasseurs tuèrent un *quakka*, communément appelé *cheval sauvage*, qu'ils mangèrent ensuite, et blessèrent un lion. La veille ils avaient rencontré une lionne avec deux petits, et il semblait que nous fussions entrés sur le territoire de ce *roi des animaux*, roi qui toutefois dévore ses propres sujets. Mais le titre de *roi des forêts* n'est pas fort applicable à un animal que pour ma part, je n'ai jamais aperçu qu'en plaine. Ce jour-là une marche de vingt-deux milles par une contrée qui d'abord fut unie, mais devint ensuite plus montagneuse, nous conduisit à Léeuwe-Fontein.

Jusqu'à cette époque nous n'avions encore vu aucun naturel; circonstance qu'il fallait sans doute attribuer à la méfiance générale des indigènes contre tous les étrangers qui les visitent par le chemin de la colonie. Mais le 8, après qu'ils eurent pu se convaincre par leurs émissaires que nous venions en amis,

une troupe de onze Bosjesmans, accompagnés de trois femmes, nous rendit visite à la pointe du jour. La taille de tous les hommes était moindre que cinq pieds, et celle des femmes proportionnellement plus petite. La couleur naturelle de leur peau était brune, et même assez claire, mais noire de graisse et de malpropreté. Leur costume me parut aussi misérable que possible; mais ils n'étaient probablement pas aussi difficiles que moi, car ils semblaient tous contens. J'observai néanmoins que lorsqu'ils nous approchèrent ils ne purent se défendre d'un sentiment de crainte. Mais peu à peu ils se remirent; et après que nous eûmes confirmé les assurances de nos pacifiques intentions par des présens de tabac et de grain de verre, reprenant leur ton naturel, ils ne tardèrent pas à babiller ensemble de la manière la plus animée. Parmi eux étaient quelques jeunes gens que malgré tous mes préjugés je ne considérai pas sans intérêt. Quoique petits, quoique d'une constitution délicate, ils avaient l'air hardi et noble; surtout j'admirai la rare petitesse de leurs pieds et de leurs mains, bien proportionnés d'ailleurs à leur taille. Cette conformation est commune à toute la race hottentote. Les femmes étaient peu âgées; leurs physionomies ne manquaient pas d'agrément ni de candeur; et quoique passablement libres, leurs manières n'étaient pourtant pas immodestes. Leurs cheveux étaient ornés de ces petits coquillages qu'on

nomme *cowries*, parmi lesquels brillaient quelques vieux boutons de cuivre. L'une d'elles portait un haut bonnet de cuir muni d'une visière qui protégeait ses yeux du soleil. Sur son dos, et entièrement caché sauf la tête, était suspendu son jeune enfant. La pauvre petite créature supportait les rudes secousses que lui donnait sa mère en marchant, avec une indifférence qui dénotait que depuis l'instant où elle était née on ne la berçait pas d'une autre manière.

Lorsque notre caravane se remit en marche, les Bosjesmans nous quittèrent, à l'exception de trois d'entre eux que nous décidâmes, en leur promettant quelques moutons et du tabac, à nous accompagner jusqu'à la Grande-Rivière, pour qu'ils nous quittassent le long de la route vers les endroits où il y avait de l'eau. Dans la soirée nous atteignîmes Klip-Fontein, et nos chariots se rassemblèrent sur une esplanade pierreuse qui dominait la source. Le lendemain, quand se leva le soleil, la contrée ne nous offrit qu'un aspect désolé, sauvage, bizarre. De notre station au faîte d'une descente rapide, le Karreebergen ou *montagnes sèches* apparaissait devant nous. Le passage était uniformément d'une couleur sombre et brune qui se changeait au loin en une teinte d'azur ou de pourpre; l'œil cherchait en vain quelque verdure, il ne rencontrait de toutes parts que des rocs et des pierres répandus dans le

plus inconcevable désordre. Mais ce qui rendait la vue très remarquable, c'était la forme des montagnes qui présentaient une multitude de sommets plats, larges et unis. Elles n'étaient cependant qu'une petite partie des Karreebergen, chaîne composée d'un innombrable assemblage de montagnes qui sont toutes sans exception de la même espèce, et qui occupent le pays sur une largeur de cinq à six milles, tandis que leurs deux extrémités se prolongent au-delà des limites de l'horizon, l'une dans la direction du nord-ouest et l'autre dans celle du sud-est, à ce qu'il semble. Comme elles n'ont encore jamais été franchies qu'à l'endroit où nous les franchîmes en cette circonstance, on ignore absolument quelle est leur étendue.

Lorsque nous poursuivîmes notre route, le pays à mesure que nous avançâmes devint plus montueux, et indiqua que nous étions entrés dans l'espèce de ceinture que forment les Karreebergen. Le mot *karree*, dans la langue hottentote, signifie *sec* ou *aride*, et ne saurait être mieux appliqué qu'en cette occasion. Toujours tournant entre les montagnes, nous n'avions presque jamais ni à monter ni à descendre beaucoup. Quelquefois, entourée de toutes parts par des montagnes, s'étendait une très vaste plaine. Ce fut au milieu d'une plaine de ce genre que nous rencontrâmes Schiet-Fontein, ou *la source de l'Escarmouche*, ainsi nommée parce

que jadis les fermiers avaient sur ses bords livré bataille aux Bosjesmans.

Le 10, peu après nous être remis en marche, nous commençâmes à gravir les flancs nus de la principale chaîne des Karreebergen, et pendant deux heures nous suivîmes une route pierreuse sur un plateau élevé entre les montagnes. Quand nous arrivâmes à l'extrémité septentrionale de ce passage qui porte les noms de *Schiet-Fontein-Poort*, ou *Karreebergen-Poort*, nous pûmes tout d'un coup contempler au loin la contrée. C'était une plaine immense qui, commençant au bas de la chaîne que nous venions de traverser, n'était bornée devant nous qu'à l'horizon par une autre chaîne. Nous la parcourûmes le reste du jour, et nous dételâmes à neuf heures et demie du soir près d'Eland's-Valley, en d'autres termes près de la *mare de l'Elan*. Ce n'était en effet qu'une mare d'eau bourbeuse, formée par les pluies que la nature du sol, qui en cet endroit est argileux, retenait à la surface de la terre. Les broussailles à l'entour étaient si rabougries, que nous ramassâmes avec peine la quantité de bois qu'il nous fallait pour entretenir nos feux.

Le 11, la route que nous eûmes à suivre traversait une immense plaine, bordée à droite et à gauche par les montagnes à sommets plats des Karreebergen. Comme nos bœufs allèrent presque au trot, et qu'ils firent quatre milles et demi par

heure, nous atteignîmes bien avant le coucher du soleil l'extrémité de cette plaine. Nous comptions y camper pour la nuit dans un endroit qui est distant d'Eland's-Valley de dix-sept milles, et qui s'appelle le *tombeau de Carel-Krieger,* parce qu'un infatigable chasseur de ce nom y fut étouffé par un éléphant. Mais on s'aperçut au bout de quelques instans que ce lieu manquait absolument d'eau. Nécessité fut donc de continuer à marcher. Nous franchîmes alors une chaîne étroite; et nous rentrâmes dans une autre plaine non moins étendue que la précédente. Tandis que nous cheminions sans relâcher, sans même ralentir le pas, le soleil disparut et ne fut pas remplacé par la lune. Les étoiles mêmes nous furent cachées dans un ciel nuageux; et bientôt des éclairs, répétés de minute en minute, qu'accompagnaient les éclats lointains du tonnerre, nous éblouirent tellement les yeux, que les Hottentots se troublèrent et perdirent leur chemin. Nous fûmes alors obligés de faire halte, et, pendant que l'orage grondait au-dessus de nos têtes, de nous consulter au sujet de la direction qu'il était le plus convenable de suivre. Comme c'est l'ordinaire en pareil cas, les uns voulaient aller d'un côté, les autres d'un autre; mais personne ne trouvait bon l'avis d'autrui. Au milieu du débat je me rappelai quelle était relativement à l'aiguille aimantée la position de la source que nous désirions atteindre,

position que les Hottentots m'avaient indiquée avant la nuit. Faisant donc allumer une bougie, il me fut dès lors facile, à l'aide de ma boussole, de placer mon chariot dans la direction où il fallait marcher. Mes compagnons de voyage cependant hésitèrent d'abord à me suivre, et pour qu'ils s'y décidassent M. Anderson eut à leur persuader que la boussole était un instrument au moyen duquel on ne pouvait s'égarer. Enfin ils consentirent que je fusse leur guide, et nous avançâmes tous dans le meilleur ordre que nous permettait l'obscurité. Il était alors deux heures du matin. Au bout de quelques milles, nous eûmes le bonheur de retrouver la route que nous avions perdue, et en la suivant nous arrivâmes au lieu que nous cherchions vers quatre heures, comme déjà le crépuscule commençait à poindre. Toute la caravane poussa alors des cris de joie, et je fus accablé de remercîmens. Il n'y avait pourtant matière ni à se tant réjouir, ni à tant me remercier, car la source qui se nommait *Buffelbout*, et qui n'était qu'un trou bourbeux creusé dans le lit d'un courant périodique contenait bien de l'eau, mais en si petite quantité que nos gens seuls purent satisfaire leur soif. Les bœufs et les moutons furent encore obligés d'attendre.

Après les avoir laissés quelque temps se reposer et paître, nous nous remîmes en marche à travers des plaines sans borne, et dont la surface ne pré-

sentait aucune variété, pour ne plus faire halte faute d'eau que le jour suivant à sept heures du matin près de Modder-Gat. On donne ce nom à un trou profond et bourbeux d'environ cinquante pieds de diamètre qui, situé par 29 degrés 59 minutes et une seconde au milieu d'une immense plaine légèrement creuse, devient un lac dans la saison des pluies, comme le prouvent et le manque absolu de végétation et la bourbe dont toute sa surface était couverte à un pied de profondeur. Cette bourbe est d'une nature argileuse, et même à cette époque elle était encore si molle qu'on ne pouvait y marcher sans enfoncer de cinq ou six pouces à chaque pas. Ce lac périodique a environ un mille et demi de largeur, tandis que ses deux extrémités s'étendent à perte de vue vers l'est et vers l'ouest. L'eau du trou était bonne et claire, mais il y en avait si peu que tous nos animaux ne purent se désaltérer.

Vers midi nous continuâmes notre route. A neuf milles de ce lieu, nous rencontrâmes une nouvelle chaîne de montagnes, lesquelles différaient essentiellement de toutes celles que nous avions vues depuis notre entrée dans le Roggeveld, en ce que la ligne de leurs sommets ne présentait plus cette surface uniformément horizontale qui distinguait toutes les autres. Pendant que nous les traversions par un défilé qui s'appelle *Moddert-Gat-Poort*,

leur hauteur nous parut être de six à huit cents pieds. A notre sortie de la gorge, la nuit nous surprenant, nous ne tardâmes guère à perdre de nouveau notre chemin. Toutefois après plusieurs marches et contre-marches, nous parvînmes à dix heures et demie au lieu de halte que nous avions fixé le matin; et là, malgré l'obscurité, s'offrit à nos regards le plus délicieux spectacle que nous eussions vu depuis une semaine... un vaste étang nommé *Zand-Valley*, où abondait une eau claire et excellente. Nous avions tellement souffert, hommes et bêtes pendant les dernières journées, que nous consacrâmes au repos celle du lendemain.

Le 15, comme c'était dimanche, les Hottentots, suivant l'habitude que les missionnaires leur en avaient fait prendre dès le commencement du voyage, célébrèrent le service divin; aussi nous ne pûmes nous remettre en route qu'assez tard dans l'après-midi; mais chacun était de bonne humeur, parce que ce devait être notre dernière journée de marche avant d'arriver au Gariep, et par un peu de diligence nous réparâmes aisément le temps perdu. Nous eûmes à cheminer à travers un pays assez plat qui n'était recouvert que de buissons à peine hauts d'un pied. Nous n'avions encore parcouru qu'un espace de trois milles et demi lorsque des éclairs se mirent à sillonner le ciel dans tous les sens, et d'horribles coups de tonnerre à résonner au-dessus

de nos têtes. Dans un instant un gros nuage noir qui s'était formé en une minute, et que nous n'avions pas eu le temps de voir, versa sur nous des torrens d'eau; en quelques secondes la terre, si desséchée qu'elle fût, se couvrit de mares. Au reste, la pluie cessa aussi vite qu'elle était venue, me laissant tout ébahi d'un pareil échantillon d'une averse d'Afrique. Nous passâmes en un clin d'œil d'un lieu inondé à un autre parfaitement sec qui n'était séparé du premier que par un espace de trente à quarante verges. On m'avait souvent parlé à la ville du Cap des grosses pluies d'orage de l'intérieur; mais leur violence soudaine surpassait de beaucoup tout ce que j'avais imaginé.

Un peu après huit heures du soir nous vîmes autour de nous des arbres bien plus grands que nos chariots, ce qui ne nous était pas arrivé depuis un mois et demi; c'était un signe certain que nous approchions de la rivière, comme disent les Hottentots, et avec raison, puisque le Gariep seul mérite ce nom à plusieurs centaines de milles. En effet, après avoir encore cheminé une demi-heure au milieu des arbres et sur des monceaux de sable blanc déposés sur les rives par d'anciennes inondations, nous distinguâmes les feux qu'avait allumés pour la nuit une partie des Hottentots qui nous avaient précédés.

Comme nous étions alors parvenus à une distance de Klaarwater, jusqu'où les habitans de ce

village étendent souvent leurs chasses, mes compagnons de voyage se regardèrent presque comme chez eux; aussi le lendemain 16, en moins de deux heures plusieurs huttes temporaires, ou mieux plusieurs tentes, construites selon le véritable style hottentot en forme hémisphérique et recouvertes de nattes, donnèrent au lieu où nous étions campés l'aspect d'un kraal. Quoique nous fussions stationnés sur le bord même du fleuve, nous n'en apercevions aucunement l'eau, attendu qu'elle coulait à une profondeur de soixante-dix pieds plus bas, cachée par les grands arbres qui en garnissent les rives; cependant, à cette hauteur même, les traces de débordement sont évidentes et permettent au voyageur de se représenter la grandeur et la magnificence du Gariep lorsqu'il se déborde; mais de si vastes inondations sont rares; et il s'écoule quelquefois sept années sans que son lit ait à contenir un volume d'eau si considérable.

Impatient de voir la rivière elle-même, je descendis la berge rapide à travers un bois épais de grands acacias et de saules, dont la brûlante chaleur du jour rendait l'ombre doublement délicieuse, et bientôt j'eus à contempler un spectacle ravissant. Le Gariep avait en cet endroit neuf cent trente pieds de large; mais, comme j'ai ensuite pu le remarquer, il n'est peut-être nulle autre part aussi étroit, et sa largeur moyenne, dans cette partie de

son cours, doit être au moins évaluée à trois cent cinquante verges dans la saison même où ses eaux sont les plus basses; quand au contraire il inonde ses rives, j'ose affirmer qu'il ne couvre pas moins d'un mille tout entier du pays. Si du lieu où j'étais, et qui est situé par 29 degrés 40 minutes 52 secondes de latitude septentrionale, on remontait le cours du Gariep à une distance de cinq cents milles, on ne rencontrerait aucun affluent qui sans cesse lui versât le tribut de ses ondes; mais au-delà il reçoit trois grandes rivières, le Ky-Gariep ou *rivière jaune*, venant du nord-est, le Maap ou *rivière bourbeuse*, dont le cours et la source sont inconnus; enfin le Nu-Gariep ou *rivière noire*, dont plusieurs branches sortent des montagnes au nord de la Cafrerie, et d'autres de la contrée sans doute qui avoisine celle des Tainbu ou *Tambukis*. De ces trois affluens le Nu-Gariep est le plus considérable. Une partie des eaux que le Gariep décharge dans l'Océan parcourt dans son lit un espace qui n'est pas beaucoup moindre de quatre cents lieues. Ce beau fleuve traverse le continent de l'est à l'ouest, ce qui prouve que la plus haute terre de l'Afrique méridionale en dehors du tropique est située vers la côte orientale. Parmi les rivières africaines, si le Gariep ne doit indiquer que le quatrième rang pour la longueur, il occupe à coup sûr le premier pour la beauté.

Comme à l'endroit de son cours auquel nous

étions parvenus il n'était pas guéable, nous fîmes la recherche d'un gué, et on en trouva un neuf milles plus haut. Le 17 la caravane se remit en route pour l'atteindre, et l'atteignit en trois heures de marche. On avait envoyé la veille un fort détachement de Hottentots munis de pelles et de pioches pour disposer un chemin commode qui nous permît d'arriver sans accident au bord de l'eau. Au lieu où nous traversâmes la rivière le fond était rempli de gros cailloux, et la plus grande profondeur ne dépassait pas deux pieds huit pouces; mais le courant n'en était que plus fort et plus rapide. L'eau était tout-à-fait transparente, preuve que depuis quelque temps il n'était pas tombé de pluies abondantes dans la partie supérieure de son cours. Au gué, la surface du courant était unie; mais un peu plus bas et assez près pour que nous le vissions, elle était interrompue par une chute d'environ deux pieds.

Le Gariep, en ce lieu, avait une largeur d'un quart de mille. Nous n'eûmes cependant besoin que d'une couple d'heures pour parvenir tous sains et saufs avec nos chariots, nos bœufs et nos moutons, sur la rive septentrionale; alors nous pénétrâmes pour ainsi dire dans une contrée nouvelle. En effet, sans parler des différences d'aspect et de climat, comme cette rivière est infranchissable pour beaucoup d'animaux, elle forme la limite la plus méridionale de quelques-uns, la plus septentrionale de

quelques autres, et est aussi une ligne de démarcation pour un grand nombre de végétaux. Après avoir gravi la berge qui était couverte de grosses pierres détachées, nous fîmes halte sous des groupes d'acacias, lesquels poussaient dans un sol sablonneux. Dans la soirée, tandis que j'errais à travers ces bois d'acacias qui étaient fort étendus, admirant leur feuillage aérien, écoutant le ramage de divers oiseaux que je n'avais point encore entendu, je me trouvai soudain au milieu d'un kraal hottentot qui consistait en une demi-douzaine de huttes circulaires en nattes. Parmi les habitans, ceux-ci allaient et venaient, ceux-là posaient la charpente d'une hutte, d'autres s'occupaient à traire les vaches, et quelques-uns se promenaient les bras croisés ou étaient étendus dans leurs humbles demeures; l'un d'eux s'avança vers moi, enveloppé dans un vaste manteau de peaux de mouton dont un coin balayait le sol derrière lui, et me salua d'un poli : « Dag, mynheer! » c'est-à-dire : *bonjour, monsieur;* m'apercevant que nous pouvions converser en hollandais, je lui demandai quelques renseignemens sur le kraal dont il faisait lui-même partie, et il m'apprit que tous les Hottentots qui en étaient devenus les habitans dépendaient d'un village appelé *Kloof;* ils avaient quitté momentanément leurs foyers pour venir avec leurs troupeaux s'établir sur les rives du fleuve qui, à cette saison où les pâturages

étaient partout ailleurs brûlés par le soleil, offraient toujours une herbe abondante. Quelques-unes des huttes étaient vides, parce que les propriétaires n'avaient pas encore regagné le logis avec leurs bestiaux; dans d'autres on voyait des femmes et des enfans accroupis à terre parmi des peaux de mouton d'une dégoûtante saleté, et occupés soit à faire de la corde avec de l'écorce d'acacia, soit à tresser des nattes de joncs.

Ces nattes, ainsi que les huttes où on les fabriquait, lesquelles ressemblaient plutôt à des corbeilles renversées qu'à des bâtimens, étaient du genre de celles qui ont été en usage parmi toutes les tribus hottentotes depuis un temps immémorial, et qui sont, je crois, tout-à-fait particulières à cette race distincte d'hommes. De telles huttes, on doit l'avouer, conviennent merveilleusement au genre de vie que suivent les Hottentots. Ils peuvent les démonter en une heure, les charger sur le dos d'une couple de bœufs, ainsi que tous leurs ustensiles et leurs jeunes enfans, et les transporter avec autant de facilité que de promptitude dans telle partie de la contrée où ils ont l'envie de s'établir tantôt par goût, tantôt par nécessité, voulant ou trouver en plus grande abondance de l'eau et des pâturages, ou éviter d'hostiles voisins. Aussi, tant qu'ils continueront à mener une vie pastorale, tant qu'ils seront libres d'errer où bon leur semble, on

peut présumer qu'ils ne renonceront jamais volontairement à leurs tentes de nattes pour les remplacer par des demeures qui doivent, vu leur nature, rester là ou elles ont été construites.

Le 18 la chaleur était si grande dès le matin, que nous ne voyageâmes pas dans la journée, et que pour nous remettre en marche nous attendîmes le coucher du soleil. La première partie de notre route nous conduisit à travers des sables mouvans, qui toutefois cessèrent aussitôt que nous quittâmes la région des Acacias. Nous cheminâmes ensuite le reste de la nuit sur un sol ferme et dur, ne rencontrant qu'à d'énormes distances quelques arbres solitaires; et le 19, au point du jour, nous vîmes s'élever devant nous les monts Albestos. Dès que notre caravane entra dans le défilé qui les traverse, les Hottentots qui en faisaient partie se mirent à tirer des coups de mousquet, tant pour saluer les amis qu'ils avaient au village du Kloof, que pour les avertir de leur propre arrivée. Au bout de quelques instans nous aperçûmes le village en question. Romantiquement situé au milieu des montagnes, qui l'entouraient de toutes parts, il consistait en vingt-six huttes rondes de nattes, et en cinq petites maisons carrées à toits de chaume, séparées les unes des autres par des champs de blé peu étendus, mais dont la fraîche verdure récréait délicieusement la vue. Les basanés habitans du lieu,

hommes, femmes et enfans, tous sortirent avec précipitation de leurs demeures pour nous voir arriver, et pour féliciter leurs amis et les missionnaires de leur heureux retour.

Le village en effet avait reçu pendant plusieurs années les instructions religieuses de mes dignes compagnons de route, MM. Anderson et Kramer; ce fut donc un véritable événement pour les Hottentots de l'endroit, quand ils apprirent que l'un et l'autre se retrouvaient parmi eux après une longue absence. Quant à moi, je ne pus ni être sans plaisir témoin de l'accueil amical qu'ils reçurent, ni contempler sans me mettre en leur place la satisfaction qu'ils éprouvèrent à retrouver dans le nombre plusieurs de leurs anciennes ouailles.

C'était non loin de là, dans un endroit que les Hottentots appellent *Aakaap*, et les Hollandais *Riet-Fontein*, c'est-à-dire *sources des Roseaux*, que les missionnaires s'étaient d'abord établis en 1801. Ils avaient ensuite habité le Kloof, mais enfin ils étaient allés fixer leur quartier général à Klaarwater, parce que ce dernier village est situé plus au centre des diverses bourgades formées par les Hottentots de cette race.

Le soin de visiter les différentes demeures, de prendre certaines informations et d'examiner l'état actuel de l'établissement, occupa MM. Anderson et Kramer toute la journée. Le temps d'ailleurs était

trop chaud pour qu'ils cheminassent avant le coucher du soleil; mais, dans la fraîcheur de la soirée, ils prirent congé de moi, et dirigèrent leurs pas vers Klaarwater, accompagnés seulement par ceux d'entre nos camarades de voyage qui demeuraient en ce dernier endroit. Les autres prirent les diverses routes qui devaient les conduire à leurs propres bourgades, ou s'arrêtèrent au Kloof. Au nombre de ces derniers fut notre capitaine Berends, dont l'autorité s'étendait sur ce village et sur quelques kraals environnans. Je me décidai moi-même à y passer quelques jours, tant pour examiner le voisinage que pour mettre en ordre les nombreuses observations que j'avais déjà faites pendant cette première partie du chemin.

Le lendemain, tandis que je travaillais dans mon chariot, je reçus les visites successives de la majeure partie des habitans. Tous, à leur arrivée, commençaient par me dire en hollandais : « Bonjour, monsieur! » après quoi ils se mettaient à admirer la facture et la solidité de mon chariot, qu'ils ébranlaient sans cérémonie, bien que je fusse dedans et occupé à écrire, pour voir s'il était lourd ou léger. Un de mes visiteurs le trouvant tout-à-fait bien conditionné, me proposa de le lui céder contre le sien, et m'offrit même dix bœufs pardessus le marché, quoique le sien, disait-il, fût neuf et récemment arrivé de la ville du Cap. Son

chagrin fut grand lorsque je rejetai ses offres. Un autre voulait entrer à mon service en qualité de chasseur pendant le temps que je devais passer au Kloof, et ne demandait comme salaire que la moitié du gibier qu'il pourrait tuer. Mais un peu d'expérience que j'avais acquise en route me fit soupçonner que le drôle n'userait sans doute pas à mon compte toute la poudre que je lui fournirais, et qu'en outre il pourrait bien ne me donner qu'une partie de ma part. C'est dire que je refusai. En effet la poudre augmente naturellement de valeur à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur des terres; et elle était déjà devenue d'un trop grand prix, d'une trop grande importance pour qu'il nous fût permis d'en perdre une seule charge. Le même individu, après que j'eus refusé ses services, continua quelque temps à me demander des munitions. Plusieurs autres m'adressèrent pareille requête avec pareille importunité, mais sans plus de succès. Enfin tous, aussitôt qu'ils m'avaient souhaité le bonjour, se mettaient, sans presque vouloir écouter mes questions, à me prier avec instance de leur donner tel ou tel objet qu'ils apercevaient dans mon chariot; et quand je leur en refusais un, ils n'avaient rien de plus pressé que d'en solliciter un autre, comme s'ils ne devaient pas retourner chez eux les mains vides, et que toutes les choses qui m'appartenaient leur parussent également dé-

sirables. Lorsque par ma fermeté je parvenais à imposer silence à leurs ennuyeuses sollicitations, ils me quittaient pour aller prendre place autour du feu avec mes gens, car ils avaient appris que ces derniers devaient tuer un mouton, et ils espéraient en avoir leur morceau. Je voulus que du moins ils n'eussent pas vainement conçu cette espérance, et nous partageâmes en effet avec eux l'animal entier, le seul que nous possédions. Pourtant, veut-on savoir quel fut le résultat de notre extrême générosité?... Les Hottentots, à vrai dire, ne vinrent plus nous importuner les jours suivans, car ils savaient qu'il n'y avait plus de régal à attendre de nous, et craignaient même qu'en retour du souper que nous leur avions donné, nous ne prissions la liberté de nous inviter nous-mêmes à leurs tables; mais comme j'avais envoyé tout mon troupeau de moutons à Klaarwater, comme le capitaine Berends qui avait promis de nous fournir des vivres était parti pour une chasse d'où il ne devait pas revenir avant une quinzaine, ce fut par un miracle... et grâce à quelques oiseaux que mes gens réussirent à tuer, que nous ne mourûmes pas tous de faim.

Le kraal, ou village du Kloof, est situé par 29 degrés 15 minutes 32 secondes de latitude septentrionale, et par 23 degrés 45 minutes 10 secondes de longitude orientale, sur la pente et presque au bas de la montagne, du côté septentrional ou plu-

tôt à la tête d'une étroite vallée qui a trois issues : une au sud-ouest, par laquelle nous arrivâmes ; une autre au nord-est, conduisant à Klaarwater ; et la troisième qui, ouvrant au sud, mène directement au Gariep par une route longue d'environ quatorze milles. Cette vallée s'étend du village vers le sud, et est traversée par un ruisseau qui va entre les montagnes se jeter dans la Grande-Rivière. Sur les bords de ce ruisseau, quelques pièces de terre sont cultivées en froment, et de petites rigoles ont été ouvertes de manière à les arroser au besoin. Une beaucoup plus grande étendue de terrain pourrait être labourée s'il y avait moyen de persuader aux Hottentots qu'ils consacrassent aux travaux de l'agriculture le temps qu'ils passent à la chasse. Bien que ces hommes à demi sauvages ne s'occupent guère, comme bien on pense, de minéralogie, leur attention a été cependant fixée par une production de ces montagnes ; et s'apercevant qu'elle avait la singulière propriété de devenir, lorsqu'on la frottait entre les doigts, une substance molle et cotonneuse, semblable à celle qu'ils faisaient avec leurs vieux mouchoirs pour l'employer en guise d'amadou, ils l'ont nommée *doeksteen*, ou *étoffe-pierre*. Le doeksteen est une espèce d'asbestos de couleur bleue. On m'indiqua un endroit où il se trouvait en quantité plus grande que partout ailleurs, et je m'y transportai. Les rocs sont formés en cet endroit par

des couches de pierre superposées les unes aux autres, et c'est entre ces couches fort minces, horizontales d'ordinaire et parallèles, que gît le minéral en question. Les veines d'asbestos y sont de différente épaisseur, d'un dixième à une moitié de pouce, et par conséquent leur fibre transversale est fort courte. Mais dans les mêmes montagnes, à un lieu nommé *Elands's-Fontein*, et situé à cinq milles et demi vers le nord-est, on a découvert des feuilles de la même matière qui étaient épaisses de deux pouces et plus.

Le 29, jour où je me remis en marche, celui de mes serviteurs qui s'appelait Jan-Kok et qui devait, aux termes de son engagement, me suivre jusqu'à Klaarwater, vint me demander son congé; et comme il m'avait, chemin faisant, donné des preuves nombreuses de sa paresse, j'accédai sans peine à sa requête. Mes autres Hottentots ne connaissaient pas encore mes intentions relativement au long voyage que je méditais : je crus nécessaire, avant d'aller plus loin, de les sonder pour savoir s'ils étaient bien ou mal disposés à servir mes projets. Sans les leur dérouler d'un bout à l'autre, je leur dis que je comptais pénétrer à une certaine distance dans l'intérieur du pays, et que probablement nous ferions une grande absence. Nul ne fit la moindre objection à ce discours; tous bien plutôt parurent enchantés à la perspective de mener la vie

errante que je leur proposais, et dans leur enthousiasme ils déclarèrent qu'un voyage même d'un an n'épuiserait ni leur patience ni leurs forces. Cette déclaration me fut d'autant plus agréable, que j'avais calculé qu'il me serait possible d'atteindre en une douzaine de mois les établissemens portugais de la côte occidentale.

Toutefois, malgré ces protestations de zèle et de bon vouloir, la longue halte que nous fîmes à ce kraal de leurs compatriotes porta un rude échec à l'activité de mes gens, et ils mirent tant de lenteur à préparer les chariots quand je leur donnai l'ordre du départ, que nous ne partîmes qu'entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Nous fûmes bientôt sortis des monts Asbestos, et alors nous entrâmes dans une vaste plaine généralement couverte de buissons bas, dont le sol rougeâtre était composé tantôt de sable, tantôt d'argile, tantôt d'un mélange de l'un et de l'autre. Aucun terrain ne saurait paraître mieux convenir à l'agriculture que cette plaine, qui, ensemencée avant l'époque des pluies, produirait infailliblement d'abondantes moissons; mais par malheur on n'y a encore découvert aucune source permanente qui puisse permettre aux habitans d'y résider pendant l'année entière. Une chaîne noire et sourcilleuse qui prenait naissance au Kloof bordait à notre droite, mais à une énorme distance, la plaine que nous

parcourions. Après sept milles et demi de marche, nous nous arrêtâmes dix minutes à la source nommée *Aakaap*, ou *Riet-Fontein*, dont il a été parlé plus haut. On y voyait encore les fondations en pierre d'une petite hutte, et les restes d'un réservoir pour les eaux pluviales creusé dans un sol argileux; mais pas un roseau, quoique le nom du lieu parût l'indiquer, ne poussait à l'entour. La source n'était alors qu'une mare bourbeuse qui avait dix pieds de diamètre et qui contenait à peine assez d'eau pour désaltérer nos attelages. J'avais d'abord résolu de camper en cet endroit pour la nuit; mais le trouvant si misérable, si dénué d'intérêt, j'ordonnai qu'on se dirigeât vers la source suivante.

Philip, un de mes cochers, dont les yeux étaient toujours plus occupés à suivre le gibier qui traversait la plaine qu'à examiner la route devant lui, faillit faire verser le grand chariot qu'il conduisait en se dirigeant par distraction sur le terrier d'un mangeur-de-fourmis. Cet animal est appelé *aardrark* dans la colonie, c'est-à-dire *cochon-de-terre;* et de fait il peut, d'après sa forme et sa taille, être plus justement comparé au cochon qu'aux autres mangeurs-de-fourmis; mais par son mode de vie il ressemble tout-à-fait à ces derniers : avec ses pates de devant, qui sont merveilleusement propres à cet usage, il creuse un trou profond où il se tient caché

tout le jour, ne sortant jamais que la nuit pour aller prendre ses repas aux fourmilières qui abondent dans plusieurs parties de la contrée. En fouillant la terre à l'entour il a bientôt porté le trouble au sein de la petite communauté; et tandis que les insectes courent en confusion de tous les côtés, il les amène facilement dans sa bouche au moyen de la langue longue et mince dont il a été à cet effet pourvu par la nature. Faute de crocs et de dents saillantes, il est sans aucune défense, et sa sûreté ne dépend que de la manière dont il se cache; mais il sait si bien se cacher, qu'il n'est pas d'animal qu'on voie moins rarement; et comme il peut s'éloigner sous terre avec une incroyable rapidité des gens qui pour le saisir minent sa retraite, c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à attraper. Sa chair, malgré la bizarre nourriture qu'il préfère, est salubre et de bon goût.

La lune brillait avec éclat, et c'était plaisir que de cheminer; mais, de l'instant où le soleil avait disparu, l'air était devenu piquant, au point de nous forcer à prendre nos manteaux, quoique la journée eût été d'une chaleur excessive. Vers onze heures nous dételâmes à Gattikamma ou Wittewater, mots qui, l'un dans la langue des Hottentots, et l'autre dans celle des Hollandais, ont le même sens : *eau blanche*. Cette source, qui en certaines saisons alimente un petit ruisseau, est située dans

un pays découvert et entourée de quelques arbres. Il y avait des habitans dans cet endroit, mais nous ne nous en aperçûmes que le lendemain au point du jour : c'était une troupe de Koras, ou, comme on les appelle souvent, de *Koranas*, qui avec leurs bestiaux y avaient formé un kraal. Je venais de m'éveiller et j'étais en train de mettre mes vêtemens, lorsque plusieurs hommes portant des manteaux et des bonnets de cuir, la peau du corps entièrement teinte avec de l'encre rouge, soulevèrent la toile qui fermait l'extrémité de mon chariot, et me dirent l'un après l'autre : « Bonjour », ou « Bonsoir », seuls mots qu'ils sussent en langue hollandaise. Trouvant étrange qu'un blanc eût pénétré dans leur pays, ils étaient curieux de me voir, et mes gens n'avaient pas pu contenir leur impatience jusqu'à ce que je fusse habillé. Ils satisfirent au reste leur curiosité d'une manière fort respectueuse, chacun se retirant dès que je lui avais rendu son salut. Mais cette visite, qui était un véritable *lever* dans l'acception pure et primitive du mot, dura si long-temps, que sans doute tous les individus mâles de la bourgade vinrent ainsi jeter un coup d'œil sur ma personne. Ils désiraient en outre que je sortisse du chariot et me montrasse mieux; mais comme, après avoir terminé ma barbe et ma toilette, je me disposais à les contenter, un autre lever commença : ce furent les femmes qui à leur tour

voulurent faire connaissance avec moi; montant sur le marchepied en aussi grand nombre qu'elles pouvaient y tenir, elles répétaient leur « bonjour, monsieur, » et faisaient place à d'autres Parmi les différentes figures qui me regardèrent ainsi pardessous la toile, il y en eut plusieurs qui pouvaient passer pour jolies, et toutes rayonnaient de bonne humeur. Les jeunes filles paraissaient enjouées et modestes, sans timidité. Un miroir dont je m'étais servi pour me raser, et que je leur montrai par hasard, un miroir, cette source de surprise toujours infaillible pour les tribus non civilisées de toutes les parties du globe, produisit sur ces dames l'effet accoutumé. « Venez, ah! venez donc voir! » se crièrent-elles les unes aux autres, et bientôt il y eut à l'entrée de mon chariot comme un monceau de faces, toutes comiques ou d'étonnement ou de joie; car comme la glace était assez grande pour réfléchir le groupe entier, elles avaient bonne matière à rire en se voyant, et je crois que je ne gardais pas mon sérieux beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Cette scène amusante aurait duré tout le jour, car les hommes commençaient à revenir, si je n'eusse fermé la boîte qui contenait le miroir, et mis de la sorte fin au spectacle.

Les indigènes d'Afrique, ordinairement appelés *Koras*, forment une tribu nombreuse et distincte de la race hottentote. Pour les traits ils ont le ca-

ractère commun à toute la race; mais ils sont plus hauts de taille que les Bosjesmans et égaux aux Hottentots proprement dits, dénomination par laquelle j'entends désigner ceux qui sont originaires de la colonie du Cap. Pour les coutumes et les manières, les Koras sont un peu plus civilisés que les Bosjesmans; ils possèdent aussi beaucoup plus de bestiaux, mais leurs armes et leurs vêtemens sont de même espèce, quoique de qualité meilleure. On les regarde généralement comme des gens bons et pacifiques; leur genre de vie est pastoral, et par conséquent ils n'ont pas de demeures fixes. Leur parler est un dialecte du hottentot; mais il en diffère à tel point que d'abord mes gens ne pouvaient sans peine saisir assez bien le son des mots pour les reconnaître. Cette peine disparut bientôt par l'exercice; néanmoins, d'après tout ce que j'ai ensuite pu apprendre, le dialecte kora paraît posséder un grand nombre de mots qui lui sont propres. Il semble aussi nécessiter un beaucoup plus fréquent usage du coup de langue que celui des Bosjesmans, mais d'autre part l'exiger beaucoup moins que celui des Hottentots du Cap. Le nom par lequel ils se distinguent eux-mêmes est *kora* ou *koraquà*. La particule *qua*, laquelle dans la plupart des dialectes hottentots signifie *homme* au singulier ou au pluriel, est en certains cas, comme dans celui-ci, indifféremment ou employée ou omise.

Le mot *koraqua* veut dire *homme qui porte des souliers*, par opposition à celui qui ne porte que des sandales, chaussure qui ne couvre pas le dessus du pied, et dont l'usage est plus général parmi les autres nations et tribus. Ce mot, comme beaucoup de ses confrères, a été corrompu par les colons qui en ont fait *korana;* mais le mot *kora* n'est pas moins souvent usité.

Les Koras sont dispersés à travers un immense espace de pays sur la rive septentrionale du Gariep; mais on n'en trouve pas un seul au sud de ce fleuve. Au nord ils s'étendent jusqu'à Litakou; à l'est ils ont un vaste et populeux kraal, appelé le *Hart.* Le long des bords de la Grande-Rivière, et à plusieurs jours de marche en remontant la Rivière-Jaune, ou *Ky-Gariep,* ils possèdent encore plusieurs villages temporaires. Mais si on redescend le Gariep lui-même, on ne les aperçoit plus à deux ou trois journées de l'endroit où nous le franchîmes. Au reste, il est fort difficile de définir les limites de la contrée qu'habite aucune de ces nations errantes de l'Afrique, non-seulement parce qu'elles se transportent continuellement d'un lieu dans un autre, mais parce que les villages de deux et quelquefois de trois nations sont souvent si rapprochés, qu'on ne peut savoir à laquelle appartient le territoire. Puis, en fait de territoire, ces peuples n'ont aucune des idées qu'un européen peut attacher à ce

mot. Le sol ne leur semble jamais devoir être regardé comme propriété; jamais il n'a assez de valeur à leurs yeux pour qu'on en réclame, pour qu'on s'en dispute la possession. L'eau et l'herbe qui peuvent s'y trouver ont seuls du prix; et quand il ne s'y trouve plus ni eau ni herbe, le sol est abandonné comme inutile. Là où les Hottentots rencontrent une source inoccupée, n'importe le lieu, ils sont toujours parfaitement libres d'y planter leurs tentes; et quand ils s'en vont, d'autres, si bon leur semble, peuvent venir à leur tour y construire leurs huttes. Cette dernière observation, quoique vraie dans beaucoup de cas par rapport à différentes tribus, est néanmoins plus strictement applicable aux kraals ou familles de chaque tribu différente. D'un côté les stations des Koras sont mêlées à celles des Bachapins; de l'autre, à celles des Bannuchars; au centre, elles le sont aux établissemens des Hottentots mêlés ou de Klaarwater, et portent aux kraals des Bosjesmans.

Lorsque je sortis enfin de mon chariot, une multitude de Koras se rassemblèrent autour de moi avec un empressement auquel je ne m'attendais pas, vu qu'un homme blanc ne pouvait pas être une nouveauté pour la majeure partie d'entre eux, qui pendant plusieurs années avaient eu les missionnaires dans leur voisinage. Mais le bruit de ma venue avait de long-temps précédé mon arrivée; et

comme on leur avait dit que je n'étais ni missionnaire ni colon, que je voyageais simplement pour voir le pays, ils éprouvaient un désir d'autant plus vif de mieux connaître *l'étranger*. La preuve que leur empressement à m'environner ne provenait que d'une curiosité pure et simple, c'est qu'ils ne me demandèrent jamais rien, pas même de tabac, circonstance qui me parut fort remarquable; car j'avais ouï dire que ces gens étaient les plus importuns solliciteurs du monde. Leurs manteaux et leurs corps étaient entièrement rougis d'ocre, et presque tous ils portaient un bonnet de cuir. Leurs huttes en ce lieu étaient irrégulièrement disposées, à quelque distance de la source, sans même l'abri d'un buisson. L'eau qui sortait d'un creux entre des rochers ne coulait, lors de notre passage, qu'à quelques centaines de verges; mais le canal avait assez de largeur pour montrer qu'elle était souvent plus abondante. Sur les bords, la terre était en plusieurs endroits blanchie d'une matière saline, et c'est de là sans doute que la source a tiré le nom qu'elle porte.

Le soleil allait se coucher lorsque nos chariots se remirent en marche. Les six ou sept premiers milles nous cheminâmes à travers une plaine couverte d'herbes sèches et parsemée de gros blocs de pierre qui, trop nombreux pour être évités, occasionaient des cahots à briser nos roues. D'ail-

leurs la surface du pays était variée par de légères éminences et par des montagnes de moyenne hauteur; mais la nuit, survenant bientôt, nous empêcha de continuer nos observations. Un brillant clair de lune nous permit cependant de suivre la véritable route, qui à cette courte distance de Klaarwater était fort battue. Comme nous touchions presque au terme, nous passâmes au milieu d'une multitude de beaux buissons chargés de grosses fleurs jaunes, mais tout-à-fait dépourvus de feuilles. Malgré l'incertitude de la lumière, je reconnus sans peine que c'était une plante qui ne s'était encore présentée nulle part sous mes pas. Complétement armée de pied en cap, si on peut parler ainsi, ses vertes branches se terminaient toutes par une épine aussi pointue qu'une aiguille.

A mesure que nous avançâmes vers l'établissement, le chemin devint plus rocailleux, et le bruit de nos chariots, qui résonnaient sur les pierres, y annonça notre approche; mais c'était une heure de la nuit ou plutôt du matin où tous les habitans du lieu étaient plongés dans le sommeil, à l'exception des chiens. Ces fidèles gardiens du logis avertirent à temps leurs maîtres par de longs et continuels aboiemens, qui nous apprirent aussi que le kraal n'était plus que très peu éloigné. L'instant d'après, du haut de la chaîne nous distinguâmes une lumière qui partait de l'une des huttes; et à deux

heures nous eûmes la satisfaction d'arriver sains et saufs à Klaarwater. Les chiens en troupe se précipitèrent sur nous; mais comme ils nous reconnurent pour la plupart, la furie de leur attaque se changea aussitôt en démonstrations de joie. Cependant tout leur vacarme ne tarda point à réveiller M. Anderson, qui vint me féliciter et m'indiquer l'endroit où devraient stationner mes chariots. Dès que les bœufs furent dételés, nous songeâmes tous plutôt à dormir qu'à souper, joyeux, puisque j'avais l'intention de faire halte pendant trois ou quatre mois, de la perspective de repos qui nous attendait après cette longue première partie du voyage. Je dis longue par rapport au temps, car il y avait cent trois jours que nous avions quitté la ville du Cap, quoique nous n'eussions encore fait que neuf cent quatre-vingt-onze milles.

Klaarwater et ses habitans.

Le 1er octobre 1811, dès que je fus levé, je reçus la visite de M. Jansz, le missionnaire qui avait résidé à Klaarwater et dirigé les affaires spirituelles de cette station pendant la longue absence de ses confrères. J'allai avec lui faire un tour dans le village pour m'en former une idée générale. Partout, tandis que nous cheminions ensemble, les Hottentots avançaient la tête hors de leurs huttes pour me voir, et je m'imaginai qu'ils paraissaient contens de posséder

un homme blanc de plus parmi eux. Je visitai mes compagnons de voyage, MM. Anderson et Kramer, qui m'avaient prodigué durant la route les attentions les plus amicales, et je les trouvai qui s'occupaient encore à mettre en ordre les différentes provisions qu'ils avaient apportées de la ville du Cap; ils étaient aidés dans ce travail domestique par des Hottentotes très proprement vêtues à l'européenne avec des étoffes fabriquées en Europe. Je fus ensuite présenter mes hommages au capitaine Dam, comme s'appelle le chef hottentot de Klaarwater, qui exerce une espèce d'autorité sur une moitié de cette tribu, tandis que l'autre moitié est pareillement gouvernée par le capitaine Berends. Son véritable nom était Adam Kok; il paraissait de moyen âge, et sa physionomie indiquait un caractère pacifique. Je n'eus pas besoin de lui expliquer les motifs qui m'amenaient dans le pays, car les missionnaires l'avaient déjà informé de tout ce qu'il pouvait désirer savoir sur mon compte. Sa hutte, qui était à peu de distance derrière celle de mon *cicerone*, n'était nullement meilleure que les huttes des autres Hottentots, mais faite de nattes, et comme de coutume en forme hémisphérique.

Du moment que je m'étais décidé à passer par Klaarwater pour pénétrer dans l'intérieur, j'avais naturellement cherché à me représenter en imagination ce que pouvait être cet établissement; et je ne sais

par quelle étrange aberration d'esprit j'en étais venu à me figurer que c'était un lieu pittoresque entouré de beaux bois et de jardins, avec une rivière qui coulait au milieu d'un joli village, surtout avec une vaste église que surmontait un haut clocher qui indiquait jusqu'où le christianisme s'était avancé dans les déserts de l'Afrique ; mais le premier coup d'œil me convainquit alors de la singulière fausseté qui souvent se glisse dans les notions qu'on se forme de choses qu'on n'a pas vues. Les grands bois de mon imagination s'évanouirent pour laisser seulement subsister en réalité les quelques arbres plantés par les missionnaires eux-mêmes ; l'église se trouva n'être plus qu'une espèce de grange bâtie de roseaux et de boue ; le village, plus qu'une rangée d'une demi-douzaine de misérables chaumières ; la rivière, plus qu'un ruisseau ; enfin le site était un endroit ouvert, nu, exposé à tous les vents, et on n'y apercevait d'autre jardin que celui des missionnaires... Toutefois, ce serait agir avec la plus criante injustice envers des hommes qui se sont dévoués à vivre dans un pays où ils sont privés de toute communication avec la société que d'attribuer à un manque de sollicitude de leur part l'état imparfait de civilisation et la nullité complète d'amélioration extérieure qu'on ne peut s'empêcher de remarquer ; la faute en est, comme les missionnaires ne cessent de s'en plaindre, et avec beaucoup de raison, à

l'extrême paresse des Hottentots qui ne veulent se soumettre à aucun travail dès qu'il s'agit de bâtir ou de jardiner.

Le 2, lorsque j'eus satisfait ma première curiosité, mon affaire la plus importante fut de pourvoir au rétablissement de mes attelages, dont la maigreur et la faiblesse étaient telles, qu'ils ne pouvaient recommencer leur service avant au moins une couple de mois. Aux environs du village, il y avait à peine dans cette saison assez d'herbe pour les quelques vaches et moutons des habitans. On m'engagea donc à envoyer nos bœufs dans un endroit nommé *Source de l'Élan*, où, disait-on, les pâturages étaient alors plus abondans que partout ailleurs, et je résolus de les y faire conduire par Speelman. Je les lui confiai sans crainte, car il semblait prendre à cœur autant que moi-même tout ce qui devait accélérer la continuation de mon voyage, et chaque jour je reconnaissais en lui un serviteur fidèle, intelligent et plein d'activité; sa femme Hannah n'occupait pas dans mon opinion une place si haute; elle s'acquittait avec tant de nonchalance du peu de besogne qui lui était dévolu, et qui consistait à faire la cuisine et à laver le linge, que je commençais à craindre qu'elle ne nous fût par la suite plus gênante qu'utile. J'avais d'ailleurs remarqué que toujours elle avait l'air lourd et stupide, ne prenant que rarement part à la conversation

des autres, et plus rarement encore à leur joie. Speelman, dès qu'il connut mes ordres, eut bientôt fait son paquet, auquel j'ajoutai une ample provision de tabac pour lui et pour sa chère moitié qui était une déterminée fumeuse; il prit en outre une bonne quantité de poudre et de menu plomb, afin de me tuer chemin faisant toutes les sortes d'oiseaux qu'il pourrait voir. Quoique le thermomètre centigrade marquât une vingtaine de degrés, il se drapa dans son grand manteau, afin de se donner un air d'importance aux yeux des habitans de Klaarwater dont un petit nombre seulement avait le moyen de se procurer un vêtement semblable, quoique tous le désirassent, parce qu'ils croyaient en le portant avoir la tournure d'un colon. Son havre-sac et un paquet de peaux de mouton pour y dormir étaient pendus sur son dos; il tenait son fusil sur son épaule, à la main un *kéeri*, bâton court armé d'une grosse tête; enfin une difforme pipe de bois dans sa bouche d'où s'échappait à chaque instant une copieuse bouffée de fumée blanchâtre, preuve certaine de son plaisir et de sa satisfaction; ainsi équipé, il prit gaîment congé de ses camarades pour se diriger vers la source où je l'envoyais, et *pone subiit conjux*.

Le 6, comme c'était jour de dimanche, je me rendis à l'église pour y assister au service divin. Le bâtiment auquel on donnait ce nom, grossièrement

construit avec des pièces de bois brutes et des roseaux, était couvert d'un toit de chaume; et pour entretenir toujours en bon état le parquet qui était de terre unie et dure, on y étendait souvent de la fiente de vache à la manière des colons. Intérieurement les murs, enduits de boue et badigeonnés en blanc avec une espèce de marne qui se trouve près de la rivière, paraissaient tolérablement propres; mais le chaume et les poutres constituaient seuls le plafond. Les solives n'étaient qu'à six pieds du sol; les piliers, les poutres et les solives étaient ou d'acacia ou de saule, et tenaient ensemble au moyen de bandes d'écorce d'acacia. L'intérieur du bâtiment formait un long parallélogramme qui, tout-à-fait rempli, pouvait contenir une assemblée de trois cents personnes, attendu que les Hottentots s'acroupissent à terre, car il n'y avait pas de siéges, si ce n'est une douzaine dont s'étaient pourvus quelques-uns des auditeurs les plus civilisés.

Le dimanche, l'office commençait à neuf heures du matin, et se continuait ensuite à quatre de l'après-midi. Chaque fois le son d'une cloche avertissait les habitans une demi-heure d'avance; il en était de même dans la semaine pour les prévenir de l'instant où se disaient les prières du soir et du matin. Cet avertissement était d'autant plus nécessaire que certaines huttes étaient disséminées à un mille de l'église; et comme le pays à l'entour était découvert,

la cloche pouvait s'entendre à une grande distance. Quelques gens des kraals les plus voisins viennent aussi; et parfois un mariage a lieu, ce qui arriva le dimanche dont je parle.

L'église était ce jour-là bien remplie comme à l'ordinaire, et la congrégation se conduisit non-seulement avec décence, mais encore parut écouter avec attention. Lorsque le temps est chaud, l'odeur que répandent et les corps gras des fidèles et tant de peaux de mouton réunies en un même lieu, jointe à celle du *baka* et d'autres parfums en réputation parmi eux, est si forte et si désagréable pour un nez qui n'y est pas accoutumé, que j'ai souvent eu la plus grande peine à l'endurer jusqu'à la fin de l'office; aussi, dans les chaleurs, étais-je souvent obligé de m'absenter pour ce motif. Mon but d'ailleurs, en me présentant à l'église, n'était pas ma propre édification; c'était plutôt en ma qualité d'Européen, qui me faisait regarder par un grand nombre de ces pauvres créatures comme sachant à merveille distinguer le bien et le mal pour ne pas les autoriser par mon exemple à négliger le culte divin, mais les exciter autant que pouvait y contribuer ma présence à écouter et à respecter les hommes qui s'étaient chargés du soin de les instruire. Le service consistait à chanter des psaumes et des hymnes; après quoi les missionnaires dissertaient sur quelque passage de la Bible qui est expli-

quée les dimanches en hottentot pour les auditeurs qui ne comprennent pas assez bien le hollandais; mais ceux-là ne forment qu'une très petite partie de la congrégation. La cérémonie se terminait toujours par une longue prière improvisée par un des frères qui avaient chacun leur jour ou leur semaine pour remplir les fonctions sacerdotales. A certaines époques déterminées, ils avaient coutume d'administrer le sacrement de l'Eucharistie à un petit nombre de communians, et ce n'était qu'en de telles occasions qu'ils s'habillaient de noir.

La cérémonie du mariage, d'après le rite chrétien, n'avait encore été introduite à Klaarwater que depuis trois ans, et la plus grande partie de ces Hottentots refusaient de s'y conformer. Les restrictions que les missionnaires avaient tenté de mettre aux anciennes coutumes des indigènes avaient rendu ces pieuses gens assez impopulaires; et la loi, qui commandait de réduire le nombre des femmes de deux, souvent de trois, et quelquefois de quatre, à une seule, dans une nation où les femmes sont plus nombreuses que les hommes, n'avait trouvé beaucoup d'approbateurs ni chez l'un ni chez l'autre sexe. Cependant depuis sa promulgation, une centaine à peu près d'individus, me dit-on, s'y étaient soumis.

L'église sert aussi d'école. Quelques enfans de l'endroit y viennent, principalement le soir, mais sans le moindre zèle, apprendre à lire et à écrire.

Une ou deux fois par semaine, ils s'y réunissent en plus grand nombre pour réciter le catéchisme, et en écouter une explication proportionnée à leur intelligence. Cette affaire, qui généralement dure une heure, finit d'ordinaire par des actions de grâce impromptues, et par quelques versets d'un psaume ou quelques strophes d'une hymne chantées en chœur. Telle est la routine habituelle que les missionnaires suivent dans leurs travaux, à ce que j'ai pu voir pendant les quatre mois que j'ai en plusieurs fois passés à Klaarwater. Pour donner de ce village et des gens qui l'habitent une idée plus complète au lecteur, je vais commettre ici un anachronisme du même genre, et placer tout de suite sous ses yeux les différens détails que j'ai recueillis à diverses époques subséquentes.

Le village lui-même est situé au bas du versant oriental d'une chaîne de montagnes rocailleuses, mais peu hautes. D'un côté s'étend une longue prairie de forme irrégulière, qui contient plus d'une centaine d'acres. Comme ce lieu est le plus bas, il reçoit les eaux pluviales et les sources de toute la vallée, qui le rendent marécageux en quelques parties. Il est couvert d'une herbe épaisse, et sans beaucoup de peine ni d'aménagement pourrait être converti en jardins qu'on distribuerait aux Hottentots, de même qu'à Genadendal. Rien ne serait effectivement plus facile, car le sol, qui consiste en un

terreau noir, paraît d'une extrême fertilité, et les sources qui jaillissent en plusieurs endroits forment un courant d'eau qui pendant toute l'année ne tarit jamais. Je trouvai cette eau toujours claire et salubre; elle est cependant d'une nature calcaire, comme le prouve la substance qu'elle dépose le long de son cours sur les racines et les tiges des roseaux et des herbes. Toutes ces sources se réunissent en un petit ruisseau qui, se dirigeant à travers les montagnes au sud, baigne successivement les kraals de Leeuwenkuil, ou *Tanière du Lion*, et de Grootedorn, ou *Grande-Épine*, puis se jette dans la Grande-Rivière, après avoir parcouru une distance de quarante milles. Dans toute cette partie de la contrée, à plusieurs lieues vers le nord et vers l'est, on trouve à quelques pieds sous terre une couche de dure pierre à chaux.

Le nombre des maisons hottentotes situées dans le voisinage immédiat de l'église n'est que de trente-cinq; mais, à plus ou moins de distance, il y en a dans la même vallée à peu près autant; et on en trouve encore trois ou quatre à Leeuwenkuil, kraal situé entre les montagnes à un mille et demi de Klaarwater. Dans un rayon d'une cinquantaine de milles, on rencontre une douzaine environ d'autres kraals, mais qui ne sont pas toujours habités, et dont le plus considérable est celui du Kloof. La population réunie de Klaarwater et des

villages qui en dépendent montait, en l'année 1809, m'a-t-on dit, à sept cent quatre-vingt-quatre âmes, et on peut supposer que depuis lors elle n'a ni augmenté ni décru; car, quoique de temps en temps des Hottentots quittent l'établissement pour retourner dans la colonie, d'autres en proportion toujours égale abandonnent la colonie pour venir se fixer à l'établissement. Les Koras et les Bosjesmans qui habitent dans le district de Klaarwater ne peuvent être comptés comme s'ils en faisaient partie, puisqu'ils ne témoignent aucun désir de recevoir la moindre instruction des missionnaires, qu'ils ne paraissent pas à leurs réunions, mais que sauvages et indépendans, ils continuent à errer d'un lieu dans un autre.

La tribu de Hottentots qui réside actuellement à Klaarwater doit son origine à deux familles de race mêlée, qui portent les noms de *Kok et de Berends*, et qui, une quarantaine d'années avant l'époque de ma visite, aimant mieux vivre complétement libres sur les bords de la Grande-Rivière que résider sur le territoire de la colonie, où elles avaient acquis quelques moutons au service des fermiers, y émigrèrent avec tous leurs bestiaux et tous leurs amis. A ces gens se réunirent en maintes occasions d'autres individus de la même race qui ne se trouvaient pas, sous la dépendance des colons, aussi heureux qu'ils le souhaitaient. C'est ainsi que

leur nombre augmentant peu à peu fixa l'attention des missionnaires, dont la station, parmi les Bosjesmans, sur les rives de la Zak, vint à se dissoudre vers l'année 1800. Ces Hottentots paraissant leur offrir une chance plus certaine de réussite, ils s'attachèrent à eux, et les suivirent dans toutes leurs courses le long de la rivière, jusqu'à ce qu'ils leur eussent enfin persuadé de s'établir d'abord au kraal d'Aakaap, et ensuite à celui de Klaarwater, qui à l'époque où ils en prirent possession appartenait aux Bosjesmans.

Comme je l'ai déjà dit, Adam Kok et Berend Berends étaient, lors de mon passage à Klaarwater, les deux chefs qui représentaient les deux familles ci-dessus mentionnées. L'autorité de ces chefs est donc d'une nature patriarcale, et ne s'étend guère au-delà d'une soumission volontaire de la part de leurs sujets. Elle consiste principalement à ordonner que la tribu prendra les armes, soit pour attaquer une ennemi, soit pour repousser une attaque. Dans des cas pareils qui importent au bien-être général, on ne leur refuse jamais obéissance, et ils peuvent alors réunir plus de deux cents mousquets, seules armes dont ces Hottentots fassent aujourd'hui usage. Mais dans les circonstances ordinaires, leur puissance ne semble pas être aussi forte que l'exige l'intérêt de la chose publique. Pendant mon séjour, un homme fut accusé d'un crime, et en consé-

quence amené devant le capitaine Dam pour y être jugé. Celui-ci assisté des notables du lieu, le déclara coupable, et conformément à l'usage hottentot commanda qu'on l'étendît à terre, et qu'on lui assénât un certain nombre de coups de bâton, châtiment qui d'ailleurs était bien mérité. Tandis qu'on exécutait la sentence, les amis et parens du criminel, qui se tenaient à l'entour, vomissaient contre le capitaine les plus affreuses imprécations, et agitaient même leurs *keèris* d'un air menaçant. Mais Berends semblait plus résolu que son confrère, et partant plus capable de maintenir sa propre autorité.

D'après un registre des naissances et des morts, il paraît que le chiffre des premières est plus élevé que celui des secondes; mais je n'ai pu savoir dans quelle proportion. Ces Hottentots prétendent que leurs femmes ne sont jamais dûment obéissantes, jusqu'à ce qu'elles aient reçu ce qu'ils considèrent comme une salutaire castigation, et je me suis laissé dire qu'il n'était pas facile de trouver parmi eux un homme qui ne battît pas parfois sa compagne.

Le nombre des bœufs, vaches et veaux que possèdent les Hottentots de Klaarwater peut être évalué à trois mille. Le prix d'un bœuf y est de dix risdales, et celui d'un mouton de deux. Contre des grains propres à être mis en colliers et du tabac, ils reçoivent tous les ans des Bachapins, qui en hottentot s'appellent *Briquas*, ou *hommes-boucs*, une

grande quantité de bœufs dont ils revendent ensuite la plupart dans la colonie à trente risdales pièce. Ils possèdent aussi beaucoup de moutons et de chèvres, mais seulement de quatre-vingts à quatre-vingt-dix chevaux. On voit chez eux un nombre suffisant de chiens, mais ni chats ni cochons. Une ou deux familles seules élèvent quelques volailles; mais les missionnaires ont des poules, des canards, des oies et des pintades. Ce dernier oiseau vit à l'état sauvage dans plusieurs parties de la contrée.

En fait de jardin qui produise des fruits et des légumes, ces Hottentots n'ont rien qui en mérite le nom; mais ceux qui ne sont pas trop indolens cultivent du tabac. Ils aiment l'eau-de-vie avec passion; mais leur éloignement de la colonie les empêche de satisfaire ce goût autant qu'ils le voudraient, et même le pourraient faire. Un essai par eux tenté pour extraire de l'esprit des baies d'un arbuste qu'ils nomment en conséquence *brandewynbosch*, c'est-à-dire arbuste à eau-de-vie, avait été couronné de succès; mais la peine que leur donnait le soin de recueillir une quantité de baies suffisante leur en fit bientôt abandonner la fabrication. D'ailleurs ils se satisfont plus copieusement et à meilleur compte d'une liqueur fermentée qu'ils appellent *bière au miel*, faite avec du miel et de l'eau, et qui réussit passablement bien à les enivrer.

Tous regardent le thé comme un breuvage délicieux; mais comme ils n'ont pas toujours à leur disposition les fameuses feuilles de la Chine, ils y suppléent par celles de diverses plantes sauvages, et en boivent encore les infusions avec délices. Leur principale nourriture est le lait, le gibier, ainsi que la viande de mouton; car ils ne tuent de bœufs que rarement, et se nourrissent surtout de la chair des animaux sauvages. Aussi la chasse, qui est la seule occupation où ils montrent un peu d'activité, emploie-t-elle la plus grande partie de leur temps. Adam Kok, le capitaine, possédait mille moutons, huit cents chèvres, et trois attelages de bœufs, outre des vaches et des veaux. Néanmoins il vivait dans une misérable cabane de joncs, qui ne valait pas mieux que les huttes de ses voisins.

Quelques gens du lieu cultivent un peu de grain; mais telle est leur sottise, leur imprévoyance, que à peine la moisson est-elle ramassée, ils se mettent à manger pour ainsi dire nuit et jour jusqu'à ce qu'ils aient dévoré toute la récolte. La devise d'un Hottentot pourrait être : *Festin aujourd'hui et famine demain.* C'est pour cette raison que, la moisson finie, presque personne ne travaille plus. Ceux qui dans le nombre sont économes et prévoyans ont l'avantage d'être pendant le reste de l'année assiégés par des mendians, des parasites qui, sous le prétexte qu'ils sont leurs parens, leurs amis, met-

tent si fort leur sagesse à contribution, qu'ils les dissuadent presque de se montrer encore sages une autre fois. Ils sont souvent obligés de tuer un mouton comme en cachette, afin de pouvoir en sauver la part de leur propre famille, et éluder les mendians qui viendraient sans cérémonie, sans même attendre d'invitation, s'asseoir autour de la marmite.

Le blé est le seul grain qu'ils cultivent. On le sème en juin, et il parvient à maturité en décembre. Le battage, comme dans la colonie, suit immédiatement la moisson, et s'exécute de la même manière par des chevaux qui tournent sur un emplacement où la terre est dure et bien unie. Pour moudre, ils se servaient d'un petit moulin à bras inventé par un des missionnaires de Genatendal. Ils labourent avec des bœufs, et leur ouvrage ne m'a point paru mal fait. L'étendue des terres labourées est beaucoup moindre de ce qu'elle devrait être si on considère la nature facile du sol et les besoins des habitans. Le pire, c'est que depuis plusieurs années cette étendue n'augmente pas d'une manière sensible. Toutefois, pour être juste, je dois dire que des tentatives de culture ont démontré que la terre en certains endroits contenait trop de sel.

Le jardin de la mission renfermait une acre et plus d'excellent terrain. Il était séparé du reste de la prairie par une haie de broussailles sèches, e[illegible]tra-

versé par une rigole qui fournissait de l'eau pour l'arrosement. Tout paraissait dans le jardin plein de sève et de vigueur. J'y remarquai des pêchers, des amandiers, des figuiers, des noyers, quelques ceps de vigne et un jeune oranger qui, tous, à l'exception du dernier, commençaient à porter des fruits. Les pêchers surtout étaient dans le plus bel état, et semblaient promettre une abondante récolte; mais une gelée blanche qui eut lieu le 6 octobre, tandis que les fruits se formaient, les fit tous tomber.

Quelques graines de cotonnier que j'avais apportées en Afrique, avec l'intention de les semer en divers endroits convenables de l'intérieur, furent plantées dans ce jardin. Il y en eut plusieurs qui levèrent; et comme je les vis en fleur au mois de janvier 1813, j'ai tout lieu de croire qu'elles auront multiplié.

Entre autres légumes, je vis dans le même jardin des pommes de terre, des choux, des fèves de France, des pois, des laitues, des ognons, des betteraves, des concombres, des citrouilles, des calebasses, des melons de différentes espèces et du millet. Les missionnaires y élevaient en outre du chanvre commun, que les Hottentots appellent *dakka,* pour en faire des cadeaux aux Bosjesmans qui le fument en guise de tabac, de même qu'un grand nombre de Hottentots; mais il passe pour être plus délétère et

plus enivrant. Ils élevaient aussi du maïs ou blé indien pour leurs volailles; mais les épis à moitié mûrs, bouillis dans l'eau, font un ragoût très agréable et très sain. Quand leur provision de café commence à baisser, ils y mêlent souvent des grains de maïs parvenus à leur complète maturité, préalablement rôtis et broyés suivant l'usage; mais la boisson qui résulte de ce mélange, quoique flattant assez le goût, est trop échauffante pour convenir à tous les estomacs. Le blé indien, semé dans la première semaine d'octobre, fleurit vers le milieu de décembre.

Les habitations des missionnaires sont situées sur la même ligne que la grange où se réunissent les fidèles, et forment avec deux autres chaumières parallèlement alignées une espèce de rue, l'unique qui soit dans tout le village. Le seul ouvrage de maçonnerie que j'y remarquai d'ailleurs, c'était les fondations d'un vaste édifice qui devait comprendre sous le même toit une église et les divers logemens des missionnaires, mais ne servait qu'à prouver que du moins on avait tenté autrefois de donner une apparence tant soit peu respectable à l'établissement de la mission. Il avait été, je crois, commencé une huitaine d'années avant ma visite à Klaarwater, et continué avec ardeur par les bras de toute la communauté jusqu'à ce que les murailles eussent atteint cinq ou six pieds de hauteur. Mais depuis ce temps il

était toujours resté dans le même état, et aujourd'hui on peut douter qu'il soit jamais terminé. Cette négligence est attribuée au caractère des Hottentots qui, comme des enfans charmés d'un nouveau jouet qu'ils jettent bientôt de côté, se mirent d'abord au travail avec plaisir, et ne l'eussent pas abandonné si l'espace de trois ou quatre mois avait suffi pour le finir. Mais trouvant, après que le charme de la nouveauté avait disparu, qu'ils se soumettaient presque sans utilité pour eux à de grandes fatigues, le peu d'activité dont ils avaient été capables s'évanouit, et ils renoncèrent à leur entreprise comme d'une nature beaucoup trop vaste. L'art de débiter un arbre en planches n'a point encore été introduit à Klaarwater; mais deux ou trois individus y exercent le métier de forgeron, quoique d'une manière tout-à-fait grotesque.

Dans cette région du continent africain, ce qu'on appelle le temps est caractérisé par une pureté merveilleuse de l'atmosphère, par une extrême sécheresse de l'air qui toutefois n'y est pas plus grande que dans les autres contrées de l'intérieur, par le manque absolu de pluie pendant la plus grande partie de l'année, et par de grosses averses durant le reste toujours accompagnées d'éclairs et de tonnerre. En janvier, mois le plus chaud, la température moyenne d'après le thermomètre centigrade paraît être de 30 et quelques degrés au-dessus de zéro. En

juillet, au contraire, mois le plus froid, elle se maintient ordinairement aux environs de 13 degrés. En octobre, cependant, j'ai vu le thermomètre descendre à 4 degrés au-dessous de zéro et de la glace épaisse d'un demi-pouce. En juin, la terre fut un matin couverte de neige qui, à la vérité, disparut avant la nuit. Dans les orages, il tombe assez souvent de la grêle dont les grains ont un demi-pouce de diamètre. Les éclairs ne se présentent pas alors aux yeux sous la même forme qu'en Europe. La traînée lumineuse qu'ils forment n'est ni droite ni brisée à angles aigus ; mais elle s'agite, elle tremblote, elle décrit une ligne onduleuse, semblable à celle qui sur une carte géographique représente une rivière. La lueur en général n'est pas seulement d'un instant : elle a une durée bien perceptible, et quelquefois elle persiste pendant deux secondes. On croirait voir un feu liquide, coulant avec rapidité le long de la ligne lumineuse comme dans un lit. Ce phénomène est plus apparent lorsque les nuages qui le produisent sont plus éloignés, et on peut remarquer alors qu'il prend plutôt une direction horizontale que toute autre.

Le district de Klaarwater, de même que toutes les régions que j'ai visitées à une certaine distance de l'Océan, reçoit ses pluies en été, tandis que celles qui sont situées de manière à subir l'influence de l'éclair maritime reçoivent les leurs dans la saison

contraire de l'année. Dans les premières, les pluies ne sont produites que par des nuages d'orage; aussi l'époque n'en est-elle ni régulière ni certaine : quelquefois elles tombent de très bonne heure, et d'autres fois se prolongent extraordinairement tard. Août et septembre sont regardés comme les meilleurs mois dans lesquels on puisse entreprendre le voyage de Klaarwater à la ville du Cap, parce que le temps est alors froid et que les bœufs peuvent y arriver, tandis que l'herbe de la colonie est fraîche et verte.

Après le milieu d'octobre on n'attend plus de frimas pendant les sept mois qui suivent; mais ils ne manquent jamais de revenir dans les matinées de mai, et les premières gelées blanches sont le signal du retour des chevaux qu'on envoie en janvier dans le Roggeveld pour les sauver de la *paardeziekte*, fatale maladie à laquelle ces animaux sont sujets pendant les mois les plus chauds. Ceux des habitans qui ne veulent pas les envoyer à une si grande distance, courent la chance de les tenir sur le Langberg, contrée haute et montagneuse, située dans une direction ouest-nord-ouest, et distante d'une cinquantaine de milles. Mais comme elle n'est pas si froide que le Roggeveld, on est moins sûr d'y éviter le mal qu'on veut fuir. Il ne semble pas que l'épidémie en question atteigne toute sa force avant les premiers jours de février; mais en-

suite, les districts plus bas de toute la partie de l'Afrique méridionale qui s'étend hors des tropiques sont, d'après les renseignemens que j'ai recueillis, exposés à ses funestes effets. D'autre part, l'expérience a moutré que les premiers froids, à quelque époque qu'ils arrivent, mettent heureusement un terme à ses ravages.

Une espèce d'ophtalmie douce règne parmi les Hottentots sur cette partie de la contrée. Elle revient à deux époques opposées de l'année, en novembre et en mai le plus souvent, mais quelquefois aussi dans le courant des trois mois qui suivent. Je l'ai appelée *douce*, parce que je n'ai jamais ouï dire, bien qu'elle soit fort douloureuse et fort gênante, qu'elle finisse par priver de la vue ceux qui en sont atteints. La rougeole et la petite vérole, faisant invasion hors des limites de la colonie, sont à plusieurs reprises venues désoler Klaarwater. De jeunes enfans y meurent souvent de convulsions. Des cas de jaunisse s'y manifestent aussi de temps en temps. Mais le mal le plus dangereux qu'aient à redouter les habitans, est une espèce de chancre que les colons nomment *ulcère hottentot*, qui s'étend avec une effrayante rapidité, et qui ronge si profondément les chairs que la mort en résulte bientôt. On dit qu'il se gagne par le contact, et que c'est d'ordinaire à la tête et aux parties hautes du corps qu'il se déclare. Le principal remède par le-

quel on le combat à Klaarwater et dans quelques districts de la colonie, est le jus d'ognon qu'il faut appliquer dès qu'on reconnaît l'existence du mal. Telle est la liste à peu près complète des infirmités auxquelles les Hottentots sont soumis, et je crois qu'on peut en inférer avec raison que le climat de l'intérieur est salubre.

Le 20, après avoir visité les alentours de l'établissement, je me décidai à faire une excursion un peu plus vaste dont le but était d'explorer la partie supérieure du cours du Gariep et trois ou quatre branches considérables qui, me disait-on, formaient cette rivière à certaine distance, au-dessus de Klaarwater. Cette circonstance m'avait été mentionnée par M. Jansz qui, apprenant mon dessein s'offrit pour m'accompagner. Venant à savoir de son côté que le missionnaire m'accompagnait, Adam Kok, le capitaine, proposa aussi de nous suivre avec son chariot pour chasser les hippopotames qui, à en croire la renommée, abondaient dans cette partie du fleuve.

Dès que ce plan fut connu, Willem Berends, frère du capitaine de ce nom qui résidait au Kloof, s'adjoignit pareillement à nous dans la même intention, et plusieurs de ses amis imitèrent son exemple. Enfin une troupe de femmes qui voulaient couper des roseaux pour en faire des nattes profitèrent aussi de l'occasion, attendu que notre nombre

devait empêcher que les Bosjesmans ne les inquiétassent.

Le 21, pour que mes chariots fussent plus légers et qu'ils roulassent plus facilement à travers la région rocailleuse, inégale et sans routes frayées, que nous pensions devoir parcourir, j'en retirai toute la partie de mon bagage qui ne pouvait m'être d'aucune utilité, et je serrai mes caisses dans le magasin des missionnaires. D'autre part, comme notre caravane devait principalement cheminer le long de la Grande-Rivière, d'un côté où les rives sont habitées par un grand nombre de Bosjesmans, chacun de nous fit ample provision de tabac et de chanvre pour la leur distribuer en cadeaux et nous assurer ainsi leur bienveillance. On se munit en outre d'une bonne quantité de poudre et de plomb, car tout le monde comptait prendre part à la chasse et s'attendait bien que si les naturels nous permettaient de tuer leur gibier, nous aurions en retour à leur donner au moins la moitié de notre butin.

Le 23, veille du départ, sur un ordre que je lui expédiai, Speelman, qui en sa qualité d'habile chasseur devait nécessairement être de la partie, quitta Cland's-Valley où il n'avait cessé de résider avec mes bœufs et vint me rejoindre au village. Comme ils étaient encore trop faibles pour que je pusse m'en servir dans cette occasion, je les confiai pendant

l'absence que j'allais faire aux soins d'un Hottentot de l'endroit, et je louai deux attelages au capitaine. Nous prîmes avec nous quelques moutons vivans, pour le cas où notre chasse ne serait pas heureuse, et par mesure de précaution nous en tuâmes un que nous salâmes. Philip et Gert s'étaient occupés les jours précédens à moudre du grain pour eux et pour moi. Enfin, dans la soirée, tous nos préparatifs furent terminés.

Excursion de Klaarwater au confluent du Nu-Gariep, et de là jusqu'au Ky-Gariep. Résidence sur les bords de cette rivière. Retour à Klaarwater.

Le 24, après beaucoup de tapage, après beaucoup de temps perdu à nous réunir tous, nous partîmes à midi et nous marchâmes à l'est. Le nombre des chariots de l'expédition s'élevait à dix, dont, outre les deux miens et celui de M. Jansz, deux appartenaient à Adam Kok qui emmenait avec lui toute sa famille, un à Willem Berends, et les quatre autres à différens Hottentots parmi lesquels était mon ancien serviteur Magers. Des femmes et des enfans de tout âge formaient un tiers de notre caravane, que grossissait une multitude de chevaux, de moutons, de chèvres et de chiens mêlés soit avec nous, soit les uns avec les autres.

Nous n'avions encore parcouru qu'un espace de douze milles, lorsqu'un accident arriva à une des

roues du chariot du capitaine. Nous fûmes en conséquence obligés de faire halte et de dételer, tandis qu'un homme à cheval retournait à Klaarwater chercher un morceau de fer pour remplacer celui qui s'était brisé. Presque tous les chariots des Hottentots, à vrai dire, étaient en si mauvais état, fendus, disjoints, rajustés de toutes parts, qu'on ne pouvait s'empêcher de craindre sérieusement que quelques-uns ne tombassent en mille pièces au premier endroit raboteux qui se trouverait sur notre passage. Des lanières de cuir cru attachées à leurs différentes parties en constituaient la principale solidité; et c'était sur ces attaches que comptaient surtout les propriétaires pour ne pas voir leurs vieilles machines se détraquer tout-à-fait. Il y avait néanmoins un chariot absolument neuf, celui qui m'avait été offert aux monts Asbestos en échange du mien. Son possesseur en mit souvent la force à l'épreuve en lui faisant franchir avec une inconcevable témérité les rocs, les trous, enfin tout ce qu'il rencontrait sur sa route.

Autour de nous, à l'endroit où nous étions arrêtés, le pays était horriblement nu, sans eau ni pâturage. Ce ne fut donc pas une légère vexation que d'y être ainsi retenu pendant plus de trois heures. Je ne pus pas même me distraire à cueillir quelques fleurs; mais comme nous avions eu la précaution d'emporter de l'eau avec nous dans nos cha-

riots, un feu fut allumé, et bientôt plusieurs théières nous versèrent à la ronde un breuvage que la chaleur du jour rendait non-seulement agréable, mais encore nécessaire. Cependant il nous était impossible de passer la nuit dans un lieu où nos bêtes ne trouveraient point à satisfaire leur soif; aussi, quoique le soir nous eût enveloppés de ses ombres avant que l'accident ne fût réparé, nous continuâmes notre route à travers les ténèbres. La contrée était rocailleuse à l'excès, mais par intervalles couverte de broussailles hautes d'environ huit pieds, qu'entrecoupaient des espaces d'herbes. En beaucoup de places aussi, la surface du sol présentait un pavé naturel formé par des blocs de rochers ferrugineux percés d'une multitude de petits trous.

Après avoir fait plus de vingt-deux milles sans trouver d'eau, nous arrivâmes enfin au clair de lune à une petite source plaisamment située parmi de grands arbres. Les gens de notre caravane qui étaient chargés du soin de conduire les bœufs de rechange et les moutons, avaient atteint cet endroit deux heures avant les chariots, et allumé plusieurs vastes feux, grâce à l'abondance des branches mortes dont la terre était jonchée, de sorte que nous n'eûmes en y arrivant nous-mêmes aucun préparatif à faire pour passer la nuit. Dans ces régions, après une journée brûlante, la nuit est souvent très froide; et un bon feu, tandis que le thermomètre centi-

grade se tient à quinze ou seize degrés, est quelquefois fort agréable, surtout s'il tombe de la rosée.

Cet endroit s'appelait *Spuigslang-Fontein*, c'est-à-dire *Source du Serpent Cracheur*, d'après une espèce de serpent qui a, dit-on, la faculté de cracher sur la personne qui le poursuit un liquide venimeux, dont la moindre parcelle, si elle pénétrait dans l'œil, occasionerait sans doute la perte de la vue, à moins d'être aussitôt essuyée. Le voisinage de cette source est habité par des Bosjesmans qui, comme nous le vîmes le lendemain, avaient de toute part creusé des trous pour prendre du gibier au piége. Ils s'étaient assurément donné, pour disposer ainsi les environs, une peine qui montrait qu'en certaines circonstances ils pouvaient être fort laborieux. L'intervalle qui s'étendait entre chaque trou était fermé par une ligne de gros pieux placés les uns assez près des autres pour que ni les antilopes d'aucune espèce, ni les chevaux sauvages, bêtes contre lesquelles était élevée cette barrière, ne pussent la traverser. La ligne se prolongeait de cette façon à un ou deux milles, et à des distances convenables on l'avait interrompue pour pratiquer en face de l'ouverture une fosse profonde, si soigneusement recouverte de petites branches et d'herbe qu'il n'était pas facile de l'apercevoir, surtout lorsque la terre qu'on avait tirée de la fosse s'était déjà garnie de verdure. Les trous étaient en général profonds

de six pieds et longs d'autant. Ils avaient environ trois pieds de largeur à la surface, mais se rétrécissaient peu à peu vers le fond qui n'était plus large que d'un pied; ou, en d'autres termes, ces trous étaient proportionnés à la taille de l'animal pour lequel ils avaient été faits, de manière à lui serrer le corps et la tête quand il y tombait, et en même temps à lui emprisonner les jambes de telle sorte qu'il ne pouvait en faire usage pour reconquérir sa liberté. Quelquefois un bâton muni par en haut d'une pointe très aiguë est fiché au fond du trou, dans le but cruel d'empaler le pauvre animal. Mais la chose est assez rare pourtant, non pas que ce soit humanité sans doute, mais plutôt crainte de funestes accidens auxquels seraient alors exposés eux-mêmes les hommes qui dressent de tels piéges; car souvent lorsqu'ils courent à travers le pays ils ne peuvent pas les découvrir assez tôt pour n'y pas tomber.

Le 25, lorsque nous nous remîmes en marche, la route devint bientôt si intolérablement rocailleuse qu'il me fut impossible d'endurer les cahots de mon chariot; je fus donc obligé de marcher presque tout le jour, bien que la chaleur, même à l'ombre, ne fût pas moindre de 29 à 30 degrés du thermomètre centigrade, et que nous parcourûmes un espace de seize milles : aussi, la vue éloignée de la rivière, que nous distinguâmes du

haut d'une chaîne, ne manqua-t-elle pas de nous causer un extrême plaisir. De même que le district de Klaarwater, le pays que nous avions déjà traversé dans cette excursion est beaucoup plus élevé que celui à travers lequel coule la rivière, et il en est distinctement séparé par une ligne de rochers escarpés qui s'étend à plusieurs milles dans une direction nord-est. Après avoir descendu cette petite chaîne, nous cheminâmes un mille ou deux par une route plus unie et plus aisée, et un peu avant la nuit nous atteignîmes les bords du Gariep, aussi appelé Grande-Rivière; là tous les chariots firent halte sous un bois d'acacias, un peu au-dessus du confluent du Nu-Gariep, ou *Rivière-Noire*, et par 29 degrés 4 minutes 22 secondes de latitude septentrionale.

Nous séjournâmes deux jours en cet endroit. Le lendemain de notre arrivée, lorsque je portai à mon réveil les yeux autour de moi, la première chose qui me frappa d'une très grande surprise fut l'énorme hauteur à laquelle la rivière s'était élevée au-dessus de son niveau habituel. Nos chariots étaient stationnés au faîte d'une berge très raide, dans une situation semblable à celle décrite lorsque j'atteignis pour la première fois les rives du Gariep; et cependant à cette élévation l'eau n'était pas de deux verges plus basse que nos pieds. Les acacias et les saules qui garnissaient l'un et l'autre

bord ne montraient plus que leurs têtes, et du côté où nous étions l'inondation avait déjà commencé à se répandre sur une partie de la contrée voisine, qui était moins haute que le reste. Quoique les naturels nous assurassent qu'ils ne pensaient pas que le débordement dût devenir plus considérable, je ne pouvais me défendre de la crainte que nos chariots ne fussent emportés. Ce n'était pas toutefois le Nu-Gariep qui était grossi de la sorte, car cette rivière, qui coulait à cinq milles au-dessus, était à son niveau ordinaire; mais en dirigeant mes regards un peu au-dessous, vers la rive opposée, je vis l'embouchure du Nu-Gariep qui précipitait dans la Grande-Rivière une masse rapide d'eau bourbeuse, et qui, par l'abondant tribut de ses ondes que la force de son courant impétueux transformait en vagues, forçait le Gariep lui-même de monter à l'effrayante hauteur que j'ai décrite. Les arbres, courbés par la violence du torrent, et obligés en quelque sorte de se soumettre à son empire, s'inclinaient humblement sur son passage; tandis qu'un grand nombre de leurs frères, moins heureux, arrachés en un moment de la rive où ils s'étaient maintenus pendant un demi-siècle, se laissaient entraîner sans résistance par les vagues en courroux.

Le nom de Gariep s'applique seulement à cette partie de la rivière qui est inférieure au confluent,

tandis que la branche qui vient aboutir à l'endroit où nous étions alors stationnés est appelée *Thy-Gariep,* ou *Ky-Gariep* par les naturels, et *Vaal-Rivier* par les Hottentots de Klaarwater, c'est-à-dire *Rivière-Jaune.* De même, le Nu-Gariep se nomme *Zwart-Rivier,* en d'autres termes *Rivière-Noire.* De même encore, les naturels distinguent le cours d'eau que nous comptions visiter ensuite par le mot *Gmaap,* ou *Maap,* que les Hollandais ont traduit par *Modder-Rivier,* et que nous traduirons par *Rivière-Bourbeuse.* Comme ces trois dénominations caractéristiques n'ont dû être choisies par les habitans de la contrée que d'après les remarques de plusieurs générations successives, elles sont, je n'en puis douter, toutes trois parfaitement justes et applicables, quoique les motifs qui ont influé sur leur choix ne m'aient pas semblé fort évidens lorsque je me suis rendu sur les lieux. Le climat sur les bords du Gariep et de ses branches est en toute saison beaucoup plus chaud que celui de la contrée environnante : c'est ainsi que le 27 le thermomètre centigrade s'éleva à 38 degrés.

Nous tuâmes ce jour-là un gros oiseau de l'espèce de l'outarde; ses ailes ouvertes n'avaient pas moins d'une longueur de sept pieds; et telle était le poids de son corps, que plusieurs hommes de notre caravane ne pouvaient le porter. Ses plumes épaisses, principalement de couleur noire et blan-

che, le protégeaient si bien que notre plus gros plomb ne l'aurait pas abattu : aussi nos chasseurs, instruits par l'expérience, ne tiraient-ils ses pareils qu'à balle. Comme gibier, c'est celui de tous les oiseaux du pays qu'on estime le plus, non-seulement à cause de sa grosseur, mais encore parce qu'il abonde toujours en graisse, et que sa chair est excellente au goût. Nous fûmes visités en cet endroit par une demi-douzaine de Bosjesmans qui nous vendirent un peu de miel, et à qui nous le payâmes en feuilles de tabac et de chanvre, véritable monnaie de ces indigènes, seul intermédiaire d'échange qui ne souffre jamais parmi eux la moindre dépréciation. Nos visiteurs étaient plus grands et plus gros que les Bosjesmans des Karreebergen; ils paraissaient aussi plus sauvages, plus féroces même.

Le 28 je résolus de gagner les rives du Maap; en conséquence, vers le milieu de la journée, toute notre caravane se remit en marche; les chariots cheminèrent à la débandade au milieu des sables et des groupes d'arbres jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la partie plus haute de la contrée, où l'on ne voyait plus aucune trace des précédentes inondations. Là ils firent une halte de quelques minutes, pour que tout le monde se rassemblât, et quand nous fûmes au complet nous poursuivîmes notre route en longeant la rivière d'aussi près que les

ravins et les inégalités du sol nous le permettaient.

Parmi les femmes qui nous accompagnaient, celles qui étaient déjà d'un certain âge voyageaient assises dans leurs chariots; mais les jeunes montaient toutes des bœufs, et le groupe de demoiselles hottentotes qui trottaient ainsi en avant offrait un spectacle aussi curieux et pittoresque que nouveau. Elles étaient placées à califourchon sur leurs montures, qu'elles dirigeaient avec aisance et sans la moindre apparence de peur. Leurs têtes étaient soigneusement enveloppées dans un fichu de coton ou dans une pièce de cuir, et leurs pieds garnis de chaussures faites avec de la peau d'animal sauvage; mais le reste de leur corps était tout-à-fait nu, sinon qu'elles portaient attachés à leur ceinture un certain nombre de petits tabliers en cuir pleins de graisse, qui ramassés sous elles servaient à rendre l'épine dorsale de leurs bœufs un siége moins incommode.

Ces tabliers, qu'elles distinguent en kaross de devant et kaross de derrière, et qui se nouent toujours au-dessus des hanches, sont le seul vêtement qu'elles ne quittent jamais; car le grand kaross, ou *manteau*, se met et se quitte suivant que la température est plus chaude ou plus froide, suivant qu'il plaît de le mettre ou de le quitter. Le kaross de devant est beaucoup plus court que l'autre, et ne descend guère plus bas que les genoux; il ne

consiste qu'en deux ou trois petits tabliers, coupés par bandes étroites ou lanières, et qui à force d'être portés finissent par avoir l'air d'un paquet de cordes. Nulle autre espèce de vêtement ne saurait moins gêner que celui-là pour marcher. Ces cordes sont souvent ornées à profusion de grains en verre ou en porcelaine de toutes les couleurs; souvent aussi une ceinture en coquilles d'œufs d'autruche fait plusieurs fois le tour du corps. Le kaross de derrière est un tablier tantôt simple tantôt double, mais toujours plus large et plus long que l'autre, toujours non divisé. Telle est quelquefois sa longueur qu'il balaie presque le sol; mais en général il ne tombe point plus bas que le gras de la jambe, et n'est garni d'aucun ornement parce qu'il sert ordinairement de coussin aux femmes quand elles s'asseyent à terre.

Afin de se garantir du soleil et des injures de l'air, elles ont la précaution de s'oindre le corps avec de la graisse animale, mêlée d'une certaine poudre odoriférante qu'elles appellent *buku*. Cette poudre est faite des feuilles de diverses plantes aromatiques qu'on laisse sécher, et qu'on broie ensuite entre deux pierres. Quelques-unes de nos compagnes de voyage portaient aux jambes un grand nombre d'anneaux, soit de cuir, soit de cordes artistement tressées, qui leur couvraient depuis le coude-pied jusqu'au milieu environ du

mollet. D'autres attachent, soit au-dessus, soit au-dessous du genou, des anneaux de cordes à boyaux recouverts en fil de laiton, ou même de simples cordes de chanvre ; plusieurs enfin ont, aux poignets et au-dessus des coudes, des bracelets en grains de verre, de porcelaine, ou de métal. Toutes aiment aussi à surcharger leurs doigts de bagues et s'estiment heureuses d'avoir des pendans d'oreille de cuivre. La ceinture en coquilles d'œufs d'autruche, dont j'ai ci-dessus parlé, est un genre de parure très ingénieux. Elle consiste en une multitude de petits morceaux de coquille parfaitement taillés en rond d'après un diamètre uniforme, et percés chacun au centre d'un trou qui permet de les enfiler les uns au bout des autres en assez grand nombre pour qu'ils passent deux ou trois fois autour du corps. Cette ceinture a l'air d'une corde d'ivoire grosse d'un demi-pouce, et je ne saurais en donner une idée plus correcte au lecteur, que de la comparer à un de ces longs chapelets de petits moules à bouton en os, tels que les vendent les marchands. Le nombre des morceaux de coquille nécessaire pour fabriquer cet ornement est considérable, et comme il faut les tirer des pays plus septentrionaux, la valeur d'une ceinture est toujours fort grande. Tel est le costume ordinaire des Hottentotes qui n'ont pas encore jugé convenable d'adopter les habits à l'européenne ; et cette description, sauf quel-

ques changemens par rapport aux différentes tribus, peut s'appliquer à toute la partie de l'Afrique méridionale que j'ai explorée.

Le costume national des hommes est encore plus simple, et il semble impossible qu'on puisse réduire les vêtemens avec plus de rigueur à ce qu'exige la décence. Les Hottentots portent donc, autour du milieu du corps, une bande de cuir à laquelle est suspendu par devant ce qu'ils appellent un *jackal*, parce que c'est ordinairement un bout d'une peau de cet animal. Ce bout de peau, dont la fourrure doit toujours rester en dehors, est de forme oblongue et convexe, ne ressemblant pas mal à l'espèce d'écran pudique qu'on pourrait se faire avec les deux mains, et d'où je serais tenté de croire qu'en est venue la première idée. Du derrière de la même bande pend une autre pièce de cuir qui n'a jamais guère qu'une longueur de dix pouces, et par en haut qu'une largeur de deux doigts, mais qui s'élargissant peu à peu finit par être aussi large que la main. La forme particulière de l'extrémité varie suivant chaque individu; les uns la portent presque arrondie; les autres, carrée; ceux-ci, transversalement oblongue ou triangulaire; ceux-là, taillée en croissant ou en croix. Cette queue, car c'est ainsi que doit se traduire le nom que les Hottentots dans leur langue donnent à cette partie de leur costume, est souvent ornée de gros boutons

de cuivre et d'autres enjolivemens pareils. Mais à quoi leur sert-elle, sinon de parure? Je ne saurais l'imaginer, à moins qu'ils ne la placent sous eux pour s'asseoir à terre, car il est impossible qu'elle puisse leur servir de vêtement, vu que le moindre mouvement du corps la fait ballotter à droite et à gauche. Tel est tout le costume ordinaire et permanent des hommes, outre le grand kaross qui leur est commun avec le reste des Africains du sud. Le jackal est porté par les Bosjesmans, et par chaque tribu de la race hottentote; mais par beaucoup d'individus la queue n'est pas regardée comme indispensable. Tous font usage de souliers ou de sandales; mais la difficulté de toujours se procurer du cuir propre à la confection de leurs chaussures oblige la plus grande partie de ces indigènes à les réserver pour s'en servir dans l'occasion, et seulement lorsque l'inégalité trop grande de la route en fait une nécessité.

Beaucoup des habitans du district de Klaarwater sont encore habillés de la manière ci-dessus décrite; mais plus de la moitié d'entre eux se vêtissent à l'européenne.

La chaleur était si forte que nous ne pûmes cheminer long-temps. Après n'avoir parcouru qu'un espace de six milles et demi, nous dételâmes sur le bord de la rivière, à un endroit appelé *Zoutpan's-Drift*, c'est-à-dire *Gué du lac Salé*, où le cou-

rant est fort large, et par conséquent peu profond. Là aussi se trouvaient plusieurs îlots, couverts de broussailles et de joncs, qui le rendaient d'autant plus facilement guéable.

C'est un lac très étendu, et, dit-on, inépuisable, situé à un jour de marche au sud de ce gué, que les Hottentots de Klaarwater et les naturels de ces régions tirent tout le sel qu'ils consomment. L'existence de ces divers étangs salés qu'on trouve si loin dans l'intérieur, et à une distance si considérable de l'Océan qu'ils ne peuvent avoir avec lui aucune communication, mérite bien de fixer l'attention du voyageur. On ne saurait, sans absurdité, supposer que la cause de leur salaison existe dans le climat ou dans l'atmosphère, puisque dans le voisinage des premiers on en rencontre d'autres dont les eaux sont parfaitement douces. C'est une preuve convaincante, suivant moi, que les entrailles de la terre recèlent une couche de sel qui, à moins d'être enfouie à une trop grande profondeur, pourra devenir si elle est exploitée, un immense trésor pour les habitans, lorsque la civilisation leur aura enseigné à en connaître la valeur. Ces lacs salés existent sur différens points de ce continent, très éloignés les uns des autres, et aussi bien au centre que près des côtes. Ils sont souvent solitaires, quoiqu'il y en ait quelquefois plusieurs à courte distance l'un de l'autre. Le plus septentrional dont

j'ai pu obtenir connaissance est situé vers le 27e degré de latitude, à l'est de Litakou.

Le 29, comme nos bœufs paraissaient pleins de force, après avoir eu tout loisir de paître au milieu des herbes délicieusement fraîches qui croissaient sur les rives du Gariep, nous nous aventurâmes à continuer notre route, bien que la chaleur ne fût pas moins accablante qu'elle l'avait été la veille: avant deux heures de l'après-midi, le thermomètre centigrade marquait déjà 36 degrés. Quittant les ombrages du bord pour cheminer en pleine campagne, nous eûmes d'abord à traverser, pendant l'espace d'environ dix milles, une contrée couverte d'herbes sèches et de buissons rabougris. Mais nos guides, au lieu de me conduire au confluent du Maap, comme j'en avais le désir, me menèrent, vu que la chose leur convenait mieux, à un endroit du fleuve où les joncs à nattes poussaient en abondance. Ils espéraient par ce manége m'y faire séjourner plusieurs jours, jusqu'à ce que les moissonneuses de joncs eussent terminé leur besogne; mais je ne voulus à aucun prix faire halte en un lieu qui ne m'offrait seulement rien d'intéressant, et ils furent obligés de laisser en arrière la troupe de femmes qui se montait à une douzaine, avec deux chariots et quelques hommes pour les protéger. Nous cependant, nous continuâmes notre chemin au bord de l'eau pendant sept milles, jus-

qu'à ce que nous parvinssions en face du Maap. Là, après avoir reconnu la place, nous descendîmes avec nos chariots, et sans accident, malgré l'escarpement du rivage, au bord de la Rivière-Jaune, où nous prîmes position parmi de beaux arbres. Bientôt nous convînmes, tant l'endroit nous plut, de nous y fixer quelque temps, et d'y établir notre quartier général pendant les excursions et les parties de chasse que nous comptions faire dans les environs.

Lorsque nous fûmes campés, notre premier soin fut de découvrir les trous que les Bojesmans avaient creusés dans le voisinage pour prendre du gibier, et de les rendre visibles de manière que nos propres bœufs n'y tombassent pas. Nous trouvâmes un grand nombre de ces fosses dans toutes les directions, parmi les bois qui bordent la rivière; elles étaient disposées en longueur et placées exactement dans les sentiers que tracent les hippopotames quand ils quittent leur humide retraite pour aller paître dans les herbages de la rive; destinées à empêtrer ces monstrueux animaux, elles étaient beaucoup plus larges que celles de Spuigslang-Fountain et proportionnément profondes. D'après les énormes ossemens qui gisaient épars près l'une d'elles, il paraissait qu'un hippopotame avait été récemment pris et mangé; et les restes de quelques huttes voisines, sans doute construites seulement pour l'oc-

casion par des Bosjesmans, montraient combien ils avaient mis d'avidité à jouir de leur bonne fortune, puisque, ne pouvant emporter le régal dans leurs demeures, ils étaient venus demeurer au lieu où ce régal les attendait; ils n'avaient absolument laissé que des os tout-à-fait dégarnis de chair, qui même étaient propres à force d'avoir été sucés. Telle en était la grosseur, elle surpassait tellement tout ce que j'avais vu jusqu'alors en ce genre, que je restai long-temps à leur aspect frappé de surprise; ceux des jambes ressemblaient à une branche d'arbre naguère dépouillée de son écorce; et le crâne, défiguré par de nombreuses entailles, avait véritablement l'air d'un quartier de roc.

La Rivière-Jaune est beaucoup plus étroite que le Gariep; mais au lieu où nous étions stationnés, elle paraissait fort profonde, coulant claire et tranquille entre des bords de moyenne hauteur, vêtus de bois épais. Le lendemain 30, dès la pointe du jour, notre campement offrit de toutes parts un spectacle pittoresque; d'un côté, c'était une partie de nos compagnons et de nos compagnes de voyage qui, pour se délasser de leurs fatigues, se baignaient à peu de distance; de l'autre on voyait des troupes de femmes et de jeunes filles qui, assises à l'ombre, s'occupaient à fabriquer de la corde avec de l'écorce d'acacia pour les employer ensuite, lorsque nous aurions regagné Klaarwater, à confectionner des

nattes avec les joncs que leurs mères ou leurs sœurs, laissées par nous au gué du lac Salé, y auraient recueillis. Plus loin, parmi les hommes de la caravane, c'était une activité non moins grande, un vacarme non moins amusant. Ici, les chasseurs se préparaient à faire une excursion en remontant la rivière; les uns nettoyaient leurs fusils et se hâtaient de les charger; les autres attachaient leur gibecière et leur corne à poudre; ceux-ci sellaient leurs bœufs ou leurs chevaux, y montaient lestement, ne doutaient pas du succès de leur chasse, et promettaient à leurs femmes et à leurs enfans un abondant festin lors de leur retour; enfin ceux-là, plus expéditifs, appelaient en sifflant leurs chiens près d'eux, et engageant leurs camarades à les suivre sans délai, mettant leurs montures au trot, s'élançant à travers le taillis et gravissant la berge escarpée, ne tardaient pas à disparaître. Ailleurs, des fabricans d'ustensiles de bois, accroupis à côté de leurs chariots, exerçaient leur industrie, transformant des rondins de saule encore vert en écuelles et en cruches, tandis que tombait à quelques pas un gros saule coupé au moyen de haches si petites et si faibles, que ce n'était qu'à force de persévérance, à force de temps, que ces intrépides ouvriers pouvaient, avec de semblables outils, abattre des troncs qui avaient un pied, dix-huit pouces même et plus, de diamètre. Ces troncs étaient d'abord divisés en

longueurs convenables, suivant les ustensiles qu'on voulait exécuter, et la nature tendre et coriace du bois le rendait particulièrement propre à l'usage qu'on en faisait. Lorsque la bûche informe avait été dégrossie à coups de haches, lorsqu'elle avait à peu près pris la forme nécessaire, un simple couteau était le seul outil qu'on employait pour polir, pour terminer l'extérieur; et un autre couteau dont le bout de la lame était latéralement recourbée en un crochet demi-circulaire, manié avec autant d'adresse que de force, servait à creuser le dedans; aussitôt que ces opérations étaient terminées, on oignait le tout de graisse pour empêcher que la chaleur et la sécheresse ne fissent fendre le bois. Les écuelles sont de diverses grandeurs, le plus souvent longues de douze à seize pouces, peu creuses et ovales. Les cruches, que les indigènes nomment *bambus*, ressemblent à de courts cylindres, mais varient beaucoup de taille, et ont généralement le cou resserré aux deux tiers de leur grosseur. Pendant ce temps-là d'autres Hottentots s'étaient construits des huttes de rameaux verts qu'ils avaient couvertes d'herbe et de joncs. En outre, un vaste et sûr enclos pour le bétail avait été fait des branches épineuses de l'acacia qui, projetant de toutes parts leurs longues épines, empêchaient non-seulement les animaux de s'évader, mais encore les mettaient d'une manière certaine à l'abri des voleurs et des bêtes de proie.

La nouvelle de notre arrivée se répandit bientôt, grâce à leurs espions, parmi les indigènes; et quatorze Bosjesmans, d'un kraal situé à plusieurs milles de l'autre côté de la rivière, vinrent nous rendre visite dans la matinée; ils appartenaient presque tous à une race dont les auteurs semblaient être à la fois des Bosjesmans, des Koras et des Richuanas qui eussent autrefois mêlé leur sang. Leur langue était tout-à-fait différente de celle des habitans du district des Karreebergen; et je me suis laissé dire qu'il y avait parmi la race bosjesmanienne une si grande variété de dialectes, que souvent deux kraals voisins l'un de l'autre ne pouvaient se comprendre sans peine. Celui de nos visiteurs abondait à tel point en syllabes sifflantes, que la prononciation de presque tous les mots était accompagnée d'un long sifflement, et que quelquefois même il se répétait dans celle d'un seul mot. Les naturels qui nous visitèrent étaient tous hommes et légèrement armés : leurs femmes, moins habiles qu'eux à nager, étaient restées de l'autre côté de l'eau; leur but était autant de protester de leurs bonnes dispositions à notre égard que de solliciter du tabac et quelques petits cadeaux. Dans le nombre se trouvait leur chef ou patriarche, et par son intermédiaire nous les engageâmes à nous cueillir des joncs à nattes qui, disait-on, poussaient en abondance le long du Maap. Nous leur fîmes bon accueil, et toute leur

méfiance disparut bientôt. Nous leur distribuâmes de la nourriture, et dès lors ils se mêlèrent à nos gens, s'assirent près d'eux, préparèrent sur des charbons la viande que nous leur avions distribuée, enfin se sentirent vraiment à leur aise; mais ce ne fut qu'au prix d'une forte quantité de tabac que je décidai l'un d'eux à se tenir tranquille pendant un quart d'heure pour que je fisse son portrait; et quand je l'eus terminé, sa frayeur, comme aussi celle de ses camarades, fut si grande à la vue du dessin qui le représentait, qu'il me fallut pour le rassurer lui donner une récompense double.

Au moment où ils nous quittèrent, on nous apporta la nouvelle qu'un hippopotame avait été tué à peu de distance par le capitaine de Klaarwater. Sans perdre de temps, tous les Hottentots, comme s'ils n'eussent pas mangé de huit jours, abandonnèrent alors leurs différentes occupations, et se précipitèrent du côté qu'on indiquait. Quelques-uns seulement eurent la prudence de rester pour garder les chariots. M. Jansz suivit les autres à cheval. Je ne demeurai pas non plus en arrière, je l'avoue; mais, accompagné de Gert, j'aimai mieux aller à pied, et remonter le cours de la rivière en me promenant sous les arbres, que prendre une monture et être obligé de faire un long détour par la plaine. Tous nos préparatifs consistaient à nous armer de nos carabines; aussi, au bout de quelques minutes,

nous cheminâmes d'un pas rapide entre les bouquets de saules serpentant à travers des bois d'acacias et franchissant de profonds ravins. L'un et l'autre nous étions également curieux du spectacle que nous allions voir; car Gert, qui n'avait pas tant voyagé que mes autres domestiques, n'avait encore, de même que moi, jamais aperçu de vaches marines, comme les colons appellent les hippopotames; et, chemin faisant, notre conversation, ce qui était assez naturel, ne roulait que sur ces animaux dont les énormes pieds avaient partout sur notre passage empreint la terre de trous. Soudain il s'arrêta, et d'une voix émue : « Regardez donc, monsieur! » s'écria-t-il. Je baissai les yeux vers un endroit de la route qu'il me montrait du doigt, et je vis... les traces récentes des pas d'un lion qui semblait avoir été boire à la rivière depuis une heure à peine. Il ne fut dès lors plus question d'hippopotames entre nous; mais Gert, d'un ton bas et grave, se mit à ne parler que de lions, que du danger d'être seul dans un lieu si couvert de bois. Le sentier dont il ne pouvait une minute avant louer assez la fraîcheur et le délicieux ombrage, il ne put dès cet instant le considérer que comme le sombre et abominable repaire des plus terribles bêtes de proie. Jusque-là il avait toujours marché derrière moi; mais il prit ensuite les devans, et à peine parvenais-je à le suivre. Cette amélioration de notre

marche, jointe à la chaleur du soleil dardant sur nous ses rayons à travers les espaces non ombragés qui, à mesure que nous avancions, devenaient de plus en plus fréquens, nous fit trouver cette dernière partie de la route excessivement fatigante, quoique nous n'eussions guère plus de cinq milles à parcourir. De ce côté, il n'était pas tombé de pluie depuis plusieurs mois, car la terre offrait partout de larges crevasses occasionées par l'extrême sécheresse.

Comme nous n'avions pas d'autre guide que la rivière elle-même, nous marchions toujours en dépit de notre lassitude; mais grande était notre surprise de ne pas arriver au lieu que nous cherchions, puisqu'on nous avait dit qu'il n'était pas distant de plus d'une heure, et que nous étions en route depuis déjà une heure et demie. Néanmoins nos craintes d'avoir manqué l'endroit furent dissipées par un bruit de clameurs lointaines que nous apporta le courant. A la vérité, quand nous prêtâmes plus attentivement l'oreille, ces cris nous semblèrent poussés par des Bosjesmans, et nous hésitâmes si, plutôt que de continuer droit notre chemin, nous ne devions pas, de peur que ce fussent des naturels appartenant à quelque kraal de bandits qui voudraient profiter de notre faiblesse et de notre éloignement, faire un circuit pour les éviter. Mais nous décidant à poursuivre, après quelques centaines de pas nous distinguâmes aussi les voix

moins criardes de nos compagnons, et en moins de cinq minutes nous les aperçûmes eux-mêmes à travers les arbres.

C'était bien là scène la plus pittoresque qu'on se puisse imaginer. Ils avaient, secondés par le courant, amené l'animal près du bord; mais le tirer hors de l'eau, là était vraiment la difficulté. En effet, quoiqu'il ne fût encore que de moyen âge, que ce qu'ils appelaient un veau, sa grosseur égalait au moins celle de deux bœufs; et malgré leurs efforts réunis, ils ne l'auraient pas soulevé si les Bosjesmans n'étaient venus à leur secours. Enfin on réussit à le faire rouler sur l'herbe de la rive, et aussitôt tous ceux qui possédaient un couteau se mirent à le dépecer.

L'animal était tout entier d'une couleur uniforme, qu'on peut exactement imiter avec une légère teinte d'encre de Chine. Sa peau, épaisse de plus d'un pouce et à peine flexible, lui fut arrachée de dessus le corps, comme si on eût déchiré les planches d'un fond de bateau. Elle fut soigneusement divisée en plusieurs pièces propres à fournir ensuite les lanières dont se font les fouets, car c'était là pour les gens de Klaarwater le plus clair de leur profit. Les côtes étaient couvertes d'une profonde couche de graisse, renommée comme un mets exquis et connue parmi les colons sous le nom de *zeekoo-speck*, ou *lard de vache marine*. On ne peut conserver cette graisse

qu'en la salant, car lorsqu'on essaie de la sécher au soleil de la même manière que les autres parties de l'animal, elle se fond et disparaît. Le reste de la chair, qui ne consistait absolument plus qu'en maigre, fut coupé par vastes tranches, comme la chose se pratique pour tout autre espèce de gibier, lesquelles furent suspendues aux branches d'alentour, afin que les rayons du soleil les y séchassent, sauf la portion qui allait être immédiatement dévorée. Or cette portion n'était pas petite, car, outre un nombre assez considérable de Hottentots, qui tous s'étaient d'eux-mêmes invités au festin, il y avait aussi une troupe de Bosjesmans composée de six hommes et de cinq femmes que le bruit des mousquets avait attirés à ce lieu.

L'animal avait été tué par deux balles seulement, mais qui toutes deux avaient pénétré dans la tête. Il est fort rare que les hippopotames soient blessés dans aucune autre partie du corps, non pas toutefois que le reste de la peau ait une nature impénétrable, raison qui a été souvent donnée, et qui sans doute, comme beaucoup de contes semblables, ne fut inventée dans l'origine que pour exciter l'étonnement. La vérité est que, comme l'hippopotame ne quitte presque jamais les rivières, si ce n'est la nuit, comme le jour il aventure rarement plus que sa tête au-dessus de l'eau, le chasseur ne peut viser aucune autre place. Car jamais une balle,

tirée obliquement, ne peut, à cause de sa grande rapidité même, pénétrer cet élément; mais elle rebondit à la surface comme elle ferait sur un pavé de dalles.

L'hippopotame, lorsque le soupçon d'un danger qui le menace l'engage à être prudent, ne lève habituellement hors des ondes que ses narines, ses yeux et ses oreilles; et de ce que ces trois organes sont chez lui placés vers la partie supérieure de la tête sur le même plan horizontal, on peut avec probabilité en conclure que la nature lui a assigné cette position, pour qu'il pût mieux veiller à sa sûreté, se trouvant ainsi à même de respirer, de voir et d'entendre, sans beaucoup s'exposer à l'observation et aux attaques de l'homme. Aussi est-il plus difficile à tirer que la plupart des autres animaux. Son énorme taille ne favorise en rien le tireur; et à moins qu'il ne vise avec autant de précision que si ce n'était qu'un lièvre, il tire en vain.

Quand le haut de sa tête dépasse seule la surface liquide, on croirait véritablement voir une tête de cheval, ce qui peut justifier assez le nom d'hippopotame ou cheval de rivière que lui ont donné les anciens. Mais cette circonstance prouve, suivant moi, que les anciens n'avaient pas eu beaucoup d'occasions de voir l'animal entier; car autrement ils auraient reconnu que de tous les quadrupèdes celui-ci, pour la forme et la tournure générale, res-

semble moins au cheval qu'aucun autre. Je ne sais pas davantage pourquoi les colons du Cap ont jugé convenable de l'appeler *vache marine,* car je ne lui ai jamais trouvé, sous quelque rapport que ce soit, la moindre ressemblance avec une vache.

L'hippopotame que tuèrent nos chasseurs n'avait aucune espèce de poil sur la surface de la peau. On voyait seulement quelques crins courts et raides semés çà et là sur son museau, sur le bord de ses oreilles et sur sa queue. Celle-ci était singulièrement courte, et avait à peine un pied. Les yeux et les oreilles étaient disproportionnément petits, tandis qu'une disproportion inverse se faisait remarquer dans la grandeur de la bouche. Comme il était encore assez jeune, ses défenses n'avaient point paru. Trois boisseaux au moins d'herbe à demi digérée furent retirés de son estomac et de ses intestins.

Pour reprendre le fil de mon récit, que les observations précédentes avaient presque interrompu, le bord de la rivière ressembla bientôt à une boucherie, car à voir les branches affaissées jusqu'à terre par le poids des tranches de viande dont elles étaient garnies, vous eussiez pris chaque arbre pour un étal de boucher. De quelque côté que je tournasse la tête, je ne voyais que des hommes, des femmes et des chiens qui mangeaient. Plusieurs grands feux étaient encombrés de cuisiniers; enfin je n'entendais

autour de moi qu'un bruit confus de mâchoires qui fonctionnaient. Je ne prétends toutefois pas dire qu'il y eût à cela rien de répréhensible, car je ne tardai pas moi-même à suivre l'exemple des autres, et je confesse qu'après une longue et fatigante promenade, après huit heures de jeûne, une grilladé d'hippopotame me parut une chose nullement à dédaigner.

Tous les abatis, les os et la tête appartenaient de droit aux Bosjesmans. Le ventre de l'animal n'avait pas été plus tôt ouvert, qu'ils s'étaient rués sur les entrailles et en avaient fait curée, essuyant de temps à autre la graisse de leurs doigts sur leurs bras, leurs jambes et leurs cuisses. Ils se réjouissaient chacun de la part qu'ils avaient obtenue, et tous étaient éclaboussés de sang, dégoûtans de saleté. Néanmoins, parmi ces heureuses mais ignobles créatures, il y en avait une qui faisait exception; une qui, par ses airs et par son costume, montrait qu'elle n'avait pas une médiocre idée des avantages de sa personne. C'était une jeune fille, la plus jolie de sa race que j'eusse encore vue; mais sa vanité, sa trop évidente conviction de son propre mérite, la rendaient moins agréable à mes yeux, et l'excessive profusion qui régnait dans sa toilette en faisait peut-être une femme moins désirable aux yeux de ses compatriotes. En effet, l'immense quantité de graisse, d'ocre rouge, de buku et de poudre bril-

lante dont sa chevelure était inondée, semblait devoir ruiner un mari qui ne serait pas fort riche. Quant au reste de ses compagnes, la saison de la beauté était depuis long-temps passée pour elles; et si cette saison peut être justement appelée courte pour d'autres nations, ce sera avec encore plus de justice que pour celle-ci on la nommera momentanée. A peine en effet y a-t-il cinq ou six ans qu'elles sont devenues femmes, la rondeur des joues fraîches et potelées de la jeunesse fait déjà place aux rides de l'âge; et à moins de les considérer avec un œil de compassion et de philanthropie, il faudrait déclarer qu'elles sont les plus hideuses des créatures humaines. Ces symptômes hâtifs et pour ainsi dire prématurés de vieillesse qu'on remarque sur leurs visages, doivent très probablement être attribués au genre de vie dure qu'elles mènent, à l'incertitude et à l'irrégularité continuelles de leurs repas, à toutes les inclémences du temps qu'elles endurent, enfin à un manque de propreté qui augmente toujours avec l'âge. Telles sont les causes de leur rapide décrépitude, plutôt que la nature du climat.

Les ombres allongées des arbres environnans commencèrent à m'avertir que le soir approchait, et qu'il était temps de retourner aux chariots. Monté sur le cheval d'Adam Kok, je m'en revins de compagnie avec M. Jansz, laissant Gert et quelques autres Hottentots nous suivre à dos de bœufs ou à

pied, tandis que Kok et ses gens devaient rester toute la nuit sur place pour faire la garde du gibier et pour achever de le sécher le jour suivant.

Le 31, dans la matinée, nous fûmes de nouveau visités par les mêmes Bosjesmans que la veille, qui nous apportèrent environ vingt petites bottes de joncs recueillies sur le bord opposé de la rivière. Comme ils étaient chargés de trois ou quatre bottes chacun, ils n'auraient peut-être pas pu traverser le courant sans le secours de ce que les Hottentots de Klaarwater appelaient un *cheval de bois*. C'est tout simplement une solive de bois sec, longue de six ou sept pieds, épaisse de six pouces, et dans laquelle vers l'extrémité supérieure est chevillé un fort bâton haut d'un pied. Cette solive, utile en ce que la légèreté la soutient sur l'eau, se place sous le corps et y est retenue par un bras, tandis que l'autre et les deux jambes servent à nager. La cheville, appuyant contre l'épaule, maintient la solive en place convenable; et par la direction oblique qu'il donne à cette dernière contre le courant, le nageur réussit d'ordinaire si bien à en dompter la violence, qu'il ne manque jamais d'atteindre précisément la rive opposée à l'endroit d'où il est parti. Peut-être s'étonnera-t-on que la nécessité où se trouvent souvent les naturels de traverser cette large rivière ne les ait pas encore forcés à construire quelque espèce de barque ou de canot. Mais

pour peu qu'on réfléchisse à leur mode de vivre qui est un perpétuel vagabondage, on reconnaîtra que l'expédient qu'ils ont employé jusqu'à ce jour leur suffit de reste. Ils trouvent en effet sans peine un tronc de saule en diffférens lieux où la circonstance du moment les oblige de franchir la rivière; et quand ils sont parvenus à l'autre bord, ils le tirent simplement à quelques pas sur la grève pour que l'eau ne puisse l'entraîner, et sans plus y penser le laissent pour que la première personne qui par hasard prendra la même route s'en serve à son tour. Au contraire, la possession d'un canot les mettrait dans la nécessité non-seulement d'en prendre soin, mais encore d'habiter toujours à une même place, deux choses qui sont tout-à-fait contraires aux inclinations et aux habitudes de ces tribus. Nos visiteurs, que nous avions attentivement examinés tandis qu'ils chevauchaient de la sorte assis sur leurs poutres, n'eurent pas gagné plus tôt pied qu'ils se relevèrent, et que nous adressant de chaudes salutations dans leur propre langue, ils accoururent vers le rivage, portant chacun son cheval sur une épaule, et traînant de l'autre main ses bottes de roseaux. Ils laissèrent leurs *montures* sur la berge, tinrent à honneur de porter eux-mêmes leurs marchandises jusqu'à nos chariots, et là nous accablèrent d'un flux de paroles comme si nous avions compris chaque mot qu'ils disaient. Nous ne

manquions cependant pas d'interprètes ; et quand nous eûmes fait marché avec eux, quand à leur grande satisfaction nous les eûmes payés en chanvre et en tabac, ils s'étendirent autour de nos feux pour se sécher et se réchauffer, car ils étaient absolument nus, sauf leur petit morceau de peau de chacal. Nos bons traitemens et la bonne chère qu'ils firent près de nous les retinrent jusqu'au lendemain, 1er octobre ; et ils ne partirent alors qu'après nous avoir invités à leur rendre visite dans leur kraal.

Dès l'instant que nous avions campé, Willem Berends était venu m'offrir de chasser pour moi, à condition qu'il garderait la moitié du gibier et que je fournirais la poudre et le plomb. Comme il avait la réputation d'excellent tireur, j'acceptai ses offres ; mais dans la crainte qu'il ne rognât ma part, je stipulai que Speelman l'accompagnerait. Deux jours s'étaient déjà écoulés depuis leur départ sans que j'entendisse parler d'eux, et je commençais à devenir inquiet sur leur compte, lorsque le 2 au lever du soleil un Hottentot vint me dire de leur part d'envoyer le petit chariot chercher un hippopotame qu'ils avaient tué, à distance d'une journée de marche en remontant le Ky-Gariep dans la direction du nord.

Nous attelâmes aussitôt ; et à sept heures, guidés par l'exprès qui était venu me prévenir, nous nous

mîmes en route, Gert et moi, de compagnie avec un autre chariot qui allait, pour un motif semblable au nôtre, retrouver son propriétaire, le capitaine Dam, lequel avait aussi envoyé une balle mortelle dans la tête d'une vache marine, mais à un endroit de la rivière moins éloigné. Le pays que nous traversâmes était plat, sauvage, sans routes frayées, çà et là interrompu par des sommets horizontaux. La surface du sol était généralement parsemée de buissons rabougris. Dans quelques parties de la plaine, les Bosjesmans avaient mis le feu aux vieilles herbes, afin que les nouvelles qui repoussent alors attirassent le gibier. Elles avaient déjà repoussé en plusieurs endroits, et par leur belle verdure donnaient à de vastes espaces l'apparence d'un champ de blé. Chemin faisant, nous fûmes joints par cinq Bosjesmans, tous armés d'arcs et de flèches; et un mille plus loin nous rencontrâmes une troupe de sept femmes, au nombre desquelles était la jeune beauté ci-dessus mentionnée. Elles tenaient toutes à la main une canne droite et mince, plus grande qu'elles. Plusieurs étaient embarrassées d'un enfant qu'elles portaient sur leurs dos; néanmoins elles marchaient aussi vite que leurs autres compagnes, sans paraître le moins du monde fatiguées. Ces naturels, hommes et femmes, avaient tous l'air contens et même heureux; notre chasse semblait avoir répandu la joie dans leur kraal, et ils nous regardaient

non comme d'importuns étrangers, mais comme d'utiles amis.

A une courbure que la rivière faisait sur notre droite, les Bosjesmans nous quittèrent ainsi que le chariot du capitaine, car c'était de ce côté qu'il avait tué son hippopotame. Deux Hottentots de Klaarwater restèrent avec nous dans l'espoir de quelques bons repas; et, suivant les indications de notre guide, nous continuâmes notre route le long de l'eau, sur un terrain raboteux et inégal, où des broussailles épineuses, des trous profonds et des ravins nous arrêtaient à chaque minute. Nous courions sans cesse le risque de verser ou de briser nos roues; cependant nous avancions avec une rare intrépidité. Mais au bout de quelque temps, comme le chemin devenait de plus en plus périlleux, le Hottentot qui nous conduisait avoua que ne sachant plus trop au juste où retrouver Speelman, il avait pensé que nous le rencontrerions plutôt si nous longions la rivière, que si nous continuions à cheminer dans la plaine. Il ajouta toutefois que nous n'étions pas égarés et que les chasseurs devaient être à portée de nous entendre. Nous fîmes donc retentir le grand fouet de toutes nos forces pour qu'ils vinssent à notre secours, et nous recommençâmes à marcher. Nous n'avions pas encore fait un mille que nous vîmes s'avancer à notre rencontre un Bosjesman envoyé par eux pour nous conduire;

car d'après le retentissement de notre fouet ils avaient bien jugé dans quel embarras nous étions. La distance de laquelle ils nous avaient entendus n'était pas moindre de deux milles, preuve du son aigu et puissant que peuvent produire les fouets en usage dans cette partie de l'Afrique.

Après une marche de vingt milles nous arrivâmes enfin à l'endroit où Speelman et Willem-Berends étaient stationnés. L'hippopotame, qui était une femelle dans la force de l'âge, avait été déjà dépecé, et sur les buissons d'alentour on ne voyait que tranches de viande qui séchaient. Plusieurs Bosjesmans, qui étaient encore là, avaient bien volontiers prêté leur secours dans l'opération du dépècement. Le teint plus foncé et la taille plus haute de l'un des hommes montrait qu'il n'était pas de la pure race; et il nous apprit en effet que, quoique sa mère fût Bosjeswoman, son père était Briqua ou Bachapia; mais que lors de leur séparation, qui avait eu lieu de commun accord, il avait suivi sa mère, et se regardait maintenant comme Bosjesman. Il y avait avec eux, outre la jeune fille et ses compagnes que nous avions rencontrées et qui étaient arrivées avant nous par un chemin plus court, deux femmes et deux petits garçons : ceux-ci étaient les premiers naturels que j'eusse vus en si bas âge. Le soir je soupai, sans assiette, sans fourchette, sans serviette, d'un morceau d'hippopotame grillé sur des char-

bons, et je me couchai en plein air dans mon manteau.

Le lendemain 3, pendant que mes gens achevaient de faire sécher la viande de l'animal tué la veille, je m'amusai beaucoup de voir les deux jeunes enfans guetter du poisson dans la rivière, et se tenir au bord de l'eau aussi immobiles que des hérons. Après avoir patiemment attendu pendant plus d'une demi-heure, un des habitans de l'onde eut l'imprudence de venir à leur portée, et fut aussitôt percé d'une main sûre par la *hassugay*, sorte de javeline dont chacun d'eux était armé. Le poisson qu'ils prirent appartenait à l'espèce que les colons nomment *platte-kop*, c'est-à-dire *tête-plate*. Il avait presque trois pieds de longueur et était entièrement couleur de plomb; sa large tête présentait en effet un singulier aplatissement; ses yeux étaient jaune-pâle et d'une extrême petitesse; plusieurs poils fort longs bordaient sa bouche; sa peau était douce et, comme celle d'une anguille, sans écailles; enfin sa chair était blanche, savoureuse et nutritive. Un fait assez remarquable, c'est que ce poisson se trouve seulement dans les rivières qui coulent vers la côte occidentale, c'est-à-dire au nord du cap de Bonne-Espérance; tandis qu'au contraire on n'a jamais vu d'anguilles que dans celles qui se jettent dans l'Océan, à l'est de ce cap.

Le 4, les Bosjesmans, lorsque je me levai, étaient tous partis, quoiqu'il fût encore de très bonne

heure. Comme toutes nos tranches d'hippopotame étaient convenablement sèches, je donnai aux Hottentots ordre de les placer dans le chariot, et de se préparer à regagner notre quartier général; mais ils mirent tant de lenteur à faire leurs préparatifs que; calculant qu'il nous serait impossible de parvenir au terme de notre route avant minuit, je différai le départ jusqu'au matin suivant. Nous eûmes bientôt à nous applaudir de ce délai, car, vers trois heures de l'après-midi, Berends, qui était absent depuis la pointe du jour, revint nous dire qu'il avait tué un second hippopotame et l'avait laissé au bord de la rivière à six milles plus haut. Nous attelâmes sans perdre de temps, et nous atteignîmes un peu avant le coucher du soleil l'endroit où la vache marine était restée, mais nous ne l'y trouvâmes plus. A force de chercher cependant, nous la découvrîmes; elle avait été entraînée par le courant à cinq ou six cents verges plus bas, et par malheur gisait alors le long de la rive opposée. Deux hommes se jetèrent aussitôt à la nage, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine, sans être long-temps restés dans l'eau, qu'ils parvinrent à ramener l'énorme animal vers le bord où nous étions. Sa taille, en effet, était monstrueuse; et quand il fut ouvert nous trouvâmes dans son ventre des intestins qui, gonflés, n'avaient pas moins de huit pouces de diamètre. Son estomac renfermait six boisseaux

et plus d'herbe mâchée, car la nourriture de l'hippopotame traverse son corps sans presque être digérée, et lors même qu'il l'a rendue ressemble plutôt à un mélange de paille et d'herbes hachées.

La rivière coulait en cet endroit à travers une forêt. La tranquillité de son courant et la transparence de ses eaux indiquaient une profondeur considérable; mais sa grandeur même, à moins de trente milles au-dessus de son confluent avec le Gariep, avait tellement décru, qu'il m'a été impossible de n'en pas conclure que le Ky-Gariep, pour l'étendue de son lit et la longueur de son cours, était fort inférieur au Nu-Gariep. Le bord, de notre côté, par derrière les bois dont il est garni, s'élevait à une hauteur qui dépassait le faîte des plus grands arbres; et quand on l'avait gravi on découvrait une plaine immense où rien n'interrompait la vue. Au sud-est était une petite montagne à cime aplatie. Il y en avait encore dans le lointain une autre remarquable par sa longueur; mais au nord la contrée semblait excessivement plane, et les yeux parcouraient à une distance incommensurable la région qui avoisine la province Kora de Hart. Une branche du Ky-Gariep s'étend jusqu'au village du Hart. Un des principaux kraals de la tribu des Koras est connu à Klaarwater sous le nom de *Hart-Rivier*. Ce fut au haut du bord, où la terre était parfaitement sèche, que je passai la nuit.

Le 5 je laissai Speelman et Berends avec les deux autres Hottentots achever la préparation de notre second hippopotame, et je repartis un peu après dix heures du matin avec le chariot, n'emmenant avec moi que Philip comme cocher, et le jeune fils de Berends pour conduire l'attelage. Nous montâmes tout de suite dans la plaine, et cette fois nous eûmes soin de cheminer à distance convenable de la rivière pour éviter les ravins qui l'avant-veille nous avaient tant causé d'embarras. Après avoir marché environ quatre heures, nous aperçûmes en face de nous trois chariots arrêtés, dont deux appartenaient au capitaine Kok et rapportaient le produit de sa chasse au quartier général, mais avaient été retenus tout un jour en ce lieu parce qu'une des roues de l'un s'était brisée. Le troisième en était un qui, conformément à l'ordre par moi expédié, se rendait auprès de Speelman pour ramener le reste de notre venaison, et qui faisait alors halte pour remettre aux gens de Kok la roue de rechange dont ils avaient besoin. Nous prîmes une heure et demie de repos, jusqu'à ce que la violente chaleur du jour fût un peu abattue, et nous continuâmes ensuite notre route de compagnie avec les deux premiers chariots. Notre vue de la contrée était souvent interceptée par des éminences et des buissons : aussi, pour nous éviter la peine de considérer à chaque instant quelle direction il nous fal-

lait prendre, nous suivîmes les traces récentes du chariot que nous avions rencontré cheminant vers Speelman, et malheureusement nous crûmes pouvoir nous fier en toute confiance à ces marques. Vers sept heures, lorsque la nuit commençait à tomber, le conducteur remarqua qu'il les avait perdues. Nous fîmes halte à cette triste nouvelle; nous examinâmes la terre de tous les côtés; nous passâmes en revue les buissons du voisinage pour découvrir si rien n'indiquait que des roues eussent passé dessus; mais toutes nos recherches furent inutiles, et il nous fallut passer la nuit en plein air.

Le lendemain 6, dès que parut le jour, après une courte délibération sur la route qui devait le plus probablement nous conduire au quartier général, nous repartîmes, et en moins de deux heures nous arrivâmes à notre station sur les bords du Ky-Gariep. Le jour précédent, M. Jansz avait traversé la rivière sur un radeau dirigé par six nageurs hottentots, et avec eux, par suite de l'invitation que nous avions reçue de nos amis les Bosjesmans, s'était rendu à leur kraal, distant d'une douzaine de milles, où ils l'avaient accueilli de la manière la plus bienveillante. Le missionnaire avait trouvé ce petit village, dont le nom était *Karupny*, agréablement situé sur la rive du Maap, et contenant presque un aussi grand nombre d'habitations que Klaarwater, toutes bâties avec régularité, toutes disposées avec

beaucoup d'ordre. La population parut à M. Jansz devoir en être considérable, quoiqu'il n'y aperçût qu'une quarantaine d'hommes; car les autres étaient alors répandus dans les plaines environnantes, cherchant du gibier ou des racines sauvages. Mais les femmes et les enfans étaient bien plus nombreux. Les habitans de tout âge et de tout sexe s'étaient attroupés autour de lui, quelques-uns le priant d'accepter du lait, tous comme d'habitude demandant à grands cris du tabac. Néanmoins, une vieille, avec un rare désintéressement, insista pour qu'il prît une natte qu'elle lui donnait, disait-elle, uniquement comme un témoignage de son estime; exemple de générosité d'autant plus remarquable, qu'un trait caractéristique de cette nation est de ne jamais donner rien sans exiger en retour une chose équivalente.

Les indigènes de ce kraal lui semblèrent moins sauvages, et beaucoup plus riches que tous ceux qu'il avait jusqu'alors eu occasion de visiter. Ils possédaient une multitude de moutons, de chèvres et de vaches, dont pourtant ils convenaient avoir volé une partie à ces Cafres déjà mentionnés, qui avaient fondé un établissement sur les bords du Gariep, et que les Hottentots de Klaarwater distinguaient par le nom de *Bloodful-Kaffers*, ou *Cafres nus*. Ce dernier peuple vit en général, dit-on, dans une continuelle peur des Bosjesmans, que leur insidieuse

tactique de guerre et leur activité infatigable dans les expéditions contre leurs ennemis rendent, malgré leur petite taille, des adversaires supérieurs en force aux grands et athlétiques Cafres.

M. Jansz trouva le Maap moins large que la Rivière-Jaune; mais elle est plus profonde, et fait de nombreuses sinuosités. A en croire les naturels de Karupny, elle reçoit un peu plus haut une rivière considérable venant du nord; et le Maap, comme aussi la Rivière-Noire, prend sa source dans un pays fort éloigné. Le premier, dans une partie de son cours entre Karupny et le Gariep, passe à une très petite distance de la Rivière-Jaune, ou plutôt d'une de ses branches. Une douzaine d'habitans accompagna le missionnaire lors de son retour, et ils passèrent la nuit à notre station. Lorsque j'y arrivai moi-même le matin, ils se préparaient à partir, et allaient, nous confièrent-ils, attaquer un kraal voisin qui leur avait pris deux chèvres.

Le 7 Speelman et Berends revinrent dans l'après-midi. Le 8 je cassai deux thermomètres, les seuls que je possédasse alors, et mes observations furent par cet accident interrompues jusqu'au jour où je revins à Klaarwater. Pour les continuer, je fus obligé de redemander à M. Anderson un instrument que je lui avais offert à l'époque de mon arrivée. Dans la soirée du 9, après une chaleur telle que le centigrade s'était maintenu long-temps à 40 degrés

au-dessus de zéro, nous eûmes une forte pluie d'orage, laquelle nous sembla d'autant plus rafraîchissante qu'il n'était pas tombé une seule goutte d'eau depuis dix-sept jours. Le 10, dans la matinée, un des Koras qui, attirés par nos provisions, nous visitaient sans cesse, prit un poisson jaune de l'espèce que j'avais déjà vu pêcher dans la Zak, et je le lui empruntai pour en faire le dessin à l'aquarelle sur mon album. Quand j'eus fini, j'appelai le propriétaire pour qu'il eût à reprendre son bien; mais apercevant par hasard la copie que j'avais tracée, il resta deux ou trois minutes, et de l'air du monde le plus risible, stupéfait, immobile de surprise, muet d'étonnement, les yeux fixes, la bouche béante. Puis, sans toutefois détourner un seul instant ses regards, il se mit à crier pour que ses camarades vinssent voir. Alors un rassemblement se forma, l'admiration devint générale, et les différentes manières dont ces hommes exprimaient leurs sensations furent fort amusantes. Comme ils ne s'imaginaient pas que l'art pût pousser à tel point l'imitation d'un animal, que d'en représenter la couleur, et de lui donner une apparence de vie, les uns paraissaient croire à quelque sortilége, tandis que d'autres supposant que c'était le poisson lui-même attaché sur le papier, demandaient où était la marque du coup de lance qu'il avait reçu. On ne saurait se figurer rien de plus drôle que

l'air d'incrédulité, que l'ébahissement qui se montra sur leurs figures quand ils virent le derrière du dessin, et reconnurent au toucher le manque d'épaisseur de ce qui leur avait semblé un véritable poisson. Il n'y avait qu'un moyen de leur éclaircir le mystère, qu'un mode d'explication qui fût absolument à portée de leurs simples intelligences : je leur montrai mes crayons, mes pinceaux, mes couleurs; et en leur présence j'étendis plusieurs teintes sur un morceau de papier; après quoi ils se retirèrent tous satisfaits, tous enchantés, et continuèrent encore long-temps à parler entre eux de la merveille qu'ils avaient vue.

Le 11 je mesurai la Rivière-Jaune au-dessous de l'embouchure du Maap. L'eau était alors à sa hauteur naturelle et ordinaire, puisque le courant baignait à droite et à gauche les herbes du rivage. Suivant mes calculs, il y avait d'un bord à l'autre une distance de sept cent quarante-cinq pieds.

Le 12 je fixai au lendemain le jour de mon départ, et me décidai à revenir par une nouvelle route, afin d'explorer un autre côté du pays. M. Jansz consentit sans la moindre difficulté à m'accompagner; mais les Hottentots de Klaarwater ne se montrèrent nullement disposés à m'être agréables. Ils prétendirent que nous rencontrerions mille difficultés et mille périls dans la direction que je voulais suivre; qu'il n'y existait pas de chemins battus;

que nous ne pourrions franchir certaine montée rocailleuse; que des broussailles garnies d'épines déchireraient nos vêtemens; que les lions mangeraient la moitié de nos bœufs; et enfin que les Bosjesmans, qui dans cette partie de la contrée étaient d'une férocité inouïe, nous massacreraient tous... La vérité était qu'ils voulaient rejoindre la troupe de femmes restée en arrière pour couper des roseaux. Nous ne renonçâmes cependant pas à notre projet, M. Janzs et moi, et même il parvint à persuader au capitaine Kok d'être des nôtres, en lui disant que nous avions pour but principal d'examiner si on pourrait former un établissement à un endroit connu sous le nom de *Groote-Fontein*, ou *Grande-Source,* qui était situé dans une direction nord-ouest.

Le 13 les uns partirent donc d'un côté, et les autres d'un autre. Malgré cette dissidence, mon parti compta encore six chariots, dont deux au capitaine qui avait avec lui sa femme et sa famille, un au missionnaire, les deux miens, et le sixième à un Hottentot qui s'était aussi décidé à nous suivre. En tout, tant hommes que femmes et enfans, nous étions une vingtaine. Nous cheminâmes à travers une plaine d'une étendue infinie, produisant beaucoup d'herbe en quelques endroits. Mais cette herbe, quoiqu'elle fût encore sur pied, était alors aussi sèche que du foin; et si on y eût mis le feu, la

conflagration se serait répandue avec la plus grande rapidité sur toute la plaine. En outre, d'innombrables fourmilières de vastes dimensions en parsemaient la surface. Elles avaient la forme d'un cône obtus, et étaient assez dures, assez solides pour porter le poids d'un homme; mais les roues d'un chariot, pour peu qu'il soit chargé, les abattent sans peine. Il y en a cependant qui pourraient résister même à ce choc; aussi la prudence exige-t-elle qu'on les évite avec soin, crainte qu'elles ne fassent verser. Du reste, cette extrême solidité est peut-être plutôt attribuable à la nature du sol qu'à une espèce différente d'insectes. La hauteur des monticules était généralement de deux à trois pieds, mais on en voyait çà et là de plus hautes. Leur structure était irrégulièrement cellulaire, et assez semblable à celle de ces pierres volcaniques qui offrent l'aspect d'un gâteau de miel; ou plutôt elle consistait en une multitude de trous et de passages qui communiquaient les uns avec les autres sans aucune apparence de plan méthodique. J'examinai plusieurs des laborieux petits architectes qui avaient construit ces demeures, et je leur trouvai beaucoup d'analogie avec les fourmis ordinaires d'Europe.

Comme il était impossible que nous atteignissions Groote-Fontein ce jour-là sans cheminer au milieu des ténèbres, ce à quoi je ne voulus pas consentir,

parce que je n'aurais pas vu la contrée que nous aurions franchie, nous fîmes halte de bonne heure dans l'après-midi à une petite mare qui, formée par une violente averse que nous avions reçue peu auparavant, contenait assez d'eau pour nous-mêmes et pour nos bœufs jusqu'au lendemain. Vers le soir, des nuages chargés de tonnerre couvrirent de toute part le ciel, et la nuit devint excessivement sombre. Bientôt, à la vérité, les nuages lourds et noirs qui étaient suspendus sur nos têtes et qui paraissaient aussi compactes que des rochers s'ouvrirent soudain, et sans que toutefois il tonnât beaucoup, laissèrent à chaque minute s'échapper les plus brillans éclairs; mais, quoiqu'ils rendissent un moment les objets dont nous étions environnés aussi lumineux et aussi visibles qu'en plein soleil, ils nous laissaient par intervalles plongés dans la plus impénétrable obscurité. En outre, des torrens de grosse pluie nous accablaient sans cesse; et s'ils ne répandirent pas le désordre parmi nous comme parmi nos attelages, ils nous empêchèrent du moins de souper, faute de pouvoir tenir un feu allumé pour cuire nos alimens.

Ces nuits affreuses sont favorables aux sanguinaires exploits du lion, et semblent lui donner une audace qu'il montre rarement en d'autres circonstances. Profitant de la confusion où le courroux des élémens jette la plupart des animaux, courroux dont

il n'est lui-même aucunement effrayé, il paraît alors s'approcher d'eux avec moins de précaution qu'à l'ordinaire. Ce fut au moins ce qui arriva cette fois. Vers neuf heures, tandis que nous étions tous couchés dans les chariots, les chiens se mirent à aboyer, à hurler; tous les bœufs que nous avions pris soin d'attacher tentèrent incontinent de briser leurs liens et manifestèrent des signes de crainte si particuliers, que nous pûmes en conclure avec certitude qu'un lion rôdait dans notre voisinage. Il y a sans doute dans l'odeur de cette bête quelque chose qui diffère essentiellement de celle des autres bêtes, et qui de très loin, surtout si le vent porte, indique son approche à sa proie, et l'avertit de se soustraire au danger par une fuite immédiate. C'était cette propension à fuir, naturelle et instinctive, qui poussait nos bœufs à se débattre et à chercher à rompre leurs cordes; mais, heureusement pour eux, ils n'y parvinrent pas. En général un feu suffit pour tenir le lion à distance respectueuse; mais tous nos feux avaient été éteints par la pluie; aussi n'hésitait-il pas à nous approcher davantage. Par bonheur quelques coups de mousquets, tirés au hasard ou ajustés par simple conjecture, réussirent non-seulement à l'éloigner, mais encore à calmer jusqu'à un certain point les craintes de nos bestiaux. Les Hottentots disent que les bœufs ont la sagacité de reconnaître que la décharge d'armes à feu en pareilles circons-

tances est destinée à chasser leur terrible ennemi; et quelles que puissent être les notions de ces pauvres animaux sur ce sujet, tel est du moins l'effet communément produit sur eux, comme je l'ai souvent moi-même remarqué plus tard. Peut-être un certain instinct qu'ils possèdent les met-il à même de sentir que leur ennemi bat en retraite aussitôt qu'on tire des coups de fusil. Nous pûmes comprendre, aux aboiemens singuliers des chiens, qu'il continua de rôder autour de nous jusqu'à minuit; mais sa crainte de rencontrer l'homme fut le seul obstacle qui l'empêcha d'emporter sa proie, et la trouvant ainsi trop vigoureusement défendue, il se retira enfin; tout alors devint tranquille, et chacun ne pensa plus qu'à s'endormir.

Le 14 le temps fut toute la journée d'une beauté remarquable, mais d'une étouffante chaleur; et l'humidité de l'air, suite des pluies de la veille, nous accabla tous, tandis que nous cheminions, d'une incroyable lassitude. Lorsque continuant notre route nous eûmes marché quelque temps vers une éminence que nous gravîmes, nous distinguâmes devant nous, au nord, une ligne de montagnes hautes, plates, et pareilles à une longue muraille, qui s'étendaient à droite et à gauche, sans que nous pussions en voir l'une ou l'autre extrémité. C'est une continuation de la même terrasse ou plate-forme élevée, mais atteignant ici une hauteur bien plus considé-

rable que nous avions descendue en nous rendant de Klaarwater à la Rivière-Noire, d'où, à ce que j'appris, elle court le long de la rive septentrionale du Gariep, quoique sous une forme moins régulière, à une distance de plusieurs jours de marche; mais quant à son étendue vers le nord-est, personne ne put rien m'apprendre. Plusieurs de ces gradins gigantesques, comme on peut les appeler, interrompent en divers endroits la surface de la partie la plus méridionale de l'Afrique; mais au-delà de celui-ci, lorsque je me suis avancé davantage dans l'intérieur, je n'en ai plus jamais rencontré aucun. C'est la chaîne en question qui paraît diriger le cours général du Gariep et l'empêcher de couler plus septentrionalement, qui de même détourne la Rivière-Noire et s'oppose à ce qu'elle continue son cours dans une direction septentrionale.

Il y avait encore une heure et demie de jour lorsque nous atteignîmes l'entrée de la gorge par laquelle on franchit ces montagnes. A leur base est située Groote-Fontein, et nous dételâmes sous de beaux arbres qui environnent la source. L'eau, qui est excellente, sort de terre par trois jets, et s'écoule par un canal qui ne la conduisait pas alors à plus de quatre ou cinq cents verges.

Le Kloof qui traverse la chaîne sur ce point est plus uni et moins raide que tous les autres passages qui jusqu'à présent y ont été découverts par les

Hottentots. Toutefois, pendant toute la journée du 15 et celle du lendemain, nous fûmes obligés d'envoyer six hommes, armés de bêches et de pioches, combler les trous et les ravins creusés par les torrens, et écarter de la route de gros blocs de pierre qui autrement l'auraient rendue extrêmement dangereuse. Nous découvrîmes dans le voisinage un kraal de Bosjesmans : leur nombre n'excédait pas une vingtaine, et leur demeure était simplement une caverne de la montagne qu'abritaient d'immenses rochers suspendus de toute part. A l'exception du misérable bout de peau attaché à leur ceinture, de leurs arcs et de leurs flèches, de quelques hassagays, d'un couteau et de deux ou trois coquilles d'œufs d'autruches, ils ne possédaient absolument rien; ils n'avaient ni huttes ni même de nattes, comme la plupart de leurs compatriotes. On ne voyait parmi eux ni grains de verre ou de porcelaine, ni ornemens d'aucune espèce. La maigreur et la saleté de leur corps indiquaient d'une manière trop évidente qu'ils avaient souvent à souffrir des atteintes de la faim. En effet, hormis le gibier que le hasard amenait dans leurs fosses, et ils se plaignaient que ces bonnes fortunes fussent rares, les seuls alimens qu'ils pouvaient se procurer étaient les racines sauvages qu'ils déterraient chaque jour dans la plaine, encore ne les trouvaient-ils que par une longue et ennuyeuse recherche. Les œufs de

fourmis, des serpens ou des lézards, une tortue, ou bien un œuf d'autruche, qu'ils rencontraient accidentellement, formaient la seule variété de leur misérable nourriture. Leur vie et celle des animaux sauvages qui comme eux habitaient la terre étaient tout-à-fait les mêmes. Quatre hommes qui nous visitèrent le lendemain de notre arrivée nous montrèrent leur corps osseux et décharnés, leurs bras et leurs jambes pitoyablement secs pour que nous en conclussions leur horrible disette de vivres, le temps immense qui s'était écoulé depuis qu'ils manquaient et de graisse et de nourriture animale; ils regardèrent d'abord nos marmites qui bouillaient sur le feu, puis tournèrent vers nous des regards supplians.

Apaiser la faim d'un de ses semblables est un des plus grands plaisirs de l'homme; nous apaisâmes donc tout de suite celle de ces malheureuses créatures; mais la satisfaction que nous goûtâmes à les soulager fut un peu troublée par la voracité canine avec laquelle ils dévorèrent le repas que nous leur servîmes, et par leur égoïsme de n'en rien garder pour le porter à leurs familles. Au repas nous ajoutâmes quelques pipes de tabac qui portèrent leur contentement au plus haut degré; ils s'étendirent à terre près du feu avec le reste de nos gens, et ne songèrent que fort tard à regagner leur kraal. Moi aussi je pris place parmi eux, afin de les exa-

miner plus à mon aise, et, comme on dit, de les faire causer; mais connaissant bientôt que l'occupation de fumer, qui absorbait leurs esprits, leur ôtait en outre la possibilité et l'envie de se mêler à la conversation, je retournai à mon chariot, et me mis à jouer de la flûte pour essayer s'ils seraient sensibles aux attraits de la musique; elle parut les amuser, et même ils prirent la peine de venir jusqu'à moi pour voir par quels moyens et de quelle manière étaient produits les sons qui parvenaient à leurs oreilles; mais, j'eus beau choisir à dessein les airs les plus gais, aucune gaîté ne se manifesta sur leurs visages, aucun mouvement de leur corps n'indiqua qu'ils suivissent la mesure; ils éprouvèrent cependant une sensation agréable : un vieillard surtout, leur chef, qui passait pour être un habile joueur de gorah; c'est le nom du plus ancien de tous les instrumens qu'on trouve aujourd'hui chez aucune tribu de la race hottentote. Curieux de connaître et d'entendre un instrument de musique véritablement hottentot, je priai le vieillard de revenir le lendemain me donner un échantillon de son savoir-faire, ce à quoi il consentit bien volontiers.

Il revint donc, le lendemain 17 dans la matinée, non-seulement avec son gorah, mais encore avec ses deux fils, le reste de sa famille, et plusieurs autres femmes qui jusqu'alors n'avaient pas osé s'approcher de nous, ou plutôt en avaient été em-

pêchés par les hommes. Tous ses compagnons de la veille nous renouvelèrent aussi leur visite, dans l'espoir sans doute d'un nouveau régal, et ne furent pas trompés dans leur attente.

Le *gorah*, pour l'extérieur et la forme, ne saurait mieux se comparer qu'à un archet de violon; mais, pour la nature et l'usage, il en est tout-à-fait différent, puisqu'il participe à la fois aux deux natures combinées, et d'un instrument à vent et d'un instrument à corde. C'est une espèce d'analogie avec la harpe éolienne. Mais, sous le rapport du principe d'après lequel y sont produites les diverses notes, on peut le classer avec la trompette et le cor français; tandis que par le genre et la qualité du son qu'il donne, du moins entre les mains d'un joueur habile, cet étrange instrument ressemble au violon. Il est si simple, qu'il ne consiste qu'en un bâton recourbé, en un arc, sur lequel est tendue une corde à boyau. Mais à une des extrémités de cette corde, et de manière à faire partie de sa longueur, est attaché un bout aplati de plume d'autruche, long d'un pouce et demi. Le joueur applique cette plume contre ses lèvres, et pour la faire vibrer il aspire et rejette successivement l'air avec force. Pour parvenir aux octaves supérieures, il n'a besoin que de terminer avec plus de violence chacune de ces deux opérations, tout comme on y parvient sur la flûte, instrument au

moyen duquel on pourrait par cette raison imiter assez le gorah pour en donner une idée. Le vieux musicien, s'asseyant sur une pierre, appuyant ses coudes sur ses genoux, soit hasard, soit peut-être pour empêcher que sa tête remuât, puis mettant l'index de la main gauche dans une de ses larges narines, et celui de la droite dans une de ses oreilles, exécuta un morceau qui dura environ une minute et demie, et avec un sérieux imperturbable le recommença une multitude de fois sans jamais s'arrêter, sans non plus y ajouter la moindre variation. Le mal qu'il lui fallait se donner pour tirer de son instrument des notes quelque peu sonores était fort évident; et, comme entre chaque note l'Orphée se hâtait de reprendre haleine, il accompagnait par-dessus le marché sa musique de certains grognemens aigus qui auraient enchanté des cochons, et, s'il y en avait eu dans le pays, les auraient infailliblement attirés autour de lui, ne fût-ce que par curiosité de savoir ce que c'était.

Les femmes qui nous visitèrent, et qui toutes commençaient à prendre de l'âge, étaient sales et dégoûtantes à l'excès. Leurs yeux clignotans étaient si enfoncés dans leur tête, qu'ils paraissaient presque fermés. Des rides remplies de malpropreté couvraient leur visage et leur corps. Leur chevelure horriblement mêlée présentait de toutes parts des grumeaux de graisse et de poussière, qui s'y

étaient accumulés pendant plusieurs années successives, et peut-être depuis le commencement de leur vie. Enfin l'odeur qu'elles répandaient dans l'air ne me permettait d'approcher d'elles qu'à une distance de quelques verges; et il aurait fallu ne pas avoir la moindre délicatesse dans l'odorat pour supporter de moins loin leur présence. Une écuelle de bois, dans laquelle restait une certaine quantité de graisse liquide d'hippopotame, fut avidement saisie par ces dames qui en burent le contenu avec une gloutonnerie ignoble et hideuse à voir, tandis qu'elles raclèrent soigneusement avec leurs mains ce qui adhérait encore aux parois du vase pour l'étendre sur leurs cuisses.

Voulant vérifier jusqu'à quel point s'élevait l'intelligence de pareils êtres, hommes et femmes, je les fis questionner sur quelques points de morale par un interprète. Mais celui-ci déclara bientôt que telle était leur stupidité qu'il ne pouvait leur faire rien comprendre. La principale question, celle que j'eusse le plus souhaité qu'ils honorassent d'une réponse, était cependant si simple, on en conviendra, si intelligible, que pour ne pas y avoir répondu il faut supposer ou stupidité feinte de leur part, ou calomnie de celle de l'interprète. En effet, je leur demandai quelle différence ils trouvaient d'une action bonne à une action mauvaise. Eh bien! ils ne répondirent pas à cette demande, ils n'en purent

découvrir la signification. Je leur montrai ensuite un miroir : ils rirent beaucoup d'y voir leurs figures, et restèrent quelque temps ébahis, stupéfaits ; mais ils ne témoignèrent pas la moindre curiosité d'apprendre pourquoi leur image se réfléchissait, aucune idée ne parut se faire jour à travers leur esprit, et je crois ne pas leur faire injure en assurant que ces individus, qu'ils soient ou non capables de réfléchir, n'ont jamais réfléchi. Quand nous leur demandâmes ce qu'ils pensaient du miroir, et quels étaient leurs notions sur les hommes blancs, leurs insignifians regards semblèrent dire qu'ils s'efforçaient de penser, mais sans y pouvoir parvenir, et leur seule réponse fut : « Je ne sais pas. »

Le 17, après un mûr examen des environs, l'endroit appelé *Groote-Fontein*, qui est situé par 28 degrés 49 minutes et 23 secondes, fut déclaré convenir à l'établissement d'une nouvelle station. En conséquence, Adam-Kok reçut ordre de prendre, dès que nous serions de retour à Klaarwater, les mesures nécessaires pour qu'une petite colonie vînt s'y fixer. Les Bosjesmans, à qui la place appartenait en quelque sorte, puisqu'ils étaient habitans du lieu, ou que du moins ils résidaient presque toujours dans le voisinage, parurent enchantés de cette nouvelle, promirent de se comporter en amis à l'égard des colons, et s'engagèrent à leur laisser le libre usage pour eux et leurs bestiaux, tant de

la source que des pâturages environnans. S'ils furent sincères dans ces promesses, l'abondance des provisions que nous leur fournîmes pendant notre halte y contribua sans doute pour beaucoup. Le lendemain, jour de notre départ, quand ils vinrent nous dire adieu, ils offraient tous, mais le vieillard plus que les autres, une preuve des bons effets de notre hospitalité. C'était merveilleux de voir combien leur extérieur s'était rapidement amélioré, depuis qu'ils avaient pu prendre une quantité suffisante de nourriture; et à moins du témoignage de mes yeux, je n'aurais pas cru qu'un tel changement fût possible en quatre jours. Lors en effet de leur première visite, la peau de leur corps formait de gros plis, et l'affreux état de maigreur où nous les trouvâmes excita en nous une vive commisération. Mais quand nous partîmes, les rides du vieillard avaient entièrement disparu; son corps était potelé, chargé même d'un ridicule embonpoint; il semblait alors que du sang circulât sous sa peau; ses membres lisses et bien graissés paraissaient avoir pris plus de développement; enfin je reconnus que je l'avais d'abord supposé de dix ans plus vieux qu'il n'était.

A midi nos chariots commencèrent à gravir la montagne, et nous atteignîmes le sommet du défilé sans aucun des accidens que nous avions pu craindre. De là nous eûmes une vue immense qui res-

semblait à celle du Karro, regardé du faîte des Roggelveld-Bergen. La contrée qui s'étend de l'autre côté de la Rivière-Jaune paraissait, à cette élévation et cette distance, être tout-à-fait plane; mais il faut songer que des monts de moyenne hauteur auraient été imperceptibles à travers la vapeur bleuâtre d'une si grande profondeur d'atmosphère. Devant nous, c'est-à-dire vers l'ouest, il n'y avait aucune descente; le pays qui devait nous conduire à Klaarwater était une plaine découverte, dont la surface, quoique fort rocailleuse, abondait en herbes et en buissons. A huit heures du soir, après une marche de vingt-deux milles, lorsque la nuit devenait sombre et que la pluie qui tombait depuis le commencement de la soirée redoublait de violence, au point que nous ne pouvions plus avancer, nous fîmes halte en pleine campagne sans aucun abri, sans eau pour nos attelages. Mais comme il plut jusqu'au lendemain, comme les herbes et les buissons étaient par conséquent mouillés, les bœufs ne souffrirent pas beaucoup de la soif, et nous trouvâmes nous-mêmes de quoi boire dans des creux de rochers.

Le 19 la journée fut magnifique, et nous continuâmes notre route à six heures du matin. Tandis que nous cheminions, un Hottentot qui était en avant, rencontra une couleuvre d'une grosseur extraordinaire; on la tua d'un coup de bâton. Quoique morte, les gens de notre caravane ne purent

la regarder sans frémir; quelques-uns même n'osèrent en approcher tant l'espèce particulière de ce reptile est redoutée en Afrique. Elle est bien connue dans la colonie du Cap et à Klaarwater sous le nom de *couleuvre-bouffie*. Son venin est, dit-on, fort dangereux, et produit un effet si rapide que la personne qui a le malheur d'être mordue doit, pour n'en pas infailliblement mourir, couper aussitôt les chairs qui environnent la plaie. Bien que j'aie souvent aperçu des reptiles de cette espèce, je n'ai heureusement jamais eu l'occasion d'être témoin des fatales conséquences de sa morsure; mais à en juger par la crainte universelle qu'il excite, je ne doute pas qu'il ne soit un des plus venimeux de l'Afrique méridionale. Contrairement à la plupart des serpens qui font un saut en avant lorsqu'ils sont irrités, la couleuvre bouffie, et telle est sans doute la circonstance qui la rend si redoutable, se jette en arrière; de sorte que dans l'ignorance de ce fait on pourrait se placer dans la direction même de la mort, et s'imaginer néanmoins qu'on peut ainsi se soustraire au péril. Les naturels ont toujours soin d'attaquer l'animal de face, et par ce moyen ils l'exterminent sans courir beaucoup de risque. La couleur de cette couleuvre est généralement brune, mais variée de raies blanches et noires. Sa plus grande longueur est de quatre pieds et demi. Celle que tua un Hottentot avait trois pieds sept pouces

de long, et dans sa partie la plus grosse sept pouces de circonférence.

Après avoir parcouru un espace de vingt-six milles nous arrivâmes à Klaarwater. Là, notre petite caravane se sépara, et chacun regagna sa demeure. Quant à moi, qui n'avais d'autre demeure que mon chariot, j'étais toujours dans mes foyers en quelque endroit qu'il s'arrêtât.

Nouvelle résidence à Klaarwater. Obstacles qui s'opposent à la continuation de mon voyage dans l'intérieur. Retour vers la colonie.

Mon intention, avant que je songeasse à continuer ma route, était de séjourner encore cinq ou six semaines à Klaarwater. Je comptais pendant ce temps rédiger la partie de mon journal qui a été mise sous les yeux du lecteur dans le précédent paragraphe, mettre en ordre la volumineuse collection des plantes que j'avais déjà ramassée, recueillir sur les nouvelles contrées que je me proposais de parcourir tous les renseignemens qui m'étaient nécessaires; enfin recruter un nombre suffisant d'hommes de bonne volonté qui s'engageassent à me suivre. Mais comme on va le voir, mon séjour fut beaucoup plus long que je n'avais pensé : de quelques semaines dont j'avais volontairement fait le sacrifice, il s'étendit à plusieurs mois; et encore ne puis-je au bout d'un délai si considérable suivre

d'une manière directe les plans que je m'étais tracés. Je puis tout de suite le dire, le principal empêchement qui s'y opposa fut l'impossibilité presque complète de trouver parmi les Hottentots qui obéissaient aux missionnaires des serviteurs qui voulussent bien accompagner.

J'étais loin toutefois, avant l'époque que je m'étais fixée pour mon départ de Klaarwater, de prévoir que, lorsqu'il faudrait poursuivre ma route dans l'intérieur, ce dussent être des obstacles de cette nature qui m'arrêteraient; et voici d'où provenait à cet égard ma sécurité. Comme j'avais formé le projet de ne quitter définitivement Klaarwater que pour aller rendre visite aux Bachapins, il était absolument nécessaire que j'eusse alors avec moi une personne qui fût capable de me servir d'interprète au milieu de cette nation. Hé bien! huit jours s'étaient à peine écoulés depuis mon retour de l'excursion que nous avions faite ensemble aux rivières, que M. Jansz avait sans peine persuadé à un Briqua d'entrer comme truchement à mon service. Cet homme, qu'on désignait sous le nom de Kees, était né à Litakou d'un père bachapin et d'une mère kora, de sorte qu'il possédait également bien les deux langues. En outre, une longue résidence à l'établissement et même plusieurs visites qu'il avait rendues à la ville du Cap lui avaient acquis une connaissance passable du hollandais. Son véritable

nom était Muchunka, mot qui dans le langage signifie *pauvre*. Sa mère demeurait au village kora du Hart. Il avait deux frères qui, peu d'années auparavant, étaient morts de la petite vérole, et la même maladie lui avait aussi enlevé l'aîné de ses enfans. Sa femme était hottentote. Toute sa richesse consistait alors en une seule vache; et comme cette vache était la première qu'il eût jamais possédée, il en parlait avec la satisfaction, avec l'importance d'un riche parvenu qui parle de ses propriétés; car, à ce qu'il paraît, son premier nom lui avait été donné à juste titre. Il habitait une hutte en commun avec un Hottentot, à la protection duquel il devait laisser sa femme, ses enfans et surtout sa vache. Tandis qu'on me donnait ces différens détails, soit de lui-même, soit en réponse à mes questions, il s'était souvent interrompu pour témoigner la crainte que je ne voulusse l'emmener au-delà de Litakou, et cette crainte l'avait quelque temps fait balancer à me suivre. Mais à force de lui répéter qu'il aurait liberté pleine et entière de me quitter à cette ville, j'avais enfin réussi à détruire les préventions fâcheuses que lui avaient données quelques-uns de ses amis sur les périls de l'expédition qu'il allait entreprendre. Quand toutes ses frayeurs avaient été bien calmées, il était venu demeurer avec mes gens près de mes chariots; et depuis cette époque il ne paraissait pas se plaire moins à son nouveau service,

que je n'étais moi-même content de mon nouveau domestique. Il avait en effet une vivacité de manières et de conversation qui se faisait d'autant plus remarquer à son avantage, qu'elle contrastait avec les mouvemens lents, avec l'apathie phlegmatique de la généralité des Hottentots. Un ton de voix animé, et les gestes vifs dont il accompagnait ses paroles, étaient choses dont j'avais perdu l'habitude depuis que je voyageais hors de la colonie. Mais peut-être les rations abondantes de tabac et de nourriture qu'il recevait de son maître contribuaient-elles beaucoup à le rendre si actif et si pétulant.

Je crus donc pouvoir, d'après ce commencement d'heureux augure, ne pas trop m'inquiéter d'avance de réunir l'escorte que j'avais résolu d'emmener avec moi pour traverser le pays des Bachapins ; mais quand j'eus à peu près terminé les affaires qui me retenaient à Klaarwater, quand vers la fin du mois de novembre je me mis en quête des compagnons de route dont j'avais indispensablement besoin, je m'aperçus, à mon extrême surprise, que l'opinion publique était défavorable à mes desseins. Plusieurs habitans qui avaient à moitié promis de m'accompagner, lorsque je les sollicitai de contracter un engagement définitif, refusèrent net. J'eus beau leur offrir de forts gages, ils ne revinrent pas sur leur refus, et personne ne se présenta pour les remplacer. Je ne savais à quoi

attribuer le changement subit qui était tout à coup survenu dans les dispositions des Hottentots à mon égard. Passe encore s'ils avaient été instruits que mon intention positive était de pénétrer au-delà de Litakou; mais non! il n'en avait ouvert la bouche qu'aux missionnaires, et je ne supposais pas qu'ils eussent trahi mes secrets : aussi cherchai-je vainement à comprendre la répugnance des naturels. Il me semblait au contraire, eux qui prenaient tant de plaisir à chasser, à vivre en vagabonds, et à changer sans cesse de demeures, qu'ils auraient dû être tentés de mener à ma suite un genre de vie plus conforme que toute autre occupation à leurs goûts et à leurs habitudes. Enfin, Gert parvint à découvrir le mot de l'énigme : c'était la conviction, généralement répandue, et je ne sais ce qui avait donné lieu à ce bruit absurde, que je me proposais de suivre à mon tour la même route qui avait été suivie par les malheureux voyageurs dont il a été question dans la première partie de ce volume; or, de là ressortait comme conséquence, aux yeux des Hottentots, que tous ceux qui s'aventureraient à me suivre seraient bientôt massacrés par des sauvages.

Dès que je connus le véritable motif de l'aversion qui éloignait les Hottentots de moi, je cherchai sur-le-champ à les détromper en leur répétant toutes les fois où l'occasion s'en présenta, que jamais l'idée de marcher sur les traces des précédens voyageurs

ne m'était entrée dans la tête; que je n'avais certes pas l'intention de m'exposer à des périls évidens, et que je promettais de rétrograder du moment où nous découvririons qu'il y avait le moindre risque à pénétrer plus avant dans l'intérieur; que, comme j'étais tout-à-fait indépendant, et n'aurais aucun compte à rendre à personne ni de la direction du chemin que je prendrais, ni de l'époque à laquelle je serais de retour, je pouvais en toute liberté arrêter et changer mes plans de voyage selon qu'il me semblerait sûr ou agréable de le faire, et que, comme indubitablement je désirais avec non moins d'ardeur qu'eux-mêmes me retrouver un jour sain et sauf dans mon pays natal au milieu de mes amis, je ne serais, à coup sûr, ni assez insensé, ni assez fou pour me hasarder à traverser des régions qui ne nous présenteraient ni la perspective ni la chance d'une retraite assurée; que d'ailleurs j'avais pour ma part beaucoup plus à perdre qu'eux tous, et que par conséquent je serais en proportion plus jaloux d'éviter le danger; enfin que nous ne manquerions pas d'armes et de munitions, et qu'ils savaient bien que nous pourrions, si nous en faisions bon usage, forcer toute une nation de sauvages à fuir devant nous.

Si ces argumens et autres semblables ne produisirent pas aussitôt tout l'effet que j'en aurais désiré, du moins ramenèrent-ils à la longue quelques es-

prits en ma faveur. Ainsi, à la date du 30 janvier 1812, j'étais parvenu à vaincre les sottes frayeurs de quatre Hottentots. Les trois premiers se nommaient Ham-Lucas, Hendrick-Abrams, et Manell; le quatrième n'était autre que Magers, mon ancien domestique. Toutefois cette petite recrue, jointe à Kees, à Philip, à Gert et à Speelman, n'élevait qu'à huit le nombre de mes gens, et ce chiffre n'était pas, à beaucoup près, celui que j'avais, quinze jours encore auparavant, arrêté dans ma tête. N'importe! forcé de faire de nécessité vertu, espérant d'ailleurs que je pourrais le long de la route engager à mon service quelques Koras, quelques Bachapins, dont la coopération allégerait pour mes autres serviteurs les fatigues du voyage, je décidai que la faiblesse de mon escorte ne serait pas plus long-temps un obstacle à mon départ.

C'est pourquoi nous commençâmes dès le lendemain les préparatifs nécessaires; on chargea les chariots, et j'envoyai Gert dire à Speelman de ramener sans délai mes attelages qui paissaient dans les environs. Mais le 3 février, veille du jour où je devais me remettre en marche, des bruits d'une nature bien propre à gêner mes projets se répandirent dans Klaarwater et vinrent me jeter dans de nouveaux embarras. Des Hottentots, qui habitaient un kraal situé à quelque distance en descendant le Gariep, apportèrent la nouvelle qu'un fameux bri-

gand, connu dans tout le pays par son audace, et nomméAfricandeer, était allé s'établir sur le territoire des Briguas avec toute sa bande. Ils assurèrent même qu'à l'instant où ils parlaient le brigand susdit était posté sur la route que nous devions suivre, pour s'emparer de mes chariots et de tout mon bagage.

Cette malencontreuse nouvelle occasiona une consternation générale parmi mes gens, et, je l'avoue, refroidit singulièrement ma propre ardeur : non pas que j'eusse moi-même peur de cet Africandeer, qui n'était, à bien considérer la chose, qu'un vagabond, et que je me faisais un plaisir de rosser d'importance, pourvu que mes serviteurs osassent me seconder; mais il était à craindre qu'aucun d'entre eux ne voulût marcher à sa rencontre par terreur de sa renommée. Pour comble de malheur, les trois missionnaires ne furent pas moins que les naturels eux-mêmes effrayés par ces rapports, ils y ajoutèrent crédulement foi, et leurs ouailles ne songèrent qu'à imiter leur exemple; même un de ces trois révérends personnages me rendit visite à mes chariots, pour me dissuader au nom de ses deux autres confrères et au sien, de poursuivre mon voyage avec si peu de monde. Ils avaient mûrement délibéré, me dit-il, sur les desseins que j'avais conçus, et étaient tombés d'accord que leur devoir exigeait comme chrétiens qu'ils m'empêchassent de les mettre à exécution. Deux raisons principales

furent par lui alléguées : la première, que je m'exposerais, moi et mes gens, à un péril certain ; la seconde, que si Africandeer se rendait maître de mes armes et de mes munitions, les plus fâcheuses conséquences en résulteraient pour eux et pour la mission. Il termina par un argument plus décisif : aucun, m'assura-t-il, des hommes que j'avais depuis quelques jours engagés à mon service n'était dans l'intention de m'accompagner au-delà de Litakou, et le nommé Manell, entre autres, n'avait pour but en me suivant que d'aller trafiquer avec les habitans de cette ville, et de regagner ensuite ses foyers.

La dernière partie du discours de ce missionnaire, à laquelle je ne m'attendais pas, méritait une sérieuse attention, car je prévis dès lors que s'il m'avait dit vrai, j'aurais à changer tous mes plans de voyage. J'eus donc une explication avec mes nouveaux domestiques, et je reconnus, hélas ! que rien au monde ne pourrait les décider à franchir avec moi la contrée des Bachapins. Ils protestèrent tous les cinq n'avoir jamais supposé que je dusse les emmener à une plus grande distance dans l'intérieur. La déclaration était formelle ; il me fallut en conséquence différer encore mon départ, le remettre à je ne sais quelle époque, douter même qu'il me fût possible de jamais pénétrer plus avant par ce côté. En effet, si jaloux que je fusse d'être

le premier des Européens qui explorât ces régions entièrement inconnues, je ne me dissimulais pas qu'il y aurait folie à concevoir la moindre idée de les parcourir avec une escorte de trois hommes; mais comment la rendre plus nombreuse? je ne savais à quel expédient recourir, à quel nouveau plan m'arrêter. Dans mon embarras, comme j'avais ouï dire qu'une petite caravane de Hottentots devait sous peu de jours se diriger vers le Roggeveld pour en ramener leurs chevaux à la fin du mois, la pensée me vint de commander à Gert de faire route avec eux, et de porter aux amis que j'avais laissés dans la ville du Cap une lettre où je les prierais de me louer des domestiques, et de les diriger en toute hâte sur les frontières de la colonie, de manière qu'ils pussent traverser le pays des Bosjesmans en compagnie des habitans de Klaarwater, qui retournaient dans leurs foyers au commencement de mai. Pour peu qu'il plût à Gert d'user de diligence, et j'étais convaincu qu'il en userait, la chose était praticable.

J'allai aussitôt trouver M. Anderson pour l'informer de mon projet, et me concerter avec lui sur les mesures à prendre, pensant qu'il me seconderait de tout son pouvoir; mais à peine eus-je ouvert la bouche, qu'il me la ferma en m'apprenant que les Hottentots ne partiraient pas avant trois semaines. Soit dit en passant, ils partirent

beaucoup plus tôt, comme je l'appris par la suite.

Ainsi forcé d'imaginer autre chose, je songeai plusieurs fois à regagner moi-même seul, sur un cheval, la ville du Cap; mais la longueur du voyage et la perte de temps considérable qu'il m'occasionerait me parurent un trop grand obstacle. Toutefois, tandis que, prêt à m'abandonner au désespoir, je me lamentais de l'énorme distance qui séparait le lieu où j'étais de celui où j'aurais désiré me rendre, je réfléchis que Klaarwater pourrait bien être moins éloigné de quelque autre point de la colonie où il y aurait pour moi égale chance de mener à bonne fin l'affaire qui m'obligeait à rétrograder. Je grimpai donc dans mon chariot pour consulter la carte, et je mis aussitôt le doigt sur le village de Graaf-Reynet qui, d'après mes calculs approximatifs, était situé dans une direction presque méridionale à seulement 3 degrés et demi de latitude.

Je retournai tout de suite communiquer ce nouveau plan aux missionnaires, et leur demander qu'ils m'aidassent à trouver des compagnons de route pour le mettre à exécution. Je ne m'attendais cette fois à aucune objection de leur part, puisqu'il ne s'agissait plus que d'un voyage dans la colonie; mais cette fois encore, ils m'opposèrent une foule de raisons décourageantes. Le pays que j'aurais à traverser, ils l'avaient toujours entendu dire, était habité par des tribus de Bosjesmans les plus

sauvages de l'Afrique. Ce même pays, tout les portait à le croire, était si montagneux que je ne réussirais certainement pas à le franchir. En outre, ils savaient que les habitans de Klaarwater désiraient qu'aucune route ne fût découverte dans cette direction, de peur que les Cafres n'en profitassent pour venir les piller, ou les fermiers hollandais envahir leurs terres. Enfin ils ne pensaient pas que je décidasse personne à me suivre; ils ajoutèrent même naïvement que des motifs particuliers ne leur permettaient pas d'approuver mon projet. Or, ces motifs étaient, comme eux-mêmes me l'avouèrent plus tard, qu'ils craignaient que, par l'ouverture d'une nouvelle route vers un autre district de la colonie, des communications plus fréquentes ne s'établissent entre les Hottentots de Klaarwater et les colons, auxquels les premiers vendraient toujours leurs bestiaux... A tort ou à raison, les missionnaires pensaient que leur propre intérêt, comme celui des naturels qui appartenaient à l'établissement de la mission, était d'avoir le moins de rapports possible avec le gouvernement du Cap.

Malgré toutes ces représentations, ne voyant nulle autre voie pour sortir d'embarras, je restai inébranlable dans le dessein que j'avais pris, et je retournai vers mes trois fidèles serviteurs pour aviser avec eux au moyen de l'accomplir; ils partagèrent tous mon avis, que nous ferions mieux

d'entreprendre le voyage sans nous embarrasser d'un chariot, car d'abord j'avais eu quelque idée d'en amener un, et que nous pourrions, afin d'être plus expéditifs, monter sur des bœufs. Il était d'autant plus nécessaire d'adopter ce parti, que la contrée, qui était entièrement inconnue à tous les habitans de Klaarwater, pourrait bien, comme on m'en avait averti, être inaccessible à des chariots. Supposant que nous cheminerions toujours à peu près dans la même direction, que par chaque degré de latitude nous aurions quatre-vingt-dix milles à parcourir, et que chaque jour nous parcourrions trente milles, je calculais que nous arriverions à Graaf-Reynet en onze ou douze jours. J'assurai donc à mes gens que nous atteindrions les frontières de la colonie en une semaine. Mes calculs, par suite de délais imprévus et par différentes causes indépendantes de moi, ne furent pas exacts; mais, par ces assurances, je réussis à gagner la confiance de Speelman et de Philip qui d'ailleurs se faisaient un plaisir de visiter une nouvelle fois un lieu qu'ils connaissaient déjà. J'arrêtai que Gert et Hannah resteraient en notre absence à Klaarwater pour prendre soin de mes chariots et de mes attelages.

Mais le 13 février, en dépit de toutes mes tentatives, je n'avais encore déterminé que deux Hottentots de l'endroit, Hans Lucas et Hendrik Abrams, à être des nôtres. Je résolus donc d'aller dès le len-

demain, sans toutefois confier d'avance mes intentions à personne, tenter la fortune au village du Kloof. En conséquence, le 14, avant midi, nous partîmes avec le grand chariot, Philip, Speelman et moi, Kees nous accompagnant en qualité de conducteur des bœufs; mes gens eux-mêmes, jusqu'à ce que nous eussions perdu Klaarwater de vue, ignorèrent non-seulement l'objet de cette excursion; mais encore le lieu où je les menais. Lorsque je crus convenable de les en instruire, ils approuvèrent beaucoup ma conduite, et déclarèrent que par ce moyen ma réussite n'était plus douteuse. S'ils avaient dit vrai!

La même contrée qui à la fin du mois de septembre, quand nous l'avions traversée pour la première fois, ne nous avait offert qu'un aspect aride et nu, étalait alors sur nos pas un charmant tapis de verdure, varié par une profusion de belles fleurs et de plantes curieuses que les dernières pluies avaient éveillées dans les entrailles de la terre où elles sommeillaient. Nous atteignîmes Wittewater avant le coucher du soleil, et nous y dételâmes pour la nuit; mais nous n'y rencontrâmes pas de naturels.

Le lendemain 15 nous gagnâmes de bonne heure la Source des Roseaux, où nous fîmes halte pendant la partie la plus chaude du jour, afin de laisser aux bœufs le temps de paître, car dans les plaines d'a-

lentour abondait la plus belle herbe que j'eusse jamais vue depuis que je voyageais en Afrique. A moitié chemin nous rencontrâmes un kraal de Koras, à la vérité peu nombreux, mais possesseurs de troupeaux considérables, et qui pour ce motif avaient dressé leurs huttes au milieu de ces délicieux pâturages dont la durée est si courte. Nous quittâmes la source un peu après quatre heures du soir; et bientôt nous vînmes à un lac de très vaste étendue, dans une partie de la route où en septembre nous n'avions rien aperçu de semblable. Ce lac temporaire était formé par les pluies récentes; et la surface de la terre, à une distance énorme, prouvait de la manière la plus évidente qu'il était tombé en cette saison une si prodigieuse quantité d'eau que, sans aucune exagération, un déluge partiel avait eu lieu. Tout le pays avait été submergé à deux ou trois pieds de hauteur, comme l'indiquait chaque buisson qui, à l'exception du faîte, était entièrement couvert de boue. Pendant l'espace de plusieurs milles nous fûmes obligés de cheminer dans l'eau; et en plusieurs endroits le sol amolli ne présentant plus qu'une vase profonde, notre chariot courut risque de rester embourbé.

Le soleil n'était pas encore couché quand nous arrivâmes au village du Kloof. Dès notre arrivée Berends nous visita avec plusieurs des principaux habitans; et quand je lui eus expliqué le motif de

ma venue, il me promit de faire les demandes nécessaires auprès de ses compatriotes. De notre côté, nous ne restâmes pas inactifs, mes gens et moi, répétant à pleine bouche que notre voyage à Graaf-Reynet serait non-seulement de courte durée, mais encore facile à accomplir. Le lendemain, dès la pointe du jour, un homme de bonne volonté vint nous dire qu'il désirait être des nôtres. C'était un oncle du capitaine, et il se nommait Cobus; mais il paraissait avoir soixante-dix ans. Je fus étonné qu'un vieillard comme lui souhaitât d'entreprendre une expédition qui ne semblait convenir qu'à la force et à l'audacieuse activité de la jeunesse, je ne pus même me défendre de lui en témoigner ma surprise. Il m'apprit alors quel motif le poussait à braver les difficultés et les périls d'une route inconnue, et j'en fus vivement touché. Cobus avait une fille dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis plusieurs années; mais ayant toujours entendu dire qu'elle résidait à Graaf-Reynet, il témoignait un ardent désir de nous accompagner afin de la voir encore une fois avant de mourir. Comme, malgré la faiblesse de son corps, un tel compagnon pouvait nous être utile à cause de son expérience, et du ton calme, assuré, avec lequel il parlait de la possibilité de franchir la région qui nous séparait de la colonie, je crus devoir accepter ses propositions.

A midi, le capitaine vint m'annoncer que per-

s'endormir, tandis que mes gens assis autour du feu causaient avec enthousiasme du voyage qu'ils devaient incessamment commencer, ils décidèrent enfin le vieux Daniel à se mettre lui-même de la partie. Cette bonne nouvelle, qu'on vint aussitôt m'annoncer, me fit encore attendre avec plus d'impatience le retour de l'aurore.

Itinéraire de Klaarwater à Graaf-Reynet.

Le 24 nous nous mîmes en route à sept heures du matin. Tandis que nous traversions le village, tous les habitans que nous rencontrâmes, le capitaine Dam lui-même, et principalement M. Anderson lorsqu'il m'amena un cheval qu'il me prêtait, et m'apporta la lettre de recommandation que je lui avais demandée pour le ministre protestant de Graaf-Reynet, ne cessèrent encore de m'exprimer leur désapprobation de mes plans. Mais je restai inébranlable, et nous perdîmes bientôt de vue les dernières huttes. Comme en cette circonstance, la coutume africaine d'accompagner un voyageur à quelque distance de leur kraal fut, soit oubliée par les naturels, soit omise à dessein, nous pûmes d'autant plus faire diligence. Aussi, atteignîmes-nous à sept heures du soir Gatti-Kamma, où nous fîmes halte et passâmes la nuit.

Le lendemain le soleil se leva dans un ciel sans nuages, et annonça que la journée serait horri-

blement chaude. Nous poursuivîmes donc notre route dès la matinée, pendant que l'air conservait encore quelque fraîcheur. Nous fûmes obligés, chemin faisant, de prendre trois heures de repos à Riet-Fountein; mais nous arrivâmes au village du Kloof une heure et demie avant le coucher de l'astre du jour. Nous y trouvâmes Ruiter prêt à nous suivre. Toutefois le capitaine Berends n'avait pu nous recruter d'autres compagnons de voyage.

Nous ne repartîmes le 26 qu'assez tard dans l'après-midi. Les naturels de l'endroit nous firent la conduite, et ne nous quittèrent pas sans nous dire adieu de la plus cordiale manière, ce qui non-seulement me causa un extrême plaisir, mais aussi enflamma tous mes gens d'une noble ardeur et leur inspira la confiance d'un heureux retour. Nous suivîmes le cours sinueux du ruisseau dans l'étroite vallée qui à travers les monts Asbestos le mène au Gariep. La route était irrégulière et montagneuse; nous cheminions tantôt dans ce lit desséché, tantôt à mi-côte de la montagne, tantôt sous des bouquets touffus d'acacias qui abondaient dans toute la longueur de la vallée, et qui par leur ombre nous abritaient contre les brûlans rayons du soleil. Après quelque temps de marche, nous aperçûmes de loin au milieu des arbres une source limpide, et nous ne résistâmes point à la tentation d'y faire cinq minutes de halte pour étancher notre soif. C'était

la fraîche fontaine d'un kraal de Koras, dont les moutons et les bœufs paissaient disséminés sur les hauteurs environnantes. Plusieurs des naturels vinrent nous souhaiter le bonjour tandis que nous passions; même deux ou trois d'entre eux que nous avions déjà rencontrés lorsque nous chassions les hippopotames sur les bords du Ky-Gariep, nous accueillirent comme de vieilles connaissances. Au-delà nous vînmes à une autre source d'eau également pure et délicieuse, où notre troupe eut de nouveau besoin de se désaltérer. Cette seconde fontaine était occupée par un kraal de Hottentots mêlés, amis et parens de ceux qui demeuraient au village du Kloof. Les hommes et les femmes étaient alors absens, occupés les uns à chasser ou à garder leurs troupeaux, les autres à chercher des racines sauvages ou à ramasser du bois; mais plusieurs petits groupes d'enfans sortirent de derrière les buissons qui cachaient leurs huttes pour nous voir passer. Connaissant le vieux Cobus et Ruiter, ils n'eurent pas trop peur de quitter leurs cachettes et de s'avancer vers eux; mais ils me regardèrent moi-même d'un œil méfiant, et comme je leur étais complétement étranger, ils parurent presque avoir envie de prendre la fuite. Un peu plus loin, nous trouvâmes un troisième kraal qui consistait en sept huttes, et en un nombre assez considérable d'habitans, lesquels étaient aussi des Hottentots de race

mêlée. Leur chef se nommait *Jan-Bloem*. Comme mes camarades de route étaient liés avec la plupart des gens du lieu, comme il y avait parmi nous peu de bons nageurs, mais que presque tous ceux-là par suite de leur longue résidence sur les bords du Gariep excellaient à nager, ils consentirent sans peine à nous prêter leur secours lorsque nous voudrions franchir la rivière, d'autant que je promis de les récompenser de leurs services. Il fut donc arrêté, comme le soleil avait déjà disparu à l'horizon, que nous passerions la nuit à leur kraal, afin qu'ils pussent se préparer à nous accompagner dès le matin du jour suivant. Le soir, ils pourvurent abondamment mes hommes de citrouilles et de lait pour leur souper.

Le 27 dès la pointe du jour, nous quittâmes le kraal de Jan-Bloem, accompagnés du chef et de six d'entre ses gens. Nous n'étions plus alors éloignés de la rivière que d'une distance de quatre milles. Nous passâmes bientôt le fleuve sur des radeaux, et nous atteignîmes le kraal bosjesman un peu avant le coucher du soleil. Il ne consistait qu'en trois huttes, et nous ne trouvâmes au logis que des femmes. Elles nous informèrent que tous les hommes étaient allés ou chasser ou recueillir des racines, mais qu'ils reviendraient dans la soirée. Ils revinrent en effet vers huit heures; mais quel ne fut pas notre désappointement! Parmi eux n'é-

tait pas l'individu que nous cherchions et qui s'appelait Rüzo. Il avait quitté ses camarades pour se rendre à un kraal situé beaucoup plus bas le long de la rivière. Toutefois nous envoyâmes immédiatement un des naturels communiquer nos désirs à Rüzo, et le prier de venir s'entendre avec nous. En même temps j'appris avec une vive satisfaction que cet homme et quelques-uns de ses amis méditaient depuis long-temps une excursion vers le sud, et, si la chose se pouvait sans danger, une visite amicale aux frontières de la colonie.

Le 29, après avoir vainement attendu jusqu'à deux heures de l'après-midi l'arrivée de Rüzo, nous continuâmes notre route; mais à peine avions-nous fait un mille nous rencontrâmes le Bosjesmans que nous avions dépêché la veille au kraal où l'on nous avait dit que résidait notre homme. Celui-ci l'avait chargé de nous dire que nous vinssions à ce même kraal et l'y attendissions jusqu'à ce qu'il revînt du village des monts Asbestos où il allait chercher du tabac que lui devaient les Hottentots du lieu. A cette nouvelle, je donnai aussitôt à Ruiter ordre de courir après lui, et de nous l'amener sans délai, en lui promettant que, s'il consentait à nous accompagner, nous l'approvisionnerions de tabac pendant toute la route. Nous cheminâmes ensuite dans une direction méridionale, et, quittant la vallée du Gariep, nous gravîmes une montée rocailleuse, au

faîte de laquelle nous trouvâmes la surface du pays de même niveau. De là nous eûmes une vue très vaste : d'abord nous pûmes suivre à plusieurs milles de distance le cours sinueux du Gariep : ensuite nous distinguâmes les monts Asbestos au nord, et à l'ouest quelques autres montagnes éloignées. Le trait le plus remarquable de la plaine que nous eûmes alors à parcourir était un assez grand nombre d'arbres çà et là disséminés, qui se distinguaient de tous ceux que j'avais encore vus par la couleur de leurs troncs, lesquels de loin semblaient avoir été badigeonnés en blanc.

Au-delà de cette plaine, et après avoir cheminé quelque temps sur un terrain uni et disposé en pente douce, que recouvrait une profusion de belle herbe haute de trois pieds, nous parvînmes au lit d'une rivière considérable, mais périodique ; et comme le soleil était couché, déchargeant les bœufs, nous fîmes sur les bords halte pour la nuit. Il se trouva que c'était la nouvelle rivière qui jusqu'alors n'était connue des Hottentots de Klaarwater qu'à son confluent avec le Gariep et à quelques milles plus haut. Comme dans cette partie de son cours l'eau des mares que son lit offre de distance en distance est tout-à-fait saumâtre, ils la désignent simplement sous le nom de *Brak-Rivier*[1], le premier de ces deux mots indiquant cette particularité

[1] En anglois, *Brackis-River*.

en hollandais. Comme le nom susdit était communément employé parmi nos gens, j'ai tout-à-fait négligé de rechercher celui qu'elle porte dans la langue indigène. Ma négligence est d'autant plus impardonnable que la même dénomination a été déjà donnée à beaucoup trop de courans dans la colonie pour qu'on l'applique encore à cette rivière. Elle ne lui est d'ailleurs applicable que sur un espace de quelques milles dans la partie basse de son cours. D'autre part, une rivière de cette longueur doit nécessairement avoir quelque appellation distinctive chez les Bosjesmans; aussi n'ai-je pas osé lui en assigner une de ma propre autorité; mais je laisse un blanc sur ma carte, de manière qu'il soit un jour rempli par quelque voyageur assez heureux pour découvrir sous quelle nom elle a toujours été connue des anciens habitans de la contrée.

A cette époque le lit de la Brack était desséché en beaucoup d'endroits, et la rivière qui dans la saison des pluies devait être fort profonde ne présentait alors qu'une ligne de petits étangs séparés l'un de l'autre, ici par quelques verges seulement de terrain sec, là par la distance d'un quart de mille. L'étang au bord duquel nous avions fait halte avait un goût alcalin tout-à-fait détestable; mais nous fûmes obligés d'en boire, et les gens qui m'accompagnaient profitèrent joyeusement du prétexte

pour me demander un verre d'eau-de-vie afin de se rincer la bouche. Par bonheur les mares n'étaient de cette nature malsaine que dans la partie basse du cours de la rivière, car toute notre provision d'eau-de-vie était renfermée dans une bouteille de la contenance environ d'une pinte. La contrée autour de nous était plate et découverte; mais, quoique parsemée de buissons rabougris, on n'y apercevait pas un seul arbre. La nuit, nous attachâmes le cheval et les bœufs aux buissons les plus forts, et nous en abattîmes une quantité d'autres pour former une haie semi-circulaire qui nous abritât contre le vent et surtout contre la pluie dont les nuages commençaient à nous menacer.

Le lendemain 1er mars nous restâmes au même lieu jusqu'à près de neuf heures du matin, dans l'espérance que Ruiter nous y rejoindrait; mais voyant qu'il n'arrivait pas, sachant d'ailleurs qu'il nous rattraperait sans peine avec le Bosjesman, nous continuâmes notre route, et nous eûmes bientôt la bonne fortune de rencontrer près d'un arbre solitaire une petite mare d'eau douce. Après avoir fait halte pendant quelques minutes pour étancher notre soif et laisser aux animaux le temps de boire, nous cheminâmes guidés par la boussole dans une direction méridionale à travers une plaine sablonneuse longue de quatorze milles et dans laquelle il nous fallut traverser deux fois la rivière. Tandis que nous

traversions cette plaine, nous trouvâmes un nid d'autruche, si on peut appeler ainsi un simple trou creusé dans le sable, ayant six pieds de diamètre, entouré d'une fosse de pareille profondeur, et ne présentant pas le moindre vestige de matériaux, tels que brin d'herbe, feuilles ou petites branches qui le fassent ressembler aux nids des oiseaux. Les autruches auxquelles ils appartenaient, sans doute, cherchaient alors leur nourriture à une grande distance, sinon nous les eussions aperçues dans une plaine si découverte. Les pauvres oiseaux, à leur retour, auront reconnu que des voleurs avaient en leur absence visité leur logis, car nous emportâmes tous leurs œufs. Dans le trou, et tout-à-fait exposés à l'air, étaient vingt-cinq de ces œufs gigantesques; et dans la fosse circulaire il y en avait neuf autres, destinés, comme le prétendent les Hottentots, à être la première nourriture des vingt-cinq petits qui devaient éclore des premiers. Ceux du trou, attendu que la mère peut déjà les avoir couvés, ne sont souvent d'aucune utilité pour le voyageur; mais toujours les autres trouvés en dehors sont excellens à manger. Tous dans la présente occasion furent pareillement bons. L'expédient que Speelman avait imaginé dans une circonstance semblable pour emporter les œufs d'un nid d'autruche nous fut de grande ressource. Après en avoir rempli tous nos sacs, plusieurs des Hottentots furent forcés

de quitter leurs culottes et d'en remplir les jambes.

Peu après cette trouvaille, rencontrant de nouveau la rivière, nous fîmes halte sur le bord, et nous déchargeâmes les bœufs afin qu'ils pussent paître quelques heures. Nous, cependant, nous dînâmes au moyen du vol que nous avions commis. Chaque Africain mangea un œuf tout entier, bien que le contenu en fût aussi volumineux, comme je l'ai déjà dit, que celui de vingt-quatre œufs de poule domestique. Il n'est donc pas surprenant que je n'aie pu achever ma part du repas, même à l'aide de toute la faim que j'avais gagnée par une longue cavalcade. La manière dont mes gens firent cuire ces œufs remonte à une haute antiquité; car toute la race des Hottentots, leurs pères, et les pères de leurs grands-pères, comme ils s'expriment, l'ont pratiquée avant eux. Un petit trou de la grosseur d'un doigt fut très habilement fait à l'un des bouts; et après avoir coupé un petit bâton fourchu dans les buissons d'alentour, ils l'introduisirent dans l'œuf en rapprochant l'une contre l'autre les deux branches, puis tournant la partie extérieure du bâton entre les paumes de leurs mains pendant quelques minutes, ils mêlèrent complétement ensemble le blanc et le jaune. Puis mettant comme une casserole la coquille sur le feu, ils continuèrent à tourner de temps à autre le bâton, jusqu'à ce que l'intérieur eut acquis la consistance convenable d'un

œuf mollet. Cette méthode se recommande au voyageur en ce qu'elle est prompte, propre, simple, et ne nécessite ni plat ni eau; car la coque fait parfaitement l'office d'un plat, et le naturel liquide de son contenu rend l'eau tout-à-fait inutile.

Quand nous eûmes satisfait notre appétit, bien que mes Hottentots désirassent ne se mettre en marche que le jour suivant, parce qu'il pleuvait, je donnai ordre de recharger les bœufs, et nous poursuivîmes notre route, afin de trouver avant la nuit quelque réservoir d'eau meilleure. Nous venions à peine de repartir, que nous aperçûmes une troupe de huit personnes qui se dirigeaient en toute hâte vers nous. Distinguant bientôt que Ruiter était du nombre, nous arrêtâmes nos montures jusqu'à ce qu'il nous eut rejoints avec ses compagnons. Il avait non-seulement, sans beaucoup de peine, réussi à obtenir de Rüzo qu'il abandonnât son voyage aux monts Asbestos, et vînt en droite ligne nous trouver; mais encore le hasard nous avait favorisés à ce point que notre envoyé, au lieu où était Rüzo, y avait rencontré le capitaine ou chef d'un kraal considérable exactement situé dans la direction de notre route. Cet individu, qui se nommait Kaabi, se préparait alors à regagner sa demeure, et de lui-même avait proposé d'être des nôtres. C'était en conséquence dans l'intention de nous suivre qu'il arrivait avec trois de ses hommes et trois femmes, à

l'une desquelles il était marié. J'acquittai aussitôt la promesse de tabac que Ruiter avait en mon nom faite à Rüzo; en même temps j'offris au capitaine et à chaque personne de sa suite un cadeau d'une égale quantité. Cet acte de munificence me plaça tout de suite très haut dans leur estime; et Kaabi, pour me témoigner sa gratitude, jura que ma vie serait en sûreté tant que je foulerais le territoire de sa tribu.

Nous remontâmes bientôt en selle; et tandis que nous continuions notre chemin, nos amis Bosjesmans nous suivirent à pied, ne paraissant pas moins s'applaudir de ma bienveillance que je ne m'applaudissais de la leur. Sans autre guide que ma boussole, car le jour était sombre et nuageux, nous marchâmes pendant presque trois heures à travers une plaine qui semblait être sans bornes, et dont aucune éminence ne rompait la parfaite uniformité. Il ne cessa de pleuvoir tout l'après-midi; et comme nous étions tous horriblement mouillés, nous résolûmes de nous arrêter au premier endroit qui nous offrirait quelque abri pour la nuit et les moyens d'allumer du feu pour sécher nos vêtemens. Mais au bout d'un certain temps, ne rencontrant pas d'endroit tel que nous le désirions, il fallut bien nous résigner à passer la nuit en plein air parmi des buissons rabougris dont les plus grands n'avaient pas trois pieds de haut. Pendant la pluie, soit qu'ils eussent

perdu nos traces ou préféré s'abriter en quelque lieu, tous les Bosjesmans nous quittèrent à l'exception d'un seul. Le premier soin de celui-ci, lorsque nous fîmes halte, fut de chercher à informer ses camarades de quel côté nous étions; et pour y parvenir, il donna de sa trompette pendant quelque temps, mais par intervalles. Ce n'était que l'os de la jambe d'une petite espèce d'antilope, dans lequel il soufflait comme dans une flûte de Pan. Elle produisait un son excessivement aigu et perçant, qui dans une plaine si découverte devait s'entendre à une énorme distance. En outre, nous poussâmes tous en même temps la clameur la plus retentissante que nous pûmes, mais on ne répondit aucunement à ces divers signaux. Ce fut en vain, après que la pluie eut cessé, qu'à la lueur des éclairs nous cherchâmes des matériaux pour nous construire une sorte de hangar et une source pour nous désaltérer. Dans cette triste situation, les Hottentots, insoucians de l'avenir qui peut-être leur réservait de plus rudes épreuves, me demandèrent avec tant d'instance de leur distribuer le reste de l'eau-de-vie, que je ne pus leur retirer ce plaisir. Nous étendîmes ensuite nos peaux de mouton et nos couvertures sur la terre mouillée, afin de nous endormir s'il était possible. Wantrouw, un de mes chiens, trouvait souvent son avantage à être mon favori; mais cette nuit-là je dus à mon tour me féliciter

d'être le sien, car il dormit si près de mes pieds, que je ne souffris nullement du froid, bien que mes draps fussent couverts d'une forte rosée. Sous ma selle, qui me servait toujours d'oreiller, j'aperçus le matin deux lézards qui, attirés aussi par la chaleur, y avaient établi domicile. Si peu dangereuses que fussent ces petites bêtes, si peu de crainte qu'elles me causèrent, elles me firent toutefois penser que je courais alors le risque d'avoir quelquefois de plus redoutables compagnons de lit... des serpens et des scorpions.

Ma curiosité de voir le village des indigènes, qui était seulement à quatre cents verges de moi, ne me permit pas de beaucoup me reposer. Vers midi, protégé par mon parasol, je montai au kraal sans qu'aucun de mes gens m'accompagnât. Il consistait en une vingtaine de huttes, placées irrégulièrement sur une ligne circulaire, et renfermant à peu près cent vingt habitans, parmi lesquels il semblait y avoir les deux tiers de femmes. On me reçut partout avec le sourire sur les lèvres. Après m'être promené d'abord de côté et d'autre, voyant un petit groupe d'hommes assis devant une porte, j'allai moi-même m'asseoir parmi eux, et à l'aide de Ruiter qui vint me servir d'interprète, je passai une demi-heure à les questionner sur différens sujets. Sans doute, je n'employai pas ainsi mon temps d'une manière fort instructive; mais j'eus

par le moyen de cette conversation le précieux avantage d'observer l'homme encore sauvage, et de pouvoir saisir plusieurs de ces traits caractéristiques qui semblent être communs à toute la race humaine. Par exemple, je puis dire que si on trouve chez les Bosjesmans beaucoup des défauts dont nous-mêmes, quoique gens civilisés nous avons à rougir, ils ont en compensation quelques bonnes qualités que, je ne sais pourquoi, nous sommes toujours portés à refuser aux peuples en état de nature. On saura donc que jamais l'ambition n'a troublé la paix parmi eux. Jamais non plus ils ne furent enclins à l'avarice, cette sordide passion qui consiste à entasser richesses sur richesses pour le simple plaisir de les posséder. Ils se montrent toujours les uns envers les autres hospitaliers et généreux; souvent à un degré extraordinaire. Il faut convenir d'ailleurs que pour subvenir à leurs besoins ils sont plutôt portés en général à voler les colons et les tribus voisines, qu'à exercer une honnête industrie, et à travailler avec patience. Puis ils se soucient peu d'être fidèles à la vérité, et ne regardent le mensonge que comme une faute tout-à-fait légère. Enfin les facultés de leur esprit ne méritent aucun éloge; mais on ne saurait louer assez les sentimens de leur cœur. Les individus avec lesquels je liai conversation en cette circonstance ne trouvèrent rien à me demander, touchant la fabri-

cation de différens objets venus d'Europe qu'ils avaient entre les mains; j'eus beau leur dire que j'appartenais à une nation qui différait en langage des blancs de la colonie, ils ne m'adressèrent pas une seule question relative au lieu de ma naissance, et ne parurent nullement jaloux d'acquérir des idées nouvelles. Ils n'étaient cependant ni apathiques ni stupides. Au contraire, ils ne manquaient pas d'une certaine vivacité. Souvent même, lorsque l'entretien venait à rouler sur des sujets avec lesquels leur mode particulier de vie les avait familiarisés, ils déployaient autant de finesse que d'intelligence. Aussi, parlèrent-ils avec chaleur de la chasse au rhinocéros qui devait avoir lieu le lendemain ; et malgré leur simplicité, ils ne purent s'empêcher d'admirer à l'envi combien était utile mon parasol pour me protéger du soleil, qui alors précisément les incommodait d'une manière horrible, puisqu'il dardait ses rayons enflammés sur leurs têtes découvertes et sur leurs corps nus.

Je quittai leur groupe afin de continuer mon examen du kraal, et d'en étudier l'économie domestique, mais ils demeurèrent tranquillement assis à leurs places sans être tentés de me suivre. Le village était situé dans un lieu exposé à tous les vents, autour duquel pas un arbre n'interrompait la vue. Or, c'était à dessein qu'une telle position avait été choisie. Les Bosjesmans en effet, lorsqu'ils établis-

sent leurs huttes, choisissent toujours un endroit assez nu, assez découvert, pour qu'aucun ennemi ne puisse les approcher sans être aperçu. Le sommet d'une colline qui s'élève isolée dans une plaine est donc un site qui leur semble avantageux, parce qu'ils peuvent, avec des yeux dont la puissance d'optique n'est guère inférieure à celle de petits télescopes, épier à une grande distance tout ce qui se passe sans être eux-mêmes observés.

Je ne remarquai pas sans intérêt que toujours l'entrée de chaque hutte était tournée vers l'intérieur du cercle que formaient les demeures des Bosjesmans, de sorte que l'espace ainsi entouré par leurs habitations, et où ils tenaient leurs bestiaux pendant la nuit, était en vue de tous les habitans, et que si leurs ennemis à la faveur des ténèbres avaient tenté de leur ravir un seul animal, ils n'auraient pu le faire impunément. C'était, j'imagine, dans le dessein d'avoir toujours leurs armes sous la main, que leurs hassagays étaient piquées droites en terre, en dehors et à côté de leurs huttes, car elles étaient trop de longueur pour y être placées en dedans d'une manière convenable; tandis que leur carquois, leur arc et leurs flèches, qui constituent leur principale armure, reposent à distance de leur bras, afin d'être saisis au premier moment d'alarme.

Les huttes de ce kraal étaient exactement bâties

comme toutes celles que j'ai déjà décrites, et n'en différaient que par la plus grande largeur de la porte. Aucune de ces habitations n'était d'ailleurs assez haute pour que même un Bosjesman pût s'y tenir debout, et le chef du lieu n'avait pas un meilleur logement que le dernier de ses hommes. L'intérieur de chaque hutte ne formait qu'une seule pièce où dormaient tous les membres de chaque famille. Leur lit n'était qu'une simple peau étendue à terre, et sur laquelle ils se couchaient, généralement roulés dans leurs manteaux de cuir comme un paquet de vêtemens, de façon à ne montrer ni leur tête ni leurs jambes. Mais tout le monde n'est pas assez heureux pour posséder un kaross où il puisse ainsi s'envelopper. L'espace qui reste vide au milieu d'un kraal, c'est-à-dire le cercle des habitations, est plus ou moins étendu en proportion du nombre des bestiaux appartenant à la communauté ou du chiffre des habitans. Je ne vis dans ce village que cinq ou six bœufs, et autant de moutons; mais les chèvres y étaient bien au nombre d'une centaine. Chaque ménage possédait un ou plusieurs chiens. Tandis que je me promenais, j'observai sur la tête d'un homme un bonnet de fourrure qui avait une forme tout-à-fait singulière. Il était fait de la peau de quelqu'une des nombreuses espèces de gazelles qu'on trouve en Afrique, et descendait fort bas derrière la tête, de manière à donner le plus pos-

sible au dos de la personne qui le portait l'apparence de celui d'un animal de même espèce. Il servait à tromper le gibier, et mettait le chasseur ainsi coiffé à même de se glisser à travers les buissons et d'approcher à portée de sa flèche. Beaucoup de ces Bosjesmans tenaient sans cesse à la main une queue de jackal, et la passaient souvent sur leurs yeux, afin, me dit-on, de rendre leur vue meilleure, persuadés que la queue de cette bête a cette merveilleuse vertu; mais je crois que le bien qu'elle leur fait, lorsqu'ils s'en servent pour essuyer la poussière de leurs yeux, est une raison suffisante d'un tel usage.

Parmi ces naturels, j'en remarquai plusieurs, hommes et femmes, dont l'extérieur annonçait une extrême vieillesse. Leur peau, qui ressemblait à de vieux cuir, offrait sur toutes les parties de leur corps des rides nombreuses; et la saleté dont ces rides étaient remplies, les grumeaux de crasse dont leurs cheveux étaient chargés, montraient combien des êtres humains peuvent devenir dégoûtans lorsqu'ils négligent tout-à-fait d'entretenir la propreté de leur personne. Mais ces gens étaient-ils en effet aussi vieux qu'ils me paraissaient l'être? c'est une question à laquelle ils n'auraient pas eux-mêmes pu répondre; car un peuple qui ne vit qu'au jour le jour, et ne s'inquiète qu'au moment où il termine un repas de celui qu'il doit prendre ensuite, n'a

aucun besoin de charger sa mémoire du nombre des années qui s'écoulent. Mais on sait que très jeunes encore ces indigènes ont souvent l'air fort âgé, considération qui rend leur âge véritable d'autant plus difficile à évaluer. C'est pourquoi je ne me hasarderai pas à prétendre que le terme moyen de la vie soit chez eux plus long ou plus court que chez telle ou telle autre nation.

Ensuite je m'introduisis moi-même dans un cercle de femmes, et sans plus de cérémonie je pris à terre place au milieu d'elles. Il y avait dans le groupe des jeunes et des vieilles, des mères et des filles. Elles ne se livraient à aucune occupation... Je me trompe : elles étaient occupées à babiller et s'en acquittaient avec l'ardeur commune à tout leur sexe en pareille circonstance ; et loin de les interrompre, ma présence ne fit que redoubler leur activité. Mais je reconnus avec un véritable plaisir que la naturelle modestie et l'innocente réserve de la jeunesse existaient aussi bien parmi ces sauvages que chez les nations plus policées. Les jeunes filles, quoiqu'elles fussent dans un état de nudité presque complète, montraient par instinct autant de pudeur que l'éducation la plus rigide et la plus accomplie aurait pu leur en donner. Leurs mères, qui se permettaient plus de licence, n'hésitèrent pas à répondre aux différentes questions que je leur adressai sur leurs usages matrimoniaux. J'appris d'abord qu'il n'existait parmi les sauvages

nations de l'Afrique méridionale ni hommes ni femmes qui passassent leur vie dans le célibat; et sous ce rapport, si sauvages qu'elles soient, elles ont la supériorité sur les plus polies de l'Europe. Les matrones m'informèrent ensuite qu'une fille est ordinairement fiancée dès l'âge de sept ans, c'est-à-dire que l'homme qui se propose de l'épouser la prévient dès lors de ses intentions, afin qu'elle ne prête pas l'oreille aux galanteries d'autres prétendans, et que ceux-ci ne nourrissent pas à tort l'espoir d'obtenir sa main, et comme dans ces pays chaque homme en général prend une seconde femme dès que la première commence tant soit peu à vieillir, cette coutume d'en retenir d'avance une autre est peut-être nécessaire pour éviter les contestations qui autrement s'élèveraient dans des cas de cette nature, quand surtout la jeune fille elle-même a rarement le droit de consulter son goût pour choisir son mari. Deux, trois ans, ou moins, suivant les circonstances, après avoir été ainsi promise, la vierge change de demeure, et quitte la hutte de sa mère pour celle de son fiancé. Ces mariages, qui sont plutôt des marchés, se concluent avec les parens seuls, et sans que jamais on s'inquiète des désirs de la future, qui au reste n'éprouve d'ordinaire ni haine ni amour à l'égard du prétendant. L'homme qui veut se marier offre aux père et mère de la jeune personne qu'il recherche un sac de cuir ou

quelque objet tout aussi précieux. Dès que ceux-ci ont accepté le présent, c'est une affaire conclue sur laquelle il n'y a plus à revenir. Je rencontrai dans ce kraal plusieurs mères qui n'étaient âgées que de dix ou douze ans. S'il arrive, chose fort rare, qu'une demoiselle parvienne à l'âge de nubilité sans avoir été encore demandée en mariage, l'individu qui désirera devenir son mari devra être agréé par elle aussi bien que par les parens; et dans ce cas l'usage exige que pour conserver les apparences de la pudeur elle affecte une grande crainte chaque fois que son amant lui fait la cour, et feigne beaucoup d'aversion pour le joug nuptial. La coutume veut encore que ses amis cherchent toutes sortes de mauvaises querelles au futur. En ce qui concerne la polygamie, il paraît qu'on ne peut jamais prendre une seconde femme, avant que la première, comme je l'ai déjà dit, ne soit devenue vieille, non par le nombre de ses années, mais par l'affaiblissement de sa constitution. Quelquefois, ce qui pourtant est rare, une troisième succède de la même manière à la seconde, mais en général cette dernière n'est pas à son tour remplacée comme les deux précédentes. D'ailleurs les vieilles femmes ne sont pour cela ni délaissées par leurs maris, ni abandonnées à la misère; elles continuent à vivre avec eux sur le même pied qu'auparavant. Mais je n'ai pu parvenir à savoir si jamais de tendres sen-

timens de jalousie entre ces femmes troublaient l'harmonie du ménage.

Plusieurs des jeunes filles qui faisaient partie du cercle où j'entrai pouvaient être regardées comme jolies, plus à cause de leur jeunesse et de l'ensemble agréable de leur physionomie, que d'aucune beauté dans leurs traits; mais je doute que dans toute la nation il s'en trouve une seule qu'un européen n'hésiterait point à déclarer belle. Lorsqu'elles étaient venues le matin à la distribution générale de tabac, elles n'avaient pas encore fait leur toilette; mais alors, à midi bien passé, j'eus le plaisir de les voir armées de tous les charmes qu'elles peuvent emprunter à la poudre dite *buku* et à l'ocre rouge. Cette poudre qui est verte, était répandue à profusion sur leur tête et leur cou, tandis que l'ocre mélangé de graisse était appliqué en couches épaisses soit sur leur nez, soit sur les pommettes de leurs joues. La plupart des dames se distinguaient des vierges par une telle accumulation d'ocre et de graisse sur la chevelure du devant de leur tête, qu'elles semblaient de loin porter une pierre rouge sur cette partie. Quelques-unes s'étaient arraché les cheveux sur tout le haut du crâne, et avaient une rangée de boutons disposée en cercle parmi ceux qui leur restaient. Elles portaient toutes des bracelets ou de peau, ou de cordes à boyaux tressées, ou de cuivre, et des oreilles de la plupart

pendait quelque espèce d'ornement. Leur taille était extrêmement petite et haute à peine de cinq pieds; tout aussi dans leur personne annonçait une grande délicatesse.

Pendant que je causais avec les dames, des hommes qui vinrent à passer entendirent plusieurs de mes questions, s'en amusèrent et firent société avec nous. Je profitai de l'occasion pour demander aux femmes si jamais leurs maris les battaient, sachant bien que c'était amener la conversation sur un grand sujet de querelles dans l'intérieur des ménages. Les hommes, éclatant de rire, se hâtèrent de répondre: « non! mais, non! » — « Si, oh! si fait, se récrièrent aussitôt les femmes, ils nous battent; ils nous frappent sur la tête... comme cela. » Et par la facilité, par la promptitude qu'elles mirent à imiter cet acte de discipline conjugale, elles prouvèrent suffisamment la vérité de leur assertion.

Je les quittai alors heureuses et charmées à ce qu'il me sembla de la longue halte que j'avais faite parmi elles, pour continuer ma visite aux différentes maisons. Dans la première où j'entrai je vis toute une famille qui, assise autour d'une écuelle de cuir remplie de lait de chèvre, le buvait par un moyen complètement neuf. De tous les instrumens propres à porter un liquide à la bouche, nul ne saurait à coup sûr paraître convenir moins qu'un pinceau; tel était cependant celui dont ils se ser-

vaient. Peut-être, pour s'expliquer cette bizarrerie, faut-il considérer que ce mode qui exige une plus grande longueur de temps prolonge aussi le plaisir de leur repas. Le pinceau était fait en crins très forts, et d'une grosseur suffisante pour remplir la bouche. Chacun buvait tour à tour en humant le lait dont il ressortait imbibé, après l'avoir trempé dans l'écuelle. Un peu plus loin, je rencontrai une vieille femme qui avait ouï dire que je désirais connaître tout ce qui avait rapport à leurs coutumes, et qui, en conséquence, m'arrêta avec bonhomie pour me montrer ses mains, et me faire observer que le petit doigt de la droite avait perdu deux phalanges et celui de la gauche une. Elle m'expliqua qu'elle se les avait en différentes fois coupées en signe de deuil, à cause que trois de ses filles étaient successivement mortes. J'examinai ensuite plus attentivement les autres femmes que le hasard amena sur mon passage, et je m'aperçus que beaucoup d'entre elles, comme aussi quelques hommes, avaient les mains pareillement mutilées; mais il n'y avait que leurs petits doigts qui fussent raccourcis de cette façon, et sans doute la perte de ces phalanges n'était pas fort incommode. Venant à un autre groupe d'hommes qui s'occupaient à préparer, à mettre en état leurs arcs et leurs flèches, je priai l'un, d'eux, vieillard qui semblait leur père, de tirer au but devant moi, afin que je pusse juger de

leur adresse. Il se rendit à ma prière, mais chargea un de ses fils qui, dit-il, était plus habile tireur que lui, de me montrer son savoir-faire. Une peau de gazelle dont la surface était bien de sept pieds carrés fut donc suspendue à un bâton qu'on alla ficher à quarante verges de distance. Alors le Bosjesman se dirigea vers la peau, tantôt se baissant, et tantôt même rampant avec lenteur sur la terre, comme s'il eût poursuivi une pièce de gibier et voulu en approcher sans être vu. Quand il lâcha enfin sa flèche, il n'était plus éloigné du but que d'une vingtaine de verges, et néanmoins, à mon extrême surprise, il le manqua. Mais, à une seconde épreuve, il fut plus heureux. La grande habileté des Bosjesmans à se servir de l'arc m'avait été tant de fois vantée, que je dus conclure en cette occasion ou que les récits avaient été à dessein exagérés pour exciter mon admiration, ou que les naturels avaient par ruse feint d'être aussi maladroits, pour que dans le cas où la guerre se déclarerait entre nous, je ne soupçonnasse pas leur force véritable.

Vers le soir presque tous les habitans du kraal se livrèrent dans leurs huttes au plaisir de la danse; elles étaient pour la plupart remplies de monde; mais j'entrai dans une qui paraissait contenir encore plus de société que les autres : c'était à peu près la plus grande, et elle renfermait autant de personnes des deux sexes qu'il en pouvait s'y

asseoir. La compagnie formait sur plusieurs rangs un cercle au milieu duquel ne restait vide que la place exactement nécessaire au danseur. Un feu allumé devant la porte répandait une joyeuse clarté sur cette singulière réunion, et de temps en temps on y jetait de nouveau bois pour qu'il flambât toujours. Mon arrivée, quoique inattendue, ne troubla point l'attention des assistans plus qu'elle n'occasiona la moindre pause dans les évolutions du danseur; apparemment ce dernier était alors parvenu à un si haut degré de chaleur et de satisfaction intime qu'il ne prenait plus garde à rien autour de lui, et ne songeait qu'à lui-même. Les spectateurs, quand j'arrivai, me lancèrent seulement un regard qui disait d'une façon fort claire combien ils étaient charmés de me voir venir les honorer de ma présence. Je ne me gênai donc pas pour aussi prendre un siége... à terre. Comme la hauteur de ces huttes même dans les plus vastes, ne permet pas qu'on s'y tienne debout, le danseur était obligé de se soutenir au moyen de deux longs bâtons qu'il tenait dans ses mains et qui posaient sur le sol à une aussi grande distance l'un de l'autre que l'exigeait le plus de commodité. Son corps, penché en avant, occupait donc une position qui semblait aussi contrainte et aussi inusitée pour la danse qu'on peut se l'imaginer; mais impossible que le mouvement de ses bras et de ses jambes fût moins gêné par des ha-

bits; car il ne portait absolument que son jackal. Malgré cette attitude fatigante, il dansait sans jamais s'arrêter une seule minute. Quelquefois cependant la danse s'exécute sans le secours des bâtons; et, quoique ce fût la même personne qui toujours dansa le temps que je restai dans la hutte, néanmoins chaque individu de la compagnie a droit de danser à son tour, et aussi long-temps que bon lui semble. Quand il juge convenable de s'arrêter, il revient prendre sa place dans le cercle; un autre se lève alors, danse et se rasseoit de même; ainsi de suite pour tous : de sorte que la fête se prolonge souvent avec la même activité jusqu'au matin. L'homme qui, fier peut-être de l'intérêt que je paraissais prendre à le regarder, avait pendant une heure entière déployé devant moi ses talens avec une infatigable ardeur, quitta la place dès que je sortis de la hutte, et détacha les sonnettes qu'il portait au bas de chaque jambe pour que son successeur les suspendît pareillement à ses chevilles, car c'est la même paire dont se servent tous les danseurs. Les sonnettes en question étaient faites chacune avec deux oreilles d'antilope, recousues ensemble, et contenant une multitude de petits morceaux de coquille d'œuf d'autruche; au moindre mouvement du pied, elles produisaient un son qui n'était ni déplaisant ni dur, et qui contribuait beaucoup à l'effet général de la danse.

Cette danse, qui n'a pour ainsi dire pas de figures, est on ne peut plus bizarre, et je ne sais si parmi toutes les tribus de sauvages du globe, on trouverait rien de semblable; mais à coup sûr pareille chose ne se rencontrerait chez aucune nation civilisée. Un pied reste immobile, tandis que l'autre s'agite avec une étonnante vitesse, mais sans la moindre régularité. Toutefois, à peine change-t-il de place, bien que la jambe et le genou ne cessent de tourner d'un côté, puis de l'autre, autant que la posture le permet. Les bras remuent peu, car ils ont à soutenir le corps. Le danseur ne discontinue un seul instant ni de chanter, ni de marquer la mesure par chacun de ses mouvemens, ni même de faire les plus comiques contorsions, jusqu'à ce que, comme fatigué par la violence de ses efforts, il se laisse enfin tomber à terre pour reprendre haleine; mais qu'on ne croie pas que son ardeur pour la danse l'abandonne alors! Il chante toujours, toujours il se remue en cadence avec les voix et les accompagnemens des spectateurs. Au bout de quelques secondes il se relève et poursuit avec une vigueur nouvelle. Lorsqu'un pied est las, ou qu'il a suffisamment dansé pour sa part, l'autre le remplace et recommence le même manége, de sorte qu'on dirait, à voir l'exécutant changer ainsi de jambes par intervalles, qu'il veut convaincre ses amis qu'il pourrait ne jamais s'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût qu'une personne qui dansât à la fois, la compagnie environnante n'en était pas moins très occupée, ne s'en amusait pas moins beaucoup. Tous les assistans en effet, vu qu'ils faisaient l'orchestre, étaient aussi essentiels à la fête que le danseur même, et contribuaient autant que lui aux plaisirs de la soirée; ils étaient chargés de la partie des accompagnemens qui consistait à chanter, à battre du tambour et à frapper des mains pour marquer la mesure. Hommes et femmes, quoique ce ne fût pas à l'unisson, chantaient pourtant avec harmonie; et les voix des jeunes filles, qui étaient un peu plus élevées, se soutenaient les unes les autres. Les paroles du chant, si on doit donner ce nom à deux monosyllabes sans aucun sens, se répétaient toujours sans aucune variante. Le tambour n'était qu'une de ces cruches en bois précédemment décrites, dont l'ouverture était fermée par un morceau de parchemin humide, et qui contenait un peu d'eau. De temps à autre, dès que le parchemin était sec, on n'avait, pour le mouiller de nouveau, qu'à retourner l'instrument. C'était une femme qui en battait avec l'index de la main droite, tandis qu'elle réglait la force et la qualité du son en plaçant l'index et le pouce de la main gauche sur le parchemin. Le tambour paraissait être exactement dans le ton des voix de l'assemblée, concordance qui, ce me semble, ne pouvait guère être acciden-

telle. Je ne retournai que vers minuit à notre campement au bas de la colline.

Le lendemain 7, aussitôt que je fus éveillé, mes gens reçurent de moi l'ordre d'aller, comme nous en étions convenus le jour précédent, chasser le rhinocéros; ils commencèrent donc sur-le-champ leurs préparatifs, et partirent à sept heures, suivis d'une douzaine de naturels qui devaient leur montrer le chemin. Le vieux Cobus et Hans-Lucas restèrent seuls pour garder les bagages. Je n'accompagnai pas non plus les chasseurs, dans la crainte de faire une course inutile, si le hasard voulait qu'ils ne tuassent pas de gibier; mais comme je me proposais de les rejoindre, dans le cas contraire, je confiai à l'un d'eux mon cheval pour qu'il revînt avec plus de diligence m'avertir de me mettre en route dès l'instant où un des animaux qu'on devait poursuivre aurait été abattu. Mon dessein était, pendant ce temps-là, de rédiger sur mon journal les observations de la veille. Je n'y pus toutefois réussir, car je fus bientôt entouré d'une multitude d'indigènes, et presque forcé de converser avec eux sans pouvoir employer un quart-d'heure comme je l'eusse voulu. Tandis que la conversation allait son train, mes regards vinrent à tomber sur une femme qui portait un enfant derrière son dos, et semblait attentivement occupée à chercher quelque chose qu'elle voyait entre les plis de son kaross et parmi

les rangs de ses bracelets ou de son collier. Je remarquai que souvent elle levait la main à sa propre bouche ou à celle de son jeune fils. La curiosité me poussant à examiner de plus près le motif de ces opérations, je découvris enfin, non sans un assez profond sentiment de dégoût, que les objets des ardentes poursuites de cette tendre mère étaient certains petits animaux qu'il n'est pas nécessaire de nommer au lecteur. Quoique nous ne puissions nous autres Européens les voir sans que leur vue ne nous fasse soulever le cœur, les mœurs diffèrent tellement selon les climats qu'une dame africaine recueillait avec amour cette vermine pour la présenter à son cher enfant qui tendait son innocente petite main et la recevait comme des bonbons.

Heureusement l'arrivée de Ruiter avec le cheval et la nouvelle que Speelman avait tué un rhinocéros mît fin à ce dégoûtant spectacle et changea le cours de mes idées. Le bruit du succès de mon chasseur se fut bientôt répandu dans toutes les huttes du kraal : la joie alors devint universelle. Les hommes, qui jamais ne voyagent sans leurs armes, se hâtèrent de les saisir, et coururent à l'ouest vers l'endroit où ils avaient ouï-dire que reposait l'animal. Ceux qui comptaient rester au logis descendirent du moins la colline avec des chants et des danses, comme tout de suite saisis d'un accès de folie gaie, et ne pouvant résister au plaisir de me

remercier d'avoir permis que mes gens allassent chasser pour eux. En un clin-d'œil nos cinq bœufs de somme furent amenés du pâturage et sellés; les Bosjesmans aussi eurent promptement préparé tous ceux qu'ils possédaient alors et dont le nombre ne s'élevait qu'à six.

Lorsque nous partîmes, il n'y avait déjà plus que deux heures de jour. A peu de distance, nous rencontrâmes Philip qui avait prudemment réfléchi que, moi-même devant m'absenter, ses deux camarades seraient peut-être trop faibles pour garder le bagage, et qui, en conséquence, revenait afin de leur prêter main-forte s'il était besoin. Nous continuâmes ensuite notre route avec beaucoup de rapidité, tenant toujours le trot ou le galop. Les trois Bosjesmans qui conduisaient les bœufs devant nous savaient, malgré les pierres et les inégalités du chemin, les faire avancer si vite que, même à cheval, j'avais peine à les suivre; et souvent lorsque la surface du sol était à tel point couverte de gros fragmens de rocher que mon cheval ne pouvait presque trouver où mettre le pied, j'étais forcé de leur crier qu'ils ralentissent le pas. Nous cheminâmes jusqu'au coucher du soleil sur la région haute et montagneuse qui, commençant au sud du kraal de Kaabi pour s'étendre jusqu'au nord et à l'ouest du passage de l'obélisque, constitue ce qu'on appelle les monts de l'*Hyène*. Nous atteignîmes à la

nuit le haut de leur versant occidental, d'où il nous fut possible d'apercevoir dans la plaine au-dessous, mais encore à une distance considérable, la flamme du feu des chasseurs. En une demi-heure cependant, et après avoir parcouru environ quatorze milles, nous arrivâmes au lieu où gisait le rhinocéros.

En me voyant, mes Hottentots ouvrirent tout d'abord et en même temps la bouche pour m'annoncer que Speelman, depuis le départ de Ruiter, avait tué un autre animal. Celui-là, il l'avait laissé au milieu d'une plaine située plus à l'ouest, et séparée de celle où nous étions alors par une basse chaîne de collines. L'heureux chasseur ne tarda guère à venir lui-même m'apprendre les détails de l'expédition. Lorsque ses compagnons et lui, me dit-il, étaient arrivés au lieu où les Bosjesmans s'attendaient à trouver les rhinocéros, ceux-ci avaient délogés, mais, au bout d'une demi-heure de marche, ils n'en avaient pas aperçu moins de quatre qui broutaient tranquillement les buissons dans une autre partie de la plaine. Ils s'étaient alors avancés vers ces animaux, à différentes distances, chacun suivant son courage; mais lui le premier, Speelman, osa s'approcher assez pour leur décharger son coup de fusil, et en blessa un mortellement. Ses camarades ne craignant donc plus de le rejoindre avaient à leur tour tiré sur la bête qui

n'était cependant tombée morte qu'après avoir reçu sept balles. Speelman avait alors poursuivi les trois autres rhinocéros qui s'étaient enfui vers les montagnes; et comme chemin faisant il en avait découvert un cinquième au milieu de la plaine, il avait eu le bonheur et de l'approcher sans en être vu et de l'abattre d'une seule balle. Aussi ne se refusa-t-il pas le plaisir de remarquer avec orgueil qu'il n'avait tiré que deux coups de fusil dans la journée, et que chaque fois il avait tué une pièce d'une taille colossale.

Au reste, ce n'était pas les deux premiers rhinocéros que Speelman avait abattus dans le cours de sa vie; et pour me prouver sa connaissance de ces animaux, pour m'éviter la peine de lui adresser des questions, il s'empressa volontiers de m'apprendre tout ce que sa propre expérience lui avait appris. Leur odorat, me dit-il, est si fin, si délicat, qu'ils sentent même à une distance énorme quand leur cruel ennemi, l'homme, marche vers eux; et dès le moindre soupçon de cette nature ils prennent la fuite. Le chasseur doit donc avoir la précaution de marcher contre le vent lorsqu'il cherche à les approcher, s'il veut parvenir à portée de son fusil. En outre il est obligé de se mouvoir en silence et avec circonspection, de manière à ne pas produire le moindre bruit dans les buissons, tandis qu'il les traverse. Autrement, telle est l'extrême

subtilité de leurs oreilles, qu'ils prendraient aussitôt l'alarme et se transporteraient au loin dans quelque retraite plus solitaire. Mais l'instant le plus dangereux de cette chasse, c'est que, lorsqu'ils sont ainsi troublés, ils deviennent quelquefois furieux et se mettent dans la tête de poursuivre leur ennemi. Alors s'ils réussissent à discerner le malheureux chasseur, impossible qu'il en échappe, à moins de posséder un sang-froid et une présence d'esprit qu'on ne trouve pas toujours à ses ordres en pareil cas. Pour peu cependant qu'il ait le courage d'attendre que la bête en courroux se précipite vers lui, et qu'il sache saisir la minute favorable pour d'un bond se ranger lui-même de côté afin qu'elle passe, il doit avoir le temps de recharger son arme, avant que le rhinocéros parvienne de nouveau à l'apercevoir; chose que par bonheur il ne fait que lentement et avec difficulté. La connaissance de cette imperfection de vue chez l'animal en question, laquelle est sans doute occasionée par l'excessive petitesse de l'ouverture de ses yeux proportionnément à l'énormité de son corps, puisque leur plus grande longueur n'est jamais que d'un pouce, encourage le chasseur à s'avancer sans beaucoup prendre la peine de se cacher; et s'il ne néglige pas les précautions ordinaires mentionnées ci-dessus, il peut sain et sauf arriver assez près pour lâcher son coup. Le rhinocéros, comme le cochon, éprouve

un grand plaisir à se vautrer dans la bourbe.

Le premier des animaux de cette espèce, que l'habileté de Speelman avait jeté en notre pouvoir, était un mâle d'une vaste taille; mais comme il était déjà presque coupé quand je survins, je ne pus en prendre les différentes dimensions. Il n'avait absolument aucun poil, excepté sur le bord des oreilles et au bout de la queue. Nos balles, quoique pour les rendre plus dures nous les eussions fabriquées en y mêlant de l'étain, s'étaient aplaties et déformées lorsqu'elles avaient rencontré des os; mais celles qui s'étaient frayé un passage dans la partie charnue avaient conservé leur forme primitive, fait qui prouve combien peu la dureté du cuir de cet animal est en rapport avec l'opinion vulgaire qui le dit impénétrable aux balles de fusil. Toutefois il faut convenir que des balles de plomb pur, tirées de trop grande distance ou avec une trop faible charge de poudre, manqueront quelquefois de pénétrer la peau, s'aplatiront sur les flancs et retomberont à terre sans les avoir endommagés, si le hasard veut qu'elles aillent frapper contre une des parties les plus épaisses du cuir ou dans un endroit que recouvre une croûte de vase desséchée. Cette peau, lorsqu'elle est sèche et qu'on la dispose en boucliers, peut, à la rigueur, repousser une balle, parce qu'elle devient alors beaucoup plus dure que du vivant de l'animal. Lorsque mes

gens découpèrent le rhinocéros qu'ils avaient d'abord tué, ils lui trouvèrent dans le corps huit balles bien qu'ils n'en eussent tiré que sept. La huitième paraissait avoir long-temps séjourné dans les chairs. Il avait donc probablement vécu jadis sur le territoire de la colonie; mais chassé et blessé par les colons, il avait, quoiqu'en vain, cherché un refuge au-delà des frontières.

De chaque côté de la carcasse, mes Hottentots avaient allumé un feu, et soupaient en se chauffant. A quelque distance, autour d'un troisième foyer, il n'y avait pas moins de vingt-quatre Bosjesmans qui, durant toute la nuit, ne cessèrent de cuisiner, de manger et de babiller. C'était pour moi un curieux spectacle : il semblait que leur appétit fût insatiable, car ils n'avaient pas plus tôt fait griller et dévoré une tranche de viande, qu'ils retournaient à la carcasse en couper une autre; et je doute qu'ils aient consacré le moindre temps au sommeil. Dans le fait, la chair de ce rhinocéros était excellente, et avait presque le goût du bœuf, quoiqu'elle fût un peu dure, sans doute parce qu'il était vieux ou trop récemment tué; mais celle de la femelle, dont nous mangeâmes le lendemain et qui était plus grasse, nous sembla à la fois saine et savoureuse. La langue surtout aurait été même par un épicurien déclarée un morceau exquis. Je dormis étendu dans mon manteau le long d'un des feux.

Le lendemain 8, accompagné d'un seul de mes gens, et de quelques naturels qui devaient me servir de guides, je franchis les collines rocailleuses à l'ouest, et je descendis dans une vaste plaine aride que couvrait une infinité de buissons bas. Au centre, nous trouvâmes le second rhinocéros, près duquel Speelman, avec une bande de Bosjesmans, s'était transporté plutôt que moi pour empêcher qu'on ne le coupât avant que je l'eusse examiné à mon aise. L'animal, qui comme je l'ai dit était une femelle, gisait précisément dans une position très favorable à ma curiosité : il était tombé sur les genoux, et se tenait encore presque dans la même attitude que de son vivant. La première vue de cette bête me suggéra l'idée d'un énorme cochon. Outre en effet leur ressemblance générale, le rhinocéros et le cochon se peuvent comparer l'un à l'autre pour l'analogie qui existe entre la structure de leur crâne, la petitesse de leurs yeux, et la hauteur proportionnée de leurs oreilles. Mais le rhinocéros, par ses jambes informes et lourdes, par ses pieds larges et pesans, a plus de rapport avec l'éléphant et l'hippopotame. Cette femelle avait depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue, onze pieds deux pouces de longueur, mesure anglaise; et la queue elle-même, dont l'extrémité était verticalement aplatie, un pied huit pouces. La circonférence de la plus grosse partie du corps

était de huit pieds et plus. En examinant l'intérieur de la boucle, je trouvai que suivant l'opinion commune l'animal n'avait aucune dent incisive dans l'une ni dans l'autre mâchoire; dans la supérieure et de chaque côté, étaient cinq grosses molaires après lesquelles venait une petite dent simple ; mais dans l'inférieure, il y avait six molaires outre la petite dent. Tout le monde sait d'ailleurs que le rhinocéros, d'où son nom lui est venu, porte sur le muffle une excroissance pointue, de substance fibreuse et cornée, qui semble composée de poils agglutinés, et qui n'est adhérente qu'à la peau.

Comme nous avions déclaré que le produit de notre chasse appartiendrait aux naturels, nous n'emportâmes des deux rhinocéros que la quantité de viande nécessaire à notre nourriture pour une couple de jours; mais nous chargeâmes sur nos bœufs les deux peaux tout entières que mes gens avaient coupées en bandes pour les débiter à Graaf-Reynet; après quoi nous reprîmes le chemin du kraal. Partout sur la route nous rencontrâmes des hommes et des femmes qui nous saluaient gaîment, et qui s'en allaient, disaient-ils, prêter secours à leurs amis; en d'autres termes, manger et se régaler jour et nuit avec eux, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que des os. Toutes les félicitations, tous les remercîmens que nous reçûmes ainsi, nous em-

pêchèrent de regagner avant le coucher du soleil l'endroit où était notre bagage.

Le 9, dans l'après-midi, nous fîmes nos adieux aux quelques habitans qui étaient demeurés dans les huttes du kraal, et accompagnés du seul Rüzo, auquel Kaabi recommanda plusieurs fois de ne nous quitter que quand nous aurions atteint la contrée des blancs; mes Hottentots et moi nous continuâmes notre voyage. Nous suivîmes la direction général de la Brak, et dans notre marche de ce jour nous la traversâmes quatre fois. Son cours n'avait été encore, pour ainsi dire, marqué que par des arbres, ou plutôt par des buissons plus hauts que ceux de la plaine; mais il commença dès lors à prendre un autre caractère, et se distingua non-seulement par une plus grande abondance d'eau, mais encore par une multitude de roseaux et de buissons, les uns et les autres de plus belle taille. Nous campâmes le soir sur les bords de la rivière.

Le jour suivant, la surface du pays, à mesure que nous avancions, devint peu à peu parsemée de collines plus nombreuses; mais, quoique revêtue d'épaisses broussailles, c'était toujours une vaste région qu'on pouvait appeler découverte. Tandis que, faute de routes frayées, nous cheminions à quelque distance les uns des autres, un des Hottentots aperçut un trou en terre qui servait de nid à des abeilles. Il appela aussitôt ses camarades; et par leur se-

cours, allumant un feu avec du bois humide de manière à produire beaucoup de fumée, il s'empara du gâteau de miel que le nid contenait. Ce gâteau qui pouvait peser trois ou quatre livres fut en un clin d'œil, miel et cire, dévoré par mes gens. Le miel, dont je goûtai, quoique singulièrement mou et presque aussi liquide que de l'eau, avait néanmoins une saveur exquise. Chemin faisant, nous apercevions d'ailleurs dans toutes les directions, autour de nous, d'innombrables troupeaux de bêtes sauvages qui passaient tranquillement comme des bestiaux domestiques. A la tombée de la nuit, rencontrant de nouveau la Brak, nous fîmes encore halte sur sa rive droite, après l'avoir franchie dans un endroit où la terre offrait de toute part des traces du passage des lions. Aussi eûmes-nous soin d'allumer de grands feux que nous entretînmes toute la nuit; et la précaution était bonne, car nous ne cessâmes jusqu'au matin d'entendre rugir les lions et glapir les jackals autour de nous.

Le 21 au lever du soleil, nous tentâmes de traverser la Zeekoe, mais elle était encore plus haute que la veille. Cependant, à onze heures avant midi elle redevint assez basse pour que nous pussions la franchir. Sur la rive droite, je remarquai une route très battue, qui conduisait aux limites les plus septentrionales de la colonie, et, me dit-on, aux bords méridionaux du Nu-Gariep, où les fermiers vont

souvent chercher du bois de charpente. Le long de la Zeekoe, poussait en abondance une espèce de roseau dont toutes les maisons de ces districts sont couvertes, mais pas un arbre. La contrée était de toute part montagneuse. Nous ne cessâmes de monter, après avoir, à environ quatre milles de la ferme où nous avions couché, franchi de nouveau la rivière, qui prend sa source parmi les hautes montagnes que nous avions à notre gauche, coule d'abord au nord en inclinant un peu à l'est, court ensuite dans une direction plus orientale, et finit par se jeter dans le Nu-Gariep. Quand nous eûmes parcouru quatre milles et demi au-delà, nous rencontrâmes une ferme dont le jardin garni de peupliers, de pins, de saules, de rosiers et de pêchers présentait seul au milieu de ces hautes terres sauvages un aspect de culture. A partir de cette ferme, la route commence à monter plus rapidement, et pénètre dans la région élevée du Sneuwberg, ou des montagnes de neige. Plus nous en approchâmes, et plus l'air devint sensiblement plus froid, l'herbe plus abondante dans les vallées. Aux traits âpres et hardis de la scène qui peu à peu se déroula devant nous, à la sublimité de la nature, ne se mêlait aucune trace d'œuvres humaines; et le chemin frayé que nous suivions était la seule marque qui pût indiquer aux voyageurs que ces sourcilleuses vallées eussent été déjà parcourues, ou que l'homme eût

établi sa demeure dans une région en apparence si déserte et si solitaire. En moins de deux heures nous gagnâmes le sommet de la chaîne sur lequel passe la route, pendant un mille et demi avant que la pente du versant opposé ne soit très sensible. L'espèce de gradin que nous descendîmes d'abord, nous introduisit dans un plateau couvert d'une herbe magnifique. Depuis que nous avions quitté les bords de l'Hex-Rivier, tous les courans que nous avions traversés coulaient à l'ouest; mais en cet endroit, dans un ravin à notre droite nous trouvâmes un ruisseau qui suivait un cours contraire, et qu'on peut regarder comme une des plus hautes sources de la rivière Dimanche. Un épais brouillard ou plutôt une pluie très fine nous assaillit alors, et tous mes gens se plaignirent d'avoir extrêmement froid. Je résolus donc de faire halte pour la nuit le long du ruisseau, dès que nous rencontrerions une quantité suffisante de combustible pour allumer du feu. Mais le bois fut, par bonheur, en cette circonstance, si rare sur notre route, que nous avançâmes encore assez long-temps à travers le brouillard, et que nous aperçûmes enfin une maison devant nous à l'instant où le jour commençait à disparaître. C'était la demeure d'un nommé *Piet-Van-der-Merwe,* qui avec beaucoup de plaisir nous reçut sous son toit.

Le 22 la température ne fut pas moins froide, ni la pluie, qui tombait toujours, moins pénétrante.

D'heure en heure plus désireux d'atteindre Graaf-Reynet, comme, après avoir attendu jusqu'à midi, le temps ne devenait pas meilleur, je me décidai à partir.

Résidence à Graaf-Reynet. Retour à Klaarwater.

Avant midi nous entrâmes dans Graaf-Reynet, où M. Kicherer s'empressa de me présenter à sa famille et à ses amis, comme la personne qui avait été la cause innocente de leur singulière frayeur. Mais l'affaire qui m'avait nécessité un si long et si fatigant voyage était pour moi plus importante que tout le reste; fuyant donc les visites et les félicitations d'une foule de gens fort aimables sans doute, mais qui ne m'intéressaient guère, j'allai le soir même de mon arrivée m'entretenir avec le landdrost sur les moyens à prendre pour louer le nombre de Hottentots dont j'avais besoin; malheureusement ce magistrat, en dépit de toutes ses bonnes dispositions, ne put me dissimuler qu'il ne savait où me trouver les hommes que je lui demandais; qu'il n'en connaissait aucun qui fût alors libre de m'accompagner; que cette disette de serviteurs était en grande partie occasionée par une réquisition extraordinaire de soldats qu'avait faite le gouverneur pour repousser les Cafres; et que le meilleur parti à prendre, afin de me sortir d'embarras, était peut-être de s'adresser à l'officier supérieur qui

commandait les troupes à la frontière : c'était justement le colonel du corps auquel appartenait mon Hottentot Philip, et j'avais eu déjà à me louer une fois de son obligeance. Il fut donc arrêté que nous lui écririons dès le lendemain pour lui expliquer la chose et solliciter son assistance, ainsi qu'une prompte réponse.

Mes gens n'arrivèrent pas avant le coucher du soleil, et le jeune Bosjesman n'était plus avec eux ; il avait demeuré dans la hutte jusqu'au moment de leur départ, et alors était parvenu à s'échapper sans que personne le vît. Ses camarades l'avaient long-temps attendu et cherché dans toutes les directions ; mais ne pouvant découvrir ses traces, ils en avaient conclu que sa disparition était volontaire, et qu'il avait repris le chemin de son kraal. Une petite tente me fut prêtée par M. Kicherer pour l'usage de mes domestiques, et ils la dressèrent en pleine campagne derrière son jardin.

Le village de Graaf-Reynet a ses avantages aussi bien que ses désavantages : il est situé au cœur d'un pays productif en bestiaux et en grains, et croît chaque jour en population et en richesse. L'eau y abonde dans toutes les saisons, et le climat, dit-on, y est fort salutaire. Le sol même sur lequel il est bâti ne saurait être plus fertile, et les fruits, les légumes de toute espèce y poussent en perfection. Un habile cultivateur de ce district n'a pas craint

de m'assurer que, règle générale, la terre y rapportait plus qu'en Europe. Les hautes montagnes qui environnent la ville de toutes parts ajoutent un grand trait, une grande beauté, à la vue; mais peut-être circonscrivent-elles trop étroitement les champs des environs. Il y a cependant pour tous les besoins de l'horticulture plus d'espace encore qu'elle n'en pourra sans doute jamais employer. Ces montagnes servent de repaires à d'innombrables léopards; elles abondent aussi en babouins de l'espèce communément répandue dans toute la colonie; mais en revanche il est rare, dit-on, d'apercevoir des serpens dans le voisinage.

Graaf-Reynet, avec les jardins et les champs qui en dépendent, est presque entouré par la rivière Sunday ou Dimanche, et, comme je l'ai déjà dit, abrité dans toutes les directions par de grandes montagnes dont les flancs rocailleux sont revêtus d'une magnifique et perpétuelle verdure. Il consiste en une large rue principale, où chaque maison est détachée des autres, mais s'y réunit par un beau verger que de nombreuses rigoles arrosent sans cesse. L'église, vaste et beau bâtiment construit en forme de croix, s'élève au milieu d'une plaine spacieuse, à l'extrémité septentrionale de la principale rue qu'il termine, tandis que la rivière, avec ses bords abondamment garnis d'arbres et de buissons, en ferme l'autre extrémité. La drostie, ou résidence

du landdrost, quoique moins élégante que celle du Tulbagh, est pourtant un noble édifice. Elle est voisine de l'église, presque au bout de la rue, et du côté occidental. La plaine ou prairie dans laquelle est située l'église se prolonge jusqu'à une colline d'où les montagnes de neige apparaissent dans toute leur immense élévation. Une ouverture entre cette colline et les montagnes à l'est est la seule route par laquelle on puisse du nord parvenir au village. Pour y arriver par le sud il faut nécessairement traverser la rivière. Du côté oriental de la grande rue il y en avait plusieurs autres qui la coupaient à angles droits, et le long desquelles se bâtissaient un grand nombre d'habitations.

A l'époque de ma visite, c'est-à-dire au mois d'avril 1812, Graaf-Reynet ne pouvait encore être appelé qu'un village; mais, si j'en juge par les améliorations projetées et par l'active promptitude qu'on mettait dès lors à les accomplir, le nom de ville devait bientôt mieux lui convenir. Sept années auparavant, le nombre des maisons n'était que de quinze à vingt; mais déjà il s'élevait à quatre-vingt-deux. Pendant mon séjour je comptai trois forgerons, un fabricant de chariots, et plusieurs boutiques où l'on trouvait un riche assortiment de marchandises européennes. Il y avait aussi un boucher, un boulanger et un débitant de vin et d'eau-de-vie, lesquels n'exerçaient leurs états qu'avec

l'autorisation du landdrost. Sur toute la longueur de la principale rue, un double rang d'orangers et de citronniers, à cette époque chargés de fruits, formait une décoration aussi nouvelle à l'œil d'un Anglais que belle en elle-même, à cause de la luisante verdure du feuillage et du brillant contraste du fruit d'or. La saison générale des fruits était alors passée, mais les coins pendaient encore aux arbres. Toute sorte de légumes se vendaient à fort bas prix; la viande était également peu chère : le bœuf ne valait que deux sous la livre, et le mouton que douze sous les cinq livres. Mais les loyers étaient plus élevés même qu'à la ville du Cap. On ne trouvait alors dans le voisinage immédiat de Graaf-Reynet que fort peu de bois propre aux constructions; il fallait aller chercher toutes les planches et les grosses poutres à une distance considérable au sud-est, où on les coupait dans les forêts qui bordent la Baviann's-Rivier, ou celles qui couvrent le Bosch-Berg ou Mont du bois de charpente.

Les montagnes qui ceignent Graaf-Reynet sont le sol indigène d'une plante extraordinaire appelée *pain des Hottentots;* l'ognon d'où elle pousse sort tout-à-fait de terre et prend un énorme développement, puisqu'il a souvent trois pieds de hauteur et de diamètre. Il est presque entièrement garni de protubérances angulaires et ligneuses qui le font ressembler assez à une écaille de tortue. L'intérieur

de ces protubérances est une espèce de chair qui ne peut être mieux comparée qu'à un navet pour la consistance et la couleur. Du haut de cet ognon s'élancent chaque année plusieurs tiges dont les branches ont une merveilleuse disposition à entrelacer les buissons qu'elles peuvent atteindre. Les Hottentots m'apprirent qu'autrefois ils mangeaient cette substance intérieure qui, coupée par morceaux et cuite sous les cendres, n'était pas une nourriture malsaine, ni sans analogie avec l'igname des Indes orientales.

Ce fut seulement le 14 avril que je reçus de l'officier commandant les troupes sur la frontière, réponse à la lettre que je lui avais adressée depuis plus de quinze jours. Il me marquait que par le même courrier il écrivait au landdrost pour le prier de me chercher des hommes et même pour l'y autoriser au besoin. Mais, par une insigne fatalité, cinq ou six heures avant la réception de ce billet le landdrost lui-même avait pris le chemin de la frontière, où il lui était indispensable de se rendre en personne. Il me fallut donc, pour songer à poursuivre l'affaire qui m'avait amené à Graaf-Reynet, attendre que ce magistrat fût de retour. Pour comble de malheur, le colonel, dans son post-scriptum qui terminait la missive, me demandait de renvoyer Speelman au régiment, à moins qu'il ne me fût « absolument nécessaire! » Comme j'osais à

peine, vu la tournure que semblait prendre les choses, pouvoir me flatter de parvenir à trouver les serviteurs dont j'avais besoin, je crus que renoncer au service de l'un des deux qui seuls me restaient, serait « avancer à reculons. » En conséquence, j'instruisis mon fidèle hottentot du désir de son colonel, et le laissai libre de redevenir soldat ou de retourner avec moi au-delà du Gariep : il n'hésita guère à déclarer qu'il aimait cent fois mieux me suivre, et je n'eus pour le garder auprès de moi que la peine de croire qu'il y était « d'une absolue nécessité. » Speelman aussi fut réclamé par un individu qu'il rencontra par hasard un jour dans le village, et qu'il devait, aux termes d'un ancien engagement, servir encore plusieurs mois; mais il échappa à cette espèce de créancier en lui promettant de rentrer à son service quand il serait revenu de notre voyage.....

Pendant toute la durée de mon séjour à Graaf-Reynet, on ne saurait s'imaginer combien mes gens me causèrent d'embarras. Comme ils étaient alors presque sans nulle occupation, j'avais peur que le désœuvrement ne leur fît contracter de mauvaises habitudes, celle entre autres de la paresse, à laquelle les portait un penchant naturel. Je ne pouvais obtenir d'eux qu'ils restassent dans la tente; sans cesse ils erraient par le village, insultant et querellant tous ceux qu'ils rencontraient. Je fus surtout peiné

de voir qu'ils ne se souciaient aucunement d'employer avec utilité ni les gages que je leur payais, ni l'argent que leur avait rapporté la vente des peaux de nos deux rhinocéros. Ils dépensaient tout au cabaret; et chaque fois que j'allais à la tente, j'étais sûr d'y trouver trois ou quatre de ces insensés ivres-morts. Mais je leur dois la justice de dire qu'en état d'ivresse ils n'étaient pas du moins si diables qu'à jeun.

Tous menaient cette mauvaise conduite à l'exception d'un seul. Celui-là dans ses manières différait complétement des autres. Il était toujours silencieux et sombre; il quittait rarement la tente; et lorsque des habitans du village, ce qui arrivait souvent, s'y transportaient afin qu'on leur contât les détails de notre voyage, il avait coutume de se couvrir de son kaross et de s'étendre dans un coin comme s'il dormait. Un jour, je lui ordonnai d'aller à une ferme voisine chercher quelques moutons que j'avais achetés : il montra la plus grande répugnance à m'obéir, et prétendant ne pas savoir le chemin me pria d'envoyer à sa place quelqu'un de ses camarades. Le coquin, ce n'était pas sans raison qu'il désirait ainsi se soustraire aux regards; mais quoique ses façons d'agir parussent quelquefois singulières et inexplicables, personne néanmoins ne le soupçonnait d'être l'homme que par la suite nous apprîmes qu'il était. Je réserve l'horrible his-

toire que je pourrais conter ici sur son compte, pour l'endroit de mon journal où elle trouvera naturellement sa place dans l'ordre chronologique. Mais je ne saurais, sans frissonner, réfléchir combien de fois ma vie a été entre ses mains. Ce misérable est connu du lecteur sous le nom de Daniel.

Le triste emploi que mes Hottentots faisaient de la journée fut cause qu'ils négligèrent bientôt le seul soin que j'eusse exigé d'eux pendant notre halte, celui de nos bêtes de somme. Aussi, ne m'étonnais-je guère lorsqu'ils vinrent m'annoncer un matin que tous les bœufs s'étaient échappés. Aussitôt j'ordonnai qu'on suivît leurs traces; mais ce ne fut qu'après sept jours de recherches qu'on finit par les retrouver tous.

Le landdrost, dont j'avais de jour en jour attendu l'arrivée avec une impatience bien concevable, arriva enfin le 22. Dès le lendemain il m'envoya dire qu'il avait découvert cinq Hottentots en bonnes dispositions pour entrer à mon service, et que je les trouverais chez lui. Je courus donc à sa demeure; il me présenta les individus qu'il disait si bien disposés, m'assura qu'ils feraient de bons domestiques, et fixa lui-même leurs gages que nous trouvâmes, eux et moi, également raisonnables. Je crus pendant quelque temps avoir conclu un excellent marché; mais plus tard, la rumeur publique m'apprit que les Hottentots qui m'avaient été si pompeusement

recommandés étaient autant de mauvais sujets dont les autorités avaient jugé convenable de purger le village. Comme on s'en doute, je me plaignis amèrement au magistrat qui m'avait induit en erreur, moi étranger. Il eut beau protester du contraire : d'entre les cinq je n'en conservai que trois, et si je ne les congédiai pas tous ce fut crainte de ne pouvoir les remplacer. Ces trois-là se nommaient Keyser Dikkop, c'est-à-dire *empereur Grossse-Tête*, Sfuutman Witbooy, et Adrien Michael.

Le 24, grâce à l'officieuse intervention de M. Kicheter, j'enrôlai deux autres Hottentots, ou pour parler plus correctement demi-hottentots, que je pus regarder comme une meilleure acquisition, car ils avaient reçu le baptême et savaient lire. Le premier qui s'appelait Cornelis Goeïman, était né d'un père indigène et d'une mère fille d'un colon hollandais, mélange aussi rare que l'inverse est commun. En effet les Hottentots de race mêlée qui ont dans le corps du sang d'origine hollandaise doivent cet honneur à leur père bien plus souvent qu'à leur mère. Il avait en conséquence la taille plus haute que ne l'ont d'ordinaire les hommes de la race de son père, le teint aussi plus beau, et les traits presque européens; mais sa chevelure était encore aussi laineuse que celle d'un nègre, quoiqu'elle le fût beaucoup moins que chez un Hottentot de sang pur. Le second, Jan van Roye, avait en 1803 visité

la Hollande et l'Angleterre, avec sa femme Mietje et une autre naturelle, de compagnie avec M. Kicherer lui-même qui les avait amenés en Europe comme échantillons des indigènes convertis par les missionnaires. Ce dernier, en homme consciencieux m'avoua que ses deux protégés étaient passablement enclins à l'ivrognerie; mais il m'assura que si trop souvent ils avaient occasioné du scandale dans Graaf-Reynet, c'était qu'on ne pouvait les y empêcher d'aller au cabaret. Aussi ne doutait-il pas que dans le cours du voyage qu'ils feraient avec moi et où ils n'auraient ni la tentation ni les moyens de satisfaire leurs vices, ils ne dussent être de précieux serviteurs. Naturellement porté à conclure, d'après l'instruction qu'ils avaient reçue, que ces deux individus possédaient sans doute des connaissances moins bornées que d'autres Hottentots, j'en conclus aussi qu'ils pourraient m'être beaucoup plus utiles que d'autres. C'est pourquoi ne redoutant guère leur goût assez vif pour les liqueurs fortes, dans des contrées où ils ne trouveraient à boire que de l'eau, je les pris sans hésiter à mon service.

L'un des premiers jours que je passai à Graaf-Reynet, apprenant quel motif m'y amenait, le chirurgien du 21e de dragons légers, avec qui j'avais lié connaissance, m'avait parlé d'un allemand qui demeurait dans le Sneeuwberg, mais qui, par suite de la réquisition, était alors enrôlé

dans un corps de troupes stationné sur la frontière des Cafres, comme d'un homme probablement disposé à me servir, et capable non-seulement de surveiller mes Hottentots mais encore de prendre soin de mes chariots et de mes attelages. Pensant donc qu'un tel serviteur me serait d'un grand secours, je priai mon ami de faire toutes les démarches nécessaires, d'abord auprès de l'individu en question pour savoir s'il consentirait à me suivre, puis auprès des chefs pour qu'il obtînt son congé. Ces démarches réussirent à souhait, car l'allemand m'arriva le 25, et il accepta sur-le-champ les conditions de service que je lui proposai. Quelques jours après, il partit pour le Sneeuwberg afin d'aller mettre ordre à ses affaires pour le temps présumé de son absence, et convint avec moi de me rejoindre en route à la ferme d'un nommé Herboldt.

Toutefois avant son départ, il me recruta un autre Hottentot du nom de Juli, qui avait été cocher du dernier landdrost. C'était un Hottentot de race mêlée, de même que ses père et mère. Il avait probablement cinquante ans plutôt que quarante, et fut l'homme le plus âgé de la troupe que j'emmenai avec moi dans l'intérieur. Pendant l'espace de trois années quatre mois que cet homme demeura à mon service, je puis dès à présent le dire, je n'eus jamais qu'à me louer de son intelligence et de sa fidélité. Le 27, Juli et Van Roye qui connaissaient

tous ceux de leurs compatriotes résidant à Graaf-Reynet, me recrutèrent un nouveau serviteur appelé Platje Zwartland, de manière que le but de mon voyage se trouva presque atteint à ma plus grande satisfaction. En conséquence, voulant perdre le moins possible d'un temps qui m'était extrêmement précieux, je donnai à mes gens ordre d'être le lendemain prêts à reprendre la route de Klaarwater.

Le lendemain donc, je les fis partir avant moi dans la matinée, en les prévenant qu'ils eussent à cheminer en toute hâte par le Sneeuwberg, et à m'aller attendre chez le cultivateur Herboldt. En effet, M. Kicherer m'avait proposé que je l'accompagnasse à la ferme d'un riche colon nommé Barend-Burgers, son ami particulier. Celui-ci, qui se trouvait alors en visite chez mon hôte, avait offert de nous emmener dans sa voiture; et comme il s'engageait à me fournir ensuite un moyen aussi prompt que commode de gagner moi-même l'endroit du rendez-vous que j'avais fixé à mon escorte, comme d'ailleurs c'était une occasion d'explorer une autre partie des montagnes de neige, j'acceptai l'invitation; il était presque midi quand nous quittâmes Graaf-Reynet. A peu de distance du village, je dépassai mes hommes qui, au lieu de faire diligence suivant mes intentions, étaient demeurés trois ou quatre heures à causer et à boire avec leurs amis. Toutefois, réfléchissant que leur sépa-

ration allait être longue, et que peut-être ne se reverraient-ils jamais, je n'osai pas les réprimander de leur désobéissance; je les engageai seulement à montrer plus de zèle pour l'avenir.

Chemin faisant, j'aperçus la hutte où j'avais été si malade, et je remerciai Dieu tout bas de m'avoir alors présenté si à propos un abri même si misérable, car sans le toit qui du moins recouvrit ma tête, la fièvre dont j'étais brûlé aurait probablement eu pour moi les plus fatales conséquences. Dès que nous commençâmes à gravir la chaîne des montagnes, nous tournâmes à l'ouest, laissant à droite ma première route, et bientôt après nous vînmes à la hutte d'un colon où nous fîmes halte pour dîner. Quand le repas fut fini, et que nous poursuivîmes notre voyage, le pays plat que nous parcourûmes ne présenta rien de remarquable, à moins peut-être que la rapidité d'une voiture traînée par six chevaux ne permît pas de remarquer rien. Malgré cependant la promptitude avec laquelle je trouvai que nous marchions, il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes devant la porte du fermier Cootje-Van-Heroeen, chez qui nous avions résolu de passer la nuit. Le jour suivant, après déjeuner, nous prîmes congé de notre hôte qui nous avait reçus avec la plus franche cordialité, et en trois quarts d'heure de marche nous gagnâmes la Buffels-Rivier, ou *Rivière-du-Buffle*, la plus haute branche

de la Camtoos, qui elle-même est un des courans les plus considérables qui se jettent dans la mer du Cap, en d'autres termes dans le Gariep. La ferme de Burger était située près de la Buffels dans une position découverte, mais non désagréable. L'établissement offrait, je crois, ce que j'ai vu de mieux en ce genre dans toute la colonie. La maison était bâtie en briques rouges, et d'une excessive propreté non-seulement dehors, mais aussi et surtout dedans, au point que, comparée au plus grand nombre des habitations de cultivateurs dans cette partie de la contrée, elle aurait pu mériter le nom de palais. J'admirai aussi le bon ordre du jardin, et telle était l'étendue des communs qui renfermaient, outre les granges et les vergeries, des ateliers complets pour la serrurerie, le charronnage et la charpente, qu'on aurait cru se trouver au milieu d'un petit village. Le propriétaire passait pour le plus riche engraisseur de bétail qui fût dans la colonie; et je n'en doutai plus quand on m'assura qu'il possédait trente mille moutons, sans parler des bestiaux d'autre sorte.

Aussitôt que nous fûmes descendus de voiture, on envoya des domestiques à cheval dans toutes les directions annoncer aux fermiers voisins l'arrivée de leur ministre, ainsi que son intention de présider le lendemain une assemblée religieuse, et les inviter à y assister. En conséquence, dans l'a-

près-midi du jour suivant, 30 avril, la maison de Burger fut encombrée de voisins qui arrivèrent dans leurs chariots, quelques-uns d'une distance considérable, nul sans avoir eu cinq ou six heures de route à faire. Du café et d'autres rafraîchissemens leur furent servis en abondance; et le soir eut lieu la cérémonie à laquelle on les avait priés. Ce ne fut pas une célébration régulière du service divin, simplement le ministre lut et expliqua certaines parties du Nouveau-Testament, improvisa des prières, et chanta des psaumes avec l'assistance.

Au nombre des visiteurs était le frère du colon Van-der-Merwe chez qui j'avais logé la première fois que j'avais franchi le Sneeuwberg; il se chargea obligeamment de me conduire dans son chariot jusqu'à la demeure de son gendre Hendrik-Lubbe qui se trouvait sur la route menant à la ferme de Herholdt, et promit que Lubbe me mènerait ensuite plus loin. En conséquence, le 1er mai, avant dix heures du matin, tout le monde se sépara. M. Kicherer revint à Graaf-Reynet, tandis qu'en même temps je fis mes adieux à mon hôte, et partis dans une direction opposée avec Van-der-Merwe. Nous arrivâmes vers midi à la chaumière de son gendre, et nous y trouvâmes le dîner prêt. Lorsque nous en eûmes mangé notre part, le beau-père me quitta pour continuer la route qui devait le ramener dans ses foyers, et aussitôt le mari de sa fille attela pour

me conduire plus loin. Celle-ci, tandis qu'on chargeait dans la voiture mon lit de voyage, s'apercevant que je n'avais pour me couvrir, quand j'étais couché, que de simples draps, me força d'accepter une *schaap-vel-kombaars* ou couverture en peaux de moutons. Ces kombaars, dont la fabrication est tout-à-fait particulière à l'Afrique méridionale, ne consistent qu'en un kaross hottentot de grandes dimensions. Les moutons africains sont en général revêtus de fourrure ou de poil, au lieu de laine; et quand leurs peaux ont été convenablement apprêtées, il suffit d'en coudre ensemble un certain nombre pour avoir une couverture beaucoup plus chaude qu'on ne pourrait la confectionner avec d'autres matériaux. Ces peaux diffèrent tellement de celles des moutons d'Europe, qu'un Européen à les voir ne se douterait pas de quel animal elles proviennent.

Jusque là notre route, à travers le Sneeuwberg, avait été unie et passablement aisée; mais quand nous eûmes quitté la maison de Lubbe, elle devint escarpée et en quelques endroits dangereuse. Le pays fut encore plus montueux et l'air plus froid, lorsque nous atteignîmes les hautes terres du Sneeuwberg proprement dit. Ce ne fut qu'au coucher du soleil que nous gagnâmes la demeure du vieux San-Viljoen, où Lubbe devait me quitter. Le fermier sortit de sa hutte pour nous recevoir; mais quand mon compagnon lui eut expliqué que j'aurais le

jour suivant besoin de son secours, afin de parvenir à la ferme de Herboldt, il ne put déguiser sa mauvaise humeur; et, à mon extrême désappointement, il prétendit n'avoir ni chariots ni bœufs. Je prenais néanmoins mon parti de faire le reste de la route à pied, et d'envoyer plus tard un de mes gens chercher mon bagage avec une bête de somme; mais par bonheur Lubbe connaissait trop son voisin pour se laisser ainsi tromper : il parla de telle sorte, que celui-ci, quoique fort vexé, ne put s'empêcher de faire le lendemain ce qu'il avait déclaré la veille lui être impossible.

Le 2, au point du jour, son fils attela six bœufs à un chariot; et comme mon bagage était peu pesant, nous cheminâmes avec beaucoup de célérité, quoique par des chemins escarpés et difficiles, dans la plus haute et la plus montueuse région du Sneeuwberg. Pendant une partie considérable du chemin nous nous dirigeâmes vers un pic appelé *Spitskop;* après quoi, par une descente très rapide, nous regagnâmes mon ancienne route à quelques milles au sud de la maison de Heroldt que nous atteignîmes avant midi. Le fermier et sa femme m'accueillirent avec la plus généreuse hospitalité. Non loin des bâtimens de la ferme et autour d'un bon feu, j'aperçus tous mes gens qui m'attendaient : ils me parurent même plus nombreux qu'ils ne devaient l'être; et quand j'eus approché davantage, je reconnus que

je ne me trompais pas; il y avait d'abord parmi les intrus un de ces Hottentots que, malgré la recommandation du landdrost, et m'en rapportant à la rumeur publique, je n'avais pas voulu enrôler dans ma bande. Comme il ne trouvait à Graaf-Reynet personne qui consentît à l'occuper, il avait suivi mes gens avec l'espoir que je reviendrais sur ma sévère détermination à son égard; mais en dépit de toutes ses prières, je restai inexorable. Ensuite, toute une famille s'était adjointe à nous; c'était la femme de Platje et ses deux filles aînées, outre lesquelles il avait encore laissé trois enfans au village. Je refusai de même qu'elles nous accompagnassent; mais heureusement Herboldt voulut bien les prendre à son service et promettre qu'elles ne manqueraient de rien, à condition que Platje se regarderait comme son serviteur du moment où il cesserait d'être le mien. Platje souscrivit à cet arrangement. Juli avait pareillement amené sa femme qui traînait avec elle un enfant à peine âgé de trois ou quatre mois. Comme à Platje, je signifiai à Juli que ces objets de son affection ne pourraient le suivre au-delà des frontières. Il eut beau me prier : je ne me laissai pas fléchir. Alors il demanda que je leur permisse seulement d'aller jusqu'à Klaarwater, où ils resteraient pendant la durée de notre voyage dans l'intérieur. La pauvre mère, tandis que je cherchais ce qu'il me fallait répondre à cette demande plus

raisonnable, avait l'air si inquiet; sa physionomie était si douce, si ingénue, et annonçait tant de bonté, que je n'eus pas la force de refuser la grâce que son mari sollicitait pour elle et son enfant. Elle se nommait Truy, c'est-à-dire Gertrude. Quoique hottentote de race pure, elle avait complétement oublié la langue de sa terre natale, et ne savait, comme Juli, parler et comprendre que le hollandais. A elle peuvent aussi s'appliquer tous les éloges que plus tard son époux mérita par sa conduite. Enfin je fus extrêmement surpris, mais non moins qu'enchanté, de revoir au milieu de mes autres serviteurs le jeune Bosjesman qui s'était enfui six semaines auparavant. Ses camarades l'avaient retrouvé en route, chez Piet-Van-der-Merwe, et ramené avec eux. L'Allemand qui devait de son côté se rendre en ce lieu, s'y était rendu en effet; mais aussitôt qu'il apprit mon arrivée, il vint me prévenir qu'il ne voulait plus être des nôtres.

Le 3, Herboldt me vendit trois chevaux; j'en donnai un à Van-Roye, l'autre à Cornelis, et je réservai le troisième pour moi, lorsque j'aurais rendu à M. Anderson celui qu'il m'avait prêté. J'achetai aussi de mon hôte un mousquet dont il put disposer en ma faveur, parce que j'avais dans ma bande plusieurs recrues qu'il ne m'était pas possible d'armer avant que nous eussions regagné mes chariots. Je fis partir mes gens dès le matin, tandis que le fermier

me retenait à dîner; après quoi il me conduisit dans sa voiture jusque chez Vermeulen, où nous fûmes tous reçus avec autant de bienveillance que lors de notre premier passage.

Le 4, quand nous continuâmes notre route, nous prîmes définitivement congé des colons, car je comptais bien, s'il m'était possible, éviter la demeure de Jacob-Van-Wick, et ne pas lui donner une seconde occasion d'insulter un Anglais. Nous marchâmes donc avec une telle rapidité, que le soir nous parvînmes au lieu appelé *la Grande-Source*, et après une marche de dix-neuf milles nous y campâmes dans une ferme abandonnée.

Le 5, pour marcher plus en droite ligne et par conséquent raccourcir notre route, nous appuyâmes plus à l'est, après avoir quitté la Grande-Source, que nous l'avions fait la première fois. Lorsque nous eûmes parcouru quinze ou seize milles dans cette direction nouvelle, nous rencontrâmes la dernière habitation qui se trouvât sur notre chemin jusqu'aux frontières de la colonie; et comme elle était déserte, nous y établîmes domicile pour la nuit. Notre troupe était alors si nombreuse, que nous avions déjà consommé toute notre provision de viande sèche, et qu'il nous fallut tuer un mouton pour souper. Par malheur, nous n'en avions plus besoin une heure et demie après. Keyser, en effet, désireux de montrer qu'il était bon tireur, prit son fusil dès

que nous fîmes halte, et revint bientôt nous dire qu'il avait tué un cheval sauvage. Cette circonstance me fut doublement agréable, puisque, outre la vaste quantité de vivres qui nous arrivait ainsi, elle indiquait que ce Hottentot avait au moins un talent utile.

Le 6, après avoir cheminé l'espace de dix milles par-delà la source de l'Élan, nous considérâmes que nous avions franchi la frontière, ligne qui nulle part et moins encore du côté septentrional n'est indiquée d'une manière sensible aux yeux du voyageur. Notre première rencontre hors de la colonie fut celle de notre amie la rivière dont j'ai déjà si souvent parlé. Comme elle me semblait, par suite de la connaissance que j'avais acquise des lieux, couler dans une direction telle que son cours en général s'éloignait peu du chemin le plus court par lequel nous pussions retourner à Klaarwater, je résolus de la suivre jusqu'à son embouchure, et de ne pas courir avec tant de monde et de bétail le risque de manquer d'eau en cherchant une autre route plus directe. Vers l'instant où se coucha le soleil, nous fîmes halte près d'une excellente source connue de Platje, qui l'avait autrefois visitée dans une excursion de chasse, et que les Hottentots appelaient *Nieuwejaars-Fontein*.

Le 7, à onze milles environ au-delà de cette source, nous retombâmes dans la route que nous avions

prise pour aller à Graaf-Reynet, et six milles plus loin nous franchîmes le Rhenoster-Poort, ou *passage du Rhinocéros*. Il faisait nuit quand nous parvînmes à la source de la Moitié-du-Chemin, et nous y campâmes. Aucun des naturels ne s'était encore approché de nous; mais à coup sûr ils n'ignoraient pas que nous traversions leur pays; car quelques-uns de nos gens qui s'étaient écartés du corps principal en avaient aperçu au loin deux qui nous observaient. Ce qui contribuait sans doute à les tenir ainsi éloignés, c'était que nous revenions beaucoup plus nombreux et menant avec nous plusieurs chevaux, d'où ils avaient pu croire que nous étions un détachement de troupes envoyé à la recherche de bestiaux par eux volés.

En conséquence le 8, dès la pointe du jour, je dépêchai Speelman et Platje au kraal du Vieux à Tête de Corneille, pour qu'ils y annonçassent notre arrivée, et calmassent les craintes des naturels. Nous rejoignîmes nous-mêmes les députés après une marche de dix-neuf milles, et tous les habitans, charmés de nous revoir, nous accueillirent comme d'anciens amis. Le père du jeune Bosjesman surtout, à qui son fils était rendu sain et sauf, témoigna la joie la plus vive. Comme il n'était pas tard, et que la source où les indigènes allaient puiser de l'eau se trouvait encore à une assez longue distance, je jugeai plus convenable de m'y transporter sur-le-champ. Le

capitaine du kraal nous donna donc des guides, et nous partîmes sans tarder. Quand nous arrivâmes, cependant, l'obscurité était complète. Le lendemain les habitans, qui ne nous avaient pas suivis la veille, vinrent recevoir le tabac que je leur avais promis à condition qu'ils ne nous suivraient pas; et comme j'avais renouvelé mon approvisionnement à Graaf-Reynet, je fus à leur égard plus généreux cette fois que la première. A midi nous les laissâmes les plus heureuses gens du monde, et nous suivîmes à travers la plaine une direction qui pût nous ramener au lieu où lors de notre précédent passage nous avions campé après avoir tué un cheval sauvage. Vers le soir nous retrouvâmes en effet des traces du feu que nous avions alors allumé. Chemin faisant nous eûmes le bonheur de rencontrer un nid d'autruche contenant dix œufs, trouvaille qui nous procurait toujours un agréable et salutaire changement de nourriture.

Dans la journée, Speelman et Juli s'étaient écartés de leurs camarades pour chasser, et, quoiqu'à cheval, avaient été absens toute la nuit. Mais Juli revint dans la matinée du 10 avec la bonne nouvelle qu'ils avaient tué un gros élan mâle, lequel gisait dans la plaine à une distance considérable vers le nord et à quelques milles sur la droite de notre route, où Speelman le gardait. Nous chargeâmes donc aussitôt les bagages, et nous suivîmes

Juli qui nous guida. Le temps était on ne peut plus beau; pas un nuage au ciel. Pendant un ou deux milles nous longeâmes les bords de la Brak, qui dans cette partie abondait en hauts ruisseaux. Les chiens que nous avions avec nous, et qui étaient au nombre de vingt-un, s'en allaient devant, pleins d'ardeur, flairant de toutes parts, explorant les endroits touffus, aboyant à chaque pas. Enfin ils rencontrèrent, parmi les herbes marécageuses qui garnissaient le lit de la rivière, quelque chose qui les fit s'arrêter et jeter des aboiemens furieux. Après nous être mis sur nos gardes, nous excitâmes nos chiens à dépister les animaux qu'ils sentaient, tâche dont ils s'acquittèrent à merveille; car, au bout d'une minute, nous vîmes paraître un énorme lion à crinière noire accompagné de sa femelle. Celle-ci détala sur-le-champ; mais son défenseur naturel s'avança d'un air peu timide et s'arrêtant à dix pas nous regarda d'un œil fixe. Il se préparait sans doute à s'élancer sur nous, et notre position était passablement critique, car nous n'étions pas tous munis d'armes à feu. Il y avait assurément plus d'un Hottentot à qui la crainte faisait battre le cœur. La pauvre Truy surtout serrait son enfant contre son sein, criait avec des larmes dans la voix à ceux qui se tenaient le plus près de l'animal : « Retirez-vous, oh! retirez-vous! » Je n'en faisais rien non plus que les autres; mais nous restions immobiles,

eux le doigt sur la détente de leur fusil, moi sur celle de mon pistolet, attendant pour lâcher notre coup que l'ennemi bougeât. Soudain, tandis que les choses en étaient là, les chiens s'élancèrent entre l'animal et nous, et l'entourant le tinrent aux abois par l'assourdissant vacarme qu'ils firent à ses oreilles. Toutefois il ne s'en émut guère, et n'abaissant pas même une seconde ses regards sur eux, continua de nous fixer avec fierté. Seulement, d'un coup de patte, il étendit morts en un clin-d'œil deux de ses plus bruyans adversaires. Nous, pendant ce temps-là, profitant du répit que nous avait donné l'intervention des chiens, nous tirâmes: une de nos balles lui perça le flanc; et, ainsi blessé, il battit en retraite d'un pas majestueux, sans que nous jugeassions à propos de le poursuivre.

Après une marche d'environ douze milles, nous parvînmes au lieu où gisait l'élan. C'était au milieu d'une plaine parsemée de quelques buissons bas. Nous y trouvâmes Speelman qui gardait la bête, et empêchait qu'elle ne fût dévorée par des vautours dont une innombrable multitude planait au-dessus à une immense hauteur. Le lendemain 11, nous fûmes visités par seize Bosjesmans qui nous aidèrent à découper notre proie, service dont nous les récompensâmes tant par des tranches de venaison, que par du tabac. Vers midi, quand nous commençâmes à recharger nos bœufs de somme,

nous remarquâmes qu'ils avaient le dos malade et déchiré, au point de ne pouvoir plus long-temps porter nos bagages. Faisant donc halte pour ce jour-là, je députai deux Bosjesmans vers Kaabi, dont je supposais que le kraal n'était pas alors très éloigné, pour qu'ils le priassent de me prêter au moins une paire de bœufs. En même temps j'envoyai cinq de mes gens à la chasse pour que nous pussions en retour lui offrir un beau présent de gibier. Les chasseurs ne tuèrent rien dans la soirée; mais, plus heureux le matin suivant, ils abattirent un autre élan.

Mes deux ambassadeurs qui s'étaient mis en marche la veille à une heure de l'après-midi, avaient déployé une si étonnante vitesse, qu'ils arrivèrent le jour même à quatre heures du soir, amenant les deux bœufs dont j'avais besoin. Ils avaient parcouru un espace de soixante-dix milles en quinze heures, dont il faut déduire le temps nécessaire aux repas et au sommeil. Ils étaient accompagnés par quatre de leurs compatriotes, qui venaient au nom de Kaabi demander que je lui envoyasse du tabac. Dès que je leur en eus donné, et qu'ils eurent pris quelque rafraîchissemens, ils se remirent aussitôt en route pour regagner leurs foyers. Je sus alors que Kaabi et tout son peuple avaient pour le présent transporté leur kraal, de l'endroit où je l'avais vu naguère, à une distance de plusieurs

milles plus au nord. C'était là qu'il nous attendait, et en conséquence il suppliait que nous déviassions de notre route le long de la rivière, pour venir lui rendre visite dans sa demeure. Je me fis un devoir d'accéder à son désir.

Les Bosjesmans nous servirent donc de guides. Après avoir parcouru l'espace de vingt-cinq milles et demi, à travers une région couverte de grosses pierres détachées, nous rencontrâmes un étang; et, comme il faisait déjà nuit, comme le nouveau kraal était encore distant d'une heure et demie de marche, nous campâmes sur le bord. Dès que nous fîmes halte, les Bosjesmans qui nous accompagnaient allumèrent trois feux, à soixante verges de distance les uns des autres, et de façon à former un triangle équilatéral. C'était sans doute quelque signal convenu, soit pour apprendre à leurs amis de la contrée environnante que nous approchions, soit pour indiquer que nos feux n'étaient point ceux d'une tribu hostile, et par suite empêcher qu'une attaque ne fût tentée contre nous à la faveur des ténèbres.

Le 14, comme nous n'avions pas campé à plus de quatre milles du kraal, nous y arrivâmes dans la matinée. D'aussi loin qu'ils m'aperçurent, Kaabi, Rüzo, et beaucoup d'autres que je connaissais personnellement, me saluèrent par de joyeuses acclamations. N'oubliant pas non plus que j'avais promis

de leur distribuer davantage de tabac lors de mon retour, tous les habitans m'eurent bientôt entouré; mais une si grande confusion régnait parmi eux, ils allaient, venaient, se poussaient avec tant de tumulte, que je n'aurais pu faire moi-même la distribution avec régularité, et qu'en conséquence je remis au chef le cadeau que je destinais à tout le kraal, pour qu'il se chargeât de donner à chacun sa part.

Les indigènes appartenant à cette peuplade possédaient alors un très nombreux troupeau de bétail, et quand je leur demandai comment ils étaient tout d'un coup devenus si riches, ils me répondirent simplement que c'était un présent qu'ils avaient reçus d'un kraal voisin. Mais je suis sûr qu'ils avaient plutôt volé quelque cultivateur des frontières de la colonie; et la preuve en était que, dans le dessein sans doute de se soustraire aux poursuites, ils avaient jugé convenable d'aller établir leurs huttes à cinq milles d'aucune eau, et dans une situation découverte qu'on ne pouvait cependant apercevoir de très loin, à cause d'une chaîne de basses collines qui l'entouraient.

Devant bientôt quitter le pays des Bosjesmans, je crois bon de décrire ici leurs armes. Ce sont les keeri, les hassagay, l'arc et les flèches. J'ai déjà parlé du keeri. La hassagay n'est pas fabriquée par eux, mais par les Cafres et par les Richuanas, dont

ils les achètent : j'en parlerai donc plus à propos quand je visiterai le pays de ce dernier peuple. Quant à l'arc, la corde en est toujours faite avec les entrailles tordues de quelque animal; mais le bois appartient assez indifféremment à tel ou tel arbre, suivant que le kraal se trouve résider dans telle ou telle région. Le carquois est en général fabriqué avec quelque cuir épais, comme celui du bœuf ou de l'élan; mais les naturels qui habitent vers la côte occidentale se servent souvent de l'écorce des branches d'une certaine espèce d'aloës. Les flèches sont toujours confectionnées par les Bosjesmans eux-mêmes, qui excellent à ce point dans l'art de les préparer, que toutes les tribus environnantes leur en achètent un grand nombre, et que les Bachapins, par exemple, n'en fabriquent pas une seule. Ce qu'on appelle le bois de la flèche est toujours un bout de roseau ordinaire d'Afrique, qu'on attache soigneusement à chaque extrémité avec une corde à boyau pour qu'il ne se fende pas. La tête consiste principalement en un long morceau d'os aminci, de manière à entrer exactement dans le roseau, où il doit tenir avec solidité sans y être pourtant fixé tout-à-fait. Cet os se termine par une plaque de fer, mince et triangulaire, dont les bords sont bien aiguisés, et au-dessous de laquelle est une couche épaisse de gomme empoisonnée qui retient pour barbe deux fragmens de plume. La lon-

gueur de la flèche entière est en général de dix-huit à vingt-deux pouces. La totalité de la tête ne s'adapte qu'à volonté au bois d'où elle se sépare aisément, de manière que ni homme ni animal ne saurait extraire la flèche hors d'une blessure, au moyen du roseau qui peut-être tombera dans la fuite, tandis que la tête restera toujours enfoncée dans les chairs; à moins qu'on ne doive avoir sur-le-champ besoin de ces flèches, c'est la pointe de peur qu'elle ne s'émousse, qu'on enfonce dans le roseau. Pour fabriquer les têtes, l'os que les naturels préfèrent est celui de la jambe des autruches.

Le 15, Platje, Van-Roye et Cornelis me demandèrent la permission de nous devancer avec leurs chevaux pour chasser à travers le pays, tandis que le gibier n'aurait pas été encore troublé par notre passage. Je les laissai donc partir quelques heures avant moi et le reste de la troupe, accordant pareille faveur à Speelman, à Keyser et à Stuurman, qui prirent à pied une autre direction. Je voulais ainsi me procurer une quantité de venaison assez grande pour me montrer généreux à l'égard de Kaabi, lorsque je lui renverrais les trois bœufs qu'il consentait à me prêter jusqu'aux bords du Gariep.

A onze heures nous quittâmes le kraal, emportant avec nous la plus favorable opinion possible des indigènes qui l'habitaient. A mon extrême surprise, aucun d'entre eux ne nous accompagna,

quand c'eût été seulement pour ramener les bœufs du capitaine. Comme j'étais incertain de la route exacte que nous devions suivre, nous cheminâmes d'abord pendant deux heures dans la direction du nord-ouest, et ainsi nous arrivâmes par hasard dans le voisinage de deux kraals qui n'étaient éloignés l'un de l'autre que d'un mille et demi. Nous rencontrâmes trois des habitans, dont deux appartenaient à la malheureuse peuplade par moi visitée à l'époque de mon premier trajet. Ils furent charmés de nous revoir, car ils nous reconnurent, et nous confirmèrent dans l'opinion où j'étais que, si nous marchions toujours dans la même direction nous arriverions à la Brak avant la nuit. En effet nous marchâmes encore cinq heures et demie, et nous vînmes au coucher du soleil camper sur le bord de la rivière.

Quand nous eûmes fait halte, les deux Bosjesmans de ma connaissance que j'avais rencontrés, et qui m'avaient suivi, me quittèrent; mais ce fut pour aller porter à leurs amis la nouvelle de mon retour. Ceux-ci arrivèrent donc en foule le soir même, et restèrent avec nous jusqu'au jour. Mais s'ils passèrent gaîment la nuit, grâce au tabac que je leur distribuai, je la passai moi dans la plus vive inquiétude, car la lumière reparut le 16 sans qu'aucun de nos six chasseurs ne fût encore de retour. Toutefois, vers deux heures de l'après-midi, Speelman

arriva, mais seul, mais épuisé de fatigue. Il n'avait, disait-il, ni bu ni mangé depuis la veille au matin, et ne pouvait rien nous apprendre de ses camarades, dont il s'était séparé dès le premier mille. Il avait lui-même traversé une immense étendue de pays, cherchant du gibier, mais ne trouvant pas à tirer un seul coup de fusil. Keyser et Stuurman revinrent quelques heures après, à demi morts de soif, et sans avoir été plus heureux. Mais, Van-Roye, Cornelis et Platje, quoiqu'ils fussent à cheval, ne nous rejoignirent que le 17 dans l'après-midi. Le motif de leur longue absence était que l'ardeur de la chasse les avait entraînés à une distance énorme vers le nord, et que n'apercevant pas nulle part nos traces, ne rencontrant aucun indigène auquel ils pussent demander de nos nouvelles, ils avaient conclu que nous étions restés au nouveau kraal de Kaabi, et étaient allés nous y chercher...

Dès qu'ils eurent pris quelque nourriture, nous continuâmes notre route, et après avoir cheminé l'espace de onze à douze milles parallèlement à la Brak, nous fîmes vers le soir halte sur ses rives dans un endroit où l'eau que nous trouvâmes était encore parfaitement douce. Le lendemain 18, après une marche de vingt-quatre milles, nous campâmes pour la dernière fois sur les bords de notre amie la rivière dans un lieu beaucoup plus bas que celui où primitivement nous avions fait connaissance avec

elle. Le 19 ce fut avec une joie inexprimable que nous atteignîmes de nouveau les délicieux ombrages qui bordent le Gariep, et qu'au lieu de coucher tout-à-fait en plein air nous pûmes du moins nous mettre à l'abri sous les acacias. Ceux de mes gens qui n'avaient jamais vu le Gariep furent très surpris de sa largeur, et déclarèrent que jusqu'alors ils ne s'étaient pas douté qu'il y eût en Afrique une rivière si considérable. Elle seule, pour me servir de leur expression, contenait plus d'eau que toutes les rivières de la colonie ensemble. Non loin de notre campement était un kraal bosjesman d'une dizaine de huttes dont les habitans avaient la taille un peu moins petite que les naturels qui s'étaient rencontrés sur notre passage entre le Gariep et les limites de la colonie. Cette différence de stature dans ceux qui habitent le voisinage du fleuve est sans doute attribuable à un mélange de sang kora, puisque les Bosjesmans de race pure sont tous d'une excessive petitesse.

Le 20, dès la matinée, comme l'eau était trop profonde pour que nous pussions passer à gué sur l'autre rive, mes gens se mirent à couper des arbres et à en construire des radeaux. Vers quatre heures du soir, lorsque la besogne était presque terminée, des indigènes vinrent nous dire qu'ils connaissaient un peu plus haut un endroit où l'eau était moins profonde. J'arrêtai donc comme mesure de

prudence que nous irions le lendemain y tenter le passage, et nous y allâmes en effet. L'endroit en question était celui que connaît déjà le lecteur sous le nom de *Gué anglais*. Là, le fleuve était divisé en deux branches par une île étroite et fort longue; mais quoiqu'il ne fût pas aussi creux qu'à notre station de la veille, nous eûmes cependant besoin de radeaux pour franchir le canal qui nous séparait de l'île; et quand nous traversâmes celui qui séparait l'île de la rive opposée, les bœufs et les chevaux sur lesquels il nous fallut monter eurent de l'eau jusqu'à l'échine.

De ce côté du fleuve était stationné un kraal de Koras. La première chose qu'ils m'annoncèrent dès que j'eus mis le pied dans cette partie de la contrée, fut la mort de Mulihaban, chef des Bachapins ou Briguas, nation que je comptais aller prochainement visiter. Ils ajoutèrent que, suivant l'usage en pareille circonstance, son successeur, Mattiri, avait envoyé au chef hottentot de Klaarwater, Adam Kok, un cadeau d'une paire de bœufs, comme témoignage de son désir que les deux peuples continuassent à vivre en paix. Cette nouvelle me fut communiquée parce qu'il était à la connaissance de presque tous les naturels que je devais poursuivre mon voyage à travers la contrée des Bachapins; mais comme le caractère du nouveau chef ne s'était pas encore déclaré, je ne pouvais ni m'applau-

dir ni m'affliger d'un changement dont les conséquences bonnes ou mauvaises ne seraient dévoilées que par la suite des temps.

Le 22, à midi, nous prîmes la route qui menait au village du Kloof, et nous arrivâmes au coucher du soleil. Le lendemain, Ham Lucas, Hendrick Abrams, Nieuweld, Cobus Berends et Ruiter qui ne s'étaient engagés à faire avec moi que le voyage de Graaf-Reynet me quittèrent, et j'allai avec le reste de mes gens passer la nuit à la source de Gattikamma. Nous en repartîmes le 24 dans la matinée, et nous cheminâmes sans nous arrêter un seul instant, afin d'atteindre Klaarwater de bonne heure. Lorsque nous vînmes en vue du village, le soleil était encore assez haut à l'horizon. Je fis arrêter ma petite troupe au sommet de la chaîne qui domine l'établissement, et selon la coutume en vigueur dans la colonie, nous saluâmes les missionnaires par vingt coups de mousquets; mais ils ne répondirent pas à notre salut, ne brûlèrent pas une amorce en notre honneur, et quoique prévenus dès la veille de notre arrivée, ne s'avancèrent pas à notre rencontre. Les habitans ne furent pas plus polis. Grande fut donc notre surprise; car nous avions fait un tapage à les réveiller tous, au cas où ils auraient été endormis. Lorsque nous passâmes au milieu des huttes pour arriver jusqu'à mes chariots, chemin faisant je frappai à la porte de M. Anderson. Après

que j'eus frappé plusieurs fois, il m'ouvrit enfin; et d'un ton admirablement calme, sans que rien ni dans sa voix ni sur son visage ne trahît l'émotion qu'il me semble impossible quand on revoit vivante une personne qu'on pouvait croire morte : « Ah! dit-il, vous voilà revenu. » Là se terminèrent toutes ses félicitations sur le succès d'un voyage qu'il m'avait représenté comme si périlleux. Quant à ses confrères, MM. Kramer et Jansz, lorsque je parvins à les voir, au bout seulement de quelques jours, ils m'accueillirent de même, poliment, mais d'une manière glaciale.

Je retrouvai Gert et Hannah jouissant l'un et l'autre d'une santé florissante, car ils n'avaient eu rien à faire qu'à rester assis près des chariots et à s'engraisser. Les chariots eux-mêmes étaient, m'assuraient-ils, sous tous les rapports dans le même état où je les avais laissés. Mes bœufs aussi avaient bien recouvré leurs forces.

Après avoir encore demeuré une douzaine de jours à Klaarwater, temps que j'employai soit à terminer mes préparatifs pour la continuation de mon voyage dans l'intérieur, soit à pourvoir au sort de Truy et de Hannah pendant l'absence de leurs maris; je me remis en route dans la journée du 6 juin.

Itinéraire de Klaarwater à Litakou.

Ce fut seulement à quatre heures du soir que, cessant d'apercevoir le village, nous pûmes réellement nous regarder comme en route pour l'intérieur. Les collines de ce côté du pays étaient couvertes d'épais buissons, qui cependant ne nous empêchaient pas de les franchir. Quoique j'eusse résolu de ne faire le premier jour qu'une courte marche, nous cheminions encore quand arriva la nuit, car je voulais aller du moins camper à la source de Moïse.

Le 7, à mon réveil, je trouvai tous mes Hottentots absens, à l'exception de Stuurman : il me conta qu'ils étaient à la recherche des moutons, des bœufs et des chevaux qui avaient pris la fuite pendant la nuit. Lorsqu'ils revinrent avec les fuyards, la journée était trop avancée pour que nous pussions nous mettre en chemin. Dès lors j'établis en règle générale que, sauf le cas où le fourrage manquerait absolument, nos animaux devraient toujours paître en vue des chariots, et être attachés chaque soir. Le lendemain 8, à travers une contrée découverte, nous gagnâmes Ongeluks-Fontein, ou *la source de l'Accident*, nom que les Hottentots lui ont donné par suite de la mort d'un de leurs compatriotes, que l'explosion de son fusil tua en cet endroit. Là, une quinzaine de huttes, placées irrégulièrement, et

dispersées quelques-unes à une énorme distance des autres, forment une espèce de kraal où plusieurs des Hottentots de Klaarwater résident avec leurs bestiaux, tant qu'ils peuvent trouver de l'herbe dans le voisinage. La force du kraal et le nombre de ses habitans, comme il arrive pour tous les établissemens de ce genre, varient à tel point, que souvent il est tout-à-fait désert. Rien à l'entour n'indique qu'on y ait encore tenté le moindre essai de culture. Le 9 mes gens employèrent presque toute la journée à nettoyer leurs armes à feu et à les mettre en état de service. Le 10, comme Muchunka, autrement dit *Kees*, l'interprète qui avant mon excursion dans la colonie s'était engagé à me suivre jusqu'à Litakou devait nous rejoindre à Ongeluks-Fontein, et que le temps s'écoulait sans qu'il arrivât, j'envoyai au point du jour Philip, Speelman et Stuurman le chercher à une ferme au bas du Langberg où il résidait. La journée, celles aussi du 11 et du 12 se passèrent sans qu'ils revinssent. Dans le courant de la dernière, le temps fut si beau et l'atmosphère si pure, que du lieu où nous étions campés nous distinguâmes les montagnes qui forment la chaîne appelée *Langsorg*, c'est-à-dire *Montagne longue*, quoiqu'elles fussent, à en croire les Hottentots, distantes de trente milles. De cette distance même elles paraissaient encore très élevées; cependant il m'a été dit que de l'autre côté la descente était presque

nulle, et que le pays offrait des plaines immenses à peu près de niveau avec leurs sommets.

Le 13, dans la matinée, les trois hommes que j'avais députés vers Muchunka revinrent avec lui; et ce fut avec beaucoup de plaisir que je vis ma troupe grossie, non pas d'un interprète seulement, mais d'un homme dont les manières étaient un peu moins lentes et apathiques que celles des Hottentots. J'espérais en effet que sa présence nous procurerait quelque gaîté quand le soir nous serions solitairement assis autour de notre feu. Dès lors tous les membres de l'escorte avec laquelle je devais poursuivre mon voyage se trouvèrent réunis : elle se composait de dix Hottentots et d'un Bachapin; ce nombre, si nous devions avoir à repousser les attaques d'une tribu hostile, était à coup sûr insuffisant; mais avec de la prudence, avec du courage, et surtout avec des armes à feu, nul doute que nous ne pussions résister victorieusement à des bandes de pillards, si par hasard nous en rencontrions sur notre passage.

Certaine besogne à laquelle je jugeais nécessaire d'employer mes gens aurait pu nous retenir encore un jour à Ongeluks-Fontein; mais voulant interrompre tout rapport entre eux et les habitans du kraal, de peur que ces derniers dans leurs conversations ne donnassent à mes nouvelles recrues de fausses idées sur les périls de notre expédition,

je résolus de m'avancer jusqu'à la rivière Doorn qui était éloignée de six milles. Nous mettant donc en route le 14, au lever du soleil, nous y parvînmes à dix heures du matin; mais au lieu d'une rivière véritable nous ne trouvâmes qu'un lit de rivière desséché, sauf quelques petites mares très espacées les unes des autres. Quand nous eûmes fait halte, pensant que se présenteraient une multitude de circonstances où il serait fort important pour nous de charger avec promptitude nos mousquets, je fis fabriquer des cartouches par mes hommes; et quoique ce fût un genre d'occupation tout-à-fait nouveau pour eux, quoiqu'ils s'y prissent de la plus gauche façon possible, ils en eurent néanmoins confectionné avant la nuit une quantité qui me parut suffisante. Comme Speelman et Philip avaient servi dans un régiment, je m'imaginais avec une apparence de raison qu'ils feraient comprendre à leurs camarades les avantages d'une telle manière de charger; mais, bien qu'ils avouassent tous qu'elle était excellente, la force de l'habitude les empêcha toujours de s'en servir. J'eus beau, dans le cours du voyage, ne leur délivrer de munitions que sous cette forme, jamais ils ne manquaient de déchirer les cartouches pour charger leurs armes suivant leur vieille coutume.

Le 15 nous fûmes encore obligés de demeurer stationnaires par suite de la négligence avec la-

quelle Andries et Stuurman avaient gardé les bœufs qui, pendant la nuit, étaient retournés à Ongeluks-Fontein. Pour punir les deux coupables et en même temps faire un exemple aux autres, je leur retins leur ration de tabac et d'eau-de-vie. A propos d'eau-de-vie, qu'on me permette de rapporter un trait qui peint le caractère des Hottentots : Chaque matin j'en distribuais à mes gens une certaine quantité qui n'était pas assez considérable pour qu'ils s'enivrassent ; mais au bout de quelque temps, je m'aperçus d'un singulier expédient auquel ils recouraient pour rendre plus sensibles les joyeux effets de la liqueur ; ils s'étaient arrangés les uns avec les autres pour se donner alternativement leurs rations, et se résignaient volontiers à s'en passer un jour, afin le lendemain d'en avoir le double. Lorsque le soir je m'approchais de leur feu, il m'était aisé de reconnaître, à les entendre babiller plus que de coutume, ceux dont la ration avait été ainsi doublée.

Le 16 nous cheminâmes à travers une contrée découverte dont le sol était généralement une terre argileuse et rouge, sur laquelle poussait une herbe si épaisse qu'elle nous cachait souvent la route que nous suivions. Après avoir marché jusqu'au coucher du soleil sans rencontrer une seule goutte d'eau, comme Muchunka nous assurait que la source la plus voisine était encore trop éloignée

pour que nous l'atteignissions avant la nuit, nous fîmes halte en pleine campagne dans un lieu où un bouquet d'acacias nous offrait un abri convenable. Il n'y eut que notre bétail qui ne put étancher sa soif, car nous avions eu le matin, avant de nous mettre en marche, la précaution de remplir deux de nos barils. Le 17, dès la pointe du jour, nous attelâmes, et en moins de deux heures nous arrivâmes à une source qui contenait de l'eau en abondance; elle s'appelait *Bloems-Fontein*. Lors de notre arrivée le lieu était occupé par un lion, par une lionne avec ses deux lionceaux, et par un buffle qui se désaltéraient. Nos chiens les mirent tous en fuite; mais le buffle fut poursuivi par Philip à cheval, et, après une courte chasse, atteint et tué. Le petit chariot, déchargé sur-le-champ, alla chercher l'animal; et comme c'était le premier de son espèce que j'eusse l'occasion de voir, je me rendis moi-même au lieu où il gisait.

Le nom de *buffle* offre un autre exemple et de la faute qu'on a commise en donnant aux animaux sauvages de l'Afrique méridionale des noms européens et des notions erronées qui en résultent. C'est ainsi qu'on suppose fort souvent, à moins de vastes connaissances en histoire naturelle, que le buffle du cap de Bonne-Espérance ne diffère pas de l'animal pareillement dénommé en Italie, en Grèce et dans l'Inde. Le premier est cependant une

bête énorme, bien plus féroce et dangereuse que l'homme n'a encore jamais pu apprivoiser, et qui jusqu'à présent ne s'est jamais rencontrée que dans la partie de l'Afrique méridionale non située sous les tropiques. Cette bête est complétement distincte de toutes les autres espèces appartenant à la classe du bœuf, et très remarquable par ses cornes qui, d'une longueur ordinaire et proportionnée, il est vrai, sont si extraordinairement larges à leur base qu'elles couvrent tout le front, et lui donnent l'air d'un fragment de rocher, ressemblance à laquelle contribue beaucoup leur surface inégale et raboteuse. La physionomie de cet animal présente quelque chose de sauvage et de méchant. Sa taille excède beaucoup celle du bœuf domestique, quoique sa hauteur ne soit guère plus grande; mais il est bien plus robuste, bien plus vigoureux. Lorsqu'il cesse d'être jeune, il a le corps parsemé de poils courts et noirs; ceux de la lèvre inférieure et des coins de la bouche sont plus longs, et ressemblent à de la barbe; son garot est élevé, mais trop peu pour former une bosse; sa peau, très épaisse, est fort estimée par les colons et les Hottentots qui les préfèrent à celle de bœuf pour en fabriquer des harnais. En raison de son naturel fier et perfide, de sa taille, de sa vigueur, il ne faut jamais l'attaquer qu'avec prudence et quand on est sûr de pouvoir fuir au besoin.

Le buffle que tua Philip était un mâle probablement assez vieux, car les pointes de ses cornes étaient fort usées, et ses oreilles, à force sans doute de traverser les taillis ou de combattre avec ses semblables, pleines de trous et de déchirures. Sa chair avait le goût du bœuf quand il est dur; mais celle des animaux de même espèce, lorsqu'ils sont jeunes, passe pour être non-seulement mangeable et saine, mais encore agréable. Comme nous ne pouvions le soulever entier pour le mettre dans le chariot, il nous fallut le diviser en quartiers sur le lieu même; et dès que nous fûmes de retour à l'endroit de notre campement, tout le monde se mit à l'ouvrage pour découper la viande en tranches et la faire sécher sur les buissons, affaire qui nous occupa le reste du jour, et une partie du suivant.

Le 18 nous parcourûmes seulement quelques milles, et nous allâmes camper au pied d'une colline connue des Hottentots de Klaarwater sous le nom de *Blink-Klip*, ce qui veut dire *roc qui brille*, et des Bachapins sous celui de *Semavan*. C'est une masse fort remarquable de rochers qui s'élève à l'extrémité orientale d'une chaîne de collines. Lorsque nous en approchâmes, je reconnus sans peine, même de très loin, à sa couleur brune et à sa forme, qu'elle différait essentiellement de tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Le Semavan est un des lieux les plus fréquentés au-delà du Gariep, car c'est le seul

où l'on trouve du *sibilo*. Toutes les nations environnantes s'y viennent approvisionner de cette matière si précieuse à leurs yeux; elle constitue en effet, comme servant à la parure, un moyen d'échange, non pas entre ces nations elles-mêmes seulement, mais encore avec les tribus les plus éloignées, de sorte que son usage s'étend à travers au moins cinq degrés de latitude, en d'autres termes chez tous les peuples que j'ai visités. Le sibilo est un minéral brillant, ferrugineux et facile à se réduire en poudre, doux et gras au toucher, dont les particules adhèrent aisément aux mains et aux vêtemens. Quoique sa couleur soit un rouge brunâtre, les molécules luisantes qu'il renferme lui donnent une teinte bleuâtre aux endroits qui réfléchissent plus fortement la lumière. Pour le préparer de façon qu'il serve à la toilette, il n'y a qu'à le piler avec de la graisse; après quoi on s'en frotte tout le corps et principalement la tête. C'est vainement qu'on se lave ensuite la peau; il est impossible de faire entièrement disparaître les traces de cette pommade, tandis que la chevelure, dont la mode est de ne jamais l'extraire et sur laquelle on en ajoute plutôt sans cesse, en est tellement surchargée quelquefois, que les grumeaux qu'elle y forme ressemblent à des morceaux de minéral. Un Bachapin, dont la tête est ainsi couverte, se croit paré avec toute l'élégance imaginable, et, au bout du compte, n'est guère plus

ridicule, ce me semble, qu'un Européen qui se fait poudrer; même cet usage excessif de pommade n'est pas sans utilité pour les gens qui ne portent pas de coiffure : ils se trouvent avoir, grâce à cette mode, la tête également bien protégée de la chaleur du soleil, de l'humidité et du froid.

Le 19 comme il n'y avait pas d'eau dans le voisinage du Semavan, nous continuâmes notre route de bonne heure. La contrée que nous eûmes à parcourir, généralement unie et découverte, abondait en grandes herbes sèches d'une telle hauteur que nos bœufs en y cheminant étaient à demi cachés, et que notre troupe avait tout-à-fait l'air de traverser des champs de blé mur. Mais, malgré l'abondance de l'herbe, nous parcourûmes à coup sûr dans cette journée la partie la plus rocailleuse du chemin qui devait nous conduire à Litakou, car nous rencontrions souvent de larges espaces où la surface était un pavé naturel de roc pur, dans les crevasses duquel poussaient çà et là quelques buissons.

Nous arrivâmes bien avant la nuit à une source située au milieu d'un amphithéâtre de montagnes rocailleuses, et que les Hottentots appellent *Klip-Fontein.* Autour du bassin que forme la source, j'observai qu'elle déposait une substance pareille à de l'ocre; l'eau néanmoins était salutaire et de bon goût. Elle ne tarit jamais de toute l'année; aussi

les montagnes environnantes sont-elles, dit-on, habitées par des Bosjesmans.

Le 20 nous traversâmes une contrée unie, différant peu de celle des jours précédens, mais variée par des collines de moyenne hauteur. Lorsque nous eûmes fait environ douze milles, mes Hottentots qui, comme tous les individus de leur race, excellaient d'une manière miraculeuse à distinguer de loin les objets, vinrent à moi, et le visage tout épouvanté me dirent qu'ils apercevaient devant nous six étrangers qui ne pouvaient être que des Bosjesmans; je pris aussitôt ma lorgnette, mais avec son secours je ne vis rien qu'ils ne vissent à l'œil nu aussi bien que moi. Deux des Bosjesmans, qu'ils n'hésitaient pas à déclarer les plus féroces créatures du monde, semblaient porter des fusils; et comme ils couraient avec une grande rapidité, nous en conclûmes qu'ils avaient rencontré Speelman et Keyser qui nous précédaient en chassant, et qu'après les avoir assassinés, après s'être approprié leurs mousquets, ils fuyaient ainsi pour que nous ne les atteignissions pas. Ce soupçon, qui fut aussitôt admis comme un fait par tous mes hommes, et que je ne regardais pas moi-même comme très improbable, paraissait confirmé par cette circonstance que huit autres Bosjesmans qui se tenaient immobiles au faîte d'une colline basse, à notre droite, avaient l'air de nous épier. Après avoir délibéré une

demi-heure sur le parti que nous avions à prendre, nous résolûmes de continuer à marcher en avant, mais avec prudence... prudence dont nous aurions bien pu nous dispenser, car au bout d'un mille nous aperçûmes à peu de distance Philip et Speelman qui revenaient en toute hâte vers nous, accompagnés de quatre Bosjesmans. Les deux individus armés de mousquets qui nous avaient tant effrayés n'étaient précisément que nos deux camarades qui, lorsque nous les avions vus courir, poursuivaient un buffle. Les autres naturels que nous avions pris pour des espions ne tardèrent pas non plus à nous rejoindre; Muchunka connaissait l'un d'eux, et tous se déclarant nos amis, grâce au cadeau que nous leur fîmes de quelques pipes de tabac et d'autant de viande qu'ils en purent dévorer, demeurèrent avec nous jusqu'au lendemain. A cinq heures de l'après-midi, nous atteignîmes une abondante source, entourée d'un bois d'acacias, et nous y campâmes.

Le 21 afin que notre bétail eût tout le temps nécessaire pour paître, nous n'attelâmes que vers deux heures du soir. Nous fîmes encore route à travers une contrée unie, mais parsemée à notre gauche et à notre droite d'un grand nombre de collines rocailleuses. Les montagnes au nord du Gariep ne présentaient plus l'ennuyeuse, quoique bizarre uniformité de sommets plats, que j'ai dit être si commune au sud de ce fleuve. Le sol était un sable

rougeâtre presque entièrement couvert de ces hautes herbes déjà décrites, au-dessus desquelles on voyait marcher quelques autruches. A quatre heures nous rencontrâmes une abondante source de bonne eau appelée la petite *Kosi-Fountein;* mais comme la grande source de même nom n'était qu'à trois milles plus loin, nous en prîmes le chemin après avoir laissé à nos bêtes le temps de boire. Le soir, comme les missionnaires et les Hottentots m'avaient tant parlé des dispositions tout-à-fait hostiles des Bosjesmans qui habitent le voisinage de la grande Kosi-Fountein, ne méprisant pas leurs avis, et préférant être plutôt trop circonspect que de négliger des mesures de sage précaution, je distribuai de la poudre et des balles à mes gens, et leur commandai de faire régulièrement deux par deux la garde pendant toute la nuit, en se relevant les uns les autres chaque deux heures. Leurs craintes étaient si vives qu'ils exécutèrent mes ordres avec une merveilleuse ponctualité, quoiqu'il semble qu'on ne puisse rien exiger qui coûte plus à un Hottentot que le sacrifice d'une partie de son sommeil. Du reste, la nuit s'écoula sans qu'aucun ennemi vînt nous assaillir.

Le 22, au lever du soleil, nous fûmes tous très surpris d'entendre résonner un chariot qui approchait; lorsqu'il ne fut plus qu'à courte distance de nous, il fit halte et détela. C'était un habitant de

Klaarwater, nommé *Cupido Kok*, qui, avec quatre autres Hottentots et six Koras, s'en revenait de Litakou, où il était allé acheter de l'ivoire et des bœufs. Il avait dans un chariot à peu près vingt défenses d'éléphans, qu'il avait acquises par voie d'échange au prix d'un mouton chacune; car les Bachapins prisent beaucoup ce genre de bétail qui jusqu'à présent n'a été que très peu connu de leur nation, ou que du moins ils élèvent rarement eux-mêmes. Kok emmenait aussi à sa suite un troupeau d'une quarantaine de bœufs qu'on lui avait vendus contre du tabac et des grains de verre, de porcelaine et de métal. La rencontre de cet homme me causa un extrême plaisir, car pendant mon excursion à Graaf-Reynet je lui avais prêté ma grosse carabine, ne présumant pas qu'il dût s'absenter de Klaarwater: or, il l'avait emporté avec lui, et chaque jour elle me faisait faute; je me félicitais donc d'un hasard qui me mettait à même de rentrer en possession de mon arme. Kok me la rendit; mais par malheur il ne put me rendre le moule dans lequel devaient être fondues les balles de cette carabine, et qu'il m'avait également emprunté. Il l'avait laissé au village où il demeurait. A la vérité, il avait dans son chariot un autre fusil dont il me proposa le moule à balle en place du mien; mais celui-là était beaucoup trop petit pour m'être d'aucune utilité. Je lui déclarai donc que, comme la carabine était la plus

importante de toutes nos armes, et que j'en avais indispensablement besoin pour continuer mon voyage, il eût à me renvoyer mon moule par un exprès au lieu où j'étais alors campé, et où j'étais résolu à l'attendre; sans quoi, je ne lui rendrais pas son propre fusil, dont prudemment je m'étais emparé. Kok trouva mille objections à faire; mais enfin il promit ce que j'exigeais, et continua bientôt sa route.

J'attendis jusqu'au 27 l'arrivée de son exprès. Convaincu dès lors qu'il n'avait pas voulu tenir sa promesse, je me remis en marche de mon côté. Comme la source la plus proche qui dût se trouver sur notre chemin était à deux jours de marche, c'est-à-dire à trente-six milles au moins, nous ne quittâmes pas Kosi-Fountein sans avoir eu la précaution de remplir nos barils à eau ni de laisser le bétail et les chiens boire à la source. D'autre part, le petit chariot était alors chargé d'autant de viande sèche qu'il en pouvait porter, et un si vaste approvisionnement ménagé d'une manière convenable, aurait dû presque durer autant de semaines qu'il dura seulement de jours. Mais les Hottentots et les Bosjesmans veulent, ou manger en gloutons, ou souffrir de la faim. Avec eux, jamais de milieu : profusion ou disette. Dans l'abondance, la modération et l'économie leur semblent des maux plus grands même qu'un manque absolu de vivres.

Toutefois, pendant cette journée, notre unique souci fut occasioné par le manque de combustibles; car les plaines que nous parcourions produisent seulement de chétives broussailles, et quoique nous eussions pendant notre marche tout le bois sec que nous avions rencontré, à peine pûmes-nous à notre halte du soir entretenir nos feux jusqu'au matin suivant.

Le 28, afin que nos animaux qui n'avaient pas bu la veille souffrissent moins long-temps de la soif, nous continuâmes notre route dès la pointe du jour, dirigeant nos pas au nord, vers une chaîne de montagnes qui forme la limite entre la Bichuanie, si je peux employer ce mot, et la contrée qu'habitent les Bosjesmans. Après six milles de marche, nous parvînmes à l'entrée du passage qui traverse les monts Kambanni, monts que je regarde comme la ligne de séparation entre les deux races des Hottentots et des Bichuanas, puisqu'ils sont situés au milieu du terrain neutre, ou plutôt commun, qui en Afrique sépare toujours une nation d'une autre, et est toujours partiellement habité par toutes les deux. La chaîne semblait dans cette partie courir du sud-est au nord-ouest, et être formée par un grand nombre de basses montagnes couvertes d'herbe, ce qui se voit rarement dans la région qu'occupent les Hottentots au-delà du Gariep; mais un peu plus loin elle prenait une direction occidentale, et se com-

posait de montagnes plus hautes et plus rocailleuses. Le passage dont il a été question était un défilé sinueux, ne présentant ni la moindre montée ni la moindre descente, mais si long qu'il nous fallut trois heures et demie en marchant de notre pas habituel pour le parcourir. A notre sortie du défilé, nous entrâmes dans une plaine parfaitement unie, qui s'étendait devant nous aussi loin que l'œil pouvait apercevoir, et présentait au nord-est et à l'est une étendue de pays sans borne. Sur notre gauche, les montagnes continuaient pour ainsi dire de nous accompagner à quelques milles de distance.

Quand nous eûmes marché environ sept heures, nous arrivâmes à une source que les naturels nomment la petite *Klibbolikkhonni :* celle qui porte proprement le nom de *Klibbolikkhonni* et d'ou sort la rivière de Kruman est située de deux milles plus à l'est. La source était alors très peu abondante, puisque ses eaux n'avaient pas la force de couler à plus de deux cents verges du lieu où elles jaillissent de terre. Dans la saison pluvieuse elles forment, à l'aide d'averses, un ruisseau qui se joint au Kruman.

Enfermé dans mon chariot, où j'étais aussi à l'aise au milieu des solitudes de l'Afrique que j'aurais pu l'être en Angleterre dans mon cabinet de travail, je passai une partie de la nuit à classer les plantes que j'avais recueillies pendant la journée

et à écrire mon journal. Par suite, je dormis le lendemain beaucoup plus tard que de coutume, à tel point que mes gens commencèrent à craindre que je fusse ou mort ou malade. Enfin l'impatience de Speelman ne connaissant plus de borne, il résolut de s'assurer si j'étais en vie ou non, frappa contre un des côtés du chariot, et, comme je lui demandais quel motif l'obligeait à m'éveiller, me dit qu'il était deux heures. Les bœufs furent attelés sans délai, et nous fîmes diligence pour réparer le temps perdu. Un peu après le coucher du soleil, nous atteignîmes le Kruman, belle petite rivière dont les eaux limpides coulaient presque à pleins bords. Dans cette partie de son cours elle avait au moins quinze pieds de large, et abondait en grands roseaux. Un tel spectacle, si délicieux quand on voyage en Afrique, ne s'était pas offert à nos regards depuis que le Gariep avait été franchi par nous. Le Kruman, tout petit qu'il fût, surpassait autant les autres cours d'eau de ce pays intermédiaire, qu'il était lui-même surpassé par le Gariep. Comme je l'ai dit déjà, il est formé par la Klibbolikhonni, la source la plus copieuse que j'aie rencontrée dans l'Afrique méridionale. Bien différent des autres rivières, le Kruman est plus large à sa source, et s'élance de terre en un ruisseau considérable et abondant, que les puissances combinées de l'évaporation par le soleil et de l'absorption

par le sol sablonneux diminuent insensiblement à mesure qu'il coule, jusqu'à ce qu'il finisse, après avoir coulé à quelques jours de marche, par se perdre dans les sables et par disparaître entièrement. Il est, dit-on, dans la saison humide, joint par la Moshowa, et leurs eaux réunies, dans les années où tombe une quantité de pluie extraordinaire, se fraient une route jusqu'au Gariep. Nous cheminâmes encore une heure dans la direction de l'ouest, le long des bords du Kruman, après quoi l'obscurité nous obligea de faire halte et de dételer pour la nuit dans un lieu situé par 27 degrés 22 minutes 25 secondes de latitude sud, et par 24 degrés 13 minutes 50 secondes de longitude est. A distance d'environ deux milles plus bas sur la rivière, s'élevait en 1805 la principale ville des Bachapins, qui alors comme aujourd'hui portait le nom de *Litakou*. En 1801, au contraire, elle occupait à peu près le même emplacement qu'à l'époque de ma visite. Ces faits prouvent que le peuple dont elle est la capitale n'a point encore atteint ce degré de civilisation qu'indique la permanence fixe des demeures...

Quoique nous fussions avancés de plusieurs milles dans le pays, nous n'avions pas jusqu'alors rencontré un seul Bichuana. Le soir, tandis que je me livrais à mes occupations habituelles dans mon chariot, mon attention fut souvent attirée par Muchunka,

dont la bizarre conduite en cette circonstance me parut toujours inintelligible. Il était assis avec le reste de mes hommes autour du feu, et causait avec eux, soit en hollandais, soit en hottentot; lorsque tout d'un coup il se leva, et sans bouger de place prononça un long discours en bichuana [1], vociférant plutôt qu'il ne parlait. Il recommença plusieurs fois dans la soirée, malgré qu'aucun des naturels ne fût venu nous rendre visite. Mais, à ce qu'il semble, le but de ces déclamations théâtrales, qu'ils ne pouvaient cependant pas entendre, était de leur assurer que nous étions leurs amis.

Le 30, comme il était nécessaire de renouveler notre approvisionnement de vivres avant que nous pénétrassions plus loin, nous passâmes la journée au lieu où nous avions campés la veille, et j'envoyai six de mes gens à la chasse. Ils furent heureux, car ils me rapportèrent bientôt deux antilopes, et tuèrent en outre un zèbre à une distance considérable dans la plaine. Venant à rencontrer deux Bichuanas, ou, comme les Hottentots les appellent ordinairement, deux Cafres, ils les prièrent de rester auprès de l'animal, pour empêcher que les vautours où les bêtes de proie ne le dévorassent, jus-

[1] On donne le nom de *Bichuana* à la langue que parlent toutes ces tribus de race cafre. Par le mot *Bichuana* on désigne toutes les mêmes tribus en général, tandis que le mot *Bachapin* ou *Briqua* s'applique particulièrement à celle que gouverne Mattiri, et dont la capitale est Litakou.

qu'à ce qu'ils revinssent eux-mêmes le chercher avec le chariot. Ces indigènes ne firent pas la moindre difficulté à leur prêter assistance, mais sans doute par l'idée qu'ils recevraient comme salaire de leur peine une partie de la viande, car on ne saurait imaginer rien de plus pitoyable que leur mine maigre, que leur air affamé. Ils étaient de moyen âge, et grands, c'est-à-dire hauts de plus de cinq pieds et demi, taille qui, alors que nous étions accoutumés à celle si petite des Bosjesmans, nous parut remarquablement grande. Ils nous apprirent qu'ils avaient été bergers du feu chef Malihaban, qui les nourrissait aux dépens de ses troupeaux, mais que depuis sa mort ils ne vivaient que de racines sauvages, et restèrent avec nous jusqu'au jour suivant.

Le 1er juillet nous continuâmes notre route à midi, et, après avoir franchi le Kruman qui avait un pied de profondeur, nous cheminâmes jusqu'au soir à travers une plaine sans bornes, généralement sablonneuse et couverte d'herbes sèches, hautes de trois à quatre pieds. Cette plaine, avec çà et là une légère diversité d'aspect et de surface, s'étend jusqu'à Litakou, et, par rapport à l'Afrique, abonde en sources d'excellente eau dont la situation est toujours indiquée aux voyageurs par de petits bouquets d'acacias. Entre leur capitale actuelle et l'ancien site de leur ville sur le Kruman, les naturels

ont eu tant de communications, que par leurs constantes allées et venues, ils ont pour ainsi dire formé ce qu'on appelle une grande route. Elle ne consiste néanmoins qu'en une multitude de sentiers qui ne sont assez larges que pour une seule personne, et qui se dirigent parallèlement les uns aux autres ou se coupent très obliquement. J'en comptai de quinze à vingt dans une largeur de quelques verges; mais tous ces sentiers ne sont, à bien considérer la chose, que les frayés plus ou moins battus de quelques hommes marchant de compagnie, et chacun cherchant son chemin du côté ou la terre lui semble plus dégagée d'obstacles.

Après que nous eûmes parcouru l'espace d'une vingtaine de milles, nous arrivâmes le soir aux bords de la rivière Makkwarin, où nous comptions demeurer plusieurs jours, afin de mettre en ordre les chariots et tout notre bagage, puis de faire différens préparatifs qu'il nous était indispensable de terminer avant que nous entrassions dans Litakou. A l'endroit auquel nous campâmes, le Makkwarin n'est qu'un simple fossé, large de vingt pieds environ, sans arbres ni roseaux qui marquassent son cours, quoique des acacias fussent çà et là répandus dans le voisinage. Il y avait abondance d'eau dans les creux les plus profonds de son lit, et à deux ou trois cents verges au-dessous de notre station c'était un ruisseau qui coulait. J'ai déjà fait re-

marquer dans cet ouvrage une singularité du même genre, et j'ai alors expliqué comment une rivière pouvait à la fois être desséchée dans certaines parties, couler dans d'autres, et dans d'autres encore ne présenter que des mares stagnantes.

Le 2 notre première occupation fut de placer les chariots dans la position la plus convenable, de dresser un abri autour de notre feu, et de construire une hutte avec des nattes, des broussailles et des herbes sèches. Deux Bachapins que nous avions vus sur les rives du Kruman nous avaient assuré que pendant plusieurs jours de marche nous trouverions fort peu de gibier, parce que l'herbe était tout-à-fait sèche jusqu'à Litakou, et que les animaux avaient gagné une région beaucoup plus septentrionale où les pâturages conservaient encore leur verdure. Cette assertion fut vérifiée par Speelman, qui chassa une grande partie de la journée du 3 sans brûler une seule amorce. Mais tandis qu'il parcourait la plaine, il avait aperçu au loin deux indigènes qui, en le voyant, s'étaient aussitôt tapis sous les buissons. Pensant que la prudence ne lui permettait pas d'approcher d'eux, mais remarquant avec attention l'endroit où ils avaient disparu; il revint en toute hâte à nos quartiers et conta la chose à Muchunka. Celui-ci, moins timide, ne craignit pas de suivre les directions de son camarade, et alla trouver ses compatriotes qu'il nous

ramena. Or, ces gens, que Speelman avaient trouvés si formidables, n'étaient autres que deux vieilles femmes qui cherchaient des racines, et qui à la vue de notre chasseur, dont le costume différait tant de celui des hommes de leur pays, avaient été elles-mêmes effrayées et s'étaient cachées de peur. Mais Muchunka parvint sans peine à leur persuader de venir à nos chariots en leur promettant qu'elles y feraient un bon repas. Ces pauvres femmes avaient le visage et le corps si décharnés, qu'on pouvait supposer avec raison que, depuis plusieurs semaines, elles n'avaient pas pris une nourriture suffisante. Quand nous eûmes généreusement satisfait leur faim, elles retournèrent vers leurs demeures. Le 4 notre principale besogne fut de fondre des balles, de fabriquer des cartouches et de confectionner des gibernes.

Le 5, vers midi, trois ou quatre Bachapins se présentèrent à la porte de notre hutte. Cinq minutes avant, ils ne savaient pas que nous fussions dans le pays; mais tandis qu'ils se rendaient de Litakou à Sansaran avec d'autres naturels et plusieurs bœufs de somme pour en rapporter du sibilo, passant à quelque distance de nous, ils avaient aperçu le haut de nos deux chariots qu'ils avaient d'abord pris pour deux grands rochers; puis, reconnaissant leur erreur, la curiosité les avait poussés à nous rendre visite, pendant que leurs compagnons

et les bœufs continuaient directement leur route. Ils avaient le matin même quitté un parc à bestiaux dans le voisinage de la ville, et comptaient arriver le soir au Kruman. A ce compte, si la fatigue de leurs animaux ne les obligeait ni à faire halte ni à ralentir le pas, ils devaient terminer en trois jours leur voyage qui, allée et retour, n'était pas moindre de cent vingt-sept milles. Ils tenaient à la main chacun deux ou trois hassagays pour toute arme, et ne portaient pour tout vêtement qu'un kaross de peau rouge qui dans leur langue s'appelle un *kobò*. Ils n'avaient avec eux aucun ustensile de cuisine, pas même un vase de cuir pour boire, car ils boivent toujours avec leur main et d'une manière fort bizarre, non pas comme on pourrait le supposer, en prenant le liquide dans le creux de la paume, mais en se penchant le corps sur le ruisseau ou sur l'étang, et en jetant l'eau à leur bouche avec leurs doigts qu'ils tiennent droits et très serrés les uns contre les autres. J'ai souvent admiré l'adresse que déploient à ce manége ceux qui depuis l'enfance y sont habitués, sans rire moins souvent de ceux qui, voulant les imiter, s'aspergeaient la figure au lieu de parvenir à diriger l'eau entre leurs lèvres béantes.

Nos visiteurs répondirent d'abord aux questions que leur adressait Muchunka, d'un ton bas et réservé, pourtant non timide; mais bientôt ils cau-

sèrent avec aisance et gaîté. Ce qui surtout me plut en eux, comme faisant contraste avec l'apathique physionomie de la plupart des Hottentots, ce fut l'air de vivacité, de finesse et d'intelligence répandu sur leur visage. En s'adressant à moi, ils me donnèrent le titre de père, car telle est leur mode habituelle et la plus respectueuse de parler à un supérieur. Ils paraissaient fort contens de nous avoir rencontrés, mais ne montrèrent aucune surprise de voir un homme blanc, d'où je conclus que je n'étais pas le premier qu'ils avaient vu. Je crois qu'ils étaient d'un rang plus élevé que les deux pauvres pâtres à demi morts de faim qui nous avaient visités sur les bords du Kruman, car leur humeur n'aurait pas été si bonne s'ils avaient comme eux manqué de la nourriture nécessaire; mais leur corps montrait bien qu'ils vivaient dans l'abondance. Ils me demandèrent du tabac à priser, et je leur en donnai à chacun une provision qui aurait pu, s'ils en avaient usé modérément, leur durer deux jours. Mais beaucoup s'en fallait que les Bachapins prisassent avec la parcimonie des Européens qui, pour le faire, ne se servent jamais que de l'index et du pouce. Ces naturels en mettent une ample quantité dans le creux de leur main, et d'une seule fois l'attirent tout entière dans leurs narines. Ainsi prisèrent mes hôtes, et avec une ardeur qui prouvait combien grande était la jouis-

sance qu'ils se procuraient de la sorte, bien qu'on pût penser à voir leurs yeux mouillés de larmes qu'ils en percevaient plutôt une sensation pénible. Après qu'ils eurent savouré pendant quelques minutes leur poignée, car je ne puis dire leur prise, de tabac en poudre, ils se mirent à m'importuner pour que je leur donnasse de quoi remplir leur pipe, me montrant avec leur doigt la longueur du morceau de carotte qu'ils désiraient. Comme je le trouvais trop long, je leur observai que, chemin faisant, un grand nombre de leurs compatriotes m'adresseraient la même requête, et qu'il serait hors de mon pouvoir de les satisfaire tous si j'en distribuais de semblables à ceux qu'ils me demandaient. « Oui, c'est vrai », répondirent-ils alors, et ils se contentèrent du peu que je leur en donnai. Ils reçurent en outre des tranches de viande, et, dès qu'elles furent grillées, se sauvèrent pour rattraper leurs compagnons.

Le 6 un de nos chiens, qui quelques jours auparavant avait été blessé par la roue d'un des chariots, mourut. Le corps fut jeté à courte distance de notre station, mais les corneilles et les vautours ne tardèrent pas à l'apercevoir, et, se rassemblant à l'entour, se mirent aussitôt à le déchirer. Ces oiseaux, si peu troublés par la présence de l'homme, semblent regarder tous les cadavres comme leurs revenants-bons, et les naturels ne songent jamais à

leur en disputer la possession. Nous tuâmes un des vautours : c'était une femelle qui, du bout d'une aile à celui de l'autre, quand elles étaient ouvertes, avait sept pieds d'envergure. Le haut de la tête était couvert d'un duvet blanc et laineux qui, plus long par derrière, se tenait dans une position recourbée. Le dessus du corps était d'un brun noirâtre; mais le dessous, ainsi que les cuisses et le cou, d'une belle couleur blanche. Les plumes des ailes et de la queue étaient noires; la partie du cou qui était nue et le bas du bec blancs; le bec et les pieds couleur de chair. Les entrailles, lorsque je l'ouvris pour l'empailler, jetaient une odeur si puante, qu'il me fallut m'interrompre plusieurs fois dans mon travail.

Le 7 je fus visité par un Bachapin qui semblait appartenir à une classe plus pauvre que ceux qui m'avaient dernièrement visités. Je lui proposai du tabac en poudre, et par son refus j'appris que la coutume de priser, si générale qu'elle fût parmi ses compatriotes, n'y était pas universelle. Mais le tabac à fumer fut accepté avec les plus chaleureuses expressions de remercîmens. Il était d'ailleurs moins importun à solliciter, moins causeur que ne le sont les gens de sa race, même un peu timide, ce qui provenait peut-être de ce qu'il était seul comme Bachapin parmi tant d'étrangers; car le nombre donne toujours à des sauvages un degré de hardiesse et d'insolence, dont individuellement ils ne manifes-

tent pas le moindre signe. Quand il vint à moi, qui étais assis dans le chariot, il me salua du titre de *riche capitaine;* et quand je voulus lui persuader que j'étais plutôt pauvre, qu'il n'y avait pas beaucoup de richesses dans mes caisses, et que je possédais seulement quelques bœufs, il secoua la tête d'un air malin comme pour dire qu'il ne pouvait me croire.

Le 8 je préparai les différens cadeaux que je comptais offrir au chef des Bachapins pour ne pas avoir besoin d'ouvrir mes coffres devant les naturels quand je serais arrivé à Litakou, car si jamais je leur laissais voir le contenu, je pourrais être sûr que bientôt leur viendrait la tentation de me voler. Pendant nos excursions de chasse, qui chaque jour s'étendaient à plusieurs milles de notre camp, nous n'avions encore découvert aucun village, aucune habitation des naturels. Ceux qui nous avaient visités étaient toujours à une énorme distance de leurs demeures; aussi n'avions-nous jusqu'alors vu que très peu d'habitans; mais dans l'après-midi du 9, trois Bichuanas vinrent nous trouver, et ne nous quittèrent que le lendemain; ils me dirent qu'ils étaient bergers au service de Mattivi, et résidaient à un parc de bestiaux situé plus bas sur le Makkwarin. Quand je leur eus donné du tabac et de la viande, quand ils eurent satifait leur faim et allumé leur pipe, je m'amusai, pour vérifier si ce que j'avais déjà appris ou plutôt noté de la langue si-

chuana était exact, à leur lire différens mots et différentes phrases que j'avais recueillis sur mon album; ils les comprirent sans peine, et supposant tout de suite que j'avais une connaissance passable de leur idiome, se mirent à m'accabler de questions auxquelles je ne pus répondre; mais quand ils s'aperçurent enfin que je pouvais seulement parler lorsque je regardais dans mon livre, ils demeurèrent les yeux fixes et la bouche béante, étonnés et du livre et de moi, incapables de se figurer que la chose blanche que je tenais à la main me montrât ce que j'avais à dire, et comment, pour peu que j'y regardasse, j'en savais plus long qu'en n'y regardant pas; mais le rôle le plus burlesque de cette petite comédie fut joué par Muchunka qui, malgré les nombreuses explications que je lui avais données, ne concevait pas encore le but de l'écriture; il se déclara donc fort surpris de ma vaste mémoire qui avait si bien retenu tout ce qu'il m'avait enseigné, même des mots qu'il n'avait prononcés qu'une fois. Quand je lui répliquai que c'étaient les raies noires qu'il m'avait souvent vu faire sur mon album tandis qu'il était avec moi dans le chariot qui m'indiquaient les mots que je devais prononcer, il éclata d'un rire fou, et me demanda à voir les mots à mesure que je les prononçais. Je les lui montrai : alors sa gaîté ne connut pas de borne; ses trois compagnons, à qui leur surprise

avait enfin permis de remuer les yeux et de fermer la bouche, pouffèrent aussi; et moi, fermant mon album, je ne pus m'empêcher, à voir les grotesques contorsions de leurs figures, de suivre leur exemple.

Le 16 nous quittâmes à midi les rives du Makkwarin pour diriger notre marche au sud-est. Nous eûmes encore à cheminer dans une plaine où l'horizon seul bornait de toute part la vue, excepté derrière nous, où les sommets bleus des monts Kamhanni, près du Kruman, s'élevaient pour rompre l'uniformité de la ligne. Lorsque nous fûmes environ à moitié chemin de l'espace que nous devions parcourir dans la journée, on me montra, à distance considérable sur la droite, un lieu où, comme circonstance très singulière, résidait alors un kraal de Bosjesmans; c'était seulement parce qu'ils passaient pour ne pas être trop voleurs, que les Bachapins leur avaient permis d'établir une résidence temporaire si près de leur principale ville. Ce lieu, qui s'appelait *Klaatalakumo*, était entouré d'un bois touffu d'acacias. Nous aperçûmes de loin quelques-uns des habitans, mais ne leur parlâmes pas. Ils quittèrent la place trois semaines plus tard pour rapprocher leur kraal des frontières de leur propre contrée, si toutefois une telle démarcation de territoire peut jamais exister entre ces nations. Les Bachapins et les Bosjesmans ne vivent généra-

lement pas en très bonne intelligence; mais ils se tolèrent dans le pays les uns des autres, à moins qu'on ne soupçonne qu'ils n'y sont venus que dans le dessein de voler du bétail; car cette espèce de vol est toujours, parmi les diverses nations de l'Afrique méridionale, la seule cause des guerres, qu'elles aient lieu ou comme pillage avoué ou par manière de représailles.

Le soleil était déjà descendu au-dessous de l'horizon lorsque nous fîmes halte après une marche de quinze milles un quart dans un endroit situé par 27 degrés 9 minutes 21 secondes de latitude sud, et par 24 degrés 30 minutes 20 secondes de longitude est. Cet endroit, appelé *Sikkloniani* par les naturels, était une réunion de petits bassins d'eau claire et excellente qu'alimentait une source continuelle qui sortait du fond de chacun d'eux; ils étaient entourés d'un bois d'acacias qui rendait la position aussi agréable que commode. C'est là, et à plusieurs autres sources semblables qu'on trouve dans ces plaines, que les habitans de Litakou amènent leurs bestiaux pendant la saison sèche. Érigeant des huttes temporaires, ils y établissent domicile jusqu'à ce que la contrée qui avoisine plus immédiatement la ville ait recouvré sa verdure; mais lors de notre passage personne ne résidait à Sikkloniani.

Comme je désirais augmenter ma collection ornithologique de plusieurs oiseaux aquatiques qui fré-

quentaient les bassins, nous demeurâmes campés pendant toute la journée du 11. Je m'aperçus le matin que, comme déjà la veille au soir, un extraordinaire et mélancolique silence régnait parmi mes gens; plus de ces longs éclats de rire, plus de chansons, plus de causeries au coin du feu. J'eus beau leur en demander la cause, ils ne voulurent pas me répondre. Enfin, après être resté quelque temps assis près d'eux, je découvris, à de courtes remarques qu'ils échangèrent de temps à autre, que toutes leurs rations de tabac étaient épuisées, et que pas une pipe n'avait été fumée depuis vingt-quatre heures. Charmé que le motif de leur chagrin ne fût pas plus grave, je leur distribuai un supplément, et aussitôt ils recommencèrent à babiller, à rire, à plaisanter, à siffler et à chanter : ce n'étaient plus les mêmes hommes.

Aux environs de notre camp résidait un vieux Bachapin; à peine fut-il instruit de notre arrivée, qu'il s'empressa de nous rendre, plus encore à notre marmite qu'à nous, une visite qui dura jusqu'à notre départ. Sale et maigre, tout son misérable extérieur trahissait une pauvreté au moins égale à celle des deux Bachapins que nous avions rencontrés dès nos premiers pas dans le pays; comme eux, il était aussi berger, non pas de l'ancien, mais du présent chef de Litakou. Ici, qu'on me permette de faire une remarque : La différence assez notoire

qui, comme le lecteur l'a peut-être observé déjà, existe entre les Bosjesmans, lesquels vivent ensemble sur le pied de l'égalité la plus parfaite; et les Bachapins, où les uns consentent à servir les autres, où, par conséquent il y a distinction de riches et de pauvres. Cette différence n'est-elle pas, à l'avantage de ces derniers, un commencement d'état de société, j'ai presque dit de civilisation? Le pauvre pâtre m'assura qu'en récompense de ses services, il recevait seulement de son maître une quantité de lait suffisante, non pas à le nourrir, mais à empêcher qu'il ne mourût de faim, et que pour satisfaire son appétit, il était obligé d'aller à la chasse de temps à autre; encore le produit, si précaire qu'il en fût, était-il toujours diminué par une loi ou coutume qui ordonne aux chasseurs d'envoyer au chef le meilleur morceau de toutes les pièces de gibier : l'infraction à cette loi est regardée comme un crime capital. Notre vieux visiteur, à qui son grand âge ne permettait sans doute plus de chasser, du moins avec succès, en était donc réduit pour vivre à recueillir des racines sauvages dans la plaine; aussi ressemblait-il plutôt à un spectre qu'à un vivant; et nous pûmes à coup sûr, en l'admettant à nos repas, nous vanter d'avoir fait une bonne action.

Il m'informa que Mattivi m'attendait depuis longtemps à Litakou, et que pour ne pas être absent lorsque j'y arriverais, il avait plusieurs fois différé

une grande chasse à laquelle cinq cents personnes devaient prendre part, mais que son peuple, sans la conviction où tout le monde était que j'avais définitivement repris le chemin de la colonie, ne voulait plus souffrir aucun nouveau délai; mais Serrakuta, oncle de Mattivi et frère de Malihaban, l'engageait à ne pas se lasser d'attendre; car dans l'intervalle de mon voyage à Graaf-Reynet, il était allé à Klaarwater, il y avait vu mes chariots, et Muchunka lui avait alors certifié que mon intention bien formelle était de visiter le Litakou. Enfin, mon interprète avait de lui l'ordre exprès d'employer auprès de moi tous les argumens imaginables pour me persuader de venir aussitôt que possible, attendu qu'il avait beaucoup de choses à me dire. Notre convive ajouta que Molemmi, frère aîné de Mattivi, brûlait d'impatience de retourner avec moi à la ville du Cap.

Dans la matinée du 12 nous aperçûmes entre les arbres une autruche qui cherchait sa nourriture. Un des Hottentots, se glissant pas à pas entre les buissons, en approcha assez pour la tirer et l'abattre; mes gens eurent dès lors une provision de leur ornement favori, et chacun se para d'une plume blanche à son chapeau. Ces oiseaux sont en général plus difficiles à approcher que les gazelles, ce qui provient sans doute de ce que l'élévation plus grande de leurs yeux au-dessus de la terre les

met à même de dominer tous les buissons de la plaine; c'était un vieux mâle que nous tuâmes, et comme ses plumes étaient sales et fort endommagées, on prétendit que, malgré son sexe, il avait récemment couvé. Les petites plumes qui couvrent les ailes étaient entières et d'une belle couleur noire; mais celles-là n'étaient pas prisées par les Hottentots; en poids et en taille la jambe de cette autruche, en y comprenant la chair de la cuisse, était réellement surprenante si on la considérait comme une jambe d'oiseau : un homme ne la pouvait porter qu'à peine. La viande était brunâtre et ressemblait à du bœuf; mais quoique détestablement dure, elle était passablement savoureuse. Elle a quelquefois, à en croire les Hottentots, un goût huileux et désagréable, mais je ne m'en suis jamais aperçu; l'estomac passe pour être le meilleur de tous les morceaux, car il est tendre et délicat; mais avant de me donner un tel renseignement à leur manière, mes serviteurs, qui savaient bien la chose, eurent soin de dévorer le tout.

La distance qui nous séparait encore de Litakou était si faible, que nous aurions pu facilement arriver à cette ville en un jour de marche; mais jugeant plus convenable d'y parvenir de très bonne heure pour avoir le temps d'obtenir une audience du chef et de faire quelques arrangemens dès le soir même, je résolus de n'avancer le 12 que jus-

qu'à la dernière eau qui se trouvât du côté par lequel nous approchions. Quand nous eûmes cheminé l'espace de deux milles, nous fîmes halte quelques minutes à une source limpide mais peu profonde, pour y remplir nos barils, Muchunka disant que celle où nous devions dételer était légèrement saumâtre, quoique non malsaine. Un mille plus loin nous la rencontrâmes : elle s'appelait *Lobutiani;* et comme mon interprète qui connaissait bien le pays m'assurait que nous ne trouverions plus une goutte d'eau jusqu'à Litakou, nous campâmes pour la nuit, bien que nous n'eussions pas parcouru plus de trois milles; mais le lendemain je découvris que nous aurions pu avancer de six milles plus loin, ce qui nous eût amenés aux rives d'un copieux courant d'eau excellente à quatre milles de la capitale.

Le 13, à une heure plus matinale que de coutume, nous attelâmes les bœufs aux chariots, et des sensations d'un genre nouveau parurent se développer chez chacun de nous à notre approche d'une vaste et populeuse cité. Il me fut facile de reconnaître que la pensée de s'arrêter avant la fin du jour dans un lieu si différent de tout ce que nous avions vu jusqu'alors, faisait battre avec force le cœur de mes Hottentots; et quoique ce ne fût pas précisément de crainte, je ne doute cependant pas, comme les événemens l'ont prouvé plus tard, que si Muchunka n'eût pas été avec nous pour leur

persuader d'avoir confiance aux pacifiques dispositions de ses compatriotes, je n'aurais pu sans beaucoup de peine décider un seul homme de mon escorte à me suivre au-delà de Lobutiani. D'autre part pourtant, la curiosité de voir enfin une ville dont ils avaient toujours entendu parler en termes si pompeux l'emportait peut-être sur leurs craintes.

Ce jour-là nous cheminâmes encore à travers la contrée unie que j'ai déjà décrite, et qui d'après mes calculs s'étend de ce côté de Litakou, sans la moindre interruption, sur un espace de quarante-sept milles. Seulement à mesure que nous avançâmes, la surface de la plaine qui avait toujours été sablonneuse, présenta des rochers de plus en plus nombreux. A six milles de Lobutiani, nous passâmes sur la rive droite d'un ruisseau qui coulait à pleins bords, et qui, m'assura-t-on, se réunissait au suivant. En effet, deux milles un quart plus loin, nous en rencontrâmes un autre plus considérable que notre guide appela *rivière de Litakou*, quoiqu'il fût distant de cette capitale d'un mille et demi, et que je reconnus plus tard être celle qui baigne l'endroit où s'élevait l'ancienne ville des Bachapins, aujourd'hui déserte et tombant en ruines. C'est aussi la plus haute et la principale branche de la Moshowa. Ses bords étaient rapides, et nous eûmes quelque peine à trouver une route par laquelle les chariots pussent sans péril atteindre la rive opposée. Le lit

de cette rivière n'était large que de quelques verges; encore ne contenait-il qu'un mince filet d'eau: mais comme elle coule toute l'année, les naturels, quoiqu'elle soit beaucoup inférieure au Kruman, la comptent parmi leurs courans les plus considérables. Plus nous approchâmes ensuite des collines qui ceignent en partie la vallée où s'élève Litakou, plus la terre devint inégale et rocailleuse. Une multitude de bœufs que gardaient plusieurs bergers, et des habitans épars çà et là, nous montrèrent bientôt que nous n'étions plus éloignés de la ville. D'étroits mais nombreux sentiers, suivant tous une direction générale et indiquant le chemin, ne tardèrent pas à éveiller mon attention sur sa grandeur inattendue, car je n'avais encore pu recueillir aucun renseignement précis à cet égard. Enfin le plus agréable spectacle que mon voyage m'eût offert jusqu'alors se développa sous mes yeux : une partie de Litakou s'étendit devant moi. Dès lors, à mesure que nous approchâmes davantage et que nous montâmes à une plus grande élevation, le nombre immense des maisons qui surgissant toujours finirent par se prolonger jusqu'aux bornes de l'horizon même, ne cessa d'augmenter mon étonnement. Elles occupaient en groupes détachés une portion de la plaine qui n'avait pas moins d'un mille et demi de diamètre, et nos yeux avides en examinaient déjà la forme nouvelle malgré l'éloignement.

Arrivée à Litakou. Résidence. Départ.

Lorsque les chariots eurent presque atteint quelques-unes des premières habitations qui étaient irrégulièrement parsemées sur les bords de la ville, et que nous eûmes été aperçus par les habitans, ils s'attroupèrent autour de nous, et la foule grossit à chaque pas. Tous paraissaient charmés de nous voir, et de l'empressement avec lequel ils nous suivaient je dus conclure, toute vanité à part, que ma visite avait été attendue comme on attend un jour de fête. Les maisons n'étaient nulle part ni rangées en rues ni placées d'après aucun plan, mais répandues au hasard, ici très espacées les unes des autres, là au contraire tellement rapprochées, que nous ne pouvions passer entre elles. Muchunka qui était d'une joie délirante, nous guidait à travers cette espèce de labyrinthe vers la demeure du chef. Voulant par quelque marque montrer à ses compatriotes combien il leur était supérieur, il s'était équipé pour faire son entrée dans la capitale d'un fusil en bandoulière et d'une giberne, et affectait un air de fierté vraiment comique. Mes autres gens, dont trois étaient à cheval tandis que le reste marchait à pied, et qui tous n'étaient pas plus rassurés qu'il ne fallait au milieu de la foule toujours croissante, formaient un petit corps compacte. Philip seul, près duquel j'étais assis sur le devant du grand

chariot, agitait son long fouet sans paraître le moins du monde troublé par la présence des innombrables étrangers qui nous entouraient.

Nous parvînmes enfin à la demeure de Mattivi : elle n'avait absolument rien qui la distinguât de celle du dernier des habitans, rien qui indiquât qu'elle appartenait à un homme dont l'autorité était reconnue dans une ville si vaste et par une tribu tout entière. J'attendis quelque temps que le chef lui-même ou du moins l'officier de service vînt me recevoir; mais ensuite, voyant que personne n'arrivait, et ne remarquant parmi la multitude qui nous pressait de toutes parts, personne dont les vêtemens dénotassent un rang plus élevé, je commandai à mes gens de dételer les bœufs et de les conduire avec nos autres animaux dans la campagne hors de la ville; puis, comme tout le monde autour de moi gardait un profond et religieux silence, je me hasardai au bout d'un quart d'heure à entamer la conversation. Je demandai à Muchunka quels étaient les gens taciturnes qui m'entouraient. « Vous voyez, me répondit-il l'air fort scandalisé de ma question, tous les principaux personnages de Litakou! pas un n'y manque; et d'abord voici Serrakutu. » C'était l'oncle de Mattivi, comme on sait. Lorsque celui-ci, après sa présentation, eut babillé à mon oreille des choses inintelligibles pendant cinq minutes, Muchunka, me désignant un autre

individu qui se trouvait à mon côté, m'apprit que c'était Mattivi lui-même. S'il s'était tenu là tout le temps ou s'il venait seulement de fendre la presse, je n'en sais rien : pour m'en apercevoir, j'étais trop étourdi du babillage de Serrakutu; mais j'avoue que j'avais compté sur une sorte de réception royale, et par conséquent mon désappointement fut extrême. Le neveu, par sa singulière taciturnité et par la réserve de ses manières, formait un contraste frappant avec son oncle qui, peu à peu s'enhardissant à me parler, se mit dès lors en train de me chanter ses propres louanges, et de s'extasier sur la supériorité de son jugement, parce que seul, contre l'opinion du chef lui-même et de tous les autres, il avait persisté à dire que malgré la nouvelle de mon retour vers la colonie je visiterais certainement leur ville.

Mattivi, dans son extérieur, ne différait aucunement des personnes qui nous assiégeaient. Par rapport à ses compatriotes, il n'était ni grand ni petit, mais d'une taille moyenne; ni gros ni maigre, mais d'un embonpoint ordinaire. Seulement il n'avait pas cette franchise de physionomie, cet air de bonté qu'on remarquait chez quelques-uns de ses voisins. Il portait un simple manteau de cuir pour vêtement, et avait autour du cou pour parure une grosse torsade de cordes à boyau tressées, un rang de gros grains en verre alternativement blancs et rouges,

et plusieurs petites cordes de chanvre desquelles pendait, suivant la coutume générale, un couteau de fabrique bichuana. Il avait la tête et les pieds nus; mais sa chevelure était enduite d'une épaisse couche de graisse mêlée de sibilo qui la faisait briller d'un lustre métallique. A son bras gauche, audessus du coude, étaient cinq larges anneaux d'ivoire. Il semblait avoir passé la quarantaine; mais peut-être n'était-il pas si âgé, car ses manières graves et posées d'une part, et l'intarissable loquacité de son oncle de l'autre, paraissaient rapprocher leurs âges beaucoup plus que ce n'était en réalité. Une barbe plus touffue que ne l'ont communément les Bachapins, qui souvent n'en ont aucune, contribuait à le vieillir.

Lorsque nous eûmes fait connaissance, il resta encore parfaitement immobile, les mains pendantes et croisées devant lui, les yeux plutôt fixés à terre, quoiqu'il prouvât en les levant de temps en temps qu'il prêtait attention à tout ce qu'on disait. Du reste, il ne parlait lui-même que peu ou point, et laissait la conversation à Serrakutu et à ses frères. Ceux-ci m'avaient été successivement montrés, car si je disais présentés, on imaginerait sans doute qu'il y eut dans toute cette affaire de l'étiquette ou de la cérémonie, et on commettrait une grande erreur. Les frères du chef alors présens étaient au nombre de trois et s'appelaient Mollemmi, Molaali et Ma-

hura. L'entretien que j'eus d'abord avec eux, et qui se borna de leur côté à m'apprendre que j'étais depuis long-temps désiré à Litakou, du mien à leur répondre que, jaloux de les connaître, l'idée ne m'était jamais venue de regagner mon pays sans avoir visité leur ville, fut languissant à l'extrême. En effet, à chaque instant il fallait l'interrompre pour le faire passer par la bouche de mon interprète; et de plus, comme cet homme se retrouvait parmi des compatriotes, qui presque tous étaient de ses vieux amis, et l'interpellaient familièrement par son nom, il continuait souvent la conversation pour son propre compte et plaisir, oubliant les devoirs de sa charge, et me laissant deviner par leurs regards et leurs gestes, ou par un mot que de loin en loin je réussissais à saisir, le sens des paroles qu'ils échangeaient entre eux.

L'entrevue avait ainsi duré à peu près un quart d'heure, lorsque le chef s'adressant à moi, dit qu'il désirait s'asseoir. Je témoignai que j'y consentais; mais je demeurai quelque temps debout afin qu'il s'assît le premier. Voyant toutefois qu'il ne bougeait pas, je m'accroupis à terre selon la mode africaine; et alors imitant mon exemple, il se plaça vis-à-vis moi, tandis que les différens membres de sa famille et les principaux personnages qui portent le nom de *kosies* formèrent autour de nous un cercle profond de deux ou trois rangs; mais les simples par-

ticuliers restèrent sur leurs jambes, et nous entourant d'aussi près que possible, je pensais que le chef allait enfin réparer le temps perdu et bavarder à son tour; mais, point! Ce furent encore Serrakutu et Mollemmi qui se chargèrent de parler pour tout le monde. Tant bien que mal je compris, par l'intermédiaire de Muchunka, qu'ils me demandaient différens détails relatifs à mon voyage; depuis combien de temps j'avais quitté la ville du Cap; pourquoi j'étais retourné dans la colonie; quelle quantité de tabac et de grains j'avais apportée avec moi; par quel motif je venais à Litakou, etc. J'eus soin, pour répondre à toutes ces questions, de me tourner vers Mattivi; et quand j'y eus répondu de la manière qui me sembla convenable, je lui demandai à mon tour s'il me permettrait de séjourner à Litakou. Il me répéta que j'y séjournerais tant que cela me ferait plaisir; puis, se levant, il sortit du cercle. Serrakutu se leva aussi, seulement pour ordonner à la foule d'ouvrir un passage à son neveu, ce qui eut lieu sans bruit ni confusion, et après que celui-ci se fut éloigné, il vint lui-même se rasseoir. La conversation devint alors générale parmi les Kosies, mais roula sur les sujets les moins intéressans. Elle cessa au bout de cinq minutes, dès que Mattivi reparut tenant à la main une petite calebasse pleine de lait. Lorsqu'il eut repris sa place au milieu du cercle, il me l'offrit, sans

me rien dire, mais en indiquant par son air et ses gestes qu'il me la présentait en témoignage de ses bons sentimens à mon égard. Je l'acceptai donc et la bus, cérémonie pendant laquelle Serrakutu, Molemmi et Muchunka continuèrent à causer, tandis que le reste de l'assemblée et la foule, n'osant remuer les lèvres, tinrent leurs yeux fixés sur moi avec un degré peu commun d'intérêt et de surprise : c'était, à ce qu'il semble, la première fois que la plupart des assistans voyaient un homme blanc. Lorsque j'eus achevé de boire, un long intervalle de silence général eut lieu. Enfin Serrakutu rouvrit la bouche afin de me demander du tabac; j'en avais bien dans ma poche, mais trop peu pour en donner un morceau à tous ces individus présens. Crainte donc de faire des jaloux et d'exciter ainsi quelque tumulte, je répondis au solliciteur qu'il ne serait pas décent que personne reçût quelque chose de moi avant que je n'eusse remis au chef le présent que je lui destinais; et Serrakutu lui-même parut satisfait de mon excuse. J'avais l'instant d'avant consulté Muchunka à voix basse pour savoir si je ne devais pas produire les cadeaux que j'avais préparés pour Mattivi; et il m'avait conseillé d'attendre une occasion plus favorable, sachant, disait-il, que Mattivi aimerait bien mieux les recevoir dans une occasion où il serait tout-à-fait seul.

Pour que l'assemblée ne redevînt pas silencieuse

et inactive, je levai le couvercle de ma tabatière et la présentai au chef qui, d'un air content, prit les deux tiers de ce qu'elle contenait et me la rendit. Mais comme j'étais sûr qu'il aurait encore plus de plaisir à prendre le tout, je lui repassai la boîte, et je m'aperçus que j'avais bien deviné. Il vida le reste dans le creux de sa main, avec ce qu'il avait déjà, et tirant hors de la gaîne le couteau qui était suspendu à son cou, il se servit de la pointe pour distribuer une petite quantité de tabac à chacun des membres de sa famille et à tous les personnages assis dans l'intérieur du cercle, ne s'en réservant pas une part plus grosse que celle qu'il avait donnée aux autres; acte de générosité qu'il se fût sans doute gardé d'accomplir si, par exemple, je ne lui eusse pas présenté ma tabatière en public. Tout le monde respira alors sa prise de la façon mentionnée plus haut; mais la quantité que chacun avait reçue n'était pas suffisante pour produire un effet aussi violent ni même l'envie d'éternuer. Peu après, Mattivi se leva de nouveau, et sans cérémonie, sans rien dire à personne, quitta le cercle pour ne pas y revenir. Quand je sus qu'il ne reviendrait pas, je remontai moi-même dans mon chariot, et les chefs ne tardèrent pas à se disperser avec la foule.

Mais à peine étais-je rentré dans ma maison roulante, qu'une nouvelle foule de curieux m'arriva. Jusqu'alors je n'avais eu affaire qu'à des hommes

mûrs; cette fois, ce furent seulement les femmes des plus riches habitans qui, avec les plus jeunes de leurs fils et de leurs filles, vinrent me rendre visite. Ces nouveaux visiteurs, afin qu'ils pussent tous me voir, se rangèrent les uns derrière les autres sur une seule file et par ordre de grandeur, au bout de mon chariot, qui était ordinairement ouvert; et pour que leur curiosité fût plus tôt satisfaite, j'allai moi-même à l'extrémité, comme à un balcon, m'offrir à leurs regards. Quand les dames m'eurent contemplé à leur aise, elles rompirent le long rang qu'elles avaient d'abord formé; puis, s'attroupant, m'adressèrent pendant une ou deux heures de bruyantes vociférations sans que j'y comprisse rien. Pourtant, à force de prêter l'oreille, l'important mot tabac parvint à mon oreille, et dès lors j'imaginai ce dont il s'agissait. En conséquence, j'appelai Muchunka, et par sa bouche je leur répétai la réponse que j'avais déjà faite à Serrakutu. Elles en murmurèrent beaucoup, mais ne m'ébranlèrent pas. Au nombre des plus importunes était l'épouse même du chef; mais malgré son rang elle ne réussit pas mieux que ses compagnes. Quand elles se furent convaincues qu'elles n'obtiendraient rien de moi, elles regagnèrent chacune leurs demeures.

Comme si je devais ne pas être libre un seul instant, dès qu'elles se furent éloignées, Mattivi,

son oncle et un de ses frères, vinrent s'asseoir avec moi dans le chariot. Les manières du premier, quoiqu'il jugeât convenable de paraître encore grave et froid, furent un peu plus familières à cette seconde entrevue; du moins renonça-t-il à cette affectation d'apathie et de silence qu'il avait cru devoir adopter en présence des notables de la ville. Il me montra à peu de distance un vaste enclos circulaire, entouré d'une haie de branches sèches, où il désirait que stationnât mon chariot, parce que, disait-il, sur la voie publique où j'étais alors j'étais trop exposé à être importuné par la multitude. J'ordonnai donc à mes gens qu'ils le traînassent dans l'enclos désigné; car la terre était si unie qu'on pouvait se dispenser d'atteler les bœufs, et en effet ils exécutèrent sans peine mes ordres. Nous cependant nous restâmes assis comme nous l'étions, et ce fut comique de voir le chef des Bachapins, qui quelques heures auparavant avait siégé au milieu d'une grande assemblée de ses principaux sujets avec une telle gravité qu'il ne se permettait pas même de répondre aux questions que je lui adressais, se livrer maintenant à une joie aussi folle que celle d'un petit enfant lorsque sa nourrice le traîne dans une petite voiture. Il regretta beaucoup que le trajet fût si court; et ses deux compagnons ne parurent pas moins enchantés que lui du voyage. Quand nous fûmes arrivés, ils

descendirent, et Mattivi me montra dans l'enclos une hutte qu'il mettait à la disposition de mes gens. Elle était de forme ronde, grossièrement construite de branchages entrelacés, recouverte avec des herbes, tout-à-fait différente des jolies habitations de la ville, et sauf les matériaux et la grandeur, à peu près semblable aux huttes hottentotes. Elle avait été uniquement bâtie pour servir d'abri contre le soleil; mais, si misérable qu'elle fût, mes gens s'en contentèrent, eux qui avaient si souvent couché à la belle étoile.

Les Bachapins des hautes classes ne reçoivent aucune visite, et ne traitent aucune affaire ni dans leurs maisons ni dans la clôture qui les environne; mais ils consacrent à cet usage une certaine étendue de terrain, d'un diamètre de vingt-cinq à trente verges, qu'ils entourent d'une espèce de palissade. C'est dans des enclos de ce genre qu'ils s'occupent de toutes leurs transactions, et qu'ils résident pendant le jour avec les gens de leur maison et leurs amis, quand le temps est beau. Ce sont des lieux de rendez-vous pour les hommes, mais où ne paraissent jamais les femmes que leurs travaux domestiques retiennent ailleurs. L'enclos où j'étais, appartenant au chef de la tribu, se trouvait donc être l'endroit de toute la ville où je devais pouvoir le mieux étudier les mœurs des habitans. La place désignée pour mon bétail était également le parc

où campaient les troupeaux de Mattivi. Je fus donc très étonné, lorsque vers le coucher du soleil je vis un Bachapin qui se disait son gendre, entrer dans l'enclos où je stationnais, conduisant mes bœufs devant lui. Il les avait trouvés qui erraient par la ville, sans que personne les accompagnât, et les reconnaissant pour les miens, s'était donné la peine de me les ramener; seulement il me demanda comme récompense un morceau de tabac; et quand je lui en eus donné une longueur de trois pouces, il s'en alla aussi content de la négligence de mon berger que j'en étais vexé moi-même.

Lorsque le chef descendit du chariot, ce fut pour s'asseoir à terre à quelques verges de distance, où ses favoris et ses frères formaient un petit groupe, occupés, soit à badiner ensemble, soit à observer nos mouvemens. Tantôt ils parurent ne pas faire attention à notre présence, tantôt épier le moindre de nos gestes avec une apparence de curiosité et d'intérêt. La place où le chef s'était assis, et qu'il occupa pendant toute la durée de mon séjour à Litakou, était directement en face du derrière de mon chariot, de sorte que chaque fois où la toile qui le fermait se trouvait relevée, il me voyait aussi bien qu'il pouvait le désirer. Parmi mes provisions, il me restait encore du café : j'en fis une vaste tasse que j'envoyai à Mattivi. Il la but dès qu'elle lui fut présentée, et déclara que cette

boisson était excellente. Le soir, dès que j'eus allumé de la lumière, il me rendit une troisième visite, accompagné de ses frères Mollemmi et Molaali. La cafetière n'était pas vide; il me fallut d'abord leur permettre de la vider, après quoi ils semblèrent bien disposés à entrer en conversation. Nous parlâmes quelque temps de choses indifférentes; puis, ils entamèrent un sujet plus important, qui, je crois, avait souvent occupé leurs pensées avant ma venue, et fait la matière d'une consultation nationale. Mattivi m'informa donc que depuis qu'une tribu voisine s'était procuré des fusils, il ne se regardait plus comme en sûreté dans la partie du pays qu'il occupait alors, à moins de pouvoir acquérir des armes semblables, et que dès qu'il aurait atteint ce but de ses plus chers désirs, il comptait se transporter de nouveau avec sa ville et tout son peuple plus près du Gariep, à l'endroit où, jeune enfant, il avait vu Litakou située. Il protesta être fort mécontent des Hottentots de Klaarwater, qui jusqu'alors avaient refusé de lui vendre aucun de leurs mousquets; mais il ajouta qu'ils espéraient, maintenant que j'étais venu parmi eux, que je serais leur ami, et leur cèderais un des miens, moi qui en avais beaucoup comme ils le voyaient, et qui sans doute me souciais peu d'en avoir un de plus ou de moins. Une requête si imprévue, et de telle nature, faite à l'instant même

de mon arrivée, me causa un extrême déplaisir, et je prévis dès lors la situation embarrassante dans laquelle j'allais me trouver. Je répliquai donc que je possédais seulement le nombre d'armes à feu nécessaire aux hommes de mon escorte, et que si j'en cédais quelques-unes, plusieurs de mes gens se trouveraient du même coup désarmés, ce à quoi il ne fallait pas s'exposer pour cheminer à travers une contrée qu'habitaient les Bosjesmans. Mais ce fut en vain que sans cesse je leur réitérai cette objection, sans cesse ils revinrent à la charge, ne mettant pas en doute qu'ils ne finiraient par me décider à les satisfaire. Au bout d'une heure et demie, comme nous étions assis fort à l'étroit dans le chariot, l'engourdissement de leurs jambes les obligea à lever le siége; mais avant de se retirer, ils me prévinrent que leur intention était de me payer la valeur du fusil qu'ils me demandaient, et qu'en conséquence ils enverraient le lendemain à leurs parcs chercher quelques beaux bœufs qu'ils se proposaient de m'offrir en paiement. J'eus beau répéter tout ce que j'avais déjà dit : ils se retirèrent sans vouloir démordre de leurs prétentions. Je restai alors seul, et après avoir mentionné sur mon journal toutes les particularités de ma réception à Litakou, je m'abandonnai au sommeil.

Le lendemain 14, dès la pointe du jour, le chef m'envoya comme cadeau une vache grasse. Je

l'eusse volontiers gardée vivante, afin qu'elle nous donnât du lait pendant la suite de notre voyage, mais sachant qu'elle m'était donnée dans l'attente que je la mangerais sur-le-champ, et que je convierais nos divers visiteurs Bachapins à en prendre leur part, je fus obligé de la condamner à mort.

Quand après m'être levé je regardai hors de mon chariot, je trouvai le chef avec dix ou douze de ses gens, assis dans l'enclos en face de moi, et s'occupant à enlever le poil d'une peau d'animal destinée à devenir un kobo. L'instrument dont il se servait pour faire cette besogne était une petite doloire. La peau était étendue à terre, et pour faciliter son travail il l'humectait d'eau de temps à autre. C'était d'ailleurs la seule personne qui travaillât : les autres n'avaient d'occupation que celle de causer par intervalle une ou deux minutes ensemble. Ils me laissèrent déjeuner tranquillement; car quoiqu'ils épiassent avec attention tous mes mouvemens, aucun d'eux n'approcha de moi. J'envoyai au chef une jatte de riz au lait qu'il mangea aussitôt, et de manière à montrer qu'il le trouvait excellent. Peu après, j'allai moi-même m'asseoir dans le cercle, et, l'instruisant de l'heure à laquelle je dînais, je l'engageai à venir avec ceux des membres de sa famille et de ses amis qu'il jugerait convenable d'amener, ou que pourrait contenir mon chariot, partager mon repas. J'eus soin de lui faire comprendre que jamais je n'ad-

mettais personne à un tel honneur, et que l'invitation qu'il recevait de moi, tout-à-fait contraire aux règles habituelles, témoignait d'autant plus de mon respect pour lui et les siens. Il m'écouta avec la contenance la plus grave, mais ne fit aucune réponse, parce qu'il se trouvait alors en public et au milieu de son conseil; car c'était réellement une espèce de conseil que formaient les gens dont il était entouré.

Du matin au soir, l'enclos fut rempli de visiteurs, qui la plupart semblaient appartenir à la classe la plus riche des habitans. C'était à coup sûr pour moi qu'ils affluaient de toutes parts, jaloux de satisfaire leur curiosité ou d'obtenir quelques cadeaux, car jamais leur chef, à moins qu'il ne s'agît d'un important débat, ne réunissait autour de lui une si nombreuse assemblée. Afin que ces cadeaux ne leur échappassent point, ils intimidaient les habitans de la classe inférieure et les forçaient à rester en dehors de la haie, où ceux-ci formant plusieurs groupes et se tenant à une distance respectueuse, cherchaient avec avidité à voir ce qui se passait en dedans. Par une exception qu'avait autorisée la circonstance, il y avait dans un coin écarté de l'enclos vingt ou trente dames et demoiselles des plus nobles familles, qui de loin observaient attentivement le moindre de nos gestes, mais que leur timidité empêchait d'approcher assez pour qu'elles fussent à

même de nous contempler à leur aise. Cependant je n'eus pour vaincre leur mauvaise honte qu'à les appeler en leur donnant l'épithète de jolies; elles accoururent toutes avec le plus vif empressement, et se mirent à m'importuner pour que je leur donnasse du tabac. Malgré ma détermination de n'en pas distribuer à la foule avant que le chef eût lui-même reçu ses présens, tel ne fut pas mon manque de galanterie que je pusse répondre par un refus à une démarche que m'adressaient en chœur tant d'aimables solliciteuses. Je les priai donc de tendre tour à tour la main; et quoique ma générosité n'eût pas été grande, puisque je la bornai au contenu de ma tabatière, toutes se retirèrent satisfaites. Mais les gros personnages qui se trouvaient là, me voyant accorder sans peine à des femmes ce que j'avais obstinément refusé à des hommes, profitèrent de l'occasion, et, s'en allant tous chercher celles de leurs épouses et leurs filles absentes pour le moment, les lâchèrent sur moi comme autant de chiens affamés. Le chef aussi, en dépit de la dignité sévère qu'il affectait, suivit l'exemple des autres.

Lorsque ses frères et lui eurent savouré le tabac qu'ils m'avaient extorqué par cette espèce de ruse, ils ramenèrent encore une fois la conversation sur le fusil qu'ils exigeaient que je leur vendisse. Mais peu m'importait alors : j'avais enfin imaginé un moyen de ne pas leur céder une seule de mes armes

à feu. Je leur répétai donc pour la forme les divers argumens que je leur avais déjà opposés; après quoi, comme ils ne les trouvaient pas plus valables que la veille, je leur dis que j'accédais à leur demande, mais à cette condition, que je garderais le mousquet jusqu'à mon retour à Klaarwater, et que Mattivi pourrait alors envoyer une personne sûre le chercher. J'avoue qu'il y avait dans cette manière d'agir un peu de mauvaise foi; car mon intention était de poursuivre mon voyage dans l'intérieur et non de regagner l'établissement des missionnaires, mais il m'était impossible de sortir autrement d'embarras. Mattivi et ses compagnons parurent enchantés de ma réponse.

A quatre heures du soir, lorsque mon dîner fut prêt, j'envoyai Gert que j'avais particulièrement adopté comme domestique, informer le chef que je l'attendais. Il arriva bientôt, mais n'amenant avec lui que son oncle Serrakutu, qui semblait posséder une bonne partie de l'autorité suprême. Je leur expliquai que ne connaissant pas encore les coutumes des Bachapins, j'avais suivi celles de mon propre pays, et que j'espérais qu'ils me tiendraient du moins compte de mes efforts pour les bien recevoir. Mais j'aurais pu, je crois, me dispenser de cette précaution, car mes hôtes tenaient si peu à ce qu'on appelle l'étiquette, qu'ils eussent toujours trouvé mes arrangemens, quels qu'ils fussent, convenables et res-

pectueux. Le dîner cependant était fort frugal, mais aussi somptueux que ma situation au milieu de sauvages permettait qu'il le fût. Il se composait d'un morceau bouilli de la vache qui m'avait été le matin envoyée comme présent, de riz cuit à l'eau, et de graisse de mouton fondue, le tout plus ou moins assaisonné de sel selon le goût des convives. Je leur donnai à l'un et l'autre un couteau et une fourchette. Ils ne s'en servirent pas trop mal, mais portèrent plus souvent les mets à leur bouche avec leurs doigts. Mattivi mangea de tout avec plaisir, excepté de la vache; et comme je l'invitais à y revenir, il me répondit que sa digestion se faisait généralement mal et que la viande lui occasionait des douleurs d'estomac. Ce n'était pourtant qu'une excuse polie; car, de fait, la vache récemment tuée et peut-être vieille, était excessivement dure, et j'eus moi-même quelque peine à pratiquer le conseil que je lui donnais. Mais Serrakutu ne se montra point si difficile. Sans se plaindre de rien, il dévora de l'appétit le plus robuste. Vers la fin du repas, Mollemmi, Molaali, et Mahura qui était aussi frère de Mattivi, vinrent manger une tranche de bœuf. Mon riz obtint l'approbation de tous mes hôtes qui ne cessèrent de le vanter que quand l'écuelle fut vide. Quant à la boisson, je ne leur servis ni vin ni eau-de-vie, crainte qu'ils ne s'enivrassent, mais du thé qu'ils ne trouvèrent pas moins délicieux que le riz.

Après dîner, Mattivi resta seul avec moi dans le chariot, tandis que les autres allèrent se livrer au plaisir de la danse, et je crus que c'était l'occasion de lui offrir le cadeau que je lui destinais. Je lui offris donc cinq livres pesant de grains en verre et en porcelaine de couleurs que j'espérais devoir lui plaire davantage, blanche, noire et bleue-claire; trois livres de tabac à fumer; un briquet de poche, dont l'usage particulier était de servir à allumer une pipe; une gaîne de couteau, un mouchoir de coton et une chaîne dorée. Le cadeau, pour la quantité et le choix des objets, plut extrêmement au chef, parce que j'avais eu soin de ne choisir que des choses dont il pouvait comprendre l'usage et la valeur. C'est en effet une considération qui doit toujours guider ceux qui désirent que leurs présens soient agréables. Il est certain que Mattivi eût préféré un briquet à une montre, et la gaîne de couteau à un étui d'instrumens de mathématiques. Comme le meilleur mode d'exprimer son contentement et sa gratitude, il m'assura que toutes les dents d'éléphans qu'il parviendrait à se procurer, il me les réserverait pour l'époque où je reviendrais le voir; què dans l'intervalle il ne les vendrait à personne autre, et qu'en conséquence je pouvais être sûr que lors de mon retour je trouverais à lui acheter assez d'ivoire pour en charger mes deux chariots. Ses idées touchant le motif qui m'avait amené à Litakou

avaient pour fondement, que les missionnaires, seuls hommes blancs qu'ils connussent, n'étaient venus parmi eux que pour y trafiquer. Réfléchissant que, grâce à cette erreur des naturels, je réussirais sans doute, en m'établissant marchand, à me procurer par voie d'échange différentes choses dont j'avais besoin, je me gardai bien de chercher à détromper Mattivi. Toutefois, le lendemain, j'eus beau faire dans mon chariot un magnifique étalage de mes marchandises, mon commerce ne rapporta pas de grands profits. Les naturels voulaient bien recevoir mes grains et mon tabac, mais non les acheter; et je n'obtins de la sorte qu'une paire de bœufs.

Le 16, dans la matinée, le chef me manda près de lui. Il était au milieu d'un groupe de ses frères et de ses amis. Dès que je fus arrivé et que nous fûmes tous assis à terre en cercle, il prit la parole et sans aucun préambule me dit que j'allais être payé du fusil que je lui avais vendu. Au même moment, deux Bachapins entrèrent dans l'enclos, chassant devant eux deux bœufs, et suivis de quatre hommes qui portaient deux énormes dents d'ivoire du poids d'environ cent livres chacune. Alors Mattivi me demanda si moyennant les valeurs qu'il me montrait, il pouvait se regarder comme quitte envers moi. Je fus d'abord très étonné de ce qu'il voulait ainsi me payer à l'avance; même j'eus honte qu'un sauvage, lorsque j'avais résolu de le tromper, témoignât tant

de confiance en ma bonne foi; mais je pensai ensuite que mon acheteur comptait sans doute, lorsque j'en aurais le paiement, exiger la livraison immédiate de la marchandise. C'est pourquoi je répondis que c'était dérision d'offrir si peu pour une arme si précieuse, et que dans tous les cas il serait bien assez temps de convenir d'un prix lorsque je serais revenu à Klaarwater. Après cette déclaration de ma part, Mattivi se consulta pendant une demi-heure avec les membres de son conseil, et le résultat de la délibération fut qu'on me proposa deux paires de bœufs au lieu d'une seule. Je demandai à les voir, résolu que j'étais pour me tirer d'affaire, à les déclarer pitoyables. Ils me furent donc amenés et je les déclarai tels. Sur ce, nouvelle consultation. Au bout d'une autre demi-heure, Mattivi m'annonça que pour en finir on me donnerait six bœufs à mon choix pris dans son propre troupeau, mais il ajouta qu'il était juste que de mon côté je lui montrasse quel fusil je lui destinais, et que je lui permisse de l'essayer. Je crus pouvoir consentir à eette requête. On se transporta donc en pleine campagne; et là, aux yeux d'une multitude de spectateurs, je tirai l'arme d'un de mes gens. Après l'avoir éxaminée, Mattivi, qui au retentissement du coup avait tressailli de plaisir, la déclara bonne, et me pria de la faire recharger pour que son frère Molaali la déchargeât à son tour; mais quand celui-

ci l'eut déchargée, au lieu de me la rendre, il reçut du chef l'ordre de l'emporter chez lui. Justement irrité d'un acte de mauvaise foi si flagrant, j'allais ordonner à mes Hottentots de reprendre par force le mousquet qui venait de m'être volé; mais ceux-ci, qui depuis mon arrivée chez les Bachapins et surtout pendant ce débat avaient été en proie aux craintes les plus vives, me supplièrent les mains jointes de ne pas recourir à la violence. Je fus donc obligé de fermer en quelque sorte les yeux sur l'indigne conduite de Mattivi, et pour qu'il ne crût pas que c'était par défiance de mes forces, et contre mon gré que je laissais l'arme entre ses mains, je lui dis que comme preuve de mon amitié, je consentais à ne pas lui en disputer la possession s'il me livrait sur-le-champ les six bœufs qu'il m'avait promis. Mais alors Mattivi ne m'en voulut plus donner que quatre, et déclara qu'il ne me les livrerait qu'à l'époque de mon départ.

Le 17, comme l'importante affaire du fusil s'était enfin terminée à son avantage, le chef consacra toute la journée, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, à la danse. Au coucher du soleil, lorsque les troupeaux revinrent des pâturages dans la ville, il m'appela soi-disant pour me montrer deux bœufs qu'il désirait échanger avec moi contre des munitions; car dans son empressement à se rendre maître de l'arme elle-même,

il avait tout-à-fait oublié la poudre et les balles; je répliquai à Mattivi qu'avant de conclure avec lui un nouveau marché, j'exigeais qu'il remplît les conditions du premier que nous avions conclu ensemble. Comme il paraissait disposé à n'en rien faire, je lui donnai à entendre combien j'étais indigné de la manière dont lui et les siens se comportaient à l'égard d'un étranger qui était venu les visiter en ami; et sans attendre que l'interprète eût achevé de traduire mon discours, je quittai le groupe et regagnai mon chariot, déclarant que s'ils m'avaient volé une fois, ils ne me voleraient pas deux, attendu que j'allais à l'instant même quitter le pays. Ces mots, que comprirent quelques-unes des personnes présentes, furent bientôt communiqués par elles à une centaine d'autres qui se trouvaient alors dans l'enclos. Quand la nouvelle de mon départ fut généralement connue, un vif débat s'engagea au sein de l'assemblée où chacun prit une mine sérieuse, mais il dura peu, et Mattivi se retira à l'écart avec une dizaine de ses conseillers les plus intimes. Pendant qu'on délibérait, mes hommes, craignant les plus fâcheuses conséquences, m'entourèrent en me suppliant de plutôt souscrire à tous les désirs des naturels que d'irriter davantage un peuple qui avait en son pouvoir de nous mettre tous à mort avant le coucher du soleil. D'autre part, les frères, les fils et les amis du chef ne ces-

saient d'aller et de venir devant le chariot pour découvrir si mon intention était véritablement d'exécuter la menace que j'avais faite; et tandis qu'ils passaient, je lisais un comique désappointement sur leurs figures; mais les Hottentots croyaient y voir un air de défi et d'insultes. Ces craintes pourtant étaient bien hors de propos, car Mattivi ne tarda guère à revenir près de moi confesser tous ses torts et m'assurer que les six bœufs qu'il me devait me seraient amenés le lendemain; il tint sa parole, et, pour l'en récompenser, je lui donnai des munitions sans rien vouloir accepter en retour.

Le 19 eut lieu la grande chasse qui était depuis long-temps projetée. Cinq cents naturels y prirent part; ils se répandirent dès la pointe du jour dans les plaines qui environnent la ville, et, selon leur coutume, formèrent à l'entour un cercle immense qu'ils rétrécirent peu à peu, chassant vers leurs demeures tous les animaux sauvages qui se trouvèrent ainsi enfermés; malgré cette méthode, qui aurait dû leur être si fatale, il n'y en eut que sept ou huit, tant gazelles que zèbres et buffles, qui succombèrent sous les coups des chasseurs; et cependant j'avais permis à cinq d'entre mes gens, Speelman, Philip, Juli, Gert et Cornélis, d'être de la partie. J'avais été moi-même forcé de rester auprès des chariots, car j'eusse commis une véritable imprudence si je m'en étais éloigné; j'eusse exposé

les habitans à une trop rude tentation; en mon absence, ils n'auraient pu résister à une si belle occasion de nous voler quelque chose. Je ne parle en effet pas de cinq autres de mes hommes que j'avais retenus en ville; il m'avait été impossible de compter sur eux pour garder le bagage: Andries, un d'eux, était chargé de surveiller les attelages pendant qu'ils paissaient; Stuurman n'était qu'un enfant; et Van-Roye, Platje, Keyser, s'abandonnaient tellement à la peur, qu'après le départ de leurs camarades pour la chasse, craignant que les indigènes ne profitassent de notre petit nombre afin de nous mettre à mort et de nous piller plus à leur aise, ils n'eurent pas le courage de rester avec moi, mais s'allèrent cacher jusqu'au soir; aussi découvrîmes-nous le jour suivant que les femmes et les enfans de la ville avaient pénétré dans la hutte qu'ils habitaient, et volé tous les boutons des vêtemens confiés à leur garde.

Le 20, comme je désirais avoir réellement chaque semaine un jour de repos pendant ma résidence à Litakou, c'est-à-dire un jour où je n'aurais aucune relation avec les naturels qui, par leurs bavardages et leurs sollicitations m'importunaient du matin au soir, je fermai mon chariot, et par Muchunka je fis savoir à tous les habitans que c'était dimanche, mot dont ils avaient appris la signification de ceux qui étaient allés à Klaarwater, et que par conséquent

personne ne devait venir me troubler. Personne ne me visita donc, excepté Mollemmi, et sa visite, au total, m'amusa plus qu'elle ne m'ennuya. Lorsqu'il se glissa par-dessous la toile pour s'asseoir dans le chariot à sa place accoutumée, d'un ton mécontent je lui demandai pourquoi il tenait si peu compte de ma défense; en même temps Muchunka, qui était présent, lui expliqua qu'il savait bien qu'à de pareils jours c'était la coutume à Klaarwater qu'on ne fît rien autre chose que dire des prières; il répliqua fort modestement qu'il était venu parce qu'il aimait beaucoup ma conversation et ma société; mais que j'avais bien fait de lui apprendre l'usage de mon pays, et qu'à l'avenir il ne me troublerait plus; il souhaita ensuite de savoir ce que c'était que des prières, et écouta l'explication que je lui en donnai d'un air cent fois plus attentif que je ne m'y serais attendu, eu égard au sujet; à tel point, que je continuai long-temps l'entretien, moins encore pour satisfaire ma propre curiosité relativement à la connaissance et à l'idée que ce sauvage avait de la Divinité, que par un désir de combattre ses erreurs religieuses, et de lui en démontrer la sottise. Je n'eus pas de peine à lui faire concevoir l'état d'une existence future, attendu que les Bachapins avaient quelques notions confuses de cette espèce; mais jusqu'à quel degré croyaient-ils aux récompenses et aux châtimens que chaque hu-

main doit recevoir après sa mort, voilà ce que je n'ai jamais pu découvrir au juste. Il ne m'a pas semblé non plus qu'ils eussent aucune idée très sublime de l'âme et de son immortalité. Quant à l'existence d'un pouvoir suprême veillant sur le monde, ils ne la nient pas précisément; mais la foi qu'ils y ajoutent est tellement mêlée de supposition, qu'elle ne peut guère influer avec avantage sur leur conduite morale ou sur leurs sentimens religieux. Ces notions superstitieuses ne doivent être que le résultat de la faiblesse des esprits, et le respect dont elles continuent à être honorées prouve mieux que tout autre argument combien est faible l'état de l'intelligence et de la raison parmi ces peuples. Lorsque Mollemmi me quitta, il était si préoccupé des choses tout-à-fait neuves pour lui dont je l'avais entretenu, qu'il ne prononça pas même une fois le mot tabac.

Vers le soir il me rendit une seconde visite, mais ne fut pas aussi discret que le matin sur l'article du tabac. Je lui en donnai, ainsi que pour son frère Molaali, que je n'avais pas encore aperçu depuis deux ou trois jours : comme je lui demandais pourquoi ce dernier ne m'était pas venu voir pendant tout ce temps-là, il me répondit que les grandes occupations de sa charge l'en avaient empêché. Or il paraît que la charge de Molaali, dans l'économie du gouvernement bachapin, était à cette époque de

porter les ordres du chef là où était besoin, et de veiller à ce qu'ils fussent exécutés. C'était encore à lui qu'il appartenait de remplir les commissions qui exigeaient la présence d'une personne d'autorité dans les parties lointaines de la contrée soumise à la juridiction de Mattivi. Son frère l'envoyait de préférence à tout autre, lorsqu'un crime avait été commis, faire sur les lieux l'enquête convenable, et chercher le coupable, s'il n'était pas trop puissant, pour l'amener à la ville. Peu avant mon arrivée Molaali avait officiellement mis en prison un individu qui avait volé et tué un des bœufs du chef, et qui ensuite avait été puni de mort. Mais d'ordinaire cette peine se commue en une amende de trois ou quatre fois la valeur, si le criminel est un homme de la haute classe, et si surtout il a le moyen de payer.

Le 21 j'employai la matinée à dessiner l'enclos où mes chariots étaient stationnés; et quoique le chef avec tout son monde y fût assis comme de coutume, personne ne s'approcha de moi, ne vint m'interrompre. Mais je n'eus pas plus tôt terminé ma besogne et regagné ma maison roulante, que je fus assailli par les bruyantes sollicitations d'une troupe d'hommes qui n'ouvraient la bouche que pour me demander du tabac. Il me fut impossible de ne pas leur en faire une distribution générale; après quoi ils passèrent joyeusement le reste du jour à danser.

Le lendemain un des principaux habitans, qui

s'appelait *Krameri,* et qui résidait dans un des quartiers les plus éloignés de la ville, vint m'offrir une défense d'éléphant en échange de grains en verre ou en porcelaine; et quand je lui répliquai que c'était des bœufs, non de l'ivoire que je désirais acheter, il repartit que la dent qu'il me proposait était si grosse et si pesante qu'il n'avait pu me l'apporter, mais que, si je voulais venir la voir à sa maison, il était certain que l'envie d'en devenir possesseur me viendrait aussitôt. Sans rien promettre, je consentis à l'accompagner, ne fût-ce que pour examiner sa demeure et faire connaissance avec une partie de Litakou que je n'avais pas encore vue. Je fus suivi dans cette excursion par mon interprète Muchunka et par quelques naturels. Un d'entre eux, tandis que nous cheminions, s'amusa tout le long de la route à lancer sa canne comme il eût lancé une hassagay qui, sauf la tête, ressemble absolument à une canne du pays. Il avait soin de viser toujours dans la direction où nous portions nos pas, de manière à n'avoir d'autre peine que de la ramasser lorsqu'il passait. C'était, pour une personne qui ne marche que pour prendre de l'exercice, un excellent moyen de ne pas s'ennuyer, outre que cela exerce les bras en même temps que les jambes, et met ainsi en activité tous les principaux muscles du corps. Mais l'objet cherché en cette occasion était probablement de se perfectionner dans l'art de jeter

la hassagay, qui chez ce peuple est l'instrument habituel de guerre.

Chemin faisant, nous passâmes à travers des groupes nombreux de maisons, entre lesquels s'étendaient le plus souvent d'immenses espaces de terrain inoccupé. Chacun de ces groupes peut en général être considéré comme le village d'un chef ou koli différent, qu'habitent en grande partie ses parens et ses amis. Les maisons étaient toutes bâties de la façon la plus soignée possible; mais en dehors de l'enceinte qui les environne on n'apercevait pas la moindre trace de travail. Il n'existait pas non plus, dans aucune partie de cette vaste ville, un seul ouvrage d'utilité publique; nulle part on n'était allé au-delà de l'intérêt particulier, et il semble fort douteux que les chefs de ces nations emploient jamais leur autorité au bien-être général de leurs sujets en requérant la coopération de la communauté pour l'accomplissement d'aucune œuvre de ce genre.

Le terrain qui séparait les villages restait en état de nature, c'est-à-dire qu'il était çà et là parsemé de buissons, d'une foule de plantes plus petites ou d'un monceau d'herbage, entre lesquels se montrait un sol nu, sablonneux et rougeâtre, pareil à celui des plaines qui entourent la ville. A voir les acacias de diverse espèce qui s'élèvent de toutes parts entre les maisons, on peut présumer que l'emplacement

qu'elles occupent aujourd'hui était autrefois couvert par un bois de ces arbres. Partout sur mon passage les habitans quittaient leurs demeures pour venir me regarder; mais au nombre des curieux, il y avait principalement des femmes, de jeunes filles et des enfans; car les hommes ou me connaissaient déjà ou étaient alors répandus dans la plaine, les uns chassant, les autres faisant paître leurs troupeaux.

L'étendue de Litakou dépassait beaucoup l'idée que j'en avais d'abord conçue en la voyant de loin; car nous marchâmes plus d'un mille dans une direction septentrionale, par rapport à l'enclos de Mattivi, avant d'atteindre la résidence de mon visiteur, et quand nous y fûmes arrivés, nous étions encore à quelque distance des dernières maisons. De l'ouest à l'est, le diamètre de la ville, ou plutôt du terrain sur lequel elle est disséminée, est encore plus considérable.

Dès que nous fûmes entrés dans la barrière qui environnait l'habitation de Kramori, la cour de devant ne tarda guère à être encombrée de voisins qui accoururent tant pour me voir que pour être témoins de ce que nous allions faire. Tous paraissaient enchantés que j'eusse bien voulu visiter aussi leur quartier, et le maître du logis était fier de me montrer sa demeure. C'était une des plus grandes maisons de la ville; et plus que dans toutes les au-

tres le soin, la propreté, le bon ordre y régnaient. Dans la cour de derrière étaient encore deux bâtimens, mais de plus petites dimensions, l'un servant de magasin et l'autre de dortoir pour les domestiques. Toutes ces constructions, comme aussi la barrière qui les environnait, étaient circulaires. Le propriétaire lui-même et sa famille habitaient la grande maison. L'appartement intérieur, qui constituait le centre ou corps principal de l'habitation, avait environ neuf pieds de haut et autant de diamètre. Le toit, recouvert avec de longues herbes, dépassait la muraille de quatre pieds; et les solives qui le formaient étaient soutenues à cinq pieds d'élévation du sol par des piliers de bois mal équarris, mais dont l'écorce avait été entièrement arrachée. Ces piliers étaient retenus en bas par un petit mur épais de six pouces et soigneusement bâti avec un mélange de sable ou de terre grasse et de fiente d'animaux, de sorte qu'il y avait du côté de la façade une espèce de portique sous lequel la famille se tenait généralement assise pendant tout le jour et une partie de la soirée. Trois jeunes filles, qui alors s'y trouvaient, étaient occupées à broyer et à préparer de l'ocre rouge pour s'en peindre le corps. Cette substance néanmoins est principalement employée par les hommes. A une des extrémités du portique on avait creusé dans la terre un trou, lequel entouré d'un rebord qui le rendait plus spa-

cieux était destiné à recevoir du feu dans les occasions où la fraîcheur de l'air nécessitait qu'on en allumât. Aucun des trois bâtimens n'avait de fenêtre ni même de trou qui admissent la lumière dans la pièce intérieure; la porte, large à peine de dix-huit pouces et haute de cinq pieds, était la seule ouverture. La barrière, qui ressemblait plutôt à un mur qu'à une haie, ceignait la totalité des bâtimens à une distance de sept pieds, et était fermée par de gros pieux fichés perpendiculairement dans le sol et fortement attachés ensemble. La cour de devant, dans laquelle nous étions assemblés, était séparée de celle de derrière par une barrière transversale et pareille. Le fond de la maison, qui correspondait au portique, était occupé par des espèces de *silos* larges de trois pieds, profonds de quatre ou cinq, et dépassant la surface du sol de six à douze pouces, où le propriétaire renfermait son grain et ses différentes provisions.

Kramori, qui était un homme d'une quarantaine d'années, et remarquable parmi ses compatriotes par les belles proportions de son corps, se donna beaucoup de peine pour m'expliquer l'usage des différentes parties de sa demeure; et quand je l'eus suffisamment examinée, il m'apporta, en guise de rafraîchissemens, une gourde pleine d'excellent lait. Lorsque je me fus rafraîchi, grâce à ce breuvage, on tira, pour me tenter, la fameuse défense d'élé-

phant du magasin, mais je ne l'achetai pas; seulement je la soulevai afin de me faire une idée de son poids, et j'estimai qu'il pouvait être de cent à cent vingt livres. Mais en me voyant la tenir entre mes bras avec un air d'aisance, les naturels parurent frappés de surprise; ils me regardèrent comme un individu d'une force extraordinaire, et je remarquai que, pour mettre quelques-uns de leurs amis qui arrivèrent ensuite à même d'imaginer quelle prouesse j'avais accomplie, ils l'accomplissaient eux-mêmes sous leurs yeux avec une canne. Cette circonstance est ici mentionnée pour servir de preuve à ce fait, que les Bachapins sont en général des hommes que la nature a mal partagés du côté de la vigueur musculaire, excepté peut-être dans le tendon d'Achille et dans les muscles qui en dépendent. A mon départ, je remis au maître du lieu pour lui et pour sa famille quatre pouces de tabac, et par ce cadeau je m'attirai une véritable pluie de remercîmens.

Le 23, dans la matinée, je gravis la chaîne de collines rocailleuses qui borde la partie méridionale de Litakou, afin de dessiner à vue d'œil d'oiseau cette ville tout entière. Je fus accompagné dans ma promenade par Mattivi et plusieurs grands personnages. Quand j'eus trouvé un endroit convenable et qu'ils me virent à l'ouvrage, ils s'assirent autour de moi et épièrent tous mes gestes avec une

vive curiosité, mais qui, toutefois, au lieu d'indiquer un désir d'apprendre l'art que je pratiquais devant eux, provenait simplement de la nouveauté du spectacle. D'ailleurs ils comprenaient si peu le but de mon occupation, que souvent ils se postaient en face de moi sans soupçonner qu'ils me gênaient. Au bout de quelque temps, arriva l'heure où dînait habituellement le chef; et comme il désirait rester près de moi jusqu'à ce que j'eusse terminé mon dessin, ses serviteurs lui apportèrent à dîner au lieu où j'avais fait halte. Mais le plus souvent, et lorsque le temps ne s'y opposait pas, il prenait sa nourriture dans son enclos en plein air. Rien au reste de plus frugal, de plus simple, de moins cérémonieux que ces repas. En cette circonstance, comme toujours, une écuelle de bois pleine de petits morceaux de bœuf bouilli lui fut servie à terre. Avec ses doigts il en distribua quelques-uns à chaque personne de sa suite; et celles-ci, les recevant ainsi dans leurs mains, se mirent aussitôt à les déchirer avec leurs dents, pour s'éviter la peine de les couper avec leur couteau. La quantité de viande qui formait ainsi la part de chacun me paraissait tout-à-fait insuffisante à nourrir un homme pendant une journée, car je ne sais si le chef et ses conseillers mangeaient encore chez eux; mais dans tous les cas, je ne les ai jamais vus manger qu'une fois par jour en public, et ce repas unique ne se

composait absolument que de bœuf. Même, pour tout apprêt leur bœuf n'était jamais que cuit dans l'eau.

Les Bachapins n'ont pas encore imaginé le moins du monde qu'on puisse faire d'un repas une occasion à déployer du luxe ou à contenter ce qu'on appelle la gourmandise. Ils mangent parce que la nature l'exige, et ne se figurant pas que pour manger il puisse y avoir d'autres cérémonies que celles de broyer les mets avec les dents et de les avaler. Ils ne visent qu'à satisfaire leur appétit physique, sans être aucunement capables de comprendre le plaisir moral qu'éprouvent des convives à se trouver réunis. La manière dont ils se servent du couteau lorsqu'ils mangent est assez extraordinaire, assez bizarre, et ne saurait être imitée par un Européen sans qu'il courût le risque de se couper la lèvre inférieure. Les Bachapins portent le morceau de viande à leur bouche, le saisissant par un bout entre leurs dents; et, tandis qu'ils le tiennent d'une main, de l'autre tranchent en passant le couteau sur les lèvres la bouchée qu'ils ont mordue. A défaut de couteau, je les ai souvent vus se servir du fer de l'espèce de lance qu'ils nomment *hassagay*.

Lorsque j'eus terminé mon dessin, et que nous reprîmes le chemin de la ville, nous trouvâmes au bas de la colline l'enclos de Serrakutu. Comme nous passions devant la porte de la haie circulaire,

au milieu de laquelle il s'était lui-même assis, il nous aperçut, se leva, et vint me rappeler que je lui avais promis quelques jours auparavant de lui rendre visite. Je ne fis pas difficulté de tenir ma promesse, et tandis que mes compagnons poursuivaient leur route, il me conduisit à la demeure qu'occupait la plus jeune de ses deux femmes. Celle-ci, dès mon arrivée, me montra ce qu'elle décorait du nom de ses peintures avec un empressement qui prouvait combien elle était satisfaite de sa propre habileté. C'étaient des figures de divers animaux, grossièrement peintes avec de la terre blanche délayée sur la façade de la maison. A la rigueur, je distinguai deux lézards; mais, quant au reste, pour peu qu'on eût eu de l'imagination, on y aurait vu tout ce qu'on aurait voulu voir. Il me mena ensuite à une autre habitation où il résidait lui-même le plus souvent avec sa vieille femme qui avait encore bonne mine malgré ses trente-cinq ans, et à laquelle il me présenta. Elle se nommait Mavriklonami, et je trouvai près d'elle sa fille Makué qui semblait toucher à peine à son seizième printemps. Ni l'une ni l'autre, à ce qu'elles me dirent, n'avaient jamais vu d'homme blanc. Aussi m'examinèrent-elles des pieds à la tête avec la plus scrupuleuse attention; et pour donner plus beau spectacle à la foule des voisines qui encombraient la cour, Serrakutu me pria d'ouvrir mon parasol et de permettre

à son épouse de s'y tenir dessous à l'ombre avec moi.

Après qu'on nous eut bien regardés, Marriklonami pria son époux de me communiquer qu'elle désirait vivement voir mes cheveux, et de m'engager en conséquence à ôter mon chapeau. Je l'ôtai donc; et, quand c'eût été un homme avec des yeux sur toutes les parties de sa tête qui se fût soudain montré devant elle, je ne crois pas qu'elle aurait témoigné un étonnement plus vif; elle leva les deux mains de surprise, fit involontairement un pas en arrière comme si elle avait peur d'un étrange animal, et resta une ou deux minutes immobile et muette. La plus grande partie de la foule demeura pareillement ébahie, osant à peine s'en rapporter au témoignage de ses yeux pour croire qu'il pût exister sur terre une race d'hommes dont la tête produisît une semblable fourrure; aucune cependant n'eut le courage d'approcher de moi pour la mieux examiner.

Quand je crus que la curiosité des spectatrices devait être satisfaite, je remis mon chapeau; et alors, pour se communiquer sans doute les différentes remarques qu'elles avaient faites sur mon compte, elles se mirent à babiller avec une incroyable volubilité de langue. Quant à moi, je regagnai tranquillement mon chariot. Ces deux habitations de Serrakutu étaient situées à quelques pas seulement de

son enclos, et bâties sur de vastes dimensions avec un art et un soin qui faisaient honneur aux deux femmes qu'il s'était choisies. Ce sont en effet les femmes, chez les Bachapins, et les femmes seules, qui sont chargées de construire les maisons et de les entretenir; jamais les hommes ne mettent la main à l'ouvrage. Ce fait curieux n'est, à la vérité, venu à ma connaissance que par ouï-dire; car pendant mon séjour à Litakou le hasard a voulu qu'il ne se trouvât aucun bâtiment en construction.

Le 24 j'allai rendre visite au seul forgeron qui jusqu'alors s'était établi à Litakou. L'homme à qui mes gens n'hésitaient pas à donner ce titre avait appris ce qu'il savait de son état chez les nations du nord-est; et, quoiqu'il ne fût encore qu'un commençant, qu'un ouvrier très imparfait, il était néanmoins accablé d'ouvrage; ses concitoyens lui en donnaient beaucoup plus qu'il n'en pouvait faire, bien qu'il se levât chaque jour avant le soleil et travaillât jusqu'au soir. Son travail consistait en général à fabriquer des haches, des doloires, des hassagays, des couteaux et de petits maillets dont se servent les naturels pour briser les mottes de terre dans les champs qu'ils plantent en grain. Ces différens outils se payaient soit en fer non travaillé que les naturels obtenaient par voie d'échange des peuplades voisines, soit en blé, en bœufs, en vaches, en chèvres, en tabac, en grains de verre ou de

porcelaine, en kobos, en cuir et en peaux crues. Le chef même ne voulait pas qu'il forgeât pour lui sans le payer du même prix que les simples particuliers; aussi le forgeron devenait avec rapidité de plus en plus riche, et recueillait de tous côtés la juste récompense de son industrie; cependant, et on doit s'en étonner, il n'y avait dans toute la ville qu'un seul individu qui montrât du penchant à embrasser une profession si lucrative.

Lorsque j'arrivai, je trouvai l'industrieux ouvrier qui, comme d'habitude, travaillait avec ardeur; il était assis en dehors de la palissade qui entourait sa maison, près d'un petit mur en terre qui abritait son feu du vent. Ce feu était établi en plein air, sur le sol nu, sans rien qui dût en concentrer la chaleur; mais le combustible qui chauffait le fer était du charbon de bois : l'invention la plus ingénieuse était celle de son soufflet; il l'avait confectionné au moyen de deux sacs de cuir faits avec des peaux de chèvre arrachées entières de dessus le corps des animaux à qui elles appartenaient, c'est-à-dire sans avoir été fendues dans sa longueur. Dans chacun des cous était solidement attaché un morceau droit de corne d'antilope, le tuyau du soufflet. Ces deux tuyaux étaient posés à plat sur le sol, et fermement retenus à leur place par une grosse pierre placée sur eux : ils conduisaient le vent à un court tube de terre dont l'extrémité aboutissait immédia-

tement au feu. La partie supérieure de chaque sac avait, comme bouche destinée à recevoir l'air, une fente large de trois pouces qu'il était aisé d'ouvrir et de fermer alternativement en se servant des deux mains. Il suffisait donc de faire jouer ces deux ouvertures pour produire sans discontinuité un courant d'air qui contraignait un très petit feu de s'élever à un degré de chaleur capable de faire rougir une hache dans l'espace de deux minutes.

Une pierre pour enclume, une corne pleine d'eau pour refroidir au besoin le métal qu'il travaillait, et deux ou trois marteaux de fer fort légers, tels étaient les seuls ustensiles qu'il employât. Je le vis fabriquer une doloire : il était alors entouré de huit ou dix habitans qui le regardaient, mais sans doute plutôt pour passer le temps que par désir d'apprendre le même métier. Ma présence ne l'interrompit pas ; au contraire, il parut charmé de l'attention avec laquelle je l'examinais, et se piqua de plus d'activité pour me donner en peu d'instans un plus bel échantillon de son savoir-faire. Pour ma part, ce fut avec une incroyable plaisir que je contemplai, au milieu d'un peuple qui ne cherche à s'enrichir que par le pillage de ses voisins, un homme dont le seul moyen de fortune était l'exercice d'une honnête industrie.

Je passai encore à Litakou une dizaine de jours qui, sans être marqués par aucun événement très

remarquable, me servirent néanmoins à mieux connaître les mœurs et les usages des habitans; après quoi, comme le gibier manquait absolument dans le voisinage de la ville, et que pour nourrir mes gens je devais être réduit à tuer un des bœufs de mes attelages, je résolus d'aller pendant trois ou quatre semaines chasser plus au loin, et de regagner ensuite la capitale des Bachapins. En conséquence, dans la soirée du 3 août, lorsque tous nos préparatifs furent terminés, je donnai ordre d'atteler les chariots. La nouvelle de mon départ avait attiré une affluence considérable d'hommes, de femmes et d'enfans; soit qu'ils craignissent que je ne revinsse pas malgré toutes mes promesses, et voulussent voir l'homme blanc une dernière fois, soit qu'ils espérassent que je ne partirais point sans leur laisser un tendre souvenir de moi par une généreuse distribution de tabac. Autant que mon approvisionnement me le permettait encore, je ne trompai pas leur espoir; puis, pour me soustraire à leurs actions de grâce, je me hâtai une heure avant le coucher du soleil de quitter la ville avec tous mes gens.

Ceux-ci, dès qu'ils se virent hors d'un lieu où ils avaient toujours vécu dans un état de malaise et de crainte, reprirent peu à peu, à mesure qu'ils s'en éloignèrent davantage, leurs manières accoutumées, et même commencèrent à se flatter que

par la suite je renoncerais à tout dessein d'y revenir. Mais comme je désirais achever de connaître cette tribu, ou du moins de recueillir sur différens sujets de plus amples détails; j'avais fermement résolu que les importunités des habitans ne m'empêcheraient pas de résider parmi eux aussi longtemps que je croirais pouvoir y glaner des renseignemens nouveaux sur les tribus errantes de l'Afrique, ou y acquérir cette espèce d'expérience que je jugeais nécessaire au succès de la continuation future de mes voyages à travers les régions inconnues de l'intérieur...

(Ici se termine la partie de son Journal, que M. Burchell a jusqu'à présent trouvé convenable de livrer au public; mais il donne à la suite un dernier paragraphe, dans lequel il réunit de nouvelles observations sur Litakou et sur les Bachapins, extraites des notes qu'il a plus tard recueillies; paragraphe que nous allons aussi mettre sous les yeux du lecteur.)

Détails sur Litakou. Mœurs et usages.

La ville de Litakou est située par 27 degrés 6 minutes 44 secondes de latitude sud, et par 24 degrés 39 minutes 27 secondes de longitude est, méridien de Greenwich. Elle est distante de la ville du Cap d'environ neuf cent soixante-douze milles par la route qui suit la direction du nord-est. La côte de la mer qui en est la plus voisine est, d'après les cartes les plus récentes, celle qui a nom:

Côte de Natal, et qui s'étend du côté oriental de l'Afrique. Cette distance, si on la parcourait réellement, ne serait sans doute pas moindre de sept cent milles, puisque la baie Algoa, partie de la mer la moins éloignée du côté méridional, se trouve elle-même à sept cent cinquante milles de marche. L'embouchure du Gariep, qui est le point le plus rapproché de Litakou sur la côte occidentale, paraît équi-distante avec la baie Algoa.

La capitale des Bachapins, comme je l'ai déjà dit, n'a point toujours occupé l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Elle a trois ou quatre fois changé de position, de sorte qu'on ne sait trop si le peuple qui l'habite doit être regardé comme une tribu errante, ou comme une nation qui s'est définitivement fixée. Cependant, à voir le soin avec lequel sont construites leurs habitations, on incline à penser que les Bachapins se tiennent encore sur la ligne de démarcation qui sépare la vie agricole ou stationnaire de la vie nomade. La ville actuelle a du sud au nord plus d'un mille et demi de longueur, et deux milles de l'est à l'ouest. Elle a été bâtie sans aucune régularité; aussi ne peut-on y distinguer ni rues ni places. Chaque individu a primitivement établi sa demeure où bon lui a semblé; mais, aujourd'hui, lorsqu'un Bachapin qui résidait à une autre station vient fixer sa résidence dans la ville, il est obligé de prévenir le chef du

lieu qu'il a choisi; et ce dernier s'y transporte avec son conseil, l'examine, en approuve le choix, ou commande au nouveau venu d'aller s'établir ailleurs dans un quartier qu'il lui désigne. Une permission du même genre est nécessaire avant qu'aucune personne prenne possession d'une source, et fasse usage des prairies qui l'environnent; mais, aussi long-temps qu'il plaît ensuite à l'occupant d'y demeurer, jamais on ne vient lui chercher querelle ou lui disputer son droit, et, pour jouir à perpétuité d'un tel privilége, il n'a besoin que de solliciter d'abord l'autorisation de la jouissance. Le nombre des habitations de Litakou peut s'élever à huit cents, et celui des habitans à cinq mille. Quant à l'architecture des maisons elles-mêmes, la description que j'ai faite de celle où demeurait Kramori peut s'appliquer à toutes les autres; car c'est un fait digne de remarque que le chef et les membres de sa famille ne sont ni mieux logés, ni mieux vêtus, ni mieux nourris que les simples particuliers.

Les principaux personnages sont toujours enterrés dans ces enclos dont j'ai parlé comme leur servant de lieux de réunion, ou dans les parcs à bestiaux. Les autres habitans ont en général coutume de donner la sépulture à leurs morts en dehors de la ville; mais j'avoue que je ne saurais rien dire de leurs cérémonies funèbres, au cas où ils en

observent, car je n'ai jamais eu, par un hasard singulier, l'occasion d'assister à un de leurs enterremens. D'autre part, il est certain que les Bachapins sont jaloux de cacher aux yeux de tous les places où ils confient à la terre les restes de leurs parens et de leurs amis, ou que du moins ils ne désirent nullement perpétuer ici-bas le souvenir des personnes qui leur ont été chères, en plaçant sur leurs tombes quelque signe extérieur, puisque je n'ai nulle part aperçu rien de semblable. Au contraire, j'ai plus d'une fois entendu dire qu'ils abandonnent souvent les cadavres au milieu des plaines, afin que les hyènes et les vautours puissent les y dévorer. Le précédent chef, Mulihaban, qui n'était mort que trois ou quatre mois avant mon arrivée à Litakou, avait été enseveli dans le parc, voisin de l'enclos où j'étais stationné, dans lequel on enfermait chaque soir mes propres bœufs; et je sais qu'il était expressément défendu d'y entrer autrement que nu-pieds.

Comme les pâturages qui environnent immédiatement la ville ne sont pas assez vastes pour nourrir tous les bestiaux qui appartiennent aux habitans, ceux-ci n'en conservent près d'eux que le nombre strictement nécessaire à leurs besoins; les autres sont envoyés à plus ou moins de distance et confiés aux soins, tantôt de serviteurs et de bergers, tantôt des plus jeunes membres de la famille, qui

une ou deux fois par semaine, selon l'éloignement de la ville, apportent le lait à leurs maîtres ou à leurs parens. Ce lait contenu pendant plusieurs jours dans des sacs de cuir y change bientôt de nature, et quand il arrive à sa destination il est ordinairement devenu ce qu'on appelle du caillé. Souvent aussi le remuement qu'il reçoit dans le cours du voyage produit dans les sacs de petits grumeaux de beurre; et c'est le seul moyen qu'ils connaissent de fabriquer cette substance. Les seuls bestiaux qui restent aux environs de la ville sont quelques vaches destinées à fournir du lait doux aux personnes qui le préfèrent, quelques bœufs de somme, et quelques chèvres.

J'ai déjà mentionné que les Bachapins possédaient peu de moutons. Ils possèdent des chiens, mais de petite taille, et qui ne paraissent doués d'aucune qualité précieuse. Ces animaux sont en général maigres et décharnés, car leurs maîtres mangent eux-mêmes les intestins qu'ils devraient leur abandonner pour nourriture. Les pauvres bêtes ne mangent jamais au-delà de ce qui est strictement indispensable pour qu'elles ne meurent pas de faim, car on ne leur donne que des os, et encore que la partie des os trop dure pour être rongée par les naturels. L'hydrophobie est tout-à-fait inconnue, non-seulement dans ces régions, mais aussi dans toute la partie la plus méridionale de l'Afrique.

Même dans la colonie du Cap, ce mal affreux est si rare que je n'ai pas ouï dire qu'il s'y fût manifesté une seule fois pendant mes cinq années de séjour dans cette division du globe. Les Bachapins n'ont à la lettre aucun cheval; et il en est de même des autres nations Bichuana, ainsi que des Bosjesmans, et, je crois, de toute la race hottentote, à l'exception des Hottentots proprement dits. Ils ne connaissent non plus ni le chat ni aucun autre animal domestique, et ne se doutent pas qu'on puisse élever des volailles, dompter des bêtes féroces, ou apprivoiser des oiseaux.

La grande et principale cause qui contribuera long-temps à empêcher l'extension de la culture des grains, est l'innombrable multitude de ces mêmes bêtes féroces qui abondent dans toutes les parties de la contrée. Aussi, tant que le nombre n'en sera point réduit, ou qu'elles n'auront été entièrement expulsées, il ne faut pas s'attendre que les naturels se livrent avec ardeur aux travaux de l'agriculture. Ce n'est que l'introduction des armes à feu dans le pays, qui jamais finira par amener un résultat si désirable, quoique leurs premiers effets puissent y être fort contraires. En se livrant à la chasse, ce peuple obtiendrait d'abord sa nourriture d'une façon beaucoup plus agréable que s'il devenait agriculteur, au point que sans doute le grain ne serait pour lui pendant quelque temps qu'une res-

source secondaire; mais du mal même sortirait le remède : plus les indigènes poursuivraient ardemment le gibier, plus les fusils et les chasseurs deviendraient nombreux, plus aussi les animaux sauvages seraient vite exterminés; et alors il leur faudrait bien pour vivre se résigner à labourer la terre.

Il est inutile de parler ici en détail du climat de Litakou, car il ne diffère de celui de Klaarwater que par une élévation un peu plus grande de la température. Durant les trois mois de juillet, d'août et de septembre, que j'ai passés, soit dans la ville, soit dans la contrée qui l'environne sur un rayon de vingt-cinq milles, le thermomètre de Fahrenheit s'est toujours maintenu entre 69 et 77 degrés. L'air quoique très chaud en été, et souvent très froid en hiver, doit être néanmoins regardé comme extrêmement salubre, puisque je n'ai jamais entendu les habitans se plaindre d'aucune maladie régnante qu'on pût lui attribuer. En effet, la sécheresse de l'atmosphère pendant la plus grande partie de l'année, la nature de la contrée qui est plate, nue et découverte, enfin l'aridité générale du sol, tout concourt à éloigner les maux auxquels sont sujets les pays d'un genre opposé. La vue aux alentours de Litakou se promène en général sur une région où le pinceau ne trouverait à reproduire sur la toile presque rien de ce que les artistes d'Europe

entendent par le mot *pittoresque*. Cette région a cependant des beautés qui lui sont propres, mais qui proviennent plutôt des effets de l'optique que de la richesse du paysage et de la conformation romantique des lieux.

Dès que commence la saison pluvieuse, la terre dans le voisinage de la ville est aussitôt convertie en de nombreuses plantations de blés, de fèves et de melons d'eau, qui de même que les constructions de tout genre ne sont l'ouvrage que de mains féminines. Mais, sauf les champs en culture et les habitations, aucune trace de travail humain n'est visible dans aucune partie de la contrée; aucune route, aucun sentier, sauf ceux que les allées et les venues ont frayés par hasard, ne se rencontrent ni dans la ville ni dans les alentours : l'industrie des habitans ne dépasse jamais la palissade qui environne leur demeure...

Les Bachapins ne forment eux-mêmes qu'une des plus petites tribus de la nombreuse nation qui porte le nom de *Bichuana*... Les autres tribus principales, s'il en faut croire le peuple qui habite Litakou, sont : à l'est de cette ville, les Tammakas ou Batammakas, que les Hottentots de Klaarwater appellent *Roode-Kaffers*, c'est-à-dire *Cafres-Rouges*; leurs demeures ressemblent beaucoup, dit-on, à celles des Koras, et leur capitale est fort peu considérable : plus à l'est, les Kojas ou Lukojas, qui

sont peu connus : au nord-est, les Barolongs qui forment deux peuplades séparées; la plus voisine est celle des Marruwonnas qui stationnent sur la rivière Molappo ou Maloppo, et la plus éloignée celle des Maïbus : les Nuakketsies, dont la ville, plus grande que Litakou, est située sur une montagne, et dont la contrée produit du cuivre qu'ils manufacturent : les Morutzies, dans une direction plus orientale que les précédens : au-delà des Morutzies, coule une vaste rivière qui vient du sud-est, et qui probablement décharge ses eaux dans la baie Delagoa; elle porte le nom de *Makatta*, et la tribu qui demeure de l'autre côté celui de Bakakattas : les Makwiin ou Bamakwiin forment une nombreuse tribu, la plus septentrionale dont j'aie pu obtenir connaissance, et se livrent à quelques arts qui annoncent plus de civilisation. Les Karrikarris ou Bakarrikarris résident à l'est de ces derniers, mais à une énorme distance, et au nord-ouest de Litakou : enfin les Bamuchars et les Mokarraquas habitent la ville de Patani et la contrée voisine à l'ouest.

Chez les Bachapins, dont il va être ci-après exclusivement question, le titre et l'autorité de chef se transmettent par héritage du père au fils aîné. Les frères et autres parens de celui-ci participent plus ou moins à son autorité, mais ne paraissent jamais chercher à entraver l'exercice de son pouvoir ab-

solu. Ce pouvoir est tempéré, toutefois, et en quelque sorte dirigé par les opinions des principaux personnages de la tribu, que le chef rassemble souvent pour leur demander conseil; mais les naturels m'ont donné à entendre que lors même qu'il est exercé sans contrôle on y obéit encore sans hésitation. Ainsi, quand un événement imprévu nécessite qu'une armée se mette en campagne, le chef ordonne aux habitans de prendre les armes; et aussitôt, tous les hommes, ou ceux du moins qu'il a désignés, sont prêts à partir et à exécuter les ordres quelconques qu'il leur donne. Il n'y a pas, m'a-t-on assuré, mémoire d'un seul acte de désobéissance.

D'ailleurs les Bachapins ignorent complétement ce que c'est qu'un régiment, qu'un corps d'hommes s'exerçant au seul métier des armes, qu'une armée permanente. Chaque individu mâle de la nation est accoutumé dès sa jeunesse à se servir de la hassagay, et il ne quitte jamais sa demeure sans prendre à la main une ou plusieurs armes de cette espèce. C'est une habitude que le genre de vie d'un Bichuana rend doublement nécessaire, d'abord pour sa défense personnelle contre les maraudeurs d'une tribu hostile, ensuite pour être à même d'envoyer la mort au gibier que le hasard peut amener sur son passage. Chaque homme est donc d'autant plus soldat, que toute la nation est également prête à la guerre,

également instruite des moyens de la faire. Parmi eux la guerre consiste plutôt à surprendre traîtreusement l'ennemi et à lui voler ses bestiaux, qu'à descendre courageusement dans la plaine et à livrer un combat régulier. Mais si de ces misérables exploits il ne résulte pour les batailleurs ni honneur ni gloire, dans le sens que les Européens donnent à ces mots, des ruisseaux de sang humain ne teignent jamais non plus leur champ de bataille; et, dans leur humilité, ils se vantent autant d'avoir tué dix hommes en une seule rencontre, que des nations civilisées d'en avoir exterminé six mille. D'autre part, cependant, ils regardent comme un honneur insigne de ravir le jour à un ennemi dans de telles expéditions, par quelque moyen qu'ils y parviennent; et, comme témoignage d'une pareille action, il leur est permis de se faire sur la cuisse une longue cicatrice qu'ils rendent indélébile et bleuâtre, en frottant la blessure lorsqu'elle est fraîche avec des cendres de bois. J'ai souvent vu des Bachapins qui avaient des cicatrices de ce genre, et quelquefois j'en ai compté jusqu'à six sur la cuisse d'un même individu. Mais, en somme, c'est plutôt encore à emmener d'immenses troupeaux qu'ils songent, qu'à massacrer un grand nombre de leurs adversaires. En de certaines occasions aussi, ils ramènent quelques captifs qu'ils gardent ensuite près d'eux comme serviteurs; et comme ceux-ci la plupart du

temps sont aussi bien traités que les Bachapins de la classe inférieure, et que peut-être ils le seraient s'ils étaient restés dans leur pays, ils ne saisissent que rarement, m'a-t-on dit, l'occasion de s'enfuir pour y retourner. Je n'ai jamais vu qu'aucun signe extérieur les distinguât des autres habitans; et puisque leurs maîtres ne les vendent pas, mais sont toujours prêts à leur rendre la liberté, moyennant une légère rançon, ils ne doivent être regardés, ce me semble, que comme prisonniers de guerre, non comme esclaves.

Dans leurs alliances politiques et dans leurs amitiés, les Bachapins, à ce qu'il paraît, sont fort inconstans et se laissent uniquement guider par des vues d'intérêt personnel par la perspective du butin. Il est à peine une nation autour d'eux, excepté celle des Bosjesmans, avec laquelle ils n'aient pas été à différentes fois en paix et en guerre. Telle année ils se réuniront à quelque tribu voisine pour en piller un autre; et l'année suivante peut-être, ils aideront celle qu'ils ont récemment volée à dépouiller leurs derniers alliés. Avec les Bosjesmans, ils n'ont jamais conclu aucun traité; mais ils conservent trop bien le souvenir de pertes considérables que leur ont jadis fait éprouver ces plus heureux voleurs, pour tenter de nouveau contre eux la fortune.

Le seul commerce auquel se livrent les Bachapins

est, par suite des nombreux éléphans qui fréquentent leur pays, celui de l'ivoire.

En ce qui concerne leur législation, certaines coutumes sanctionnées par le temps paraissent avoir chez eux force de lois; mais ma résidence à Litakou a duré trop peu, et ma connaissance de la langue était trop imparfaite pour que je puisse dire précisément en quoi consistent ces coutumes. J'ai toutefois reconnu que la nation était divisée en deux classes, l'une riche et l'autre pauvre, l'une composée de gens qui font métier de servir, et l'autre d'individus qui, se faisant servir par les premiers, ne leur donnent pour tout salaire qu'une petite quantité de nourriture, et les obligent, pour ne pas mourir de faim, à chasser ou à chercher des racines sauvages. Ce qu'il y a de pire, c'est que les pauvres, et si j'en juge par les apparences, ils sont nombreux, resteront toujours pauvres; car les riches ne leur fournissent jamais les moyens de s'enrichir à leur tour. Les Bachapins de la classe du peuple qui ne veulent pas avoir de maître, ou qui n'en peuvent trouver un, sont d'une maigreur effrayante; car jamais leurs compatriotes plus fortunés ne viennent à leur secours, bien différens en cela des Hottentots qui tous se montrent les uns envers les autres charitables et hospitaliers.

Lorsqu'un crime n'est pas de nature capitale, le chef et ses représentans, à moins qu'ils n'en souf-

frent eux-mêmes, ne sont jamais bien empressés d'en connaître; ou bien, s'ils jugent convenable d'intervenir, c'est pour ramener autant que possible la bonne intelligence entre l'offenseur et l'offensé. Mativi, par exemple, m'a souvent répété qu'il lui répugnait toujours de condamner un de ses sujets à une peine sévère. Si cependant le délit semble aux juges avoir trop de gravité, la justice a son cours ordinaire, et alors elle est souvent d'une extrême sévérité. C'est ainsi que trois semaines avant mon arrivée à Litakou, un homme, pour avoir tué en secret un des bœufs du chef, avait été jugé digne de mort et impitoyablement exécuté. Voici de quelle manière l'exécution avait eu lieu; car, si barbare qu'elle soit, les naturels n'en faisaient pas mystère : le criminel qui avait pris la fuite avait été rattrapé, ramené en ville ; et là, renfermé dans sa propre maison à laquelle on avait mis le feu, une troupe d'hommes armés, crainte qu'il ne s'échappât, s'était tenue à l'entour jusqu'à ce que le bâtiment et le pauvre diable fussent ensemble devenus la proie des flammes. Quant au mode de gouvernement, on peut dire qu'il est patriarcal, puisque le chef de la communauté ne se distingue par aucune marque extérieure des simples citoyens, et que ceux-ci peuvent toujours l'approcher comme un égal.

La superstition des Bachapins, car elle ne mérite pas le nom de religion, est de l'espèce la plus ab-

surde, et dénote bien le triste état de leur intelligence; ils n'ont aucun culte apparent, aucun genre de dévotion, aucune idée fixe d'une divinité suprême et bienfaisante, ni d'un grand et premier créateur de toutes choses. Ceux que j'interrogeai m'assurèrent que le monde s'était créé lui-même, et que les arbres, les plantes, poussaient parce qu'il leur plaisait de pousser. Quoiqu'ils n'adorent pas de Dieu bon, ils en craignent un mauvais qu'ils nomment *Mûlümo*, c'est-à-dire *Diable*, d'après la traduction de mon interprète, et sont prêts à expliquer par l'intervention de sa funeste puissance tout ce qui leur arrive contrairement à leurs désirs. Le principal objet de leur superstition semble donc être ce méchant esprit, et ils se figurent pouvoir, par les plus ridicules cérémonies, par de puériles précautions, non-seulement préserver leurs personnes et leurs affaires de son influence, mais encore la diriger contre celles de leurs ennemis. C'est ainsi qu'ils portent à leur cou des amulettes de différentes sortes. Puis, la plupart de leurs stupides pratiques ont rapport à leurs champs de blé : ils imaginent qu'elles peuvent leur faire obtenir une abondante moisson, et même sont indispensables pour déterminer la pluie à tomber en quantité suffisante. Pendant que le grain pousse ou qu'il est encore sur la terre bien que coupé, il est expressément défendu, par une loi que personne ne songe

à enfreindre, de tuer certains animaux, et le commerce de l'ivoire est pareillement prohibé. La foi aux présages bons et funestes est aussi, par une conséquence toute naturelle, une de leurs folies; tandis que la sorcellerie forme l'article principal de leur croyance; mais, chose assez bizarre, il n'y a chez eux que des sorciers : les femmes ne leur semblent pas aptes à être sorcières.

Si maintenant nous examinons la moralité des Bachapins nous trouverons que, malgré leur état de dégradation, ils possèdent cependant quelques vertus, et que sous plusieurs rapports ils peuvent servir d'exemples à des peuples civilisés. Par exemple, ils vivent les uns avec les autres en parfaite société. Pendant toute la durée de mon séjour dans leur ville et de mes voyages à travers leur contrée, je n'ai jamais vu deux hommes se quereller ouvertement, jamais entendu l'un adresser des injures à l'autre, ni rencontré personne de cette tribu en état d'ivresse par suite de boisson. Tous possèdent un caractère parfaitement égal, c'est-à-dire un empire admirable sur leurs passions. J'ai rarement observé chez eux d'autre expression de déplaisir qu'un changement de visage, qu'un ton de voix plus bas, qu'un air plus réfléchi; de sorte que si je m'en rapportais à mes seules observations, je serais tenté de conclure qu'ils ne s'abandonnent en aucune occasion à des accès de violente colère. Ils possèdent

en outre un grand fond de sensibilité, et sont toujours prêts à rendre personnellement service. Dans le premier cas, c'est, j'imagine, l'expression naïve de leurs sentimens; mais je ne puis assurer que dans le secours ils cèdent en effet à une impulsion de désintéressement.

Leurs femmes me paraissent avoir droit à toute sorte d'éloges pour leur modestie exemplaire et leur conduite irréprochable. Elles sont, dit-on, presque généralement fidèles à leurs maris; et pour qu'elles leur soient aussi obéissantes, les hommes ont pris la sage précaution d'établir une loi qui permet à l'époux de mettre sa compagne à mort pour certains crimes, et même pour la simple offense d'avoir levé la main sur lui, s'il veut se donner la peine de déclarer qu'elle l'a fait avec une intention de meurtre; tandis qu'il jouit en même temps pour sa part du privilége de commettre avec impunité des délits semblables. Mais aucun mari, à ma connaissance, n'usa jamais de toute la rigueur de sa prérogative.

Les Bachapins, qu'on ne saurait louer assez pour l'état de propreté scrupuleuse dans lequel ils entretiennent leurs demeures, sont toujours eux-mêmes d'une saleté révoltante. Au premier rang de leurs vices, on doit placer un mépris universel pour la vérité. Vient ensuite un manque absolu de fidélité à leurs promesses. La conséquence de cette pra-

tique habituelle du mensonge est l'absence de toute honte, même de celle d'être découvert. Mais rien ne fait tache plus hideuse à leur réputation, que l'indifférence avec laquelle ils considèrent le meurtre. Non! l'homicide ne produit guère de sensation que dans la famille de la personne qui est tombée sous les coups du meurtrier; l'homicide ne déshonore pas celui qui le commet, et celui-là oublierait aisément qu'il l'a commis s'il n'avait sans cesse à craindre la vengeance des parens et amis de sa victime. L'égoïsme et l'imposture sont aussi de mauvaises plantes qui prospèrent merveilleusement sur le sol, et qui par conséquent étouffent et détruisent d'autres qualités dignes de culture. L'avarice, également, y a pris racine; mais l'ambition, avec sa double nature qui participe autant du vice que de la vertu, ne s'y est pas encore montrée. Après tout ce qui précède, il me semble qu'on ne peut raisonnablement supposer que dans une compagnie pareille l'hospitalité existe même en sentiment; car on peut quelquefois déduire du manque de moyens une excuse assez plausible de la négliger en pratique. Mais ici les individus les plus riches, comme les plus indigens, tiennent le même langage pour se soustraire à ce devoir. Ils se disent tous trop pauvres pour donner. Le propriétaire d'une centaine de vaches, après avoir sollicité de moi et obtenu un cadeau de tabac, me répondait effrontément,

lorsqu'à mon tour je lui demandais du lait, qu'il n'en recueillait pas un seule goutte.

Les Bachapins ne connaissent pas de plaisir plus grand que celui de causer; aussi passent-ils en conversation la majeure partie de leur temps. Ils se rencontrent rarement les uns les autres sans s'arrêter à babiller; et lorsqu'ils voyagent dans leur pays, ils se détournent souvent de leur route, à une distance considérable, pour aller demander des nouvelles à un de leurs compatriotes ou lui en apprendre. Quand ils écoutent quelqu'un raconter ce qu'il a vu ou fait, ils se tiennent immobiles près de lui sans jamais l'interrompre, si ce n'est pour approuver sa narration en laissant par intervalle le mot *oui* tomber de leurs lèvres, ou en répétant de temps à autre les deux ou trois derniers mots d'une phrase. C'est une manière naturelle de montrer poliment qu'on prête à la personne qui parle un degré convenable d'attention.

Les hommes de cette tribu sont actifs, et, quand l'occasion l'exige, se soumettent courageusement aux fatigues d'une longue marche. Beaucoup s'en faut qu'ils soient paresseux, quoiqu'ils aient pourtant dévolu aux femmes plusieurs des travaux les plus rudes; mais ils ont gardé pour eux-mêmes tous ceux qui nécessitent le plus d'activité. Le mérite d'un homme s'estime principalement d'après l'étendue des occupations auxquelles il se livre; on ne

peut faire de lui un plus grand éloge qu'en disant que c'est un homme qui s'occupe. Celui au contraire que l'on voit rarement chasser, préparer des peaux pour vêtemens, ou coudre des kobos, passe pour un membre indigne de la société. Dès sa plus tendre enfance, chaque individu sans aucune exception est habitué à tous les travaux dont il convient qu'un naturel du pays sache s'acquitter. Ainsi le soin de mener les troupeaux paître est toujours confié aux jeunes garçons sous la surveillance de quelques bergers plus vieux. L'obéissance filiale est rigoureusement exigée par les pères; et ceux-ci, m'a-t-on dit, plutôt que de laisser leur fils leur manquer, n'hésitent jamais à recourir au bâton.

Les Bachapins évitent avec un soin extrême de recevoir la pluie, car elle détériore le cuir de leurs manteaux, et leur donne un surcroît de peine en les obligeant à le frotter sans cesse pendant qu'il sèche pour qu'il ne durcisse pas. Si ardemment qu'ils désirent et souhaitent l'eau du ciel tandis que leur blé pousse, ils semblent éprouver une répugnance naturelle à être eux-mêmes mouillés. La sensation que leur causent les gouttes de pluie lorsqu'elles tombent sur leurs peaux est, prétendent-ils, horriblement désagréable, et provient sans doute de la continuelle irritation de leur système nerveux sur laquelle influe considérablement l'excessive aridité de l'atmosphère du pays.

Considérés en général, les Bachapins sont une race d'hommes timides; mais au manque de courage ils suppléent par la ruse. Il serait injuste cependant de leur faire une réputation de traîtres et de perfides. Tout ce qu'on leur peut reprocher, c'est d'employer l'astuce et la mauvaise foi pour parvenir à leurs fins particulières. Quant à la véritable bravoure, on peut sans crainte de calomnie dire qu'elle est totalement inconnue dans la contrée, et que sans doute la tribu entière fuirait avec précipitation devant une poignée de gens intrépides et résolus; où si elle osait tenter une attaque contre eux, ce ne pourrait être que de nuit et à la faveur d'une embuscade. Si erroné, si partial que soit leur jugement sur divers sujets, on doit admirer la candeur naïve avec laquelle ils avouent que les blancs leur sont infiniment supérieurs, non-seulement sous le rapport des arts et des usages, mais encore sous celui de la capacité intellectuelle. A vrai dire, leur intelligence pour certaines choses est fort bornée. Par exemple ils ne peuvent compter verbalement au-delà de dix, ou du moins n'essaient jamais de le faire. Tout nombre supérieur à celui-là ils le désignent par un seul et même mot, *intsintsi;* et quand il s'agit d'une quantité extraordinairement grande, par celui de *intsintsi-lisum*, c'est-à-dire une multitude de fois dix. Ont-ils à dénombrer un vaste troupeau? ils divisent en dizaine les bêtes qui le

composent, et ainsi parviennent avec assez d'exactitude au but qu'ils se sont proposé. Mais quand ils veulent simplement s'assurer si un troupeau qu'ils connaissent est au complet, ils n'ont pas besoin de recourir au système de la numération : telle est la merveilleuse étendue de leur mémoire que, disent-ils, pour vérifier qu'aucun animal ne manque, ils s'en remettent uniquement à la connaissance qu'ils ont des couleurs, des signes particuliers, de la taille et de la mine de chaque animal.

Les Bachapins sont des hommes bien faits, et généralement hauts de six pieds. Quoiqu'ils aient l'air robuste, ils ont cependant moins de vigueur musculaire que les Européens. Comme ils voyagent toujours à pied et qu'ils augmentent ainsi la force des muscles qui servent à marcher, ils sont capables d'accomplir de très longues courses avec comparativement peu de fatigue. Par la même raison, ils acquièrent au moyen d'un exercice constant la puissance de lancer la hassagay à une assez grande distance. Les femmes, dont l'extérieur diffère tout-à-fait de celui des hommes, ne se distinguent ni par l'élégance de leurs proportions ni par la beauté de leurs formes. Outre leur grande infériorité en taille, la mode grotesque de leurs vêtemens, à l'exception du kobo, ajoute encore à leur tournure lourde et épaisse; celles en particulier qui sont plus petites ressemblent totalement à un paquet de peaux.

Elles portent d'ailleurs le même costume que les Hottentotes; seulement leurs jambes, du pied à la cheville, sont d'ordinaire recouvertes de grosses bandes de cuir, non par manière d'ornement, car ainsi ornées elles paraissent encore plus disgracieuses, mais pour qu'elles soient garanties des buissons épineux et des inconvéniens de pareil genre qui se rencontrent à chaque pas dans les plaines autour de Litakou. Ces femmes m'ont paru posséder un grand fond de douceur et de bonté naturelles. Dans leur jeunesse elles sont vives et gaies; mais à mesure qu'elles avancent en âge, les laborieux devoirs de leur état et la complète soumission à laquelle il les condamne les rendent plus calmes et plus soucieuses. En somme, il n'existe pas de différence notoire entre leur caractère général et celui qu'on trouve communément chez la partie féminine des autres nations; ici, comme dans les contrées qui ont subi l'influence de la civilisation, elles ont un naturel plus doux que l'autre sexe, un penchant plus marqué aux occupations domestiques, et une tendresse plus affectueuse pour leurs enfans.

Il est rare de voir en public des hommes et des femmes faire compagnie. Le genre de leurs travaux est tout-à-fait différent. Les hommes chassent, combattent ou pillent, préparent des peaux, cousent des vêtemens, même ceux des femmes; fabriquent divers

outils, tels que haches et couteaux; traient les vaches, mènent paître les bestiaux; enfin exécutent tous les ouvrages pour lesquels le secours des bœufs est nécessaire. Les femmes, de leur côté, bâtissent les maisons, plantent et récoltent le grain, vont chercher l'eau et le bois, et apprêtent les alimens. En aucune circonstance les hommes n'aident les femmes, lors même qu'il s'agit de la besogne la plus rude. Il ne faut cependant pas conclure de ces remarques qu'il n'existe entre eux aucune affection mutuelle; cette conclusion est trop peu naturelle pour être vraie; mais l'attachement des époux l'un envers l'autre m'a semblé ne pas avoir cette délicatesse qui en fait le charme principal. Ainsi ne s'étonnera-t-on pas que la plupart des mariages aient lieu sans que les inclinations de la future soient le moins du monde consultées. Le plus souvent les jeunes filles sont promises dès leur enfance. C'est une espèce de marché que le prétendant fait avec le père et la mère, auxquels il en paie le prix. L'époux achète réellement sa femme, et par cette raison il la considère en général comme une servante qu'il a prise pour bâtir sa maison et préparer sa nourriture. Il y a donc peu de différence entre une pareille épouse et une simple esclave. Quand même une fille parvient à l'âge nubile avant qu'un mari se présente pour elle, ses parens ont encore le droit de la vendre. C'est un prix que l'on regarde comme élevé

que dix bœufs pour une femme. Mais le cours ordinaire de cette marchandise, vu la pauvreté du plus grand nombre des Bachapins, se maintient au-dessous de cinq bœufs; et comme il est peu d'individus de la classe inférieure possédant plus que le manteau qui les couvre, une compagne serait trop chère pour eux si elle leur coûtait seulement une chèvre. D'après les renseignemens que j'ai recueillis à cet égard, il n'y a dans toute la tribu qu'une douzaine de célibataires; circonstance assez bizarre, mais qui ne doit paraître telle qu'aux gens qui ont été élevés dans un pays civilisé où l'état artificiel de la société rend le mariage une affaire de tête plutôt que de cœur, et où les calculs de la prudence empêchent souvent tout-à-fait qu'on se marie. Du reste, je ne sache pas que les mariages de cette tribu soient accompagnés d'aucune cérémonie spéciale.

Les Bachapines qui sont de race pure ne peuvent passer pour belles; tout ce qu'on peut dire à leur avantage, c'est que dans leur jeunesse elles n'ont pas les traits déplaisans. Celles d'origine Kora peuvent à la rigueur être quelquefois trouvées passablement jolies, et dans un âge plus avancé conservent souvent une meilleure mine que les autres. Le nombre des Bachapins qui prennent leurs femmes chez les Koras est assez considérable. Ce semble être la coutume dominante parmi les gens assez riches

pour les payer; tandis qu'en même temps les pères et mères Koras préfèrent des maris étrangers pour leurs filles, parce que les Bachapins les leur paient dix bœufs, ce qui est plus qu'elles n'en peuvent trouver parmi leurs compatriotes. D'autre part, les Koras, comme pour contre-balancer cette irrégularité, font des choix aussi peu patriotiques et viennent souvent chercher leurs compagnes chez les Bachapins.

La coquetterie existe à Litakou aussi bien qu'ailleurs; elle y suit les mêmes règles générales que dans les autres contrées, et d'ordinaire elle y est d'autant plus ou moins grande chez les femmes, que chacune d'elles a été plus ou moins bien partagée du côté des avantages physiques. Je me suis souvent amusé des différens effets produits par mon miroir sur une troupe de jeunes dames. Celles qui étaient jolies restaient quelque temps à se considérer le sourire sur les lèvres, tandis que celles qui avaient été moins favorisées de la nature détournaient la tête dès le premier coup d'œil et ne pouvaient empêcher que leur physionomie ne trahît leur désappointement. Mais toutes ressentent cet amour général de la parure, qui non-seulement est naturel à leur sexe, mais dont l'absence totale, plus spécialement chez les jeunes, peut même être regardé comme l'indice d'une infraction à la règle commune. Quelquefois, lorsqu'elles veulent rendre

leurs charmes plus attrayans; elles s'étendent sur les joues, le front, ou le nez, des plaques d'ocre rouge mêlées de graisse. En outre elles portent des pendans d'oreilles, des bracelets, des colliers, et toutes les espèces d'ornemens qu'elles peuvent fabriquer avec des grains de verre, de porcelaine ou de métal.

L'habillement ordinaire des hommes ne se compose que de trois parties, de quatre au plus. Les trois premières sont un manteau, un jackal, et des sandales; la quatrième, d'un usage assez rare, est un bonnet de fourrure ou de cuir, lequel serre étroitement la tête. Comme parure, les gens riches se surchargent les bras, le cou, la tête et les jambes de bracelets en ivoire, en métal ou en cordes tressées; de colliers dans tous les genres, d'os et de queues d'animaux, enfin de boutons que d'ailleurs ils n'emploient jamais pour attacher leurs vêtemens. Les naturels de la tribu en général, lorsqu'ils ne sont pas armés, tiennent à la main une espèce de canne longue de cinq pieds, et qui a même grosseur qu'une hassagay, mais ils ne s'en servent jamais pour se soutenir ni pour s'aider à marcher. D'ordinaire aussi, on voit suspendus à leur cou un couteau à gaîne, un petit sac dans lequel ils enferment leur tabac, un sifflet d'ivoire ou de bois, et une grande aiguille qu'on pourrait appeler une alène, car j'ai déjà dit qu'aux hommes seuls appartenait

le privilége de coudre. La vraie couleur de leur peau qui est noire, quoique beaucoup plus claire que celle des nègres de Guinée, est habituellement recouverte d'une couche si épaisse d'ocre rouge et de sibilo, qu'il est fort rare de voir au naturel le teint d'un Bachapin. Dans les temps chauds ils portent quelquefois une ombrelle faite de plumes d'autruche, fixées autour d'un petit morceau circulaire de cuir fort dur, et à travers lequel passe un long bâton qui forme le manche. Les courtes plumes noires qui garnissent les ailes et le corps du même oiseau s'emploient à un usage bien différent, quoique non moins utile. On en revêt sur une longueur de trois pieds environ une perche haute de six, laquelle rend souvent aux indigènes un important service lorsqu'ils chassent ou qu'ils attaquent les animaux sauvages les plus grands et les plus féroces. Si un de ces animaux, parce qu'ils se seront trop approchés de lui, s'élance tout d'un coup contre eux, leur seule chance de salut est de planter en terre la perche en question et de prendre la fuite. Comme cet appareil se porte toujours de manière à être fort visible, la bête en la voyant debout devant elle s'imagine que c'est l'homme lui-même et l'accable de toute sa fureur. Par ce stratagème le chasseur a le loisir ou de gagner un lieu sûr ou d'attendre que ses compagnons le rejoignent.

L'aridité de l'atmosphère, jointe à un régime

simple et frugal, fait que la liste des maladies auxquelles sont sujets les Bachapins est extrêmement courte. La petite vérole, je crois l'avoir déjà remarqué, a une ou deux fois fait invasion dans le pays; mais je n'ai jamais vu chez eux le moindre symptôme d'éléphantiasis ni d'aucune autre variété de lèpre, bien que d'indubitables preuves de ces terribles maladies puissent être observées parmi toutes les tribus plus méridionales. Ils sont à vrai dire quelquefois visités par l'ophthalmie; mais un seul cas de cécité s'est offert à mes observations, et je n'ai nulle part rencontré de boiteux ni de gens difformes. On trouve dans leur nombre des hommes qui professent l'art de guérir, mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier s'ils possédaient réellement aucune connaissance médicale, car toutes les réponses qu'il m'a été possible d'obtenir aux différentes questions que je leur ai plusieurs fois adressées sur ce sujet, n'ont servi qu'à me démontrer que la médecine était chez eux presque au niveau de la religion. Leurs médecins semblent avoir plus de confiance dans des charmes et des amulettes que dans la vertu d'aucune drogue; et les plantes que l'on m'a indiquées comme médicinales sont d'ordinaire, d'après les renseignemens que j'ai recueillis, employées de telle sorte que leur efficacité, si elles n'en sont pas tout-à-fait dépourvues, peut à peine être mise en action. Ils ont cependant quelques

règles, qui, quoique maintenant suivies comme coutumes, ont sans doute été adoptées jadis par de plus habiles observateurs. Ainsi, leur mode d'arrêter les progrès du poison dans les blessures qui proviennent des flèches des Bosjesmans n'est pas déraisonnable, quoique passablement grossier. Ce mode consiste à scarifier les chairs qui entourent la blessure par de longues et profondes entailles. Or, évidemment, et soit qu'ils le sachent, soit qu'ils l'ignorent, en coupant les veines qui passent à l'endroit de la plaie ils interceptent la circulation du sang à travers cette partie du corps, et empêchent le poison de s'étendre. Il est probable qu'ils coupent aussi les chairs immédiatement environnantes; mais ce n'est qu'une supposition. Dans tous les cas, une telle méthode ne peut être employée avec succès que si la flèche n'a pu pénétrer très avant. D'ailleurs ni les Bichuanas ni les Bosjesmans n'empoisonnent leurs hassagays : aussi les blessures faites par ces armes se guérissent-elles par la simple application d'un onguent composé de graisse et de charbon en poudre.

L'agriculture des Bachapins est on ne peut plus simple, et confiée exclusivement, comme j'en ai déjà fait la remarque, aux soins des femmes. Pour disposer la terre à recevoir la semence, elles la remuent à une profondeur d'environ quatre pouces avec une sorte de bêche. Le grain se sème dans les

mois d'août et de septembre, suivant que les pluies tombent ou plus tôt ou plus tard, et se récolte dans le courant d'avril. Il est de l'espèce connue sous les noms de millet indien ou blé de Guinée; tandis que la plante elle-même ressemble à celle qui abonde dans les jardins d'Europe et qu'on nomme maïs. Le millet indien se mange d'ordinaire simplement cuit à l'eau; mais on l'écrase quelquefois, et après l'avoir fait bouillir dans du lait jusqu'à ce qu'il se soit épaissi, le laissent revenir complétement. Les Bachapins cultivent encore une quantité considérable de très petits haricots qu'ils appellent *linouas,* et des melons d'eau de différens genres. Mais, si grand plaisir qu'ils trouvent à fumer, ils n'ont jamais songé à planter du tabac. Non plus, ils n'ont aucune sorte de fruits, sauf les baies de quelques buissons.

La connaissance que les Bachapins ont des métaux est fort imparfaite, et ils en ignorent absolument la valeur relative, telle que l'ont établie les nations civilisées. Le mot *tsipi,* employé seul, signifie fer; *tsipi e kubila,* littéralement fer rouge, désigne le cuivre; *tsipi e tseka,* ou fer jaune est le nom aussi bien de l'or que de l'airain; et l'argent s'appelle *tsipi e chu* ou fer blanc. Il semble donc que le mot *tsipi* puisse être pris comme équivalent à celui de *métal.* A ce propos, je ne veux pas terminer sans quelques remarques sur la langue que parlent les Bachapins. Cette langue, qui est commune à toutes

les nations Bichuanas, s'appelle le sichuana. Si on la compare aux autres langues africaines, on peut dire qu'on en retrouve de faibles traces dans la totalité de l'Afrique méridionale; mais qu'au nord de la ligne équinoxiale, et par-là j'entends la côte occidentale, on n'en rencontre pas le moindre vestige dans les vocabulaires d'aucune des langues que je connaisse. Dans celle des Cafres qui avoisinent immédiatement la colonie du Cap, sont beaucoup de mots sichuanas; mais les dialectes de la race hottentote étaient encore à l'époque de mon voyage aussi distincts de ceux des Bichuanas que les deux peuples le sont eux-mêmes l'un de l'autre.

L'accent général du sichuana est excessivement doux à l'oreille; et, peu de syllabes se terminant par une consonne, la remarquable abondance des voyelles et des lettres liquides lui donne une douceur de son que n'atteint aucune langue d'Europe; tandis que le grand nombre des voyelles redoublées la rend à la fois, dans une conversation sérieuse, coulante, expansive et agréable. Une preuve qu'elle offre une juste et harmonieuse combinaison de voyelles et de consonnes, c'est la surprenante rapidité de prononciation qu'elle permet, toutes les fois que le sujet animant l'orateur l'excite à s'élever au-dessus du ton habituel et à presser son débit plus que de coûtume. Cette extraordinaire volubilité d'énonciation, à laquelle on ne pourrait parvenir

avec la langue hottentote, prouverait encore au besoin que ces deux races d'hommes ont des origines complétement différentes.....

Bien qu'elle se rapporte plus particulièrement aux Bachapins, la description générale qui précède peut, autant que ma connaissance des peuples voisins me permet d'en juger, s'appliquer aussi sous beaucoup de rapports aux autres nations Bichuanas.

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

.41

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-SIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

/